3 1761 07819053 5

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lesmonumentsfra00alex

U.O.Z
18/10/8

LES

MONUMENTS FRANÇAIS

DÉTRUITS PAR L'ALLEMAGNE

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays

Copyright by Berger-Levrault 1918

HM100
A381m

ARSÈNE ALEXANDRE

INSPECTEUR GÉNÉRAL DES MUSÉES

LES MONUMENTS FRANÇAIS DÉTRUITS PAR L'ALLEMAGNE

ENQUÊTE ENTREPRISE PAR ORDRE DE M. ALBERT DALIMIER

SOUS-SECRÉTAIRE D'ÉTAT DES BEAUX-ARTS

AVEC 242 PHOTOGRAPHIES EN 47 PLANCHES HORS TEXTE

150886
2-6-19

BERGER-LEVRAULT, LIBRAIRES-ÉDITEURS

PARIS
5-7, RUE DES BEAUX-ARTS

NANCY
RUE DES GLACIS, 18

1918

DC
387
A5

LES

MONUMENTS FRANÇAIS

DÉTRUITS PAR L'ALLEMAGNE

Ce travail, s'adressant aux représentants et aux défenseurs de la civilisation, n'a point pour but de convaincre l'Allemagne, ni pour ambition de la forcer à s'avouer seulement coupable de mensonge.

Afin d'aider à écrire l'histoire et à rendre la justice, il se propose un triple objet :

Dénombrer, autant qu'il est encore possible à l'heure présente, les destructions des œuvres d'art, des asiles de la pensée et de l'idéal, qu'au nom de la culture allemande et approuvées par elle, les armées allemandes ont perpétrées ;

Repousser les démentis et réfuter les sophismes par lesquels les incendiaires et les penseurs allemands ont cru masquer la préméditation des ruines et justifier ses résultats ;

Conserver et transmettre comme une arme défensive contre l'oubli la mémoire et la preuve de faits qui plus tard affligeront et étonneront l'humanité peut-être plus encore qu'ils ne le font aujourd'hui même, dans la tourmente et sa confusion.

Nous avions commencé de l'entreprendre aux heures tragiques où le brasier de Reims éclairait la stupeur et l'indignation du monde civilisé. Nous croyons devoir l'arrêter provisoirement, avant d'être rentrés en possession d'autres victimes, en même temps déjà anciennes par leur date et nouvelles pour nos yeux, non moins chères à nos cœurs, mais que le triomphe du Droit nous fera apparaitre toutes dorées. Entre ce bûcher de martyre et ce lever de soleil, l'herbe aura commencé de recouvrir bien des pierres, la pluie de laver des traces de certaines flammes attestant que les ennemis de l'humanité étaient aussi savants chimistes que méthodiques destructeurs. Le vent aura dispersé bien des cendres.

C'est quand les tombes sont encore visibles et les ruines à peine refroidies, qu'il importe de marquer l'emplacement des unes, et de rappeler ce que valaient et signifiaient les monuments, bien qu'en de telles causes la conscience humaine n'admette pas de prescription.

Au surplus, ce recueil, non moins de culte pieux que de revendication, peut être considéré comme la leçon que nous valut notre confiance de naguère dans le progrès des idées et des sentiments, et, à la fois, comme l'avant-propos de la tâche à accomplir.

Il sied, avant de se remettre à travailler pour l'avenir, de consacrer par un hommage douloureux un passé qui nous était si cher et qui nous semble déjà presque lointain.

Les événements font de cet hommage un acte d'accusation d'autant plus fort qu'il sera sobre.

Les écrits que nous réfuterons se distinguent, si l'on peut dire, par deux étranges caractères. Ils mêlent au raisonnement le sarcasme et une ironie dont on pourra apprécier la légèreté. Puis ce raisonnement lui-même est tellement contradictoire, tellement obscurci de citations imprévues, de rapprochements nuageux enveloppés dans des phrases inextricables, que rien ne peut mieux montrer combien des hommes si prompts à s'écrier : « Ce n'est pas vrai » sont incapables d'aborder de face et directement ce qui est vrai. C'est également l'indice de l'incertaine notion qu'ils ont de ce Droit, qu'ils croient pouvoir faire naître de la force, et auquel ils rendent, en le niant, le meilleur témoignage.

Cette façon de procéder nous dicte la nôtre. Il n'y aura pas ici de place pour l'invective. Tout ce qui a été compliqué par les savants et les beaux esprits germaniques sera de nouveau réduit à sa plus simple expression.

L'émotion que nous ferons souvent effort pour maîtriser ne nous poussera jamais à nous écarter de ce double devoir, de dignité et de simplicité.

Les idées allemandes et les faits réduits a leur plus simple expression

Si énorme que soit l'ensemble des désastres, si multiples et si complexes qu'en soient les détails, il est possible et il est nécessaire de tenir en dehors de toutes discussions, au-dessus de toutes subtilités et de toutes obscurités, un certain nombre d'idées et de faits parfaitement clairs, évidents, indiscutables.

Quantité d'édifices, les uns les plus magnifiques de France et du monde entier, les autres plus modestes, mais considérés comme précieux par leurs souvenirs et leur beauté propre, ont été, soit anéantis, soit irréparablement endommagés par la violence.

Cette violence a été volontaire. Elle a été préparée. Elle a été calculée.

Voilà les faits d'ensemble dont nous aurons à analyser le détail et à faire ressortir le caractère.

Bien qu'un autre ordre de faits, également déploré par tous ceux qui dans l'univers ont le sentiment et l'amour du beau, se rattache étroitement à celui-ci, c'est-à-dire la destruction en Belgique de monuments non moins vénérés jusqu'à nos jours et non moins impossibles à remplacer, nous le laissons entièrement de côté. Ceux dont les ancêtres les avaient élevés et qui ont préféré l'honneur à l'intérêt et à la vie même, ont assez de douleur et d'éloquence et sont assez forts de l'unanime respect pour plaider efficacement leur cause et obtenir les légitimes dédommagements qui ne seront jamais, hélas ! des compensations.

Nous nous refusons à mélanger, si chers qu'ils nous soient l'un et l'autre, les deux procès que les apologistes allemands confondent non sans l'arrière-pensée d'obscurcir leur discussion.

Après les faits dominants, quelles sont les idées dominantes ?

Ces édifices, détruits par la force, l'ont été uniquement au nom de l'idée de Force. Il n'a point été donné d'autres explications ou d'autres raisons qui ne se ramènent à cette explication. Il n'a point été cherché d'autre prétexte qui ne puisse revenir à ce point de départ.

Un peuple a mis en œuvre tous les moyens d'en anéantir un autre. Une race a cultivé longuement, patiemment, sourdement sa haine envers une autre race, et résolu de l'affaiblir à jamais.

Pourquoi ?

Uniquement parce que cette race, ce peuple se croyait en possession d'une force supérieure.

Tous les savants, tous les penseurs, tous les hommes d'État, tous les artistes même de cette nation, ont toujours considéré et proclamé que sur cette terre la plus grande force, la seule force était la Force. Pour eux, elle tenait lieu de but non moins que de moyen. Elle excluait tout autre sentiment, toute autre doctrine, toute autre base des rapports entre les nations. A tout elle répondait et pensait tout prévoir.

C'est incontestablement une conception relativement nouvelle du monde futur. Car, pour le monde moderne proprement dit, ce qui le distinguait, ce qui avait été l'originalité et le bienfait de son apport, c'était la notion toute différente (il n'est même pas besoin de la considérer comme opposée) du Droit.

Dans le monde antique lui-même, le mythe d'Hercule accorde autant à l'un qu'à l'autre, et ce qui fait que les hommes ont gardé à la figure symbolique de ce héros leur admiration et leur sympathie, c'est qu'il n'incarne point ce qui opprime, mais ce qui délivre.

Quoi qu'il en soit, ce dont les civilisations modernes tiraient jusqu'en ces cinquante dernières années leur gloire, c'était d'invoquer le Droit, et comme mobile, et comme suprême recours.

Le Droit était donc jugé supérieur à la Force.

Il appartint à l'Allemagne d'inaugurer la thèse ainsi que la formule contraires.

Bismarck, cependant, n'avait osé dire que ceci, qui est ce qui demeurera le plus sûrement de lui dans les siècles : « La Force *prime* le Droit. »

On ne croyait point qu'il fût possible d'aller au delà. Pourtant, en quarante-quatre années a germé, s'est développé, est devenu dogme enfin, ce principe terminal : « La force *crée* le Droit. »

Il n'y a plus ni équivalence ni même supériorité ; il y a identité.

L'Allemagne ne peut plus, et ne veut actuellement, révoquer cette loi.

Ses penseurs, les civils comme ceux qui font profession des armes, et comme aussi ceux qui ne pensent pas, ont à peine varié les termes de l'énoncé :

« Un État ne saurait commettre de crime. Le faible est, malgré tous les traités, la proie du plus fort, aussitôt que ce dernier le veut et le peut. » (A. Lasson.)

« Je ne peux pas reconnaître d'autre source du Droit que la force. » (OSTWALD.)

« Le droit appartient à qui possède la force de conserver ou de conquérir. La force est en même temps le droit suprême [1]. » (BERNHARDI.)

Ainsi se trouve justifié d'avance à ses propres yeux tout ce que l'État allemand tentera et exécutera lorsqu'il aura acquis la conviction qu'il est le plus fort et que l'heure est venue pour lui de le prouver et d'en profiter.

Mais ainsi, en même temps, il se refuse, et refuse à ceux qui ultérieurement, par suite de quelque changement des circonstances, tenteront de l'excuser et de le défendre contre les conséquences de sa décision et contre les effets de sa doctrine, le bénéfice de tous les autres arguments, sauf l'insuccès, qui n'est point une excuse, ou la dénégation, qui n'est pas une défense.

La théorie de la Force et sa valeur

La Force, au nom et en vertu de laquelle les armées allemandes ont mutilé Reims, anéanti Arras, détruit des centaines de villages et leurs humbles trésors, et causé par choc en retour bien d'autres ruines dont on ne peut encore fixer ni présager l'étendue, cette Force est donc la cause et, s'il est démontré qu'il y a crime, devant l'histoire, la coupable.

Est-elle, en réalité, une notion aussi absolue, un principe aussi complet, une raison aussi indiscutable que le pensèrent les philosophes qui l'ont formulée et le peuple qui l'a adoptée pour corps de ses croyances et fond de son éducation?

Tout d'abord, il est évident qu'elle n'apparaît pas telle à ceux qui en sont victimes. Rien ne peut leur faire admettre qu'elle soit identique avec la raison et avec la justice. Quoique cette opinion ne compte pas aux yeux de celui qui a réussi, elle existe cependant. Elle ne peut être totalement supprimée, expulsée de ses refuges. Elle peut être, même pour les adorateurs exclusifs de la Force, la vérité de demain.

Surtout pour eux, car s'ils ont éprouvé un revirement de fortune et subi à leur tour la force qu'ils prétendaient imposer, ils auront été à même de connaître les deux côtés de la question.

Il n'est nullement impossible, malgré la faveur que la notion trop absolue de la Force a obtenue dans l'Allemagne moderne au point d'être la base unique de l'État et l'unique règle de ses rapports avec toutes les autres nations, qu'une conception toute différente soit un jour, par nécessité, acceptée enfin dans cette contrée. Cela se produirait dès le moment où elle devrait invoquer pour elle la « force » du Droit, qu'elle refuse aux autres.

Voilà donc une première considération qui montre que les philosophes, les éducateurs et les militaires allemands, confondant la Force brutale avec la force réglée et éclairée, quelle que soit l'organisation de la première, n'ont pas été au fond même des choses.

(1) Pour l'histoire et la démonstration détaillée de cette évolution, voir J. DE DAMPIERRE, *L'Allemagne et le Droit des gens*. Berger-Levrault, éditeurs.

Il est fort admissible que le monde humain et son équilibre puissent, fût-ce dans un avenir infiniment lointain, se fonder sur un tout autre principe : par exemple celui de l'amour, qui a déjà mis plus d'une fois obstacle à la force ; ou bien encore celui du respect des faibles, qui amènerait une utilisation totale de l'humanité, au lieu de l'oppression des moins forts ; ou même encore, tout simplement, celui de l'*intérêt* bien entendu, qui tirerait de l'association entres toutes les races humaines des ressources autrement abondantes et bienfaisantes et à moindres frais que celles que procurent l'antagonisme et l'appétit de dominer qui ne recule pas devant la destruction. Il est clair qu'alors les « penseurs » qui auront confondu la brutalité avec la force et le droit avec la brutalité ne seront pas, même en Allemagne, mis au rang des bienfaiteurs de l'humanité, et que ceux qui se seront faits les propagateurs de ces systèmes et les apologistes de ses effets, ne passeront point pour les plus larges et les plus clairvoyants des esprits.

Il y a même plus. La force en soi seule n'est rien. Elle est toujours finalement vaincue par l'intelligence. C'est dépourvus de force que les hommes ont réussi à dompter les forces les plus redoutables, en même temps que les plus aveugles, celles de la nature. Et quant aux grandes nations, aux grandes civilisations, celles qui comptent dans l'évolution du monde, elles n'ont pas tiré leur prestige de leur force, mais leur force de leur prestige.

En somme, le mot et l'idée de force, isolément, n'ont aucune signification. La force ne se précise et ne se définit que par son emploi. Nous avons pu constater que la force agressive pouvait être annihilée par la force défensive, et que celle d'organisation ne réussissait pas inévitablement lorsqu'elle rencontrait celle d'improvisation. Il n'est pas jusqu'à la force d'inertie ou la force d'absorption qui ne soient capables de faire échouer parfois des forces d'action considérables.

Enfin, pour être désignées par le même vocable, la « force » créatrice et la « force » destructive ne sont en aucune façon une seule et même puissance, ni dans leur origine, ni dans leur usage, ni dans leurs effets.

C'est ainsi que nous serons amenés à conclure que, dans sa forme la plus élevée, la fonction de la Force ne sera pas de primer le Droit, encore moins de le créer, mais de le servir.

Autrement, comme pour Berthold Schwartz qui découvrit le premier explosif, l'invention peut contenir en elle cette fatalité de se retourner contre son inventeur.

Premières contradictions

On comprendra que ce n'est pas pour le plaisir de nous livrer à une simple dissertation philosophique que nous avons du principe qui, proclamé en Allemagne de l'école jusqu'au trône, détermina la guerre allemande, tiré tout ce qu'il renferme.

Il s'agissait pour nous de préciser l'état de la question, au contraire dépouillée de toutes les obscurités dont les écrivains de l'ennemi ont voulu l'entourer après coup, et de toutes les dénégations par lesquelles ils ont essayé de la déplacer.

Cette question est, tout entière, et uniquement, dans les trois propositions suivantes :

Quantité de monuments français ont été détruits, représentant une valeur d'art et d'histoire incalculable ;

Ces monuments ont été détruits par l'Allemagne parce qu'elle se considérait comme en possession du maximum de force ;

Cette force a été proclamée par les représentants officiels de la pensée allemande, marchant à la tête des armées allemandes avant la guerre, et à leur suite la guerre déchaînée, comme supérieure à tous les droits.

Nous verrons plus loin de quelles façons et par quels moyens chaque monument ou chaque groupe de monuments, a été détruit, endommagé ou martyrisé.

Mais dès à présent nous avons une étrange constatation à faire.

La nation qui a causé ces dommages s'est empressée, presque aussitôt après, de publier des écrits, non point seulement et surtout en réponse à nos accusations, mais au blâme de nombreux corps intellectuels de l'étranger.

Or, quel est le premier argument que nous rencontrons dans ces écrits ?

Quel est le principe sur lequel ils s'appuient, devant les représentants civilisés et réfléchis de la douleur ou de l'indignation des nations ou des associations qui n'ont pas d'intérêts communs avec l'Allemagne, devant les protestations d'illustres philosophes, savants, écrivains, poètes, prélats ou religieux de France même, de Russie, d'Angleterre, de Belgique, des États-Unis, du Japon, de Hollande, du Portugal, du Brésil, de la Suisse, de l'Italie, alors même que certaines de ces nations n'étaient pas en guerre, pour justifier l'usage qu'ils ont fait de la force ?

Est-ce le principe de la force elle-même ?

Non ! c'est sur un principe de droit !

Disent-ils : « Nous avons détruit ces œuvres d'art, incendié ces églises, bombardé ces cathédrales et hôtels de ville, parce que nous étions les plus forts, et que nous l'avons voulu. *Sit pro ratione voluntas*. Personne n'a rien à voir à cela. Treitscke, Hæckel, Lasson, Ostwald, Bernhardi, tous les représentants de la pensée allemande, sont d'accord avec nos obus, et nos obus n'ont cure de vos raisons, ne connaissent pas votre droit ? »

En aucune façon. Nulle part nous ne voyons dans les explications et discussions dont la destruction ou les plaies mortelles des plus vénérables édifices de Louvain, d'Ypres, d'Arras, de Reims, sont les principaux chapitres, mettre délibérément, audacieusement, en avant, la raison du plus fort.

Seuls les militaires ont eu cette sorte de courage. Les généraux von Heeringen, von Bissing, Deimling, von Disfurth, etc., ont déclaré : « Ces pierres et ces plâtras ne nous importent point. Mars est le maître de l'heure et non pas Apollon. »

Quant aux « écrivains d'art », ils se font juristes de la guerre. A notre plus grande surprise, leur principal, leur unique langage est celui-ci :

« Nous déplorons autant que les Français la perte de leurs cathédrales. » Cela nous le lirons textuellement. « Nous n'avons bombardé que lorsque *nous étions forcés* de le faire. Ce sont nos ennemis qui nous en ont fourni le *droit*. »

Ainsi nous sommes, de façon assez inattendue, en présence d'une « antinomie »,

comme on dit dans le langage philosophique allemand, des plus saisissantes, et qui vient confirmer toutes les conclusions où nous avait conduit notre analyse du système de force. A peine ses résultats obtenus et condamnés par les défenseurs de toute civilisation, sauf celle des Germains, voici la force allemande qui se couvre de l'idée de droit, de cette idée qu'elle avait niée absolue et même tournée en dérision.

Autres contradictions

Nous trouvons également, dès le premier coup d'œil jeté sur ces ouvrages, d'autres antinomies. (Nous pouvons même désormais, en français, dire : contradictions, inconséquences ou incohérences.) Elles ne sont pas moins expressives que la précédente.

Un peuple aidé par la complaisance de ses émules eux-mêmes et des pays où il puisait tous les éléments originaux qu'il ne savait qu'assimiler, avait l'ambition et avait commencé d'acquérir la réputation de marcher à la tête du mouvement intellectuel dans le monde entier.

L'entreprise de conquête brusquée l'emporte sur celle de conquête lente, et l'invasion est préférée à l'envahissement. Les moyens de détruire longuement préparés produisent leurs effets.

Ces ravages remplissent de stupeur les pays civilisés, et la guerre, en se déchainant, arrête les progrès de l'humanité, détruit les résultats gagnés, fait perdre aux hommes pour un temps indéfini toute espérance dans le développement d'une féconde et durable paix. Mais en même temps elle fait peser sur le peuple qui a voulu cela une si effrayante responsabilité, qu'il recule, en paroles du moins, devant les conséquences de l'action commencée.

Non seulement il prétend s'en justifier en les démentant simplement par la voix de quatre-vingt-treize professeurs, savants ou artistes. Mais encore dans des brochures, dans des livres, des articles de journaux, il s'imagine concilier les calamités de la guerre avec les qualités de la paix. Il proclame sa sollicitude pour les monuments des arts, tandis que sa haine continue à s'acharner sur eux. L'Empereur nomme, pour conserver les ruines et inspecter les édifices que l'impossibilité de tout détruire a épargnés, un docteur de Bonn, Paul Clemen. Celui-ci, en des revues d'abord, puis en un copieux mémoire, et jusqu'en des lettres qu'il ose écrire à nos artistes qu'il adulait dans notre pays qui le connaissait surtout par ses excessives flatteries, s'efforce de démontrer que l'Allemagne a toujours et encore bien mérité de l'art. Un autre écrivain, Grautoff, à force de persévérance s'était insinué dans nos ateliers et avait réussi à organiser à Paris une exposition des arts somptuaires munichois dont l'effet avait été de commencer un revirement d'opinion en faveur de l'art français. Il publie un volume [1] pour prouver que le pays qui l'emporte sur tous les autres dans la façon de conserver les œuvres d'art, c'est l'Allemagne. Cependant Ypres, Arras, achèvent de s'écrouler ; la cathédrale de Reims et les plus nobles édifices subissent de nouvelles rafales de fer et de feu ; et ces publi-

(1) Analysé plus loin.

cations vont leur train parallèle. Un autre encore, le docteur Curlitt [1], affirmant avec des formules appuyées ce que ses confrères donnent à entendre, soutient cette thèse que les vrais « Barbares » ce sont les Français. Nous verrons tout à l'heure sur quelles bonnes raisons une pareille théorie est étayée.

Mais nous constatons déjà qu'après avoir essayé d'invoquer, pour la défense de la force, le Droit qu'ils niaient, les Allemands se targuent de leur amour de l'art pour mettre leur conscience en repos au moment où ils continuent à bombarder les plus précieux monuments.

Ayant détruit les œuvres de la paix, ils ont voulu démontrer qu'ils étaient leur meilleur appui.

Prétendus « faits de guerre » et véritable fait *de la* guerre

Quoi qu'on fasse, une contradiction est une contradiction.

Celles que nous venons de mettre en évidence sont trop fortes pour que ceux mêmes qui cherchent à les nier ne s'aperçoivent pas de l'impossibilité d'en concilier les termes.

Il leur faut donc, soit comme les penseurs du type Clemen, soit comme les explorateurs du type Grautoff, soit comme les beaux esprits du type Curlitt, recourir soit à la dissertation nuageuse, soit à la discussion à côté, soit au paradoxe.

Mais quelles que soient les brumes dont on enveloppe une cause ou quels que soient les menaces et les défis acerbes par quoi l'on croie la défendre, les faits demeurent les faits.

Nous ne craignons pas un débat même où nos adversaires ne s'avoueront jamais vaincus et convaincus, parce qu'ils n'hésiteront jamais devant de nouveaux sophismes ou de nouvelles suppositions de faits acceptés ensuite (par eux) comme des faits prouvés. C'est la conscience de l'Histoire qui jugera en dernier ressort.

Mais comme la discussion *toute seule* serait naïve, ce sont les faits et les résultats auxquels nous devons toujours revenir. Ce sont les faits enregistrés, conservés par l'image photographique, qui demeureront le principal objet et toute la force du présent travail. La discussion préalable n'est toujours pas sans utilité pour éclairer ces faits, et éviter la redite des raisons à l'occasion de chacun d'eux.

Quels sont donc les divers ordres de faits dont nous dressons le bilan?

Répétons-le. Un grand nombre d'édifices français ont été ou détruits, ou gravement mutilés.

De quelle façon l'ont-ils été?

1° Par le bombardement;

2° Par l'incendie volontaire, allumé à la main, d'une façon et dans des proportions réglées.

(1) Article du *Berliner Tageblatt* du 29 novembre 1915, analysé plus loin.

Quels ont été les agents des bombardements ?

1° Les obus fracassants, dont on peut dire que l'usage est non moins défensif qu'agressif ;

2° Les obus incendiaires, qui ne peuvent, en tout état de cause, qu'être exclusivement destructeurs et avec préméditation.

On verra que cette distinction n'est pas sans objet dans la marche et dans l'historique de nos catastrophes.

A l'heure actuelle, le dénombrement exact des œuvres d'art anéanties et la prévision de celles qui pourront l'être encore demeurent impossibles ; mais ce qui peut être compté et précisé constitue un dossier de faits qui suffit déjà pour que ceux qui en sont les auteurs soient classés comme les plus grands destructeurs que l'on ait connus jusqu'à nos jours.

Voilà les faits dans leur ensemble.

Les Allemands cherchent et chercheront à les faire passer pour faits de guerre, et par conséquent à discuter chacun d'eux de façon à prouver finalement la légitimité de tous, une fois acceptée, en contrebande, leur contradiction du *droit* redevenant utile quand il s'agit d'excuser la *force*.

Cette discussion, nous verrons qu'elle ne fait que mieux ressortir, dans les cas principaux, la responsabilité des actes et la grandeur de ce que beaucoup de neutres ont spontanément qualifié de crimes. Elle viendra à sa place.

Seulement, il y a dès à présent une affirmation qu'il est nécessaire de poser, sans concession ni atténuation aucunes, avec une inébranlable fermeté :

Il y a LES FAITS DE GUERRE que constitue chacune des destructions.

Mais il y a, avant tout, LE FAIT DE LA GUERRE.

Les faits de guerre sont simplement la conséquence *du fait* de la guerre.

Nous nous bornerons plus loin à résumer les raisons qui font considérer l'Empire allemand comme l'auteur responsable de ce fait primordial et global. Qu'elles soient analysées et prouvées dans les grands ouvrages spéciaux et les recueils diplomatiques, ou condensées en quelques lignes comme nous nous en contenterons, elles tendent toutes à cette évidence :

Celui, peuple, gouvernement ou parti, qui aura voulu, préparé et déchaîné le cataclysme, est responsable non seulement de ce cataclysme lui-même, mais aussi de toutes ses conséquences.

Comme c'est une des vérités que l'Allemagne admet le moins et qu'elle a le plus d'intérêt à obscurcir, nous l'inscrivons également ici au préalable, le plus fortement que nous pouvons. L'Allemagne d'ailleurs entend elle-même s'en servir à son bénéfice, c'est donc qu'elle la reconnaît incontestable dans son essence, sinon dans son application.

Mais, d'autre part, elle ne peut l'invoquer sans reconnaître par là, en même temps, que les conséquences de cet immense désastre sont, comme lui-même, déplorables.

La voilà donc amenée à plaider non coupable, à renier ce qu'avant le jeu contraire des événements et avant la résistance de la *force défensive* contre la *force agressive*, elle proclamait glorieux. La voilà amenée à rejeter sur les autres ce qu'elle revendiquait, et ce dont, par une fausse manœuvre que nous signalerons en temps et lieu et qui la met en

contradiction flagrante avec elle-même, certains de ses porte-parole ont continué à l'applaudir, pendant que certains autres commençaient à l'en excuser.

L'esprit allemand s'est mis lui-même dans l'impossibilité soit de comprendre, soit d'avouer, que ceux qui l'avaient instruit et que ceux qui l'avaient préparé et poussé à la guerre s'étaient mépris sur la nature et sur l'usage de la Force.

Il s'est mis également dans l'impossibilité soit de comprendre, soit d'avouer, le bien fondé des réclamations élevées par les nations qui, de cette Force, ont été les victimes.

Cependant, malgré cette non-intelligence ou malgré ces dénégations, nous avons tiré de la propre attitude des Allemands, avant même d'entrer dans l'accablant examen du détail, cette double et importante remarque :

L'Allemagne ne peut se défendre (et ce mot déjà n'entrait point dans son langage du début) contre les accusations portées contre elle :

1° Qu'en désavouant l'idée de force pure et se suffisant à elle-même pour légitimer tous ses actes ;

2° Qu'en déclarant déplorables ces actes à la condition qu'ils soient mis sur le compte d'autrui.

Seulement, ces actes ont été appréciés, dans toutes les parties du monde qui ne sont pas solidaires avec elle, de telle sorte que sa propagande n'a pas réussi, quels que fussent ses efforts, tantôt subtils, tantôt pires que le silence, à faire admettre les propositions suivantes :

— L'illustration intellectuelle et artistique de l'Allemagne *avant* la guerre est un sûr garant de sa civilisation *pendant* la guerre ;

— Le savoir et la culture des érudits allemands *prouvent* que les militaires *ont été forcés* de détruire les édifices d'art ;

— Les destructions d'Arras, de Reims, d'Ypres, de Louvain, etc. (et sans doute aussi de quelques beaux édifices de Venise et de Ravenne) doivent être imputées non pas aux armées allemandes, mais à celles des Alliés, qui les ont obligées de les accomplir. Celles-ci sont donc les véritables coupables, et les barbares ce sont les Français.

Les protestations de la *Kultur*

Ces affirmations paraîtront étranges à ceux qui n'ont pas médité la méthode du Loup dans la fable de La Fontaine. On pourrait croire que nous les poussons jusqu'à la caricature. Hélas ! si les Allemands mettent dans ces accusations retournées une ironie qui complète leur œuvre, nous ne pourrions trouver de consolation à les suivre sur le terrain de la plaisanterie. Tout ce que nous savons c'est que ces raisons sont, comme nous allons le voir, rigoureusement, textuellement contenues dans leurs apologies.

De toute façon, pour le prestige intellectuel qu'ils revendiquaient, si de tels arguments sont ironiques, c'est monstrueux ; s'ils sont de bonne foi, c'est désespérant.

Qu'on en juge.

Dans son ouvrage sur *L'État des Monuments artistiques sur le théâtre occidental de la guerre* (1), le professeur Clemen se propose trois objets qu'il détermine ainsi :

« Examiner avec ceux qui ont la charge et la responsabilité de conserver les vénérables monuments artistiques qui n'appartiennent pas seulement à une nation, mais à la civilisation universelle, s'il est encore temps de prendre des mesures ici (c'est sur la terre belge que professe à ce moment M. Clemen) et aussi sur les autres théâtres de la guerre, pour la préservation de ces monuments ;

« Porter témoignage, sans vantardise, du sérieux et de la compétence avec lesquels les Allemands se sont adonnés à cette tâche, qui leur est tombée comme un devoir d'honneur, et dont ils prennent possession avec autant de soin que d'énergie » — quoique cette tâche, en présence de celles qui incombent à ceux qui défendent « les intérêts vitaux » de l'Allemagne, ne semble « présenter qu'un intérêt secondaire » ;

Enfin, « protester une fois de plus, sur les lieux mêmes, contre les accusations insensées, démesurées, qui ont été portées contre sa culture et sa façon de conduire la guerre ».

Ces accusations, suivant le même écrivain, ont une tendance à disparaitre, « étant donnée la cruelle nécessité de la guerre, qui a contraint les ennemis eux-mêmes à détruire et à mettre en danger dans leur propre pays leurs plus précieux monuments et trésors artistiques » ; mais il ne faut pas oublier quelle place a prise au début dans les « événements politiques » la question des monuments en temps de guerre mondiale.

Or, poursuit textuellement Clemen, au cours de ces premiers temps « le nom de Louvain retentit comme une fanfare sur tout le globe terrestre, et les gens qui n'avaient jamais entendu parler de l'Hôtel de Ville de Louvain et qui avaient passé sans la voir devant l'église Saint-Pierre, annoncèrent emphatiquement que les plus magnifiques monuments de tout l'art flamand et même de tout l'art septentrional avaient été détruits ».

Nous pouvons remarquer dès maintenant que décidément le ton des écrivains allemands est bien celui de l'ironie, et que ce ton « léger » fait un contraste bien douloureux avec de tels malheurs. Mais nous préférons poursuivre l'analyse jusqu'au bout avant de répondre à tant d'idées qui se présentent et vont se présenter encore en colonnes serrées.

Toute la littérature de protestation « dont l'étranger a été submergé » — ici, vraiment, nous ne pouvons nous empêcher de remarquer en passant que c'est la littérature de propagande allemande qui a « submergé » l'univers — est désormais impuissante « depuis que le ministère de la Guerre a transmis un rapport » et que les Affaires étrangères ont publié « leur Livre blanc sur la conduite du peuple belge, contraire au droit des gens, livre fait avec la grande conscience allemande, et modèle du genre, qui n'a qu'un défaut, celui d'être trop détaillé ».

Suit une dissertation historique et littéraire sur le terme de *Barbares*, dans laquelle se trouve également une assimilation — assez hasardeuse — au terme de Gueux, devenu

(1) Paul Clemen, professeur à l'Université de Bonn, etc., *Der Zustand der Kunstdenkmäler auf dem westlichen Kriegsschauplatz*. 1913. E.-A. Seeman, Leipzig.

un titre de gloire. Nous n'avons pas le temps de discuter si la situation des Hollandais de jadis était la même que celle des Allemands d'aujourd'hui, ni de suivre l'auteur dans ces détours fleuris de sa discussion. Nous suivons surtout ses soi-disant discussions de fait.

Pourtant, nous admettrons au besoin, comme arguments de fait, ceux-ci, que nous donne M. Clemen, quitte à voir l'état que nous en pourrons faire :

« L'historien de littérature Gustave Roethe a dit au commencement de la guerre que dans cette dure période, le *Faust* de Goethe, l'Héroïque de Beethoven, l' « impératif caté- « gorique » de Kant, et la Grammaire allemande de Grimm, luttaient autant contre nos adversaires que les canons de Krupp et les vaisseaux aériens de Zeppelin, dans lesquels la Science allemande a pourtant la meilleure part. Non, c'est toute la Culture allemande, l'esprit allemand qui s'est unanimement levé dans cette guerre.

« Et peut-on penser vraiment que l'esprit allemand aurait voulu avec préméditation mutiler les chefs-d'œuvre de l'art ancien?...

« Nous autres Allemands nous n'avons pas dans ces sérieuses conjonctures l'habitude de prononcer inutilement le nom de l'empereur d'Allemagne; mais ces accusateurs haineux n'auraient-ils pas dû se rendre compte combien était insensé, et au moins illogique, de porter leurs accusations justement contre lui, qui a une prédilection enthousiaste, presque romantique, pour l'architecture du Moyen Age; lui que les Français eux-mêmes ont appris à admirer comme connaisseur d'un savoir étendu; lui qui jalousement veille sur la conservation de nos propres monuments; oui, de l'accuser de la destruction volontaire de *ces mêmes* œuvres d'art?

« Et peut-on demander modestement si on oublie que, dans ce peuple en armes, nos poètes et nos érudits, nos architectes, nos sculpteurs et nos historiens et nos écrivains d'art sont eux-mêmes parmi les combattants?

« Sur la ligne de l'Yser, devant Dixmude, si ardemment disputée, dort sous l'herbe verte un de nos historiens d'art de la jeune génération. Devant Reims une partie des troupes allemandes fut commandée par un général qui lui-même, avant la guerre, était au nombre des auditeurs à notre cours de l'histoire de l'art. Faut-il répéter, vraiment, que cette Allemagne si violemment attaquée est aujourd'hui le pays classique par excellence de la conservation des monuments, et que ce mouvement y a acquis un développement qui n'est nulle part comparable?

« ...Mais à qui dis-je tout cela?... »

Malgré ces « évidences », le professeur ne peut s'empêcher — tant il comprend combien une défense est superflue! — de dire que, malgré l'inutilité d'une justification, « il est parfois bien difficile de garder une juste balance entre le proverbe : Qui s'excuse s'accuse, et l'adage romain : *Qui tacet, consentire videtur* ».

Et cela l'entraîne à cette constatation, dont, nous l'avouons, nous n'attendions pas la franchise : quelque raison que puissent avoir les avocats du respect allemand pour les œuvres d'art, « les deux noms de Louvain et de Reims ont fait à l'Allemagne, au dehors, devant tous comme auprès des neutres, en Amérique, en Italie, en Hollande et aussi en Suisse, dans les exagérations qui couraient le monde par la voie des journaux, *autant de tort que deux batailles perdues* ».

Et le clairvoyant historien d'art ajoute aussitôt : « On ne doit pas attacher trop peu de valeur à ces impondérables... », impondérable la cathédrale de Reims !... « Nous devons compter avec eux au point de vue politique et nous le pourrions au point de vue militaire. »... Nous serions presque tenté de nous arrêter là. Mais il est bon de poursuivre.

Suite logique de toutes ces considérations : comme elles ne sont pas encore assez accablantes pour ceux qui ne cessent de gémir sur le prétendu vandalisme allemand, il faut maintenant prouver que, s'il y a des vandales en l'affaire, ce sont précisément les Français. Et M. Clemen passe à cette démonstration.

Les arguments de la *Kultur*

Après avoir laissé entendre que la Convention de La Haye, un chiffon de papier comme un autre, ne vaut pas la peine « qu'on se mette martel en tête », il consent, cependant qu'elle existe encore, à en reconnaître les prescriptions.

On devine déjà que ce sera pour rejeter sur la France le grief de ne les avoir soi-même pu observer.

« Que dit-elle donc, en réalité, cette Convention-là ? La disposition concernant les règlements et usages de la guerre continentale, du 18 octobre 1907, spécifie, au paragraphe 27 :

« Dans les sièges et bombardements, toutes les mesures nécessaires doivent être prises pour épargner, autant que possible, les édifices consacrés aux cultes, aux arts, aux sciences et à la bienfaisance, les hôpitaux et les lieux de rassemblement de malades et de blessés, à condition qu'ils ne soient pas employés en même temps à un but militaire.

« Le devoir des assiégés est de désigner ces édifices ou lieux de rassemblement par des signes visibles spéciaux qui seront notifiés d'avance à l'assiégeant.

« ... Il va de soi que les demandes contenues dans la première phrase découlent si naturellement des appréciations unanimes de tout peuple civilisé qu'il n'y aurait même pas matière à discussion. Et combien chacun des conducteurs de la guerre serait heureux d'y avoir égard, s'il se trouvait en situation de le faire ! Mais il est bien entendu, lorsqu'il s'agit de monuments historiques, que ceux-ci ne doivent point servir à des fins militaires. Il est entendu avant tout que des villes entières ne doivent pas être des forteresses, et si ces villes sont des forteresses, et qu'elles soient placées dans la ligne de défense, alors les monuments eux-mêmes ne doivent pas servir de point d'appui, ni de postes d'observation, ni de lieux de rassemblement, ni de campement, et qu'enfin dans leur rayon ou sur les places ou rues placées dans celui-ci, on ne doit disposer aucunes batteries, troupes, colonnes, trains de quelque sorte que ce soit ; et que nulle opération guerrière ne se fera dans leur voisinage. Peut-être est-ce demander l'impossible et l'insertion des trois mots : « autant que possible » dans ce passage de la Convention prouve que les législateurs eux-mêmes s'en sont rendu compte. Depuis que cette formule a été fixée en l'année 1899, combien de conditions nouvelles, et à cette époque inimaginables, la conduite de la guerre n'a-t-elle pas créées ! Nous tirons à des distances énormes, plus de

quarante kilomètres, nous tirons également avec nos pièces à tir rapide, à des distances plus courtes, sans que de l'endroit d'où l'on tire nous puissions voir la ville et en distinguer les principaux monuments. Et comment aussi peut-on, dans des attaques aériennes, reconnaître les signes prescrits, à deux mille mètres de hauteur ? Que l'on compte donc une bonne fois combien de monuments historiques, et à côté de cela d'écoles, musées, académies, théâtres, couvents, hôpitaux (car tout cela est spécifié dans le paragraphe 27) sont, dans une ville, à marquer et à soustraire au bombardement ! Dans cette fameuse Convention de La Haye, le devoir de l'assiégé, de marquer ces bâtiments avec des signes visibles et distinctifs et de les faire observer à l'assiégeant, qui donc, dans cette guerre, s'en est acquitté, ne fût-ce qu'en un seul cas ? On n'a même pas une seule fois défini précisément ces signes, car la Croix Rouge suivant sa destination, d'après la Convention de Genève, ne doit couvrir que les ambulances et les rassemblements de malades et de blessés. »

Nous nous serions gardé d'interrompre tout ce commentaire minutieux et copieux à la fois de la Convention de La Haye et de toutes les exceptions qu'à l'écrivain elle paraît comporter, au point d'étouffer complètement le principal. Il suffit de remarquer que pour l'écrivain la difficulté d'observer les devoirs sacrés de l'humanité tels que les prescrit la Croix-Rouge semble être une raison de les violer.

Il nous faut, plutôt que de réfuter chaque argument successivement, suivre dans sa marche spéciale, la logique allemande, et nous passons à ceux qu'on nous donne immédiatement après. Ils se présentent entremêlés en tel faisceau qu'on a quelque peine à les classer. Mais ils sont si étranges, si inattendus, ils accablent si bien la thèse qu'ils pensent défendre qu'ils nous dispensent de commentaires.

Suite et détail des arguments

1. C'est, dit l'historien Clemen, au commencement d'octobre 1914 que, d'après la communication qui de Paris courut la presse, les villes entre Paris et le front devaient être fortifiées, entre autres Meaux, Senlis, Gisors, Melun, Chantilly, Compiègne, Beauvais. A ce moment-là les amis de l'art dans le monde entier auraient dû protester, puisque ces mesures exposaient les cathédrales de Senlis et de Beauvais, les châteaux de Chantilly et de Compiègne au bombardement et à la destruction.

2. Comment les amis des cathédrales de tous les pays n'ont-ils pas protesté, quand, il n'y a pas encore une génération, la ville de Reims a été transformée en place forte ?

3. Dans une consultation publiée en Italie, des personnalités connues (?) ont déclaré que les dommages causés à la cathédrale de Reims auraient pu être évités si l'État-major général français n'avait pas fait de ce monument un but militaire.

4. Ce sont les Français qui, « en plaçant les joyaux de leur art national dans la ligne de défense », en ont fait des cibles pour les armées.

5. Une « légitime destinée » a voulu que nous, Allemands, nous envahissions le sol ennemi ; donc c'est au pays et aux villes de l'ennemi à en souffrir, et à se plaindre. Si un sort contraire avait voulu que ce fût notre « florissante contrée » qui fût envahie,

« nous aurions peut-être à nous faire les accusateurs ». (Et à l'appui de cet aveu sans fard viennent la déclaration d'un officier d'artillerie anglais dans le *Times* considérant que c'est une nécessité de la guerre d'abattre les édifices élevés, et qu'il peut arriver demain à la cathédrale de Cologne ce qui arrive à celle de Reims, — et une théorie d'un colonel suisse, dans la *Gazette de Zurich* [bien connue pour ses attaches allemandes], louant la modération avec laquelle l'Allemagne évite les destructions, malgré le devoir impérieux de détruire pour atteindre les buts de la guerre.)

6. Le général Oudinot, en 1849, a bombardé Rome. Les Anglais, en 1857, n'ont pas hésité à détruire les beautés de Dehli. Les Français, en 1695, aujourd'hui alliés des Belges, ont « détruit Sainte-Gudule et l'Hôtel de Ville de Bruxelles ». Le Palatinat, le château d'Heidelberg ont été mis à feu également par eux.

7. La Révolution française a détruit à elle seule plus d'édifices que n'avaient fait les guerres pendant trois siècles. Elle a mutilé ses cathédrales.

8. La presse catholique allemande s'est indignée de voir, à propos de la destruction de Reims, la République se faire « la mère alarmée et la protectrice » des édifices religieux, cette République qui a persécuté l'Église catholique, fermé les couvents, etc.

9. La France a laissé tomber elle-même ses églises en ruines et l'on sait les cris de déploration et d'alarme qu'a poussés M. Maurice Barrès.

10. Il y a bien plus de monuments préservés que de détruits. « Pour avoir une idée de *vraies destructions* d'édifices d'art, on fera bien de se rappeler que le tremblement de terre qui ébranla les Abruzzes (au printemps de 1915) *et qui aurait pu être pour les Italiens un avertissement,* détruisit plus d'œuvres d'art que toute cette guerre jusqu'à présent. Et qui parle aujourd'hui d'Alba Fucense et de Saint-Nicolas d'Alba, de Magliano et de Rosciolo, de Celano et de Pescina ? *Et l'on fera bien aussi, lorsqu'on jette un coup d'œil sur les destructions en Belgique et en France, de faire la comparaison entre ce qui est perdu et ce qui reste sans avoir souffert.* »

(Ici, vraiment, malgré la volonté de lire impartialement, froidement, jusqu'au bout dans leur enchaînement les arguments d'un homme que l'on pouvait croire un penseur, d'un professeur qui est chargé de défendre la culture allemande et de porter le flambeau, non de l'incendie, mais de la beauté, on ne peut s'empêcher d'être un instant arrêté par la stupéfaction.)

« ... Pour la partie de la France tenue par nous, les grandes villes suivantes sont restées intactes : Cambrai, Douai, Valenciennes, Saint-Quentin, Laon, Noyon, Charleville, Sedan, Montmédy ; et en dehors des églises et cathédrales de ces villes, les églises de Mézières, de Mouzon, les églises de pèlerinages d'Avioth, de Mont, de Notre-Dame de Liesse demeurent sans dommages. »

Dans le même ordre d'idées, une phrase non moins surprenante que les remarques sur le tremblement de terre italien. Bien qu'elle concerne spécialement Reims, c'est-à-dire une question que nous réservons pour notre partie d'inventaire et d'examen détaillé, elle jette un jour si extraordinaire sur la mentalité allemande, que nous devons ici, pour ainsi dire, l'encadrer et l'exposer aux méditations du monde civilisé :

« *Voici Reims et sa cathédrale, de tous les monuments français le plus souvent nommé, celui*

qui hypnotise Paris et la France à un tel point, que Chartres et Paris, Amiens et Le Mans, Beauvais et Rouen, en sont complètement oubliés, et qu'aujourd'hui elle apparaît aux Français comme leur unique sanctuaire national. »

Cet Allemand ignore-t-il ou affecte-t-il d'ignorer que Reims fut toujours considérée comme la basilique nationale par excellence ?

11. Ici, après une longue dissertation sur les principaux édifices de Belgique et de France, qui forme tout le milieu du Mémoire, recommence une série d'arguments d'un tout autre genre. Nous allons, comme les autres, les réduire à leur plus simple expression.

Les Français eux-mêmes (ainsi que les Belges) ont été forcés de tirer sur leurs propres édifices. (Ablain-Saint-Nazaire est entre autres cité.) Et le Mémoire affecte ici un ton de compassion et de bienveillance. Faut-il appeler Barbares ceux qui « ont obéi aux dures lois de la guerre » ? Ils ont détruit leurs propres monuments et ils étaient forcés de les détruire. « Ce n'est pas par un sentiment de triomphe, ni par basse et mesquine vengeance, que nous mettons en relief cette tragique nécessité. En présence de ces faits indéniables, *tous les hurlements* (!) contre les Barbares allemands se condamnent eux-mêmes. On voudrait toujours de nouveau crier à ces *incorrigibles* adversaires : « Vous accusez la conduite de la guerre et c'est la guerre elle-même que vous devez accuser, *cette guerre qui se retourne contre vous.* »

12. La « conduite égale de la guerre des deux côtés » vous fait accomplir les mêmes choses que nous. Pendant l' « attaque insensée d'une escadrille d'aviateurs » sur la ville de Trèves, une bombe est tombée sur l'église Notre-Dame.

13. Si les monuments des Français n'avaient pas été « amenés par eux dans la ligne de feu », ils n'auraient pas à souffrir. Quant à l'Allemagne, elle n'a pas à se préoccuper davantage de leur destruction. Pour elle, il y a une partie « vitale » qui se joue. Tout ce qu'elle peut faire pour épargner la vie de ses soldats est le devoir le plus sacré. Peut-être en ce moment « il y a dans ses tranchées un jeune Goethe, un jeune Helmholtz, un jeune Beethoven, *un jeune architecte capable de faire un chef-d'œuvre équivalent à cette cathédrale de Reims dont on a fait tant de bruit* ».

Et ce « culte des monuments en présence des nécessités militaires et en considération des précieuses existences qu'il s'agit de sauver, apparaît comme une *sentimentalité étrange et un anachronisme* ».

Telles sont les treize raisons principales que le professeur Clemen, historien d'art en général, et fanatique, en particulier, de l'art français, pour lequel son admiration se manifestait avant la guerre en obsédantes protestations, a recueillies ou imaginées, et publiées pour justifier l'Allemagne.

Badinage allemand

Dans le travail de l' « historien » Clemen, il y a bien quelques sarcasmes, mais involontaires peut-être, et voilés d'ailleurs par le ton professoral. Mais on ne peut l'accuser d'un manque de dignité dans l'ensemble, et, comme nous l'avons vu, un ou deux raisonnements s'arrêtent tout au moins au seuil de l'impartialité.

Avec le « docteur » Otto Grautoff la manière change. Le livre, luxueusement édité à Berne, sous le titre *La Conservation de l'Art en France et en Allemagne* (1), a tous les caractères, — il nous est impossible malgré notre tristesse et notre volonté de modération dans les termes, — d'une lourde, d'une germanique bouffonnerie.

Ce mot vous paraît-il déplacé dans notre discussion ? Que direz-vous cependant de ce début de la préface ?

« *La mesure et la dignité, les deux plus belles vertus de l'ancienne culture française, la France les a perdues.* Depuis le début de la guerre mondiale, aucun Français n'a plus osé dire, au sujet du respect et du soin que les Allemands ont de l'art, *une seule parole calme* (!) *et raisonnable.* S'il le faisait, le Gouvernement et la presse le marqueraient au fer rouge comme un traître. *Les Français veulent être partiaux et déraisonnables.* »

Est-il rien de plus extraordinaire que ce rappel au calme et à l'impartialité, par l'incendiaire et l'agresseur, de celui dont on brûle la maison et dont on égorge les enfants ? Rien que ce prélude de M. Grautoff nous montre que « ses plus belles vertus », plus heureuse que la France, l'Allemagne ne les a point perdues.

Quant à l'économie même du livre, comment la pourrait-on prendre au sérieux ? La forte pensée qui y préside est celle-ci : démontrer que les Barbares ce sont les Français, et que les Allemands au contraire donnent le plus parfait exemple de la conservation des monuments.

Deux moyens de prouver cette thèse d'une manière éclatante.

L'illustration d'abord, divisée en deux sections, montre, d'une part, les églises de Roye, Servon, Berméricourt, Cernay, Brimont, Étain, Puisieux, Chivres, Charpentry, Baccarat (nous verrons que l'exemple est mal choisi), enfin divers monuments qu'en Lorraine et en Belgique les Allemands ont contraint les troupes françaises à bombarder. Enfin des reproductions de gravures de Van Orley, d'un caractère plus fantastique que vraiment documentaire, montrant la destruction de Bruxelles en 1695, etc.

D'autre part, les monuments conservés pieusement par les Allemands « en pays ennemi », à savoir : le Beffroi et la Halle aux toiles de Gand ainsi que l'église Saint-Bavon, l'Hôtel de Ville de Bruxelles et l'église Sainte-Gudule, les édifices de Bruges, l'Hôtel de Ville de Mons, le Beffroi et l'intérieur de la cathédrale d'Anvers, l'église d'Anderlecht, enfin l'Hôtel de Ville de Louvain et diverses œuvres d'art sauvées de la destruction de l'église Saint-Pierre, ainsi que la « Pieta » d'Étain et la « Mise au Tombeau » de Ligier Richier à Saint-Mihiel, etc.

(On croit positivement rêver quand on voit un « docteur » donner comme preuve de la civilisation allemande des photographies de ce qu'ils n'ont pas détruit : l'Hôtel de Ville de Bruxelles, Sainte-Gudule et les beffrois de Bruges et de Gand. Mais poursuivons.)

(1) *Kunstverwaltung in Frankreich und Deutschland*, édité à Berne, 1815 (Akademische Buchhandlung von Max Drechsel). Par un artifice dont on appréciera la délicatesse, l'auteur a placé sur la couverture les noms d'artistes et d'écrivains français, cités artificieusement dans le recueil, de façon à laisser croire qu'ils ont collaboré à ce travail contre la France.

Le second moyen de démonstration, par l'écrit. Deux parties également. Tout le mal que des Allemands et les Français eux-mêmes ont dit de notre mauvais entretien des œuvres d'art. Tout le bien que les Allemands et certains de leurs amis ont écrit sur leurs propres mérites comme conservateurs, et particulièrement en Belgique et en France envahies par eux.

Dans la première partie prennent place : des extraits du livre de M. Maurice Barrès et de la discussion à la Chambre au sujet de la conservation des églises ; diverses opinions de MM. Rodin, André Hallays, etc., émettant des vœux pour de meilleures méthodes d'entretien de nos richesses artistiques; un résumé, par M. Rosen, des œuvres d'art conquises en Allemagne, principalement sous Napoléon Ier; une proclamation du général von Bissing, — si célèbre pour sa mansuétude à Bruxelles, — proclamation adressée au peuple belge pour lui faire connaître les *actes de vandalisme* des Français et des Belges (sacrifiant leurs trésors pour défendre leur patrie); un historique de la destruction de Bruxelles en 1695 ; des détails sur le bombardement d'un couvent en Lorraine, enfin deux articles du docteur lui-même qui, pour la délicatesse avec laquelle il prend les intérêts de l'art en France, méritent une appréciation particulière.

Dans la seconde partie, destinée à prouver l'excellence des procédés allemands de conservation, il s'agit surtout de la Belgique, avec les rapports d'un professeur von Falke. Mais il y a aussi, plus résumés, les renseignements et opinions du professeur Clemen que nous avons analysés. Un ordre du directeur général des musées de Prusse, W. von Bode. Une singulière tirade d'un neutre, Suisse de naissance et professeur à l'Université d'Amsterdam, qui vaudra, elle aussi, pour certaines de ses trouvailles, une mention spéciale. Enfin deux ou trois autres pièces de moindre ou de moins directe importance.

Comme le livre du docteur Grautoff ne pourrait vraiment pas, au même degré que celui du professeur Clemen, servir d'aliment à une discussion sérieuse, recueillons au passage quelques-unes des perles qu'il contient.

Ce sera comme l'intermède, — triste intermède d'ailleurs, — dans le drame dont nous avons à faire le tableau.

Comme quoi les « barbares » sont les Français

En quoi les retentissantes objurgations de M. Barrès en faveur des églises de France, les pittoresques aphorismes de Rodin, les judicieuses et raffinées remarques de M. André Hallays au cours de ses promenades, prouvent-elles que l'Allemagne serait digne d'être proposée à l'admiration de l'univers, parce qu'elle a bombardé la cathédrale de Reims?

Rien que la tentative d'énoncer une telle fausse relation suffirait à faire rejeter dédaigneusement un livre, fût-il l'ouvrage d'un docteur. Nous voulons cependant jusqu'au bout, ne fût-ce que pour mieux connaître la psychologie d'un Allemand, étudier les soubresauts de sa dialectique.

En quoi même toutes ces ardentes et utiles critiques de nos compatriotes prouvent-elles que la culture allemande soit en situation et en droit d'y joindre les siennes?

Loin d'être le fait d'un pays où le souci de son art dégénère, elles sont le témoignage de notre sollicitude, de notre fierté ; elles sont le stimulant nécessaire, soit pour que les fautes à éviter soient signalées, soit pour que l'on ne retombe pas dans celles qui ont eu des causes diverses, mais qui ne relèvent que de notre conscience et de notre amour.

Si La Fontaine, et aussi le patois de nos pauvres villes martyrisées du Nord pouvaient être accessibles à un docteur germanique, nous lui recommanderions de méditer les deux vers connus :

Biaux chires Leups, n'écoutez mie
Mère tenchent chen fieu qui crie.

Nous reprendrons de plus haut tout à l'heure cette moralité, qu'il serait dommage de prodiguer avec le docteur Grautoff.

Nous verrons également ce qu'il faut penser, *au point de vue de la guerre allemande de 1914*, des agissements guerriers de jadis et des mutilations qu'à certaines époques nos édifices ont subies de nos mains.

Il est toutefois d'une critique vraiment fantaisiste de justifier l'Allemagne actuelle et de prouver la barbarie de la France contemporaine, par les dates, tirées d'un intéressant travail de M. Broquelet, des dévastations dont ont souffert les cathédrales d'Agen, de Poitiers et de Chalon-sur-Saône en 1562, d'Angoulême en 1568, d'Auxerre en 1563, de Sarlat en 1560, de Nimes en 1567, etc., sans compter les cinq années de la période révolutionnaire.

Les articles signés Otto Grautoff, qui sont un des ornements du recueil, s'appliquent du moins à la période contemporaine. Ils ont été publiés dans des journaux allemands à une époque (1911 et 1912) où le docteur, pour représenter, d'une part, les intérêts de l'industrie munichoise et propager chez nous le goût allemand, et, d'autre part, pour surveiller ce qui se passait en France, tout au moins en fait d'art, assiégeait avec une extrême politesse les ateliers et les bureaux de rédaction.

Donc, au moment même où il nous accablait de ses protestations, il se soulageait, en Allemagne, d'articles malveillants. Il y dépeignait sous des couleurs caricaturales l'administration des Beaux-Arts, la direction des musées, blâmait les achats, signalait à la France les artistes qu'il y croyait méconnus, en un mot formulait un code si complet d'une direction générale des arts, qu'on dirait qu'il escomptait, — en cas d'investissement, — une investiture. Mais on rencontre toutefois dans ce méticuleux réquisitoire des inexactitudes assez fortes : le directeur du musée de Cluny ne mettait jamais les pieds dans ce musée, — que M. Haraucourt ne quitte pour ainsi dire point, et où pendant longtemps il avait son domicile ; le conservateur du musée de Châlons-sur-Marne habitait Paris, — et M. O. Beuve est justement un des plus sédentaires et des plus fervents amoureux de la petite patrie, et un des plus distingués parmi les conservateurs de musées départementaux ; le catalogue du musée de Reims n'existait pas, sinon à l'état « de travail par une jeune dame », — alors que le catalogue de ce musée est des plus complets, et parfaitement rédigé et à jour.

Enfin, pour abréger, les Poussin du Louvre sont « couverts d'une épaisse couche de crasse ». Et, en effet, leur riche et ancienne patine n'a pas été enlevée, et ils n'ont pas connu la remise à neuf (1), qui, sous l'énergique « salive des Hausers » (proverbiale, même en Allemagne), a donné à toutes les œuvres, un Titien comme un Van Eyck, un Raphaël comme un Teniers, la même apparence et la même insipidité.

Ne nous attardons pas trop à toutes ces choses, qui n'ont qu'un rapport invisible, sinon pour des yeux germaniques, avec la destruction de nos édifices, mais qu'il faut cependant noter ici, parce qu'elles nous montrent l'état d'esprit de nos ennemis et nous dévoilent les haines qu'il accumulaient et dissimulaient, — avec un art de conservation en effet remarquable.

L'écrit du professeur suisse à l'Université d'Amsterdam, M. O. Lanz, est remarquable, en dehors de son admiration absolue pour l'esprit et les actes de l'Allemagne, par une ou deux paroles lumineuses qu'il serait dommage de laisser perdre.

Il était « justement » en Suisse, quand se répandit la nouvelle de l'incendie de Louvain... Mais « il connaît bien l'Allemagne et les Allemands, et il fut convaincu *que, si la nouvelle était vraie, la catastrophe ne pouvait provenir que d'un accident malheureux, ou que peut-être des motifs stratégiques avaient rendu nécessaire le bombardement de la cité flamande* ». Telle est, textuellement, l'opinion d'un défenseur de la *Kunstverwaltung*.

Certes, ajoute-t-il, la destruction de la Bibliothèque de Louvain est une grande perte. Mais « il *est aussi regrettable qu'aucun des conservateurs n'ait été à son poste...* pour sauver les manuscrits précieux » — et non pour être, comme on pourrait penser, fusillés. Mais, également, et c'est sans doute une bien grande consolation, « *il est convaincu que presque aucun de ceux qui déploraient si vivement cette perte ne savait ce que cette Bibliothèque contenait* » ! Comment qualifierait-on cette parole d'un vrai neutre si elle n'était pas amèrement comique ?

La-dessus le professeur Lanz se jette moitié dans une discussion sur Reims et les « buts militaires », moitié dans un éloge de la culture allemande où nous regretterions de laisser dans l'obscurité cette opinion que, si « de ce côté des Alpes, on connaît enfin la sculpture italienne de la Renaissance, c'est grâce au musée de Berlin — *et non pas au Louvre qui est pourtant plus près de l'Italie !!* — et grâce au directeur von Bode, « LE BISMARCK DES DIRECTEURS DE MUSÉES ». Tout cela est rigoureusement traduit.

Ainsi c'est l'Allemagne et Berlin qui ont révélé au monde Donatello, Michel-Ange et les Della Robbia, que le Louvre et la France ignoraient de toute éternité.

Le directeur von Bode prend à son tour, personnellement, place dans le recueil Grautoff. Son assimilation à Bismarck pèche par un côté du moins : Bismarck n'achetait pas des documents faux pour des vrais ; les faux, quand il en avait besoin, il les fabriquait lui-même. Quoique l'achat malheureux d'une œuvre du sculpteur anglais Lucas pour un Léonard de Vinci, ait rendu Bode plus célèbre que toute sa carrière, on ne saurait lui refuser l'activité ni méconnaître la netteté de son allure. Il a promulgué en temps de guerre un

(1) Le jour où jadis une mesure malencontreuse avait fait nettoyer les *Bergers d'Arcadie*, ce fut à juste titre une protestation unanime.

ordre dont nous ne saurions lui faire un grief, puisqu'il prescrit simplement que les œuvres d'art ne soient pas enlevées des pays envahis, mais non plus un mérite, puisqu'il décrète comme légitime reprise un tableau du musée de Lille qui aurait appartenu, avant 1794, à une église de Francfort. Quoi qu'il en soit, ce document, mise à part la réutilisation des rapports Clemen, se détache en dignité sur le recueil Grautoff, mais il ne se rapporte pas aux destructions qui nous occupent.

Quant à la mystification iconographique qui consiste à donner comme preuve du culte des armées allemandes pour l'art, les photographies de tous les monuments belges qui ne se sont pas trouvés dans les zones meurtrières du fléau, il suffira de l'avoir signalée pour faire justice d'un aussi pauvre et aussi ridicule sophisme.

L'écrit du professeur Curlitt, de Dresde, publié dans le *Berliner Tageblatt* du 29 novembre 1915, peut être encore mentionné ici comme exemple des défenses paradoxales et des non moins paradoxales accusations que l'Allemagne a tentées en présence des protestations véhémentes de tant de penseurs et d'artistes des deux mondes.

Il appuie excessivement sur la théorie que les Barbares sont les Français. Au moment où ce factum a paru, il sembla original dans son exagération même. Depuis, il n'est pas de recueil de propagande allemande et de petit journal d'outre-Rhin qui n'en ait ressassé les raisons. Elles peuvent se ramener à ceci :

La destruction des œuvres d'art? mais c'est la guerre. De quoi se plaint-on?

« Nous aussi, nous possédons des villes entourées d'ouvrages fortifiés dans lesquelles se rencontrent d'admirables églises, telles que Cologne, Mayence, *Strasbourg*, et plusieurs autres. Nous savons que nous exposons les œuvres d'art au péril lorsque nos troupes cherchent un abri à l'ombre de ces édifices. Nous n'aurons pas le droit de nous plaindre si, en pareil cas, l'ennemi détruit le bouclier derrière lequel les soldats se réfugient. La guerre est un instrument impitoyable aux mains d'une nation, et aucune ne se laissera aller, par amour de l'art, à renoncer aux moyens de faire la guerre qui conduisent à la victoire..... »

Que de contradictions en ces deux seules phrases où la seconde, loin de renforcer la première comme le croit ce savant, lui ôte tout ce qu'elle avait de conditionnel et l'infirme!

« ..... Ainsi les Belges bombardèrent leur propre cathédrale de Malines et les Français Rome. Ainsi feraient aussi les Alliés d'aujourd'hui s'ils se trouvaient en face de villes allemandes, ce qui n'a, il est vrai, aucune chance de se produire. »

Donc les Allemands (qui apprécient l'art quand ils ne font pas la guerre, et Cornélius Curlitt, à son tour, admire le comte de Vitzthum qui fit une conférence sur l'histoire de l'art, à ses soldats, dans la cathédrale même de Reims, avant le bombardement), donc les Allemands ne sont pas des Barbares.

D'un autre côté, les Français, eux, ont détruit sans nécessité, sous prétexte de restaurations, des statues analogues à celles que les obus allemands ont détruites par force. Les erreurs du clergé sous l'ancien régime et les mutilations infligées par les « héros de la Liberté sous la Révolution » ont causé de bien autres dommages. (Et c'est en effet une belle justification avant la lettre, n'est-il pas vrai, des obus allemands qui tuent nos édifices pour leur apprendre à vivre?)

La démonstration se complète de deux autres corollaires plus rares encore, par leur ntelligence et leur logique.

Ceci : « Aucune nation de la terre ne s'est souillée par la destruction de ses monuments d'une façon aussi aveugle que le firent les Français à une époque dont ils sont fiers et qu'ils regardent eux-mêmes comme le symbole de leur évolution. » Cornélius Curlitt ne remarque pas simplement cette chose, c'est que les Français sont fiers, non d'avoir détruit des œuvres d'art admirables que la violence de la lutte faisait considérer comme des emblèmes, mais d'avoir offert au monde son affranchissement, tandis que les Allemands, en se servant de l' « instrument impitoyable » de la guerre, ne se proposaient que de lui imposer la servitude.

Ceci enfin, quant aux réfections de sculpture : « Des statues gothiques de 1780 ou de 1812 sont à peu près sans valeur. *Si l'on voulait* aujourd'hui concevoir le projet de restaurer la sculpture de la cathédrale dans son vrai style, on n'hésiterait pas à remplacer ce faux gothique *par un autre mieux compris.* » Il est certain en effet que la restauration de la basilique par les Allemands — sans doute sous la direction du « jeune architecte, capable d'aussi bien faire » dont parle le professeur Clemen et qui devait tenir son *projet* tout prêt, — aurait infiniment plus de valeur que les modifications apportées, au cours des siècles, par les Français et qui n'empêchaient pas l'édifice de demeurer digne d'une conférence de l'officier Vitzthum entre le bombardement de l'aller et celui du retour.

Conclusion : les Français « ont détruit autrefois sans motif » et ont « *provoqué aujourd'hui* sans le moindre scrupule, par leurs mesures militaires, des *dégradations de détail* », euphémisme charmant.

Donc les Français sont des Barbares.

Tels sont les arguments par lesquels les interprètes de la culture allemande ont répondu aux revendications de la France et aux protestations des représentants de la civilisation autrement comprise.

Nous n'en avons dissimulé ni atténué aucun. Bien que les exposer ainsi simplement fût peut-être la meilleure des réponses, nous avons à remplir un trop grave devoir, celui de montrer que ces destructions sont le fait de la guerre allemande, et de faire connaître l'étendue des ravages qu'elle a causés, pour négliger aucun moyen de mettre tout homme de bonne foi à même de voir les choses en pleine lumière.

Définition de la *guerre allemande*

Finissons-en, pour en débarrasser les faits et les laisser parler seuls et définitivement, avec toutes ces discussions spécieuses, toutes ces digressions, toutes ces relativités artificielles qui n'ont pour effet, et certainement pour but, que de disperser l'attention et de la détourner du véritable chef de l'accusation portée contre l'Allemagne :

Les destructions d'édifices, les plus admirables comme les plus humbles, dont beaucoup étaient

chers au monde, et qui tous nous étaient chers, accomplies, soit par l'Allemagne en attaquant, soit par la France en se défendant, sont le fait, non pas de la guerre en général, mais d'une guerre déterminée, spéciale, la guerre allemande, préméditée, voulue et poursuivie par l'Allemagne selon des méthodes nouvelles qui ont révolté l'humanité et compromis les idées et les conquêtes pacifiques ainsi que les notions du Droit, que l'on espérait enfin acquises.

C'est en vain que, pour se justifier de cette accusation, l'Allemagne se prévaut du zèle artistique qu'elle avait manifesté en temps de paix et que l'on n'a jamais contesté.

Ce qu'elle a pu faire de bien avant 1914 n'est pas une preuve qu'elle n'a pas fait le mal depuis.

Ceci n'a rien à faire avec cela. Aussi on peut déjà noter que le début du mémoire Clemen n'a ni raison d'être ni portée. Ce « devoir d'honneur, accepté avec empressement et accompli avec ténacité » de conserver les monuments des pays envahis, personne n'a demandé à l'Allemagne de s'en charger. Elle ne peut vraiment se faire gloire de ce mérite purement négatif, de n'avoir pas détruit autre chose que les édifices dont la liste lamentable commence à Louvain et se continue sur des centaines de lieues.

Les monuments belges, dont nous n'avons pas à parler, étaient admirablement entretenus. A supposer que les nôtres le fussent mal selon la critique allemande, l'activité allemande a des résultats autrement désastreux que notre incurie. Ainsi tombe le principal objet du ridicule travail du « docteur » Grautoff.

Celui-ci, en exhibant l'ordre du jour du directeur Bode qui prescrit qu'on laisse en place les œuvres d'art, et en rappelant celles que les Français jadis ont prises comme trophées, ne prouve pas plus que les Français d'aujourd'hui sont des Barbares, que les Allemands d'aujourd'hui n'en sont pas.

Nous ignorons absolument si dans le plan de conquête des Allemands n'entrait pas la confiscation d'œuvres d'art de Bruxelles, d'Anvers ou de Lille.

Le livre *Kunstverwaltung* semble donc défendre l'Allemagne de ce dont elle n'est pas accusée, et lui fait un mérite d'une simple abstention. Nous apprenons par cet ouvrage que nos œuvres d'art sont en général demeurées en place. Le compilateur sera sans doute indigné que nous n'en ayons aucune reconnaissance, et il dira une fois de plus que la France a perdu ses plus belles vertus d'autrefois.

Si les armées françaises de la Révolution et celles de Napoléon Ier ont enlevé jadis des œuvres d'art, comme le tableau de Piazzetta du musée de Lille, c'était en vertu de ce droit du plus fort, qui semble à l'Allemagne le triomphe du Droit sur terre, et elle ne peut en conséquence que les approuver. Si l'Allemagne avait pris à son tour, pendant l'invasion, des œuvres d'art dans nos musées et nos palais actuels, sans compter ce qu'elle a pillé dans les châteaux, cela aurait été *uniquement* en vertu de cette raison du plus fort. Si au contraire un tribunal mondial sanctionnait un jour l'attribution à la Belgique et à la France d'œuvres d'art possédées actuellement par l'Allemagne, en compensation des ruines de Louvain et de l'anéantissement d'Ypres, des bombardements de Reims et d'Arras, ce ne serait pas au nom de la notion de force, mais au nom de la notion de justice.

Mais, encore une fois, il n'y a aucun rapport entre les guerres passées et la

guerre actuelle, pas plus qu'entre l'*abstention* des Allemands à l'égard des monuments de Bruxelles, de Bruges et de Gand et leur *action* à l'égard de Reims, d'Arras, de Soissons, etc.

De même ni les louanges que se décerne l'Allemagne par ses propres écrivains quant à sa culture artistique, ni les exemples qu'elle en donne n'ont aucune signification, même comme circonstances atténuantes.

Le mémoire Paul Clemen entend protester contre les « accusations insensées » portées contre la « culture » de l'Allemagne et sa « façon de conduire la guerre ». La « culture » est une chose et la « façon de conduire la guerre » en est une autre. Si l'Allemagne les réunit dans un même ordre d'idées, la culture devient solidaire de la guerre; si elle les séparait un jour, comme nous le faisons à présent, la guerre serait désavouée par la culture, ce qui serait plus en conformité avec le langage des guerriers eux-mêmes, qui, comme les généraux Deimling, Heeringen, etc. ont déclaré n'avoir aucun souci des pierres quand il s'agissait d'attaque ou de défense.

Mais, pour le moment, l'Allemagne, par ses intellectuels comme par ses soldats, s'est proclamée unanimement d'accord. Aussi quel sens peut bien avoir cette exclamation du professeur Clemen : « Comment ose-t-on penser que l'esprit allemand aurait voulu avec préméditation détruire les chefs-d'œuvre de l'art ancien ! »

Il est certain que sous cette forme une accusation serait absurde. Qui a jamais songé à la formuler, bien que certains documents montrent qu'il y eut des Allemands capables de la mériter? Ce que l'Allemagne avait prémédité, c'était quelque chose de beaucoup plus complet et plus vaste. Les monuments ne sont que partie de cet ensemble, et leur destruction n'est que ce qui a pu être réalisé du programme. La culture générale de l'Allemagne, encore une fois, n'a rien de commun avec cela, pas plus que les quelques actes de conservation dont les hasards de la guerre ont permis à l'ennemi de se vanter après coup :

On respecte un moulin, on vole une province,

dit la fameuse, — et symbolique — anecdote de Frédéric II. Mais quand on ne réussit pas à voler la province, on peut parfaitement bombarder une cathédrale.

On a vu la singulière invocation à l'empereur Guillaume II et l'attestation donnée à son amour « presque romantique » des monuments du Moyen Age. C'est ce souverain qui aurait voulu la « destruction des *mêmes* monuments ! » s'écrie Paul Clemen. Mais ce ne sont pas du tout *les mêmes*. Le raisonnement est aussi juste que serait celui-ci : « L'Empereur qui a si grand souci de la vie de ses soldats, voudrait-il détruire le plus grand nombre possible de soldats, des *mêmes* soldats », c'est-à-dire des soldats français?

Il est infiniment regrettable qu'au lieu de cette dialectique la propagande allemande n'ait pas exhibé comme document officiel un ordre de ce souverain « fanatique de l'art médiéval » d'avoir à préserver Reims à tout prix.

La véritable pensée allemande démasquée

Les travaux pacifiques des savants allemands, nous leur avons toujours en France, assez, si ce n'est trop, rendu justice. Mais quoique l'occasion ne soit pas heureuse pour eux de s'en vanter, il conviendrait cependant de n'en pas exagérer la valeur.

On trouve dans Clemen, dans Grautoff, etc., des passages exaltant la connaissance approfondie qu'ont acquise des historiens et des critiques allemands de notre art au Moyen Age. Les travaux des Français, des Anglais, des Américains, des Italiens les plus érudits ne comptent point. Le professeur suisse à Amsterdam, Lanz, s'émerveille même qu'au moment où se faisaient, en secret, les derniers préparatifs de l'attaque, un Allemand mit la dernière main à un ouvrage considérable sur la sculpture de Reims. « Il faut espérer, dit-il, qu'il paraîtra tout de suite après la guerre. C'est cela qui sera un bel hommage à la France. » Un peu plus et il dirait une réparation, un dédommagement à la perte de nos statues. Cette admiration forcenée, presque maladive, de tout ce qu'a patiemment compilé la science allemande, ne prouve pas plus que le reste que les actes sont en accord avec la théorie et que la culture antérieure excuse les effets de la guerre présente.

Mais il y a, de plus, dans cet accaparement des éloges, une singulière inexactitude. MM. Dastre, P. Duhem, Pierre Delbet, C. Julian, etc., ont prouvé, dans le beau et utile recueil de MM. Petit et Leudet, *Les Allemands et la Science* (1), que les travaux des savants teutons sont surtout de démarquage et d'amplification, mais qu'ils excellent à les faire valoir par l'opinion qu'ils en ont et qu'ils en savent donner.

Sans nier — ce qui n'aurait d'ailleurs point de rapport avec notre sujet — les découvertes qu'ils ont pu faire dans l'ordre des sciences physiques, nous rentrons pleinement dans le sujet en rappelant qu'ils n'en ont fait aucune importante dans l'étude et dans la remise en lumière de l'art français de nos cathédrales.

A les lire, on ne se douterait pas que les véritables pionniers, les ingénieux ou profonds démonstrateurs de ces beautés, les créateurs de cette branche de l'archéologie et ceux qui les ont le mieux continués, ce sont les Alexandre Lenoir, les Anthime Saint-Paul, les Arcisse de Caumont, les Quicherat, les Courajod, les André Michel, les Enlart, les Émile Mâle, et maints autres encore. Leurs ouvrages nous permettraient de nous consoler de ne pas voir éclore celui qu'annonce le professeur neutre et qui est probablement, comme les autres, alimenté par ces écrits vraiment originaux.

Pour faire valoir par-dessus toutes les autres la culture allemande même dans l'ère des bombardements, les faiseurs de mémoires justificatifs, ne pouvant cependant pas opposer de tels noms à la glorieuse pléiade des nôtres, ont tous recours aux mêmes arguments. On les trouve stéréotypés partout. Le comte de Vitzthum a fait à ses officiers et à ses soldats une conférence dans la cathédrale, peu de jours avant le bombardement.

(1) Un volume chez Perrin, Paris, 1916.

(Peut-être même les soldats ont-ils contribué plus tard comme artilleurs à la destruction des œuvres qu'ils admiraient pendant la corvée d'archéologie comme élèves.)

Donc les Allemands ne sont pas des Barbares.

On trouve aussi les mêmes plaisanteries dans ces divers livres. Le gardien des ruines de Saint-Jean-des-Vignes, à Soissons, disait à des visiteurs allemands (venus sans doute pour étudier surtout les souterrains de la région qu'on aurait à fortifier) que ces ruines avaient été causées par la guerre de 1870. Évidemment l'archéologie française est tout entière responsable de la naïveté de ce bonhomme.

Donc les Français, ignorants de leur histoire et de leur art, sont des Barbares.

Telle est la richesse d'arguments d'écrivains qui pensent représenter le progrès suprême de la pensée, et qui prétendent donner des leçons de dignité à ceux qui, comme M. Enlart (1), ne peuvent maitriser leur indignation en méditant sur la mort des images qui nous étaient chères.

Mais si les raisons des professeurs allemands sont faibles, les obus des militaires sont forts.

Il est certes consolateur de penser que Reims a pu être mutilée par des officiers qui connaissaient sa beauté et pouvaient en raisonner. Toutefois, si l'Allemagne est, comme l'écrit le conservateur Paul Clemen, « le pays classique de la conservation des monuments », l'histoire impartiale, si elle confirme cette opinion, devra enregistrer qu'elle est aussi celui qui a inventé et *enseigné* les moyens les plus puissants pour les détruire.

De même l' « historien de la littérature Rötke », en affirmant que le *Faust* de Goethe, l'impératif catégorique de Kant et la grammaire de Grimm « ont lutté contre la France autant que les canons de Krupp, » établit une relation entre deux ordres d'idées absolument contraires. Si elle était exacte, il faudrait bien plutôt proclamer, ou que les canons de Krupp ont lutté non contre la France, mais contre l'œuvre même des penseurs et des poètes allemands, ou que cette œuvre doit être tenue en suspicion par le monde, doit être maudite par nous, puisqu'elle renfermait en germe la guerre allemande et a contribué au développement du pangermanisme et de son œuvre de mort.

Les poètes allemands ! Les petits-fils de Goethe auraient-ils donc été approuvés par leur maitre et aïeul s'il avait pu lire dans l'avenir une ode telle que celle du *lyrique* Rudolf Herzog (2) ?

« Les cloches ne sonnent plus dans le dôme aux deux tours....

« Finie la bénédiction !

« Nous avons fermé, ô Reims, avec du plomb, ta maison d'idolâtrie ! »

Tel est le langage que ne peuvent renier les représentants de la Culture. Tels sont les sentiments qui les mettent en harmonie parfaite avec les militaires. On a donné peu après la publication de cette belle ode des fêtes où ce poète se rengorgeait parmi les uniformes. Ce n'est pas avec le *Faust* de Goethe et l'*Ode à la Joie* mise en musique

(1) Numéros de *L'Art et les Artistes*, 1915 : la Cathédrale de Reims ; les Vandales en France.

(2) *Badische Landeszeitung*, octobre 1914. « Poésie » qui a fait le tour de la presse allemande, extasiée.

par Beethoven que les canons Krupp sont d'accord, c'est avec l'inspiration poétique des Rudolf Herzog.

Les généraux allemands ne se donnent pas la peine de concilier deux éléments aussi différents que le feu de leurs obus et l'eau tiède de la chicane.

« ... Des villages florissants, des villes entières doivent être détruits, déclare à un journaliste hollandais le général von Bissing (1). Mais on ne doit pas se laisser aller à une sentimentalité déplacée. Ces conséquences n'ont pas pour nous autant de valeur que la vie d'un seul soldat. *Cela va de soi et n'a pas besoin d'être expliqué.* »

A son tour, von Heeringen, qui commande les armées devant Reims, répond à un journaliste américain, le 25 décembre : « Le sang allemand vaut mieux que les monuments français. Quand le moment viendra de prendre Reims, si les Français ne l'abandonnent pas d'une autre façon, j'ordonnerai le bombardement de la ville, et la responsabilité de sa *destruction* incombera aux Français. *Nous respecterons Reims seulement lorsque les Français n'y seront plus.* »

Et il vaut presque mieux cette franche expression de sauvagerie du général von Disfurth (2), revendiquant le titre de Barbares pour ses compatriotes, que les tortueuses argumentations pour prouver que les Barbares sont les bombardés : « Nous n'avons pas à nous occuper de l'opinion des autres pays, *même neutres*. Si tous les monuments, tous les chefs-d'œuvre d'architecture qui se trouvent placés entre nos canons et ceux de l'ennemi allaient au diable, cela nous serait parfaitement égal... Mars est le maître de l'heure et non Apollon... *On nous traite de Barbares, qu'importe! Nous en rions...* Que l'on nous épargne enfin ce bavardage oiseux. *Que l'on ne nous parle plus de la cathédrale de Reims, et de toutes les églises, de tous les palais qui partageront son sort.* Nous ne voulons plus rien entendre. »

Comme auprès de ce langage qui retombe directement sur les Clemen, les Grautoff et les Curlitt, les ratiocinations de ceux-ci paraissent pauvres et futiles!

D'ailleurs, comme en 1870, les chefs militaires qui ont le mieux bombardé et accompli les destructions les plus complètes, ont reçu de diverses universités allemandes le diplôme de « docteur *honoris causa* ». Ainsi les corps constitués de la Culture désavouent ceux de ses avocats qui se sont donné tant de peine pour l'excuser. L'auteur de l'*État des Monuments artistiques* aurait été forcé à son tour de désavouer l'Allemagne militaire — et poétique, s'il avait eu la loyauté de faire figurer dans son livre les déclarations de Heeringen, Bissing et Disfurth — et l'ode de Herzog.

Mais il est, pour leurs étonnantes allégations, des désaveux non révoltants comme ceux des hommes de leur race, mais plus impitoyables encore : la révolte de la conscience humaine en présence des choses qu'ils ont été capables de penser et qu'ils ont osé imprimer.

Pour que leur mentalité soit pleinement appréciée, insistons sur deux points encore.

Comment ont-ils pu ne pas voir à quel point était odieux et absurde le renvoi de

(1) *Het Leven*, numéro du 23 septembre 1914.

(2) Journal le *Tag*, de Berlin.

l'appellation de Barbares à ceux qui, sur leur propre sol, sont obligés de frapper, pour le délivrer, leurs monuments les plus chers, occupés par les envahisseurs? Les écrivains allemands proclament, sans y insister énergiquement d'ailleurs, et pour cause, qu'ils seraient exposés à voir bombarder la cathédrale de Cologne si les envahisseurs étaient les Alliés. Mais alors, ce seraient donc les Allemands qui deviendraient les Barbares suivant le système Grautoff, et les cathédrales de Cologne et de Mayence feraient donc pendant aux modestes et exquises églises de Tracy-le-Val et de Roye, si triomphalement photographiées dans le livre *Kunstverwaltung?*

La conscience humaine et la véritable civilisation ne pourront jamais admettre que soit traité de bourreau celui qui, pour ne pas mourir d'une morsure dangereuse, ampute lui-même sa propre chair!

Un homme qui, avant ces temps, pouvait passer pour posséder du raffinement, de l'intelligence, de la sensibilité même, comme le professeur Clemen, peut-il arriver à ce point d'aveuglement et écrire ces paroles que nous avons citées plus haut : « La cathédrale de Reims a hypnotisé Paris et la France au point que ses autres cathédrales en ont été complètement oubliées », et pour les aggraver par ce prodigieux argument du tremblement de terre italien qui a détruit plus d'édifices qu'une guerre?

Est-il donc capable de dire à une mère qui pleure un enfant adoré : « Vous oubliez que vous en avez d'autres! »

Même au point de vue des faits matériels, l'assimilation des effets de la guerre allemande en France à ceux du tremblement de terre « qui aurait pu être un avertissement » en Italie, est absolument futile. La proportion des destructions raisonnées pour certaines régions — on l'a vu notamment dans diverses parties de la Marne, de la Meuse et du Nord — pourrait être mathématiquement prouvée aussi grande, sinon plus, que dans les grands cataclysmes de l'aveugle nature.

De quel côté se trouve la barbarie, non seulement des actes, mais aussi des arguments?

La France est assez riche en esprits élevés et enthousiastes, en amoureux du beau, en défenseurs de l'idéal, les uns mus par le sentiment religieux, les autres simplement par le culte de notre art et la fierté de notre histoire, pour rejeter avec dédain les railleries sur la conservation soi-disant si défectueuse de ses richesses. Ceux qui les anéantissent n'ont pas qualité pour les défendre, ni en France, ni désormais dans le monde, car l'on dira qu'ils ne gardent intactes que celles qu'ils espèrent ravir.

Les campagnes entreprises chez nous-mêmes et par nous pour la meilleure préservation possible des églises, en dehors même de l'immense et magnifique ensemble de celles qui sont classées et parfaitement entretenues, témoignent justement d'un zèle et d'une vigilance qui ne se lassent jamais. Ce n'est pas plus dans tel conseil municipal de village trop peu éclairé qu'il faut chercher le niveau artistique de la France, que dans la méprise comique du gardien de Saint-Jean-des-Vignes la qualité de l'érudition et de l'esthétique dans notre pays.

Toutes ces moqueries, rien moins que légères, portent à faux, tout comme celles qui cherchent une digression dans nos débats intérieurs.

« L'avocat des destructeurs, s'est écrié éloquemment M. Dalimier dans une réunion

de l'élite artistique, nous apprend que la presse catholique de l'Allemagne a protesté « avec « raison, en voyant la République se faire tout d'un coup la protectrice attentive de « l'église française ». Quelle mentalité ! Et à qui fera-t-on croire que notre admiration pour les chefs-d'œuvre dépend de nos conceptions politiques ? Les Français ont été unanimes à jeter un cri d'horreur quand ils ont appris la destruction de la reine des cathédrales, parce qu'ils étaient unanimes dans leur admiration. »

Ne porte pas moins à côté le rappel des mutilations commises pendant la Révolution par des hommes qui avaient été tenus dans l'ignorance et dans la misère, et qui d'ailleurs ne représentent pas la France, ni la Révolution, ni leur œuvre, même aux yeux de leurs ennemis quand ils sont un peu éclairés et impartiaux.

Sophismes que tout cela, et sophismes puérils ! Que l'on mette en balance ce qu'en France certaines périodes ont détruit et ce que toutes les époques ont créé, et qui font le monde entier tributaire d'admiration, de joie, de reconnaissance, de lumière ! Et qu'alors l'Allemagne ose regarder encore la France dans les yeux et lui dire : « C'est toi qui es la Barbare ! »

Sophismes encore les allusions aux guerres de jadis. Ce n'est pas plus pour venger les nations avec lesquelles nous fûmes en guerre que pour nous punir des destructions d'emblèmes en 1793, que l'Allemagne du XXe siècle a monté l'entreprise de 1914.

Est-ce pour revaloir à la Belgique les ruines de Bruxelles en 1695, et à l'Italie les sévices exercés sur Rome (au moins autant de fois d'ailleurs la victime des empereurs d'Allemagne) que cette guerre a été déclarée ? L'incendie de Louvain, les bombardements d'Ypres et de Venise sont de belles compensations en effet ! L'on a rarement vu entreprise aller ainsi contre son but. Il est imprudent d'évoquer l'histoire quand on ne s'est pas assuré qu'il n'y a pas de contre-partie aux arguments qu'on y puise.

Mais ce n'est même pas, pour en finir avec la série de ceux de cette sorte, pour venger la destruction du château d'Heidelberg et les dévastations du Palatinat que l'Allemagne de l'empereur Guillaume II a pendant quarante-quatre ans préparé sa formidable machine. Si elle avait invoqué cette raison, elle n'aurait pas moins prêté à rire qu'avec les invisibles aéroplanes français qui bombardèrent Nuremberg à la fin de juillet 1914.

L'argument des exemples antérieurs n'est invoqué comme défense que par les criminels malhabiles. Si les guerres d'autrefois eurent des résultats destructeurs et affligèrent la terre, les temps auxquels nous étions parvenus se berçaient de l'espoir que le retour de pareils maux était impossible. Le droit des gens, la justice, la paix, l'union entre les forces civilisatrices des nations, ne nous paraissaient plus des fantômes ni même presque des utopies.

Il aura appartenu à l'Allemagne, pour nous réveiller durement de ces illusions généreuses, d'avoir réinstauré des méthodes et des principes que tout esprit généreux rêvait de voir un jour abolis. Elle demeurera responsable d'avoir fait rétrograder l'humanité tout entière.

Qu'elle se vante, après cela, de son respect de l'art, de ses travaux de critique, du parfait entretien de ses monuments !

Qu'elle s'écrie : « Comment admettrait-on que les Allemands, les meilleurs connais-

seurs, les organisateurs de musées modèles, les conservateurs exemplaires de leurs monuments nationaux, aient *voulu* la ruine des joyaux de l'art, en France tout comme en Belgique ? »

Changez seulement l'objet d'une telle question. Dites : « Comment voudrait-on que les Allemands, chez qui le sentiment de la famille existe à un si haut degré, — chez eux, — se montrent des bourreaux dans les familles... des autres ? »

C'est le lamentable troupeau des jeunes filles de Lille et de Roubaix, brutalement arrachées aux mères dont elles faisaient la dernière consolation, qui se chargera de la réponse.

L'accusation définitive

Nous en avons fini avec ce que l'Allemand pourrait appeler la partie sentimentale de la discussion, encore que ce soit lui qui par les multiples détours et les faux-fuyants de sa casuistique nous ait forcés à n'aborder les faits, purs, simples, brutaux, qu'après avoir écarté tous ces nuages.

Tous les raisonnements subtils, tous les brevets qu'on se décerne, tous les blâmes qu'on rejette sur les autres, ne pourront jamais faire que détruire soit conserver.

Or, il est des cas où la destruction avait été jugée d'avance un attentat à des choses sacrées. Un code les déterminait que l'on croyait respecté par toutes les nations d'Europe, y compris l'Allemagne.

Ce code, rédigé à l'amiable entre les puissances, et auquel toutes les nations de l'Europe et les États-Unis, le Mexique, la Chine, le Japon, la Perse, le Siam avaient engagé leur signature, auquel l'Allemagne même avait semblé adhérer, c'est le Règlement annexé à la *Convention de La Haye, de 1899*. Nous disons « semblé » seulement, car le manuel allemand des *Lois de la guerre continentale,* publié par le grand État-major à l'usage de l'armée, diffère en plus d'un point du texte que les contractants s'étaient engagés à vulgariser et « contient des instructions qui n'allaient pas à moins qu'à renier la signature des diplomates et des militaires qui avaient engagé solennellement leur pays à la Conférence de la Paix » (1).

Sans entrer dans un examen juridique, il nous suffit de soumettre au même critérium de bon sens et de logique les justifications tentées par le mémoire Clemen. Officieuses ou officielles, elles résument tout ce que l'Allemagne aura pu et pourra jamais dire pour se défendre, ou se féliciter, d'avoir détruit les « édifices consacrés aux cultes, aux arts, aux sciences et à la bienfaisance, les hôpitaux et lieux de rassemblement de malades et de blessés » (2).

La raison principale qu'on oppose à l'accusation d'avoir dérogé à cette interdiction, dont le seul énoncé a quelque chose de grand et de saint, c'est que ces monuments, en

(1) Voir la traduction annotée par M. P. Carpentier du *Kriegsgebrauch in Landkriege*. Payot, 1916.
(2) Rappelons que c'est l'article 27 de la section II, chapitre I.

général, et spécialement à Reims, ont, contrairement à la restriction spécifiée, « servi à des buts militaires ».

Nous verrons ce qu'il en est quand nous entrerons dans les détails sur les bombardements de Reims.

Mais déjà, à force de vouloir avoir raison, l' « avocat de la destruction » ne s'aperçoit pas qu'il annule sa propre thèse.

« Peut-être, dit-il, est-ce demander l'impossible, et l'introduction des mots « autant que possible » (pour épargner ces édifices) prouve que les législateurs eux-mêmes s'en sont rendu compte. »

Hélas ! chacun comprend les lois dans la mesure où il est capable de les respecter.

Pour les uns, chaque terme de ces lois trace un devoir de plus à accomplir ; pour les autres, il est une matière à chicane et un retranchement. Pour les premiers, « autant que possible » voudrait dire « épargner les édifices dans la plus large mesure possible » ; pour les seconds, cela signifie « les épargner quand on est dans l'impossibilité de les détruire ».

M. Clemen ne s'est pas rendu compte qu'il prenait pour une restriction ce qui est l'indication du plus élémentaire devoir.

Il n'a pas compris davantage que ses distinctions n'ont plus de raison d'être, du moment qu'il écrit : « Depuis 1899 nous tirons à des distances énormes » imprévues lors de la Convention. Il est vrai qu'il ajoute : « Nous tirons aussi à des distances plus rapprochées », quelle incohérence ! « d'où nous ne pouvons pas voir la ville et ses monuments principaux. Nous nous élevons à des hauteurs d'où l'œil ne peut point distinguer les signes qui couvrent les édifices d'art ou d'assistance. »

Mais alors, à quoi bon toute cette discussion, sur l'observance ou la violation, légitimes ou inévitables, de la Convention de La Haye ?

Puisque l'Allemagne avait préparé des moyens de guerre en contradiction avec cet engagement signé par elle, ou l'annihilant complètement, à quoi bon ergoter davantage et ne pas avoir annoncé, simplement, en même temps que la déclaration de guerre, l'abolition de lois qu'elle prétend avoir été *forcée* de violer ?

Quant à l' « impossibilité de distinguer le but », ce n'est pas un enfantillage, — car M. Clemen n'est pas un enfant — mais une simple dérision. Nous prouverons que cette affirmation ne s'applique en aucune façon à Reims, et M. Clemen nous avoue lui-même dans son livre qu'elle ne vaut pas davantage pour Arras.

Que reste-t-il donc d'un tel échafaudage laborieux de tout ce que la logique allemande a de plus illogique ?

Rien. Et même, si nous n'avions pas tenu à étudier, dans un but d'instruction pour le monde, le tableau d'un étrange état d'âme, nous aurions pu nous borner à faire cette seule et grave remarque qui, au moment même où nous la formulons, nous remplit d'une émotion profonde :

Ce n'est pas au nom de la Convention de La Haye, ni au nom de la Convention de Genève, que les savants et les artistes, autant de France que du monde civilisé, ont poussé leur cri de protestation. (Tout au plus auraient-ils pu protester quand, dans la cour du Palais de Com-

piègne, des Allemands empilaient dans des fourgons marqués de la Croix-Rouge les objets de prix pillés dans les demeures environnantes.) *Pas une seule fois dans ces protestations que l'on qualifie de « fanfares » ou de « hurlements » le rappel de ces conventions n'a été nécessaire. Les lois au nom desquelles on a protesté n'ont pas de date. Les progrès de la science meurtrière ne nécessitent pas qu'on y apporte des changements de rédaction, car elles ne sont pas écrites en paroles périssables, ces lois du beau, du bien et du juste, mais dans le cœur des individus, comme dans la conscience des nations.*

L' « ÉGALE CONDUITE DE LA GUERRE »

Voilà pourquoi ce que l'avocat de la destruction appelle « la logique cruelle de cette guerre » se retourne, non, comme il le croit, contre la France attaquée, mais contre l'Allemagne elle-même.

Certes, celle-ci aurait de la peine à faire croire que c'est « avec un sentiment de triomphe (1) » qu'elle constate ce revirement. Si nous avons été forcés de bombarder nos propres monuments, c'est afin de chasser ceux qui s'y cramponnaient. Si nous avons à notre tour bombardé Carlsruhe et Trèves, c'est non seulement parce que l'ennemi acharné, impitoyable, nous avait donné l'exemple de l'acharnement et nous avait désappris la pitié, mais c'est aussi, en effet, parce qu'il nous y avait forcés pour défendre notre vie, alors que nous ne songions pas à menacer la sienne.

Aussi il est mal venu à parler de la « conduite égale de la guerre ». Il n'y a pas d'égalité entre l'agresseur et celui qui lui résiste, pas plus qu'il n'y a impartialité, chez les neutres, ainsi que l'a admirablement démontré, en Suisse, M. A. Lombard (2) « à conseiller pareillement la modération à ceux qui se battent pour être maîtres chez eux, et à ceux qui se battent pour être maîtres chez les autres ».

Mais, matériellement, on peut dire que la conduite de la guerre est *devenue* égale. Pourquoi ? parce que le moyen de nuire appelle le contre-moyen. Mais celui qui a inventé le premier demeure le responsable.

Le peuple qui a osé le premier, contre toutes les conventions officielles et tous les sentiments humains, se servir des gaz asphyxiants, est criminel.

Celui qui se bornerait à se servir des masques serait victime volontaire.

C'est le premier seul qui porte tout le poids de l'infamie et c'est lui seul qui est mis en accusation.

A plus forte raison, s'il doit être condamné pour l'emploi des moyens, doit-il l'être pour avoir préparé de longue main, et finalement résolu, le complot qui les a mis en œuvre.

Alors, comme nous l'avons dit au début, il n'y a plus lieu de se préoccuper des

(1) Relire le passage cité, p. 20 du Mémoire.

(2) *La Gazette de Lausanne.*

arguties par lesquelles s'efforcera l'ennemi initial de rejeter, sur celui qu'il a fait son adversaire, l'intention ou l'exécution de tel ou tel dommage en particulier.

Ils sont tous, non pas des *faits de guerre*, mais le *fait de la guerre* voulue par la puissance qui en escomptait l'horrible bénéfice.

Il n'y a pas de distinction pour la patrie qui les déplore, entre Reims et Étain, entre Arras et Ablain-Saint-Nazaire, sous prétexte de la nationalité des obus. Il n'y a pas de différence entre l'immense cathédrale dont les beautés sont calcinées, et la délicieuse église de village qui n'est plus qu'un pauvre tas de pierres et de cendres. Pas plus qu'il n'y en a entre les enfants de France tombés pour défendre la liberté.

Toutes ces destructions, tous ces deuils sont non pas des faits de guerre, mais *le fait de la guerre allemande*.

Il nous reste, avant de passer en revue les splendeurs comme les grâces touchantes anéanties, à rappeler sommairement comment cette absolue responsabilité a été établie, reconnue et même avouée.

Ainsi sera complète la démonstration.

La responsabilité

Il ne peut s'agir ici, bien entendu, que d'un simple mémento. Un nombre considérable d'ouvrages ont jeté une pleine lumière sur les idées, les mobiles et les actes de l'Allemagne. On ne peut même pas songer à les résumer tous, ni même à tous les citer.

Il suffira de se souvenir, comme l'a prouvé excellemment, entre tant d'autres, M. Jacques de Dampierre [1], « 1° que le peuple allemand tout entier considérait la France comme l'ennemi principal qu'il fallait, en tout état de cause, abattre complètement avant de dépecer l'Europe ; 2° que les dirigeants du germanisme partageaient cette conviction, pour des raisons à la fois militaires, politiques et économiques ».

Il suffira de se souvenir que tous les philosophes, tous les éducateurs de l'Allemagne avaient préparé l'enfance et perfectionné la jeunesse dans la haine, dans l'idée de la conquête et dans l'entraînement à la guerre, et que le Gouvernement impérial, les personnalités politiques et les militaires ne songeaient qu'à organiser le coup définitif qui bifferait la France de la liste des puissances.

Cette volonté, les Allemands parfois la dissimulaient, soit pour mieux organiser l'espionnage, soit pour préparer plus destructeurs les engins. Mais entre eux ils l'affirmaient au point d'en faire un dogme. Notre confiance, alors inguérissable, dans le progrès des idées et dans la clémence de la vie, ainsi que dans le risque effrayant que courrait l'ennemi même le mieux armé en déchaînant les maux réversibles de la guerre, nous faisait mettre ces déclarations sur le compte du « pangermanisme », c'est-à-dire sur une opinion excessive, qui ne pouvait être tenue pour l'expression de la pensée allemande tout entière.

(1) Jacques de Dampierre, *L'Allemagne et le Droit des gens*. Berger-Levrault, 1915.

Or, la pensée allemande tout entière était de détruire la France, non point si elle attaquait l'Allemagne, mais sans chercher de prétexte, une fois l'heure choisie. C'était une nécessité admise sans restriction, et mise en formules presque identiques, et d'autant plus énergiques, par tous ses écrivains.

L'économie politique ne faisait qu'un avec l' « art » de la guerre. Les théoriciens militaires comme Bernhardi écrivaient : « D'une façon ou d'une autre, il faut que nous réglions nos comptes avec la France pour avoir les mains libres dans notre politique mondiale. C'est la première condition et la condition indispensable d'une saine politique allemande... Il nous faut abattre la France de telle sorte qu'elle ne puisse jamais plus nous barrer le chemin (1). »

Mais en même temps les théoriciens économistes écrivaient comme Tannenberg : « La France doit payer les frais de la prochaine guerre » (2); comme Frymann : « La France doit être écrasée » (3). Et, réunissant sous un même chef le but et les moyens, Naumann révélait, de cette entreprise, toute l'élévation morale et toute la beauté, dans cette profession de foi qui doit demeurer éternellement dans la mémoire des peuples :

« Dans l'ensemble, la guerre des temps modernes est une action capitaliste. C'est là un point de vue qu'il ne faut pas déguiser, mais au contraire mettre en lumière dans toute sa nudité si l'on veut justifier économiquement la guerre et les armements (4). »

Ainsi, pour cette action capitaliste, pour cette opération de conquête, l'Allemagne n'avait même plus besoin de prétexte. Les prétextes ne pouvaient au contraire que la gêner.

Donc la guerre et toutes les destructions qui s'ensuivent sont exclusivement son œuvre, et puisqu'elle ne considère, lorsqu'il s'agit de la paix du monde, du bonheur des hommes et de leur raison d'être sur terre, qu'un *Doit* et *Avoir*, le chapitre des destructions artistiques, dont nous esquissons ici le mémoire, est un simple article du compte qu'elle s'est ouvert.

Nous voilà donc bien loin des apologies tentées après coup, par les docteurs ès arts. Qu'ils sont dépourvus d'allure, qu'ils sont piteux et pâles auprès des cyniques théoriciens de la conquête sans raisons et de la violence sans phrases ! Ils sont démentis par leurs historiens, par leurs généraux, par leurs gens d'affaires alléchés par la plus grande « action capitaliste » de tous les temps.

Les historiens ont dit : « L'Allemagne est le plus grand peuple et le plus fort, donc elle doit faire la guerre et ne pas attendre une attaque qui n'aurait jamais lieu. »

Les généraux : « Mars est le maître de l'heure. On nous appelle Barbares ; nous en rions. »

Les gens d'affaires ont organisé l'espionnage et préparé les traquenards dans toutes les villes.

Et quand, pour des raisons diplomatiques ou par des artifices de propagande, les

(1) *L'Allemagne et la prochaine Guerre*, traduction française, édition Payot. Lausanne et Paris, 1916.
(2) TANNENBERG, *Grossdeutschland, passim* (La plus grande Allemagne).
(3) FRYMANN, *Wenn ich der Kaiser war !* (Si j'étais le Kaiser !), p. 131 et suivantes.
(4) *Das Blaubuch von Vaterland und Freiheit* (Le Livre bleu de la Patrie et de la Liberté). Leipzig, 1913, p. 263.

professeurs ergotent à l'heure où l' « action capitaliste » paraît moins sûre et où les obus destructeurs d'asiles ont encore plus ruiné moralement l'Allemagne que matériellement la France, l'ironique Harden coupe court par cette parole :

« Inutile de broder [1]. »

Il n'y a pas autre chose. Il est reconnu, prouvé par les documents diplomatiques de tous les pays que la France, la Russie, l'Angleterre, la Belgique, ont fait tous leurs efforts pour empêcher la guerre.

Elles la croyaient si peu possible, qu'elles avaient à peine les moyens de se défendre.

L'Allemagne au contraire avait tout préparé, tout prévu. Elle avait même organisé, chose monstrueuse, des brigades spéciales d'incendiaires, munis de matières et d'engins propres à détruire plus rapidement et plus complètement les édifices. Quant à nous, encore même à l'heure présente, où sont nos pastilles incendiaires, nos pompes à pétrole, nos engins de toute sorte pour anéantir les maisons et les temples, comme ceux qui ont servi à Senlis, à Sermaize, à Clermont-en-Argonne ?

Un Allemand a eu la franchise d'énumérer, en dehors de ces preuves matérielles, toutes les preuves diplomatiques de la préméditation et de la responsabilité. Franchise ou habileté ? Peu importe. Il suffit de relire *J'accuse* pour voir, dans les quatorze chefs d'accusation portés contre l'Allemagne et les onze contre l'Autriche, l'irrécusable démonstration que rien ne pouvait plus les détourner de la résolution qu'elles avaient prise de déchaîner la guerre préparée par elles.

Donc toutes les destructions dans le détail desquelles nous allons entrer, quelles que soient les circonstances dans lesquelles elles se sont accomplies, et de quelque côté de la ligne de feu que les coups les aient déterminées, sont le fait de l'Allemagne, de la guerre allemande, et doivent lui être imputées, en dépit de toutes les discussions et de toutes les diversions.

Et maintenant, encore un mot pour achever de remettre les choses à leur place.

Lorsque, à bout d'arguments, les avocats de la destruction s'écrient : « Peut-être un jeune Goethe meurt en ce moment dans les tranchées. Il s'agit de la vie de l'Allemagne. Qu'est-ce que ce culte déplacé des vieilles pierres, que cette anachronique sentimentalité ? » ils ne font qu'ajouter une hypocrisie à toutes les autres.

Ils voudraient donner à supposer que nous mettons nos trésors d'art et d'histoire avant le sang de ceux qui les défendent et défendent la liberté et l'avenir de la France.

Ainsi ils déplacent et déforment la question à dessein. Ils font jouer sans raison les sentiments les plus sacrés pour détourner l'attention d'une catégorie spéciale de sévices.

Il s'agit d'églises, de palais, de châteaux, de cathédrales. Tout cela a été détruit, est mort, indépendamment de la mort des êtres chers dont d'autres ont mission de commémorer la perte et la gloire.

Si nous sommes entré dans d'autres considérations, c'est qu'il y avait à réfuter les sophismes des démolisseurs, et, si la réfutation a été développée, c'est que les sophismes étaient nombreux.

(1) Dans son pamphlet périodique, la *Zukunft*. Octobre 1914.

DÉPARTEMENTS DE SEINE-ET-MARNE ET DE LA SEINE

Le département de Seine-et-Marne, qui connut son ample part des horreurs de l'invasion, a relativement peu souffert dans ses édifices artistiques. Ce n'est pas à dire que les villages brûlés n'y soient pas nombreux et que leurs églises, simples et rustiques, n'y soient pas parmi les victimes. Mais nous allons être en présence d'un si prodigieux ensemble de ruines que celles-ci n'en forment qu'une parcelle. Au début de la guerre, lorsqu'on put, après les batailles de la Marne, se rendre compte des effets du passage allemand, on fut, à juste titre, terrifié du premier aspect, entre la joie de la victoire et l'indignation des premiers bombardements de Reims. On devait présumer, d'après ce qu'on savait de Louvain et Termonde, ce que serait telle ou telle partie de notre pays. Ces pressentiments, comme on le verra, ne furent pas démentis. Ils furent dépassés et bien au delà.

Nous nous bornerons à une indication sommaire, en ce qui concerne ce qui peut être considéré comme un lever de rideau précédant les affreux spectacles de la Marne, de la Meuse, puis de la Picardie et de l'Artois.

Barcy, dans l'arrondissement de Meaux, fut une des premières découvertes. La simple et riante église fut quasi coupée en deux par le bombardement.

Montceaux-lès-Provins eut son église entièrement brûlée.

A Champcenest, la petite église du XIIIe siècle, dont la sobriété ne manquait pas de caractère, fut gravement éprouvée, particulièrement dans sa couverture.

Augers, autre joli type d'église de campagne, subit des dommages.

Sancy-lès-Provins eut aussi dans son église des ravages tels qu'il ne put être question de réparations.

Les Marets eurent une église très endommagée ; elle datait du XVIe siècle.

Pour être complet, nous ne devons pas oublier, fait généralement insoupçonné, que jusque dans le département de l'Aube, le passage des troupes ennemies les plus avancées se fit sentir par le bombardement aérien de deux églises, à *Mailly-le-Camp*.

Enfin, on ne saurait omettre qu'en octobre 1914, le dimanche 13, un *aviatik* survola Notre-Dame de Paris avec l'intention évidente, et démontrée, de lui faire connaître autant que possible les maux de Notre-Dame de Reims. Les projectiles « encadrèrent » exactement le sublime édifice, un tombant dans le square voisin, l'autre dans la Seine tout contre la cathédrale, le troisième l'atteignant et endommageant à risques d'incendie un clocheton du transept nord. L'analyse de projectiles tombés sur d'autres quartiers et non éclatés est significative. Un des engins était, d'après le laboratoire municipal, « une bombe incendiaire contenant 1.400 grammes d'une poudre à base de nitrate de potasse, d'aluminium, de charbon et de sulfure d'antimoine, très dangereuse pour les ateliers ou pièces renfermant des matières combustibles ». L'autre, en fonte d'acier très dur, chargée au nitrotoluène, « était peu incendiaire, mais devait avoir des effets très meurtriers ».

DÉPARTEMENT DE LA MARNE

ARRONDISSEMENT DE CHALONS-SUR-MARNE

AIGNY. — *Canton de Châlons-sur-Marne.*

L'église est du style gothique, mais de construction moderne. Elle eut à souffrir le 4 septembre 1914.

Elle couvre un petit pont sur la prise d'eau (le village d'Aigny est situé le long d'un bras du canal de la Marne au Rhin). Les Allemands canonnèrent, écrit M. l'abbé C. Appert, curé de Vraux et d'Aigny « cette Bérésina » sur laquelle « l'artillerie du ...e corps, l'infanterie, les bagages, les voitures d'émigrants se pressaient à qui passer. Un de leurs obus de gros calibre entra dans les combles de l'église, abattit un morceau de voûte d'environ trois mètres de diamètre et culbuta un coin du mur du midi. Toutes les ardoises de la nef sautèrent. Les vitraux furent brisés. »

VRAUX. — *Canton de Châlons-sur-Marne.*

L'église de Vraux est des XIe, XIIe et XVIe siècles. Son sort se rattache à celui de la précédente, au cours d'une bataille d'artillerie qui eut lieu, le 4 septembre, entre l'artillerie française placée à Aulnay-sur-Marne, et l'artillerie allemande placée à Aigny.

Les Allemands prétendirent, suivant leur habitude, qu'ils avaient vu un observateur faisant, du clocher de Vraux, des signaux à nos artilleurs. Il n'est pas besoin d'ajouter que c'est le même observateur qui a fait les signaux dans toutes les églises de France bombardées à la même époque et souvent à la même heure.

Ils installèrent sur une hauteur, entre Juvigny et Les Grandes-Loges, une pièce de 105 ou de 150, pour laquelle, écrit M. l'abbé Appert, « la vieille tour romane de Vraux fut un délicieux point de mire ».

Nous préférons donner le témoignage même du curé de Vraux et Aigny dans sa forme qui ne manque pas de saveur, et qui met en action les procédés de la guerre allemande.

« Ils se mirent à tirer, de 8 heures à 11 heures, posément, régulièrement, comme

à une école. Ils arrivèrent d'abord trop à droite, puis trop à gauche, puis trop bas, puis trop haut. C'étaient les voisins qui pâtissaient. Les maisons brûlaient, les étables étaient dévastées. A la fin tous les coups portèrent sur la tour, qui fut traversée en trois endroits, écornée à sa couronne, fort maltraitée dans les arceaux de ses ouvertures, mais qui résista aux cinquante obus qui l'atteignirent au dehors comme au dedans [1]. On a rebouché les trous de l'étage inférieur et remis des pierres dans les angles. C'est une brave tour. Elle a été plus forte que le canon allemand; elle n'a pas baissé la paupière. Ses blessures rendront témoignage à la haute culture allemande. »

MATOUGUES. — *Canton d'Écury-sur-Coole.*

L'église, des XIIe, XVIe et XVIIe siècles, a eu ses vitraux endommagés.

MARSON. — *Chef-lieu de canton.*

L'église, avec des parties romanes et gothiques, et quelques détails Renaissance, présente le spectacle singulier d'une nef entièrement brûlée, réduite aux quatre murs, et d'une abside intacte. C'est à cause d'une réfection récente que cette dernière partie a pu ainsi résister.

Ce n'est en aucune façon au bombardement, bien qu'il ait sévi à Marson, qu'il y a lieu d'attribuer cette destruction. Le feu a été mis à la main, froidement, pour la seule raison du refus par un paysan de laisser les soldats piller sa basse-cour (Témoignage recueilli par nous de la bouche du curé). Il est difficile de considérer cet incendie comme justifié par une « nécessité de guerre ».

POGNY. — *Canton de Marson.*

Des XIIe, XIIIe, XIVe et XVIIIe siècles, l'église de Pogny a reçu plusieurs obus qui ont provoqué des brèches et endommagé la toiture.

SUIPPES. — *Chef-lieu de canton.*

Cette ville a été si longtemps torturée, si cruellement, et de façon si dramatique, qu'elle mériterait une place à côté des victimes qui ont dès l'abord été le plus douloureusement célèbres.

Chez certaines d'entre elles, le supplice a été bref, l'anéantissement total, comme Sermaize, Gerbéviller, etc. Suippes a connu les souffrances graduées, la mort progressive. Elle a, pour ainsi dire, perpétuellement palpité et tressailli, tantôt dans une

(1) On peut remarquer en passant que la résistance d'une simple, mais solide, tour romane d'un humble village fournirait peut-être une des raisons pour lesquelles les puissantes assises de la tour Notre-Dame de Reims n'ont pas croulé sous un bombardement plus puissant et plus acharné.

1. *Notre-Dame de Paris. Dégâts d'une bombe d'avion allemand, 13 octobre 1914.* — 2. *Église de Barcy (Seine-et-Marne).*
3. *Église de Champcenest (Seine-et-Marne).* — 4. *Intérieur de l'église de Barcy.*
5. *Église d'Augers (Seine-et-Marne).* — 6. *Intérieur d'une chapelle à Montceaux-lès-Provins (Seine-et-Marne).*

(N[illegible])

1. [illegible] 1914. — 2. *Église de Gourgançon.* — 3 et 6. *Église de Charleville, Marne.* 4. *Église de Mondement.* — 5. *Église de Saint-Hilaire-le-Grand.*

[illegible] *Église de Charleville-sur-Marne*, nos 3, 6, *Clichés de Monument historique*, [illegible] *Section photographique de l'Armée.*)

espèce d'enthousiasme mystique, tantôt dans les affres d'une agonie de temps en temps différée.

Sans aucun doute, il s'écrira une histoire détaillée de Suippes pendant la guerre, comme il s'en prépare dans bien des villes martyres. Celui qui saura mettre en œuvre tous les éléments d'un tel récit, avec ses lumières et ses ombres, procurera sûrement à la petite cité la mélancolique compensation du renom qui lui a été inexplicablement refusé.

Chose étrange que cette inégale distribution dans la gloire du malheur! De même que la vie, militaire et civile, a été à Suippes infiniment curieuse, autant que peu racontée, de même son monument principal, l'église, n'a pas été apprécié à sa juste valeur. Non pas inconnue, certes, mais pas assez admirée, cette église était principalement des XIIe et XVIe siècles. La beauté initiale de sa construction était assez grande pour persister et s'affirmer encore à travers les réfections que ses nombreuses vicissitudes avaient, à plusieurs époques, rendues nécessaires.

Ce qui demeurait : le caractère de dignité et de forte simplicité de ses voûtes et l'élégance, en même temps, qui régnait dans l'agencement de ses arcades. L'édifice, terminé par une flèche effilée, et bien placé au point convergent de rues redevenues assez prospères pour avoir perdu tout souvenir des secousses anciennes, avait une silhouette attrayante, et l'abside, ombragée de quelques beaux arbres, conservait un cachet rustique et artistique à la fois, d'une réelle saveur.

Tout cela a été si profondément atteint qu'il ne demeurera, les restaurations faites, à peu près plus rien de ce qui, des vieux âges, n'avait pas voulu mourir.

Cependant, il doit en survivre au moins l'histoire. Nous ne faisons ici qu'en résumer ce qui se rapporte à notre sujet.

La position géographique de Suippes l'a souvent exposée aux ravages des guerres. Ville frontière du duché de Lorraine, elle fut plusieurs fois pillée et dévastée, notamment entre 1550 et 1712. Le pillage de 1649, par les reîtres, avait été si complet qu'ils avaient emporté jusqu'au plomb qui recouvrait les toits de l'église.

De nouveau, en 1914, Suippes a vu les passages mouvementés des troupes, d'abord les convois de nos armées se dirigeant vers la Belgique, puis la retraite après la bataille de Charleroi, puis une partie de la ruée allemande vers la Marne. Les troupes d'occupation semblent avoir ménagé la ville, entre le 2 et le 12 septembre, dans le dessein de se réserver soit une ressource en cas de séjour prolongé, soit une position de défense en cas de retraite.

Ce détail est nécessaire pour faire comprendre le sort spécial qui a été réservé à la commune et à son principal monument après que la seconde hypothèse fut beaucoup plus complètement réalisée qu'ils ne pensaient.

En effet, le 12 septembre, une partie de l'armée allemande, en se retirant, faillit être prise entre deux feux, et calcula que la résistance préparée serait impossible sur ce point même de Suippes.

Alors les Allemands mettent le feu au clocher, dont ils se sont servis comme observatoire pendant leur occupation. C'est toujours, comme on voit, le même procédé, tour

à tour, suivant les circonstances, d'utilisation comme poste, ou de destruction, ou d'accusation rejetée sur leurs adversaires de ce qu'ils font eux-mêmes. Pour le clocher de Suippes, ils réquisitionnèrent tout ce qu'ils purent trouver dans le voisinage, de paille, de chiffons, de matières inflammables, et ils y mirent le feu si hâtivement que les troupes françaises, en entrant quelques heures plus tôt, auraient pu éteindre l'incendie presque derrière leurs talons.

Il ne demeura du clocher que la tour, ramenée à ces lignes droites qui ont rendu presque semblables les clochers si divers de tant de villes et de villages français après l'effondrement de leurs flèches.

Après ce premier mode de destruction, l'église de Suippes connut celui des bombardements, au point de n'en presque plus pouvoir compter les phases.

Les obus se sont acharnés sur la commune, tantôt par motifs stratégiques, comme surtout les tentatives de nuire aux communications entre Châlons-sur-Marne et Sainte-Menehould et au delà, c'est-à-dire Verdun ; tantôt, par simple impulsion de vengeance quand du côté de Souain, de Perthes ou de Hurlus, les ennemis éprouvaient quelque plus dure déconvenue. C'est donner déjà une idée de l'état où a pu être réduite la fière et grave petite église champenoise au bout de deux ans de guerre.

Nous avons fait allusion aux fastes qui ont, malgré tout, alterné à Suippes avec les drames, et se sont parfois détachés sur un fond si implacablement sombre. Bien que cette indication ne fasse que côtoyer notre sujet, nous ne pouvons nous abstenir de la donner brièvement. Cela à cause d'un nom.

L'artiste et le lettré de haute valeur, en même temps que l'aumônier militaire intrépide, naguère maître de chapelle à Saint-Remi de Reims, qui avait montré autant de dévouement que de vaillance dès le début du martyre de la cathédrale, l'abbé Thinot enfin, avait prononcé dans l'église de Suippes déjà très gravement bombardée, les premiers jours de janvier 1915, une éloquente allocution. Il avait, dit-on, réellement électrisé son auditoire sous ces voûtes qui menaçaient ruine. On sait qu'il mourut, en mars, frappé d'une balle au front, aux tranchées en avant de Suippes.

Plus d'une fois, il y eut ainsi, dans la petite ville tragique, des manifestations de vie mystique intense.

Depuis, elles ont cessé complètement, par suite de la dangereuse agonie du temple effondré.

Voici, en effet, quel était l'état de l'église de Suippes, en août 1916 (1).

La toiture avait à peu près complètement disparu. La tour, privée du clocher et de sa flèche, était vidée du haut en bas.

Les voûtes étaient dans l'état le plus précaire : celle de la nef, entièrement effondrée au-dessus du maître-autel et au-dessus de la tour ; en deux autres endroits, au-dessus de la chaire et dans l'avant-dernière travée, en avant des orgues, ayant reçu de nombreux projectiles de divers calibres, elles étaient très lézardées ou rompues. Au-dessus de l'autel dans le bas côté droit, également entière destruction.

(1) Rapport de M. Ballu, aumônier militaire.

Les autels mêmes, le principal et celui de Saint-Martin, n'étaient plus que des amas de décombres. Le carrelage du chœur, une partie des stalles avaient subi de grands dommages.

Quant aux vitraux, ils étaient ou pulvérisés et évanouis, comme ceux de la chapelle latérale droite, ou, comme tous les autres, criblés, disjoints et voués plus ou moins prochainement au même néant. Les cloches gisaient dans le transept.

Après les bombardements de juin 1916, l'église de Suippes, ouverte à tous les vents, nettement repérée, constamment frappée par les obus, menaçant d'écraser sous la chute soudaine de ses voûtes, qui ne tenaient presque plus, ceux qui se réuniraient pour prier avant d'aller mourir, dut, par mesure de prudence, être désormais interdite. Ainsi s'arrêta, du moins entre les vieux murs consacrés, cette vie mystique si particulière à l'époque et à la petite cité de Suippes. Si un aussi grand poète que M. Rudolf Herzog avait pu daigner, après avoir chanté la victoire allemande sur la cathédrale de Reims, s'occuper d'un édifice aussi peu altier, malgré sa réelle beauté, que l'église de Suippes, il aurait eu l'occasion de pousser encore son noble cri de joie : « Finie la bénédiction ! Nous avons fermé avec du plomb la maison d'idolâtrie. »

BUSSY-LE-CHATEAU. — *Canton de Suippes.*

La charpente du clocher a été assez fortement atteinte par le bombardement.

JONCHERY-SUR-SUIPPES. — *Canton de Suippes.*

Pendant l'été de 1916, cette localité et son église ont commencé d'être gravement bombardées.

SAINT-HILAIRE-LE-GRAND. — *Canton de Suippes.*

L'église, de construction moderne, mais de bon style, est en grande partie détruite. De son clocher il ne reste que cette tour carrée qui donne, nous ne saurions trop le répéter, à toutes les églises bombardées la même silhouette, — et la même date ! — comme à tous les foyers détruits le corps de cheminée s'élevant vers le ciel évoque l'idée d'une colonne funéraire.

Le toit est un enchevêtrement de poutres disloquées.

MORAINS. — *Canton de Vertus.*

De nombreuses églises, dans des villages partiellement ou complètement incendiés, ont reçu plus ou moins d'atteintes, par suite des combats qui se sont livrés dans la région de Sézanne. L'église de Morains est de celles qui ont été touchées le plus légèrement. On voit cependant les rudes brèches que les obus ont infligées à sa toiture et à ses pignons.

Dans ce canton et dans les cantons limitrophes de l'arrondissement d'Épernay, il y a plusieurs de ces blessées, dont nous ne croyons pas avoir à donner la liste, pour ne pas être accusé, en forçant les détails, de pousser au noir un tableau dont les grands traits seuls suffisent à dire l'horreur.

ARRONDISSEMENT D'ÉPERNAY

BANNES. — *Canton de Fère-Champenoise.*

Ce petit village a échappé de bien près à une destruction totale. Il essuya, le 6 septembre, les feux croisés des Allemands qui se trouvaient à Coizard, au nord-ouest, et des Français qui occupaient au sud-ouest le coteau isolé du Mont-Août. En avant de Bannes, des tranchées ennemies étaient organisées pour faire face à un de nos régiments d'infanterie cantonné au village.

Plus de *trois mille obus* tombèrent sur lui et son territoire sans faire d'autres ravages que de détruire cinq maisons et d'abattre le clocher de l'église.

Bannes bénéficia d'une manœuvre en avant, de l'armée saxonne, vers Lenharrée et Fère-Champenoise.

BROUSSY-LE-GRAND. — *Canton de Fère-Champenoise.*

Église assez endommagée.

GOURGANÇON, LENHARRÉE, VASSIMONT. — *Canton de Fère-Champenoise.*

Sont au nombre des villages qui ont grandement souffert, mais dont les églises n'ont reçu que quelques obus ayant occasionné des dégâts réparables. Celle de Fère-Champenoise même a éprouvé un dommage de ce genre.

CHAPELAINE. — *Canton de Fère-Champenoise.*

Le château de Chapelaine, voisin de Vassimont, a été entièrement incendié et détruit.

CHARLEVILLE ET VILLENEUVE-LÈS-CHARLEVILLE. — *Canton de Montmirail.*

Entre Montmirail et Sézanne, et à l'ouest des marais de Saint-Gond, ces deux villages font partie de tout un groupe glorieux par les actions qu'ils virent, lamentable par les destructions que la guerre allemande y accomplit.

Nous n'avons qu'à laisser parler les photographies de l'église de Charleville. Elles valent mieux que tous les commentaires. Il est impossible, ou il était impossible avant cette guerre, de concevoir une image de désolation telle que celle de ce beau et rude portail roman s'ouvrant sur une nef dévastée, et de cette nef elle-même couronnée d'indicibles arrachements.

CORFÉLIX. — *Canton de Montmirail.*

Austère et touchant, le vieux clocher de Corfélix a reçu dans sa partie supérieure une terrible blessure. Rien n'était plus poignant, au lendemain des batailles de la Marne, que la stupeur muette et l'abandon de tous ces laborieux et inoffensifs villages et de leurs pauvres sanctuaires.

SOIGNY. — *Canton de Montmirail.*

Dans cette commune, bombardée en septembre, l'église a été très détériorée.

IGNY-LE-JARD. — *Canton de Dormans.*

On a signalé des dommages à l'église assez graves pour nécessiter d'urgentes réparations.

DAMERY. — *Canton d'Épernay.*

Le 4 septembre, les shrapnells ont criblé les vitraux du sanctuaire. Les boiseries du chœur, les stalles, etc., ont été également atteintes. Un second obus est tombé sur la toiture du chœur.

« Quand, quelques heures après, écrit M. Bourgeois, l'érudit curé de Damery, des habitants ont reproché aux officiers allemands d'avoir tiré sur l'église, ils ont répondu : « *Nous croyions* que des mitrailleuses françaises étaient installées au clocher. »

Il est difficile d'être plus ingénu dans l'aveu d'une méthode de destruction systématique.

MONTMORT. — *CHEF-LIEU DE CANTON.*

Il y a eu, certes, des destructions et des dommages dans ce canton. Mais il faut surtout y noter le pillage méthodiquement éhonté de deux châteaux : celui même de *Montmort* et celui de *Baye,* dont les témoignages et les documents photographiques attestent les procédés des plus hauts chefs allemands. On sait depuis le début de la guerre que tous les meubles ont été fracturés et fouillés, et que les bijoux et objets d'art les plus précieux ont pris des destinations encore inconnues.

AULNIZEUX, COIZARD, JOCHES, SAINT-PRIX. — Ces localités et diverses autres, du canton de Montmort, ont éprouvé des dégâts divers, par suite des bombardements qui ont eu lieu au cours des batailles de la Marne et en particulier celle dite des marais de Saint-Gond. La modeste petite église de Saint-Prix, entre autres, située dans un adorable recoin de la Brie, près du Petit Morin, a été presque réduite en ruines.

MONDEMENT. — *Canton de Sézanne.*

C'est à peine un petit village dépendant d'un important château; mais château et hameau occupent une position qui domine les marais de Saint-Gond et commande les vallées de l'Aube et de la Seine, et à laquelle fut attachée la destinée et la vie même de la France, dans les combats du 7 au 9 septembre.

Nous n'avons pas besoin de rappeler ici les magnifiques défenses, attaques, reprises de Mondement, qui ont été consignées déjà dans des monographies qui seront des mémentos de gloire la plus haute.

Il n'y a qu'à enregistrer les ruines totales du château et de l'église, et à ajouter que les Allemands, qui les ont payées bien cher, paieraient plus cher encore aujourd'hui pour qu'elles n'eussent pas eu lieu.

REUVES. — *Canton de Sézanne.*

C'est de Reuves que monta une des principales attaques allemandes contre le château de Mondement, attaque un moment couronnée de succès. Le recueil de la *Guerre en Champagne* (1) dit, en peu de mots, très justement, que « Reuves est la clef des falaises de Mondement, et les falaises de Mondement, en partie la sécurité de la vallée de l'Aube, la sécurité de la France envahie. »

L'église est une des plus meurtries de toute la région. Elle n'était point dépourvue de caractère ni d'intérêt architectural, avec sa simplicité rustique de bon aloi à l'extérieur, sa nef romane, son abside et ses transepts du XVe et du XVIe siècle.

Malgré leur épaisseur les murs de la nef se sont en notable partie écroulés ; le toit s'était en grande partie effondré, tandis que quelques fragments de poutres bizarrement enchevêtrés retenaient encore, paradoxalement, le clocher presque dans le vide. Partout, derrière l'église, le cimetière était bouleversé et les monuments brisés par les projectiles.

Le curé de Reuves, qui assistait au bombardement, considère que les premiers obus, de gros calibre, lancés par les Allemands, alors qu'ils savaient certainement que les troupes françaises n'occupaient pas le village, démontrent l'intention arrêtée de destruction systématique.

ARRONDISSEMENT DE REIMS

REIMS. — *Chef-lieu d'arrondissement.*

Depuis plus de six cents ans la cathédrale de Reims évoquait la gloire de la France et offrait aux yeux de l'univers les bienfaisantes magnificences de son art. Pendant combien de siècles, maintenant, le nom de Reims rappellera-t-il à tous les esprits, par une association d'idées immédiate, fatale, invinciblement infamante, la honte de l'Allemagne et le plus clair résultat de la culture qui faisait son orgueil, dans l'évolution de l'humanité ?

Ce ne sont point ici de grands mots, des paroles creuses et déclamatoires. C'est un fait qui s'évalue par dates, par quintaux d'explosifs, par hectares de ruines, par anéantissement d'œuvres radieuses. Les actes dont les armées allemandes, applaudies par des poètes, bénies pour ces actes mêmes par des dignitaires de l'Église, ont fait pousser par le peuple allemand comme par ses chefs des cris de triomphe. Or, il se trouve que dans l'avenir la destruction de cette ville, la volonté de détruire cette cathédrale équivaudront à une des plus lourdes défaites qui puissent peser sur une grande nation. C'est une des

(1) Pierre Téqui, éditeur. Paris, 1915. Publié sous la direction de Mgr Tissier, évêque de Châlons-sur-Marne. Récit de l'abbé Néret, curé de Vertus.

choses dont l'Allemagne aura le plus de peine à se relever. On reconstruit des villes, on rend la fertilité à des campagnes en cent fois moins d'années et avec cent fois moins d'efforts qu'il n'en faudrait pour effacer le soupçon, la défiance, le mépris qui suivent un jugement tel que celui qui est maintenant acquis, sans réserve, devant le monde entier.

Ainsi posée, la question devient singulièrement lumineuse. La gloire la plus haute est celle du martyre. Le châtiment moral est le plus écrasant de tous. La destruction de Reims, les attentats dont ses grands édifices ont souffert cruellement, sont, en fin de compte, une gloire pour la France, un châtiment préparé pour l'Allemagne et par l'Allemagne. Jusqu'au dernier moment elle aura été assez aveuglée pour ne pas s'en apercevoir. Elle aura mis un acharnement de plus en plus grand, employé des moyens de plus en plus formidables pour se construire son pilori de ruines. Et c'est *avec joie* qu'elle aura accompli cette tâche. En présence des protestations indignées d'un grand nombre de pays civilisés qui accueillirent les premiers ravages, — en attendant le jour où tous les pays civilisés devaient être éclairés et leur conviction faite, — *l'Allemagne a ri.*

Telles sont les réflexions que provoquent ces événements dans leur ensemble. Réflexions que nous écrivons aujourd'hui, maintenant que nous ne sommes plus accablé par l'émotion, par la douleur des premiers jours, d'un esprit aussi calme, avec un recul aussi sûr que si ces choses s'étaient passées il y a cent ans. Il n'y a pas de plus haute leçon que celle-là ; il n'y a pas lieu à de plus développés commentaires. C'est imbu de ces pensées que nous allons entreprendre la constatation des ruines et établir les grandes lignes de leur chronologie.

Cet examen sera forcément d'ensemble et devra renoncer à une grande quantité de détails. Bien que Reims, en raison même de son illustration incomparable, de son supplice prolongé, de ses incalculables pertes, se détache au tout premier plan de notre tableau, nous ne pouvons pas oublier qu'il n'en forme qu'une partie, immense en importance, relative en surface. Des églises de pauvres villages ont droit ici à être mentionnées tout comme la prodigieuse basilique. Le « martyre de Reims » aura ses historiens spéciaux, et rien que ces histoires constitueront à elles seules toute une bibliothèque.

De même, nous ne pouvons songer à entrer dans un examen détaillé des merveilles de la cité avant que les Allemands les eussent réduites en poudre. Les savants travaux, les complètes monographies, les enthousiastes et éloquentes descriptions, ne manquent pas et composent, eux aussi, une ample littérature. Il y a là des sujets d'étude sans nombre, et même des discussions qui ne sont pas encore closes. Nous ne saurions ni dispenser de les connaître ceux qui voudront évaluer toute l'étendue des pertes, imaginer toute la beauté des victimes, ni même résumer entièrement ces beautés, car la cathédrale de Reims à elle seule était un livre presque inépuisable, un monde [1].

Toutefois, il entre dans notre plan de retracer largement et l'histoire et les perfections du sublime édifice, ainsi que les traits les plus importants de ceux qui lui faisaient cortège et qui ont partagé son sort.

(1) Parmi les plus remarquables des ouvrages publiés depuis la guerre sur la cathédrale de Reims, il faut citer au premier rang les beaux livres de MM. Moreau-Nélaton (Lévy, édit.) et Bréhier (Laurens, édit.). Il est à peine nécessaire de rappeler les savants travaux de MM. Louis Demaison, Alphonse Gosset, H. Bazin, etc.

La *cathédrale de Reims, Notre-Dame,* avait été édifiée sur l'emplacement de l'ancienne basilique romane, détruite en 1210. Il ne demeure de ce vénérable temple qu'une *Vierge* qui fut placée au tympan d'un des portails du côté nord de l'église actuelle. Du moins on attribue cette provenance à la grave et simple madone et à l'ensemble architectural qui l'encadre immédiatement, quoique celui-ci n'ait pas été fait pour elle. Il se trouverait alors que Notre-Dame de Reims serait comme un grand et multiple reliquaire qui contiendrait dans une de ses parties une parcelle précieuse de celui qui l'avait précédé.

L'évêque Aubry de Humbert pose la première pierre de la cathédrale le 6 mai 1211. A partir de ce moment, l'histoire de la construction est d'une ampleur et d'une splendeur extraordinaires. Mais, sans entrer dans les belles controverses auxquelles chaque phase, chaque élément ont donné lieu, ce qui demeure évident et doit être retenu, c'est que le plan même, la conception générale du monument est un chef-d'œuvre de l'esprit humain, aux points de vue de l'unité, de la puissance, de la majesté et enfin de la richesse. Ce plan aura été si simple et si fort, malgré la complexité et parfois la délicatesse et la subtilité des organes, que cela aura contribué pour beaucoup à la surprenante résistance que la masse de l'édifice put opposer aux plus brutales tentatives, aux bombardements les plus abondants et les plus furieux.

Les historiens de Reims s'accordent dans les grandes lignes, sinon dans les détails des dates, à nommer les illustres maîtres d'œuvre, et à placer à leur tête Jean d'Orbais. Si, comme tout semble tendre à le démontrer, et suivant les conclusions d'une des meilleures autorités, M. Louis Demaison, celui-là est bien l'auteur souverain dont les plans et l'impulsion ont dicté la tâche aux continuateurs, il faut mettre Jean d'Orbais au premier rang des artistes français et au même niveau que les Brunelleschi et les Michel-Ange considérés comme constructeurs.

C'est sur un curieux document que l'on se fonde pour nommer les principaux architectes de la cathédrale. Il consiste en un dessin d'un artiste du seizième siècle Jacques Cellier, d'après le « Labyrinthe » aujourd'hui disparu, qui décorait le pavement de la grande nef, et en une note ainsi conçue qui accompagnait le dessin : « ... Aux quatre coingts d'iceluy dédale, où sont représentations et escriptures. Premier, en celui qui est près de la chaire du prédicateur, qui est en entrant à main gauche, est l'image d'un maistre Jehan le Loup, qui fut maistre des ouvrages d'icelle église l'espace de seize ans et commença les portaux d'icelle.

« En l'autre du mesme costé, est l'image d'un Gaucher de Reims, qui fut maistre des ouvrages l'espace de huict ans, qui ouvra aux voussures et portaux.

« En l'autre qui est d'autre costé, vis-à-vis et opposite de cestz ci, est l'image d'un Bernard de Soissons, qui fit cincq voutes et œuvra l'O (c'est-à-dire exécuta la grande rose du portail central), maistre de ces ouvrages l'espace de trente-cinq ans.

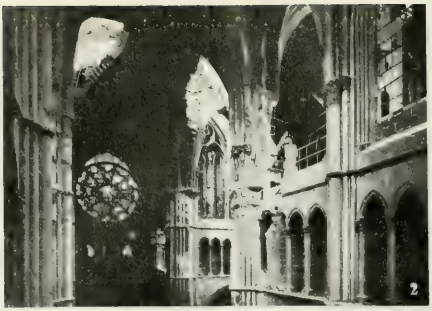
« En la dernière, qui est à l'opposite de la chaire du prédicateur, est l'image d'un Jehan d'Orbais, *maistre des dits ouvrages, qui encommença la coiffe de l'église* » (c'est-à-dire le chœur, la partie profonde, celle où vient se placer le chef du Dieu crucifié sur la croix duquel se modèle le plan général des églises catholiques).

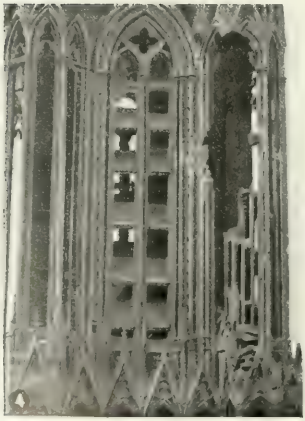
Omettons les détails de la succession des travaux initiaux, et il nous suffira de

CATHÉDRALE DE REIMS

1. *Vue générale de l'abside.* — 2. *Bas côté nord.*
3. *Bas côté sud. Les voûtes ne retiennent plus la pluie, juillet 1916.* — 4. *Chœur.*
Les nos 1, 2 et 4 montrent les ravages opérés en avril 1917. On remarquera dans le no 4 la destruction du maître-autel enseveli sous les décombres de la voûte.

(Nos [illegible] Clichés de M. l'architecte Max Sainsaulieu ; no 4, [illegible] Section [illegible] de l'Armée.)





CATHÉDRALE DE REIMS

[illegible] de destructions des voûtes à l'angle du transept, en avril 1917.
[illegible] nord après les premiers bombardements. — 1. Ravages des tours.

(Cliché Monuments historiques.)

CATHÉDRALE DE REIMS

1. *Sculptures de l'ébrasement d'un des portails de la façade avant la guerre.*
3. *Sculptures de l'ébrasement d'un des portails de la façade, après le 19 septembre 1914.*
2 et 4. *Détail du même portail montrant la mutilation des statues par le feu.*
5. *Tête de la reine de Saba.* — 6 et 7. *L'ange dit le « Sourire de Reims », après réassemblage des fragments.*

(Archives Monuments Historiques.)

REIMS

1. *Archevêché. Salle du Tau avant la guerre.*

2. *Archevêché avec la même salle après le 19 septembre 1914.*

rappeler qu'en 1241, le chapitre de Reims prenait déjà solennellement possession du chœur, alors achevé ; — que les successeurs de Jean d'Orbais, Jean Le Loup, Bernard de Soissons (et peut-être Robert de Coucy, naguère regardé comme le véritable auteur de la cathédrale) ont si activement suivi et mené les choses qu'en 1290, la grande façade est achevée jusqu'à la naissance des tours ; — enfin que, dès les premières années du XIVe siècle, on pouvait dire la glorieuse cathédrale achevée dans son ensemble.

La guerre de Cent ans en retarda plus ou moins l'œuvre de perfectionnement, d'enrichissement, à laquelle devaient contribuer des siècles encore, sans toutefois interrompre complètement ces tâches raffinées.

Enfin, mentionnons, comme date notable dans l'histoire de l'édifice, le grand incendie qui anéantit, en 1481, la toiture, reconstruite en 1485.

Nous voici donc en présence d'une œuvre à la fois immense et délicieuse, pleine de majesté et cependant pleine de grâce, où la richesse, loin de détourner l'esprit de l'idéal, l'y ramène par les moindres détails, après qu'il s'est élevé jusqu'à la conception du sublime en suivant les lignes souples, légères et puissantes, que cette opulence incroyable, sans les surcharger ni les interrompre, colore. Cette œuvre dont il nous serait impossible d'énumérer toutes les beautés, même si nous disposions de plusieurs volumes comme celui-ci, — et les eussions-nous toutes énumérées, il ne nous serait pas plus donné qu'à nul autre écrivain d'en donner une idée qui valût un simple coup d'œil, — cette œuvre que des siècles ont parfaite, et que plus de siècles encore ont admirée et vénérée, quelques heures ont suffi pour en écraser toutes les délicatesses, pour en compromettre la puissante existence. Puis ceux qui ont fait cela avec une froide fureur ont continué longuement, assidûment, à affirmer leur volonté de destruction, tout en commençant par déshonorer leur propre déshonneur au moyen de mensonges aussi vils que leurs actes étaient résolument féroces. Un mysticisme de haine et d'anéantissement s'est acharné contre ce qu'avait créé le mysticisme de joie, d'amour et d'espérance. Ce ne sont point là encore de vaines paroles. Ce sont des faits. Ceux qui les exposent au jugement de l'humanité ne poussent point de puérils gémissements. Ils produisent les pièces du plus sévère réquisitoire contre un des plus grands crimes.

Lorsqu'on se trouvait soudain en présence de la cathédrale de Reims, la première impression était d'éblouissement. Le temps avait doré cette grandiose orfèvrerie. Le spectateur se sentait de toutes parts envahi par l'allégresse, comme lorsqu'on est parvenu après un aride voyage au sein d'une luxuriante nature. Il croyait être enveloppé lui-même de toute cette richesse, et il éprouvait un moment la conviction que tout n'est pas cruel, laid et impitoyable sur cette terre. Puis, à cette jouissance complexe et pénétrante, succédait le plaisir de la raison, de l'intelligence, qui peu à peu parvenait à comprendre les grandes divisions, à les relier ensemble, à se rendre compte à quel point elles composaient une puissance d'harmonie, un organisme vital aussi beau, aussi logique que celui du corps humain lui-même. Tâchons de faire revivre tout cela un moment.

Ces grandes divisions sont triples, lorsqu'on les décompose dans le sens de la hauteur, dans celui de la largeur et dans celui même de la profondeur.

Dans le sens de la largeur d'abord, trois assises principales se superposent. La première, formée des magnifiques portails : au centre, celui du couronnement de la Vierge; celui, à gauche, de la Crucifixion; celui, à droite, du Triomphe du Christ.

La seconde assise est constituée par l'astre ouvragé de la grande rose, de chaque côté de laquelle de hautes et nobles baies, elles-mêmes encadrées de grands pinacles, créent de la sveltesse et de la légèreté.

La troisième, c'est le jaillissement des deux tours ajourées, émergeant d'un opulent soubassement : la galerie des statues royales enchâssées dans une prodigieuse guipure de pierre. Ainsi deux fleurs rares s'élèvent au-dessus d'un parterre lui-même fleuri.

Dans le sens de la hauteur, on distingue alors immédiatement, lorsqu'on a saisi l'horizontal, les trois termes du grand rythme : 1° et 2° de part et d'autre les tours que continuent jusqu'au sol les grands pinacles avec les baies qu'ils enserrent, et les portails ouvragés; 3° la partie centrale, le portail de la Vierge, surmonté de la rose mystique, puis de la portion de dentelle royale, puis, — il faut le noter, — du ciel lui-même qui forme comme une tour lumineuse entre les deux tours de pierre.

La mystérieuse coupe ternaire règne encore dans le triple portail, avec : — *a*) les grandes statues qui sont — qui étaient! — la gloire des ébrasements; — *b*) les archivoltes aux multiples personnages célestes, escortant les superbes roses qui remplacent les tympans; enfin, — *c*) les gables qui illustrent, en surprenants reliefs à jour, le supplice, le triomphe du Christ, et le couronnement de la Dame et de la Mère à qui toute cette splendeur est dédiée.

La triple division dans le sens de la profondeur s'accuse avec une puissante netteté. La nef jalonnée par ses contreforts, qui sont d'une surprenante robustesse à la base, et d'une non moins surprenante légèreté à la terminaison. Le transept, avec ses trois portails au nord, ses trois étagements de baies au sud. Enfin l'abside, dont cinq chapelles forment un véritable diadème au chef du Crucifié, dont le chœur est le cœur.

C'est après avoir embrassé cette conception générale, si simple et toutefois si forte et si féconde, puisqu'elle engendre maintes combinaisons et ouvre des aperçus innombrables, que l'esprit peut se livrer au ravissement de goûter, détail par détail, les ornements qui sont eux-mêmes des œuvres, et qui constituent comme le texte du grand livre de pierre, dont il connaît maintenant les chapitres.

Ici, l'on passait de chef-d'œuvre à chef-d'œuvre. La statuaire française s'y proclamait aussi grande, aussi savante, aussi noble que la statuaire antique. Elle s'y présentait avec une diversité de talents, une richesse incessamment renouvelée d'inspiration, supérieures peut-être à cette statuaire antique elle-même, si celle-ci peut l'emporter par la forme. Et je ne sais si l'on ne doit pas voir ici une preuve de l'infériorité native de l'Allemagne au point de vue du cœur et de l'intelligence manifestés par les arts, puisque, dans l'art que l'antiquité a prouvé le plus difficile et le plus profond, l'Allemagne ne compte *pas une seule* gloire, alors que la France revendique sa place aux côtés de la Grèce et de l'Italie. Les sculpteurs allemands, presque tous médiocres, n'ont produit que des œuvres grimaçantes, exagérées, ou bien faussement pures ou faussement majes-

tueuses. Pas un n'a été capable de créer un sourire, comme les sculpteurs de Reims en ont fait éclore par centaines. Cette remarque n'émane pas d'un parti pris chauviniste. Elle est une constatation que tout le monde peut faire en parcourant l'histoire de l'art. Lorsque l'on connait (et on les connait maintenant à jamais par les Allemands eux-mêmes) l'avidité du Germain pour ce qu'il n'a pas et sa haine meurtrière pour ce qu'il ne peut avoir, on s'explique la Passion de la statuaire rémoise.

La phalange des grandes statues qui accueillaient le visiteur, le long des ébrasements des portails et aux éperons qui les ponctuent, était à elle seule une galerie de chefs-d'œuvre. Au portail nord (ou de gauche), c'étaient, entre autres, *sainte Clotilde, saint Nicaise*, et celui des anges souriants de qui le sourire avait acquis une réputation primant celle de tous les autres. Au portail central, à l'ébrasement gauche, quatre statues d'une simplicité et d'une expression comparables à tout ce qu'il y a de plus grand dans l'art : *saint Joseph,* la *Vierge présentant l'Enfant,* le *vieillard Siméon* et la *prophétesse Anne.* En avant de l'éperon qui précède ces sublimes candeurs, s'avançait la grande dame dite la *Reine de Saba.* Dans l'ébrasement droit de ce même portail, un contraste merveilleux et digne de nous plonger dans des méditations infinies, entre les deux figures ingénues et touchantes de l'*Annonciation,* et les deux de la *Visitation,* d'une exécution si savante, d'une expression si profonde et si magistrale, et en même temps d'une inspiration si analogue à celle de l'art grec le plus pur que l'on a pu douter, malgré l'évidence des preuves (identité de la matière, conception sentimentale, et jusqu'à certains détails conventionnels peu apparents, mais présents) que ces œuvres dignes de l'école de Phidias fussent contemporaines de Bernard de Soissons. Enfin, au portail sud, les rudes figures des prophètes, d'un style très archaïque, mais par cela même complétant toute la gamme de la statuaire médiévale.

Nous avons dit la luxuriante originalité, le rayonnement des grandes scènes qui s'inscrivent dans les gables. Nous pourrions également faire ressortir la beauté de certaines parties des portails du transept nord, *Jugement dernier, Martyre de saint Nicaise,* statues de *saint Sixte,* de *sainte Eutropie,* de *saint Remi,* du « Beau Dieu » analogue à celui d'Amiens ; puis des moins nombreuses, mais non moins belles statues du transept sud, entre autres l'*Église* et la *Synagogue.* Mais encore une fois, comment donner ici une énumération juste et suffisante de ce qui était admirable même dans les parties accessoires, par exemple dans les contreforts mêmes à la base des tours, les riches et mouvementés bas-reliefs et niches, jusque dans les moindres recoins, gargouilles, cariatides, amortissements des nervures, etc., myriades de figures capricieuses, riantes, douloureuses, satiriques, extatiques, pétillantes de vie ? Du moins il faut encore, pour que cette rapide vue d'ensemble ne soit pas dépourvue d'un trait essentiel, d'une des plus délicieuses inventions de l'art français, appartenant en propre et exclusivement à la cathédrale de Reims, faire mention de la légion ailée, souriante, adorable de ses Anges.

Tout autour de l'immense vaisseau, chaque contrefort se termine en pinacle surmonté d'un dais élégant à l'extrême, et chacun de ces dais abrite un ange aux ailes déployées. Tous ces suaves et sveltes gardiens, au sourire spirituel qui sous les obus a semblé devenir intrépide, forment une cohorte incomparable, dont l'analogue n'existe

dans aucune église du monde, et dont l'originalité est si profonde que toute tentative d'imitation serait une absurdité. Chacun de ces aériens personnages diffère de l'autre par les accessoires, l'attitude, l'expression. Quelques-uns d'entre eux seulement étaient connus ; tous devraient être aussi célèbres, hanter les esprits amoureux d'art et de beauté non moins que les cariatides de l'Erechtheion, que les statues archaïques de jeunes filles, les *Corés* d'Athènes, au subtil sourire, qui toutes sont familières à nos regards par les reproductions et toutes étudiées comme le sont, vers par vers, les poèmes homériques. Eux ce sont des strophes de l'immense poème français, trop oublié, trop méconnu, quand il n'est pas en proie au supplice.

La souveraine magnificence extérieure, dont nous venons de donner un aperçu sommaire, se continuait par une souveraine grandeur quand on avait une fois pénétré dans le vaisseau. Il offrait alors, par une alliance rare et singulièrement enveloppante, autant d'ombre à la méditation que de lumière à l'extase. L'ombre par les combinaisons de la puissante ossature des membres à la fois robustes et élancés. La lumière par les jours amplement ouverts entre toutes les parties de cette construction grandiose.

Nous avons vu qu'aux trois portails, en guise de tympans, s'épanouissaient, sous la joaillerie des archivoltes, autant de rosaces ajourées. Broderie vues de l'extérieur, elles étaient, de l'intérieur, ruissellement de transparente et lumineuse couleur. Et au-dessus d'elles, encore la rose majeure, reposant elle-même sur une large frise scintillante, déversait sa cascade de rayons. Entre les contreforts, tout au long de la nef, aux parois des chapelles, les hautes et larges baies continuaient ce prestige qui avait été une des conquêtes de l'architecture gothique ; enfin les deux roses du transept, avec leurs dominantes de rubis au midi, d'azur au nord, achevaient triomphalement cette immatérielle symphonie. Telle était la part de la lumière. Quant à la part de l'ombre, qui se jouait entre les piliers, tombait des voûtes augustes, se condensait dans les profondeurs des chapelles et dans l'émouvant promenoir de l'abside, elle ne formait point des retraites isolées, et sans transition. En réalité, tour à tour l'ombre pénétrait la lumière et la lumière venait se reposer dans les grandes ombres.

On ne saurait trop redire que l'architecture gothique, grâce au principe de la croisée d'ogives et au système des contreforts et des arcs-boutants, avait permis de procurer aux hommes le spectacle d'une élévation sans pareille. Toujours, toujours plus haut, telle avait été l'admirable possibilité. C'est ainsi que les grandes cathédrales de France, échelonnées sur un espace d'au moins trois siècles, se tenaient en une ronde surnaturelle, ainsi que les muses antiques. Grâce aux progrès sans cesse et insensiblement accomplis, Chartres s'enchaînait à Paris, Reims à Chartres, Amiens à Reims, Beauvais à Amiens, sans compter les anneaux d'or qui reliaient ces joyaux suprêmes et nombre d'autres, comme eux inappréciables.

La division ternaire que nous avons analysée au dehors, et de bas en haut, nous la retrouvons dans l'intérieur, avec la même admiration, aussi bien en hauteur qu'en superficie. En surface, c'est, tout d'abord : la nef principale et les deux collatéraux ; puis, à un autre point de vue, la nef, le transept, le chœur avec son abside. La nef,

très longue par rapport au chœur ; le transept comme prolongé en un spacieux enveloppement du chœur, de telle façon qu'en cette partie du temple on se croit arrivé dans une majestueuse clairière. En hauteur, la division, accusée surtout dans la nef, s'indiquait ainsi : les piliers et les belles arcades qui s'ouvrent entre eux sur les bas côtés ; puis le triforium aux colonnettes multipliées ; et enfin l'étincelante muraille des verrières, supportant la voûte où les faisceaux de nervures, d'une finesse extrême, partant des chapiteaux, vont s'entrelaçant comme en une corbeille souplement tressée.

Ces piliers qui, comme Atlas, portent un monde, sont d'une invention superbe, la coupe figurant un quatre-feuilles, la base offrant un siège aux pèlerins, et surtout les chapiteaux d'une diversité étonnante, répertoire de chefs-d'œuvre en l'art décoratif.

Enfin, pour compléter le trésor sculptural de la cathédrale, encore une création particulière à Reims, aussi originale presque et aussi captivante que la phalange ailée répartie autour de l'édifice. C'est du contre-portail que nous voulons parler. Au revers de la grande façade, la muraille était ciselée, du haut en bas, de personnages apparaissant dans sept étages de niches trilobées, toutes reliées entre elles par un opulent tapis de feuillages, à faire le désespoir du plus habile orfèvre. Là c'était encore tout un livre, et par suite tout un monde. Il aura fallu attendre la destruction d'une partie de ces statuettes où s'affirment les génies les plus divers, et, de façon absolue, le *génie*, pour que l'on commençât à se rendre compte que, si les frises et les métopes du Panthéon sont devenues un des trésors de l'Univers, les sculptures placées au revers du portail de Reims ne méritent pas moins, une fois faite l'horrible « part du feu » et quoique tardivement, de le devenir à leur tour.

Il nous faut quitter à présent, après l'avoir à peine entrevue dans son éblouissement, la basilique de Reims pour assister à son assassinat. Ici, disons adieu à nos émotions évanouies, à nos souvenirs si beaux auxquels une vision tragique, douloureuse, se substitue. C'est un procès-verbal de la plus stricte rigueur dont le devoir nous est dicté, phase par phase, par les accusés eux-mêmes.

Le 12 septembre 1914, après une occupation dont les rapacités et les sévices ne sont pas de notre domaine, les Allemands, battus à la Marne, quittent Reims, et, le 13, nos soldats y font leur rentrée. Le même jour, des obus tombent déjà sur un des faubourgs de la ville, vers le nord. Les habitants, entièrement à la joie de fêter nos combattants, ne s'émeuvent qu'à peine. Ce n'est pas la première fois qu'ils connaissent les projectiles allemands.

Le 3 septembre, les envahisseurs avaient pénétré dans la cité en la personne de leurs intendants réquisitionnaires. Le 4 au matin, des obus s'étaient abattus sur les quartiers compris entre la cathédrale et la Porte de Paris, sur le signal donné par une automobile blindée. Il a été démontré que ce premier bombardement, quoique pratiqué un peu en dehors de l'heure concertée, était destiné à frapper de terreur les Rémois et à préparer un cadre d'effroi à l'entrée triomphale des régiments commandés par le général von Suckau. Le résultat avait été à souhait !

Toutefois alors la cathédrale n'avait pas encore été touchée. Elle avait été, en

revanche, *avertie,* si l'on peut dire, et de la plus formelle façon. Des obus étaient tombés, en cercle mathématiquement tracé, tout autour d'elle : rue du Trésor, rue Robert-de-Coucy, rue du Cloître et place du Parvis. Les ecclésiastiques de Notre-Dame crurent que l'édifice s'écroulait. Le vaisseau était plein de fumée. Des barres de fer des vitraux, descellées, furent projetées jusqu'au milieu du chœur.

Notons que, en même temps, l'église Saint-Remi avait été assez gravement éprouvée quant à ses vitraux.

Malgré cela, le 14 septembre, la cité entière, le commandement militaire, personne enfin ne voulait croire à la possibilité d'un attentat déterminé contre la cathédrale.

Pendant quelques jours, malgré la violence du bombardement quotidien de la ville, cette opinion trop favorable parut mériter quelque créance. Ce fut le 18 que les *obus incendiaires* commencèrent à tomber, ravageant des quartiers entiers. Le 19, l'entreprise s'attaqua nettement, définitivement au sublime édifice.

Des Allemands illustres avaient prédit et célébré d'avance cette victoire. En 1814, le célèbre professeur de théologie Goerres avait écrit : « Réduisez en cendres cette basilique de Reims, où fut sacré Klodowig, où prit naissance cet empire des Franks, faux frères des nobles Germains ; incendiez cette cathédrale ! » Henri Heine avait ironiquement annoncé que Thor (qui est au fond un des « vieux dieux » allemands) fracasserait avec son marteau les cathédrales françaises, en poète qui ne professait pas de tendresse à l'égard de ses compatriotes, mais ne s'émouvait pas non plus de cette trop clairvoyante prophétie au sujet de ses hôtes.

Mais, quoique sans doute la littérature allemande soit plus riche que nous ne pensons en expressions de ces sentiments qui régnèrent toujours au fond de l'âme germaine, nous pouvons nous borner à mettre en relief ce fait que la destruction de Reims fut immédiatement décidée par le « haut commandement » dès les premiers jours de l'entrée en campagne. Rien ne prévaudra contre ces cyniques aveux du *Berliner Tageblatt* (5 SEPTEMBRE 1914) : « Le groupe occidental de nos armées de France a déjà dépassé la seconde ligne des forts d'arrêt, sauf *Reims, dont la splendeur royale, qui remonte au temps des lis blancs, ne manquera pas de crouler en poussière bientôt sous le coup de nos obusiers* » ; ni contre cet autre passage d'un grand journal viennois publié au moment où commençaient les opérations contre Reims : « D'après nos renseignements, les Français ont défilé derrière la cathédrale plusieurs batteries, *sachant* que la magnanimité des Allemands empêcherait toute riposte pouvant porter atteinte à ce monument. Au cas où la cathédrale de Reims aurait à souffrir d'un bombardement, *l'armée française en serait seule responsable.* » Ainsi les ennemis avaient préparé la litière de leur mensonge.

Nous allons voir dans un instant que tous les prétextes soi-disant militaires qui seront invoqués une fois le méfait commis ont été chassés de l'histoire par la parole d'honneur de prêtres et de généraux français. Mais il aurait manqué une note à l'expression de la réelle pensée allemande : la joie d'avoir détruit. Deux notes, même : la joie du mal, et la dénégation de l'avoir voulu et commis. Un *poète* — que n'existe-t-il un autre mot pour désigner les poètes de cette sorte, ô Poésie ! — Rudolf Herzog, célébra

dans le *Berliner Lokal Anzeiger*, en cette ode que nous avons citée et qui fut également reproduite par la *Badische Landeszeitung*, l'exploit de sa patrie : « *Les cloches ne sonnent plus dans le dôme aux deux tours. Finie, la bénédiction! Nous avons fermé avec du plomb, ô Reims, ta maison d'idolâtrie!* » La popularité même de cette action de grâces prouve qu'il ne s'agit pas seulement d'une manifestation d'opinion d'un exalté et d'un isolé.

Quant au mensonge, nous venons de le prendre en flagrant délit, avec l'alibi préparé à l'avance et trahi inconsciemment par la presse. Nous allons plus loin le trouver officiellement endossé par le chancelier au « chiffon de papier », Bethmann-Hollweg. Ce n'est qu'un peu plus tard, lorsque les plus hauts représentants, dans les pays civilisés non inféodés à l'Allemagne, de la véritable intellectualité, eurent manifesté leur indignation, que les « savants » et les « lettrés » allemands, genre Paul Clemen et Grautoff, furent chargés de composer leurs apologies de la culture, et d'enchainer des arguments spécieux.

Mais cette démonstration, nous la faisons uniquement parce que rien ne peut étancher la soif de vérité pure, — c'est même sa naïveté, mais une naïveté sainte! — cette démonstration, faisons-le remarquer avec toute l'énergie possible, depuis longtemps les Allemands la bombardèrent, en poursuivant, en redoublant à cent et cent reprises, la cathédrale devenue leur otage et l'objet de leur fureur. Rien ne demeure, trois ans après les premiers et terribles coups, ni des contre-protestations officielles, ni des plaidoyers officieux, — rien que le mensonge, l'hypocrisie et l'opiniâtreté à achever la besogne.

Dès le 27 septembre 1914, une commission ministérielle, présidée par M. Dalimier, sous-secrétaire d'État des Beaux-Arts, et comprenant MM. Paul Léon, chef de la division des services d'architecture, Bœswilwald, inspecteur général des bâtiments civils, Girault, Genuys, Puthomme, etc., se rendait à Reims et, par une constatation minutieuse, mettait au point la protestation solennelle du Gouvernement français auprès des puissances.

On se rappelle que cette protestation était ainsi conçue : « Sans pouvoir invoquer même l'apparence d'une nécessité militaire, pour le seul plaisir de détruire, les troupes allemandes ont soumis la cathédrale de Reims à un bombardement systématique et furieux. A cette heure la fameuse basilique n'est plus qu'un monceau de ruines. Le Gouvernement de la République a le devoir de dénoncer à l'indignation universelle cet acte révoltant de vandalisme qui, en livrant aux flammes un sanctuaire de notre histoire, dérobe à l'humanité une parcelle incomparable de son patrimoine artistique. »

Dans cette protestation si digne et si véridique, les Allemands ne manquèrent pas de relever l'expression : un monceau de ruines, et suivant leurs procédés habituels d'en conclure à démentir tous les faits allégués. Lorsque l'on se rend compte de l'effroyable cataclysme, bombardement sans relâche par obus fracassants et obus incendiaires, écroulement d'énormes blocs de pierre, effondrement de l'immense toiture parmi les torrents de flammes, entassements de débris incandescents au pied de la cathédrale entourée de fumée, on n'éprouve aucun étonnement à voir employer cette expression : monceau de ruines, puisqu'elle rend l'impression exacte des premiers moments, et traduit notre indignation et notre désespoir, partagés par tout ce qu'il y a de nobles esprits dans le monde.

Des meurtriers ont-ils d'ailleurs jamais été admis à discuter le nombre et la gravité

des blessures qu'ils ont délibérément infligées, de toutes leurs forces, à la victime? Et lorsqu'ils lui ont crevé les yeux, meurtri les membres, arraché ce qui faisait le charme et la beauté du visage, s'ils s'écrient triomphalement : « Vous voyez bien qu'elle n'était pas tout à fait morte. Vous en avez donc menti ! » — lorsqu'ils l'ont noyée dans les flammes, et qu'ils invoquent cette justification : « C'est sa faute! Pourquoi portait-elle une robe inflammable? » ne doit-on pas dire que leur démenti, forme plus grave du mensonge lui-même, ne fait qu'aggraver leur crime?

Succédant immédiatement à ce trop légitime appel au jugement du monde entier, le rapport relatant la visite du 27 septembre complétait et confirmait cet appel dans les termes suivants :

« ... Toutes les habitations aux alentours immédiats sont éventrées et incendiées, et au milieu de ces ruines, la cathédrale a été frappée d'une trentaine de projectiles qui, par leur choc et leur explosion, ont broyé la pierre, brisé les vitraux et mis le feu à tout ce qui pouvait brûler.

« Les projectiles, dont les éclats ont atteint tout l'ensemble du monument, ont frappé principalement la partie supérieure de la tour nord, écrasant l'angle d'une tourelle, traversant la paroi de la tour, en exerçant une poussée sur les assises voisines au point de les déplacer; l'un d'eux a enlevé la branche supérieure d'une volée d'arc-boutant, un autre a broyé la pierre d'un glacis des baies de la tour, un autre a éventré une cage d'escalier dont les marches ont été coupées, un autre encore a renversé une partie de balustrade de la façade principale sous la rose, etc., etc.

« C'est l'incendie allumé par les obus qui a causé les plus graves dégâts : il ne reste pas apparence de toiture sur la nef, les transepts, le chœur, l'abside, les bas côtés; seules quelques chapelles ont conservé leur couverture; tout le reste a été réduit en cendres, charpentes, ardoises; partout les plombs sont fondus, les fers tordus.

« Tout cela s'est effondré sur les voûtes qui ont évidemment souffert du contact du feu, mais n'ont pas été rompues.

« Par contre, les pierres avoisinantes de la grande galerie qui couronne les murs, des galeries de circulation au bas des grandes verrières, sont éclatées et calcinées.

« Le beffroi a été la proie des flammes; les cloches, tombées sur la voûte inférieure sans l'écraser, sont en partie fondues; les abat-sons sont restés intacts.

« Une circonstance imprévue a aggravé le mal sur les faces nord et ouest de la tour nord. Il existait sur les deux faces un échafaudage construit au mois de juillet dernier pour la restauration des maçonneries de cette tour. Les flammes produites par l'incendie de cet échafaudage, poussées sur les parois par le vent, ont complètement corrodé la pierre, faisant tomber une partie des statues qui décoraient le portail ouvert sous cette tour, ainsi que les voussures des arcs qui se développent au-dessus de la porte et que couronne un gable dans lequel est représenté la Crucifixion. Ces dégâts s'étendent aux pinacles qui surmontent les contreforts et jusqu'à la galerie des Rois.

« Le côté droit de ce portail a été moins atteint; les autres portails n'ont été que peu touchés par les éclats d'obus.

« Dans l'intérieur de l'édifice, on avait déposé des blessés allemands sur des couches

1. *Reims. Archevêché.* — 2. *Eglise Saint Remi de Reims après réparations provisoires de l'abside.*
3. *Hôtel de Ville : vue prise de la rue Colbert après l'incendie de mai 1917.*
4. *Eglise de Prunay.* — 5 et 6. *Eglise de Cauroy-lès-Hermonville.*

(*Notes [illegible] M. R[illegible] R[illegible]*)

1. [illegible] — 2. [illegible] de Cormicy. — 3. Clocher de l'église de Saint-Thierry. — 4. Église de Thil.
5. [illegible] de Villers-Franqueux. — 6. Église de Bétheny.

(Cliché [illegible] photographique de l'Armée.)

de paille. Les obus ont mis le feu à cette paille, faisant éclater la mouluration des bases des piliers de la nef, embrasant les tambours des portes et les portes elles-mêmes. Cet incendie a détruit les statues placées dans les niches de la face intérieure de l'église, à droite et à gauche de la porte du portail sud. Enfin les verrières ont toutes eu à souffrir de l'explosion des projectiles, des éclats qui les ont traversées ; la moitié de la rosace supérieure a été vidée de ses vitraux ; les parties ajourées au-dessus des portails nord et sud ont été vidées ; la rosace au-dessus du portail central n'a été que criblée.

« En résumé, la cathédrale est défigurée dans ses lignes et dans les détails de sa décoration ; si sa construction puissante a résisté en partie au choc des projectiles, on ne refera jamais ses admirables sculptures, et elle portera éternellement la marque d'un vandalisme qui a dépassé l'imagination. »

On a beaucoup discuté au sujet de l'échafaudage de la tour nord. Ces discussions, à la vérité, demeurent sans objet quant à la culpabilité allemande. N'est-il pas évident, en effet, que s'ils avaient eu un but simplement militaire et si leur intention de détruire la cathédrale n'avait pas été formelle, voulue, étudiée à fond, ils n'auraient pas employé les obus incendiaires, connaissant tout comme nous l'existence de ces charpentes? La nature même des projectiles, de nulle raison s'il s'était agi simplement de détruire de soi-disant postes d'observation ou de réduire à néant les prétendues formations d'artillerie autour de la cathédrale, est la preuve accablante du dessein, de l'unique dessein de ce bombardement.

Au surplus, il est absolument nécessaire d'insister sur ce point : *L'échafaudage ne fut qu'un des foyers d'incendie ; il y en eut au moins quatre autres. Au cours de l'heure abominable pendant laquelle ce déluge de feu s'abattit sur la cathédrale, échafaudage comme le reste, des bombes incendiaires frappèrent le toit en plusieurs points, et, lorsque l'on sait la précision avec laquelle s'opèrent les tirs, il n'est pas contestable que ces points avaient été raisonnés et choisis. Le plus fort des incendies ne fut pas celui de l'échafaudage, mais celui de l'immense toiture à laquelle le feu fut mis spécialement, et notamment par l'abside.* L'ABSIDE BRULAIT DEJA (nous dit le plus autorisé de tous les témoins) QUE LA GRANDE NEF NE FLAMBAIT PAS ENCORE.

Rien que par cet ensemble de faits le procès est déjà jugé, même en ne tenant pas compte de toute la longue suite des attentats complémentaires qui devaient se succéder plus tard.

Ce fut l'opinion, dont on ne saurait tenir trop de compte, d'un autre témoin irrécusable par son caractère, son talent, sa nationalité même (car alors les États-Unis étaient neutres), le grand architecte américain M. Whitney Warren. Dans son mémoire adressé à l'Institut dont il est membre, M. Warren, le 30 octobre 1914, formulait ses constatations et son accusation en ces termes :

« S'il reste quelque chose du monument, cela est dû à la construction solide de ce que j'appellerai la carcasse de la cathédrale, et non, j'en suis fermement convaincu, à un désir des Allemands d'épargner le monument. Les murs et les voûtes sont d'une solidité qui défie même les engins modernes de destruction, car le 24, lorsque le bombardement fut repris, trois bombes tombèrent sur la cathédrale, mais les voûtes résistèrent merveilleusement et ne furent même pas perforées.

« Si la cathédrale d'Amiens avait subi le même sort, les voûtes auraient sans aucun doute cédé par suite de la légèreté de leur construction ; les arcs-boutants se seraient écroulés, entraînant la destruction des murailles, et il ne serait resté qu'une masse de pierres informes (1), à l'exception peut-être des ruines des tours. Si donc il reste quelque chose de la cathédrale de Reims, je considère que cela est dû uniquement à la solidité de la construction et non au désir de l'ennemi de sauver le monument d'*une destruction totale, qui était voulue*. La cathédrale domine le reste de la ville, et il aurait été facile d'en éviter la destruction étant donnée l'inutilité de semblable mesure contre un monument servant en outre d'hôpital... La seule explication que l'on puisse donner de cette profanation est une rage de destruction qui semble avoir frappé une partie de l'armée assiégeante. »

Les résultats de ces premiers et barbares bombardements firent subir à l'art des pertes qui ne pourront jamais être réparées. On ne peut, en effet, refaire l'œuvre des grands imagiers des XIIIe et XIVe siècles. La copie la plus exacte d'après les meilleurs moulages ne donnerait jamais qu'un pâle équivalent de ces chefs-d'œuvre ; le caractère intime, la marque personnelle du travail, la qualité spéciale, indéfinissable, incontestable pourtant, que les âges ont donnée au bloc de pierre tel qu'il est sorti des mains de l'artiste frémissant de joie, cela ne peut être ni remplacé ni répété.

Sans cela, comme il est tout ce qu'il y a de plus aisé de refaire un fac-similé absolument exact de la *Vénus* de Milo ou de la *Victoire* de Samothrace, — cette tâche étant affaire de praticien, — ces copies « à s'y tromper » qui ne tromperaient pas un seul œil délicat, seraient des chefs-d'œuvre égaux en beauté et en valeur aux deux grandioses figures de notre Louvre.

Voici un état sommaire, à défaut de celui qui ne pourra pas être définitivement détaillé avant des années, des principales dévastations qu'avait, rien que dans cette première phase, subies l'art de Reims.

A la tour nord, les niches à pinacles qui surmontaient les contreforts avaient été violemment ébréchées. Les deux admirables statues qu'elles abritaient, ravagées, brûlées, semblaient conserver leur forme en dépit de leurs écorchures, mais elles sont vouées à s'effriter totalement. Le grand *Goliath* debout à droite et auprès de la rose principale avait disparu, ainsi qu'une statue dite de *David* placée au-dessous. Donc la partie calcinée par l'échafaudage aurait très probablement, s'il n'avait pas existé, subi le même sort que ces deux figures colossales.

Dans la région même de la grande rose, les nombreux petits groupes de la voussure ayant trait à l'histoire de Salomon avaient été broyés.

Au gable du portail de gauche, les personnages de la *Crucifixion* avaient été tous plus ou moins gravement mutilés, ainsi que ceux du pylône attenant à ce portail et que les cariatides qui de part et d'autre supportaient les gargouilles. A droite, une superbe statue, représentant un des fleuves du Paradis, avait été décapitée.

De ce portail même, les voussures avaient perdu un grand nombre de leurs remar-

(1) Le « monceau de ruines » qu'à la première heure il n'y avait que trop de vraisemblance à déplorer

quables petits sujets. Quant aux ébrasements, c'est là surtout que le dommage avait été affreux et les plus nobles créations de l'art anéanties. Les statues de *saint Remi,* de *saint Thierry,* de *sainte Clotilde,* avaient été soit broyées, soit défigurées, soit même transformées en masses ne conservant plus forme humaine.

Le groupe de saint Nicaise et des deux anges avait été également éprouvé. Les draperies étaient arrachées par larges pans. L'*Ange* au célèbre sourire avait été décapité, et quoique les fragments en aient été partiellement retrouvés et rassemblés avec sollicitude par M. Antony Thouret, c'était une création sans pareille qui s'évanouissait. Autre merveille de grâce, la statue de la *Reine de Saba* était anéantie et les figures voisines très endommagées. Également des blessures n'avaient pas été ménagées aux acteurs de la *Présentation au Temple.* Au portail central, la grande *Vierge* du trumeau avait été violemment outragée et nombreuses aussi étaient là les mutilations.

Dans la partie architecturale, à l'extérieur, ce n'étaient qu'érosions plus ou moins profondes de la pierre, que colonnettes de marbre des pinacles brisées, et risquant de ne plus retenir vers l'abîme leurs dais et les anges qu'ils abritaient.

A l'intérieur, les flammes avaient consumé les tambours en bois sculpté, riche ouvrage du XVIIe siècle, et le désastre avait fait périr un grand nombre des statuettes dans la partie inférieure du magnifique contre-portail dont nous avons dit tout à l'heure l'inégalable beauté.

Quant aux vitraux, qui ne sont pas refaisables dans l'intense splendeur de leur antique coloris, formé de gemmes dont le secret n'a plus été retrouvé, presque partout ils s'étaient volatilisés ou émiettés, et leurs grandioses enluminures étaient évanouies à jamais.

De la toiture couverte en plomb et de la prodigieuse *forêt,* la charpente qui la soutenait depuis le XVe siècle, il ne restait plus que des cendres, quelques ferrailles tordues, et du métal qui, lorsqu'il n'avait pas traversé les voûtes en pluie incandescente, s'était figé en fantastiques larmes.

Dans la tour, les cloches avaient été précipitées. Cette tour elle-même avait été frappée ainsi que la tourelle adjointe. Elle devait être l'objet d'autres tentatives plus tard.

Ainsi le malheur avait été immense, incalculable. Mais nous devons laisser un moment la cathédrale pour enregistrer d'autres illustres victimes. Nous n'y reviendrons que trop tôt pour y retrouver de nouveaux sujets de stupeur.

En premier lieu, un trésor magnifique avait partagé le sort de la cathédrale : le *Palais archiépiscopal,* devenu un des musées archéologiques de la vieille France les plus riches en œuvres et en souvenirs.

Ce palais, qui avait été en partie reconstruit en 1690 par Robert de Cotte sur l'emplacement de l'édifice gothique, conservait de somptueux appartements, une Chapelle Palatine du plus pur style du XIIIe siècle, et toute une suite de bâtiments contenant le Musée.

La salle du Tau, notamment, était admirée pour ses nobles proportions, sa cheminée gothique, et les tapisseries qui provenaient des ateliers, célèbres à Reims, de Pepersack (XVIIe siècle).

Dans les bâtiments de l'ancien archevêché se trouvaient : 1° la Bibliothèque du cardinal Gousset; 2° le musée historique rémois, répertoire considérable de meubles, d'objets religieux, d'accessoires de la vie, d'insignes, de brevets, de documents de toute sorte permettant de reconstituer les fastes et les mœurs de la province à travers une longue suite de siècles; 3° les riches collections préhistoriques de la donation Bosteaux ; 4° les collections ethnographiques non moins remarquables données par Guelliot. Tout ceci ne donnant qu'une idée bien incomplète de l'importance et du prix d'un tel ensemble.

Il a péri tout entier. On ne peut pas considérer ce désastre seulement comme une conséquence, un prolongement de l'incendie de la cathédrale. Sans doute, il devait être ravagé par les flammes et il le fut. Mais on ne saurait trop insister sur ce point qu'il fut spécialement bombardé, et que ce *bombardement fut un acte indiscutable de vandalisme. Le Palais de l'Archevêché reçut vingt-quatre obus, méthodiquement envoyés de dix en dix mètres.*

De la salle du Tau, il ne resta que les murs noircis. Quant au musée, les étages s'effondrèrent l'un sur l'autre, et bien rares auront été les objets ou même les fragments d'objets que l'on aura pu retrouver dans l'amas des décombres.

Par une bonne fortune bien rare, et presque inexplicable, le musée des Beaux-Arts situé rue Chanzy, à peu de distance du groupe de la cathédrale, fut épargné, à la réserve d'un obus qui traversa la salle Vasnier et endommagea un petit nombre de peintures. Les riches collections de tableaux anciens et contemporains purent être plus tard sauvées et mises en sûreté. De même, dès la première heure, la vigilance du sous-secrétaire d'État des Beaux-Arts avait pu, juste à temps, soustraire à la destruction certaine, avant l'occupation allemande, l'inestimable trésor des tapisseries de la cathédrale. C'est pour répondre, en passant, et sans insister futilement, à l'accusation plus absurde encore que perfide des Allemands, quant à l'indifférence de la France envers ses trésors artistiques. Toutes les fois qu'elle n'a pas été terrassée, prise à la gorge ou foulée par la botte germanique, comment n'aurait-elle pas eu le souci de sauver les bijoux de famille qui font son prestige et sa fierté, les grandes leçons d'art qui lui forment toujours de nouvelles générations de talents?

Un édifice, dans Reims, n'était guère moins digne d'admiration que la cathédrale elle-même, et par son antiquité, et par ses souvenirs, et par la grandeur de son style. C'est de la *Basilique Saint-Remi* que nous voulons parler.

Du XIe siècle quant à sa nef et à son transept, construits sous l'abbé Thierry; du XIIe, quant à la majestueuse façade et au chœur édifié sous l'abbé Pierre de Celles, qui fit également surélever le transept et la nef; du XVIe siècle commençant, enfin, par l'addition de la façade flamboyante du transept méridional, grâce à Robert de Lenoncourt, abbé de Saint-Remi, puis archevêque de Reims; cet admirable monument offre une impression de grandeur, de simplicité, de recueillement tout à fait particulière. Il doit ce fort et imposant effet à la magnifique distribution des tribunes régnant tout le long de ses bas côtés, et du triforium qui, en outre, complète pour le chœur l'aspect d'une immense corbeille mystique. Les vitraux les plus précieux, principalement de la fin du XIIe siècle et du XIIIe, rehaussaient de leur féerie cette robustesse.

Cette grandiose basilique, si paisible, si vénérable, *était éloignée de toute opération,* de toute vraisemblance d'opération militaire, doublement éloignée, puisqu'à ses côtés l'hôpital civil accouplait, pour les rendre tous deux plus sacrés et les désigner inviolables, l'asile de la souffrance à la maison de la prière. Si elle fut atteinte, ce ne fut pas par un hasard malheureux, ni pour aucune des raisons que la guerre est censée rendre légitimes. Elle fut frappée à dessein, non pas une, mais plusieurs fois, avec une ferme volonté de la détruire. Et cette volonté put s'applaudir du double résultat, puisque, comme nous le verrons plus loin, l'hôpital fut sauvagement bombardé et détruit, et que Saint-Remi reçut les plus graves dommages encore aggravés par l'effroyable orgie destructive du mois de mars 1917.

Dès les premiers temps des bombardements, Saint-Remi eut ses splendides vitraux très ravagés, notamment par un obus qui pénétra dans la partie supérieure du transept sud. Ceux du portail de ce côté, d'une suprême beauté, furent pulvérisés. Ceux de la nef latérale de droite également. L'abside, surtout, fut éprouvée d'une façon effroyable par un énorme projectile qui éventra une des chapelles et fit s'effondrer une vaste partie de la toiture. La chapelle des fonts baptismaux fut endommagée par les éclats.

Nous verrons plus tard de quelles autres épreuves eut à souffrir le noble et infortuné sanctuaire. Mais, dès à présent, nous devons compléter la liste des pertes les plus regrettables pour l'art que les bombardements de vengeance multiplièrent dans Reims.

La très intéressante *église Saint-Jacques* (XIIIe siècle avec abside du XVIe, belles chapelles de la Renaissance et clocher du XVIIe) avait reçu des atteintes qui, au cours de 1915, de 1916 et 1917, devinrent plus sévères.

La pittoresque maison, dite des « Musiciens » à cause des statues de ménestrels qui décoraient sa façade, fut endommagée.

Un hôtel des plus remarquables, dit la « Maison du Marc », ravissante demeure de la Renaissance, avec, à l'intérieur, un des plus beaux plafonds du XVe siècle que nous eussions conservés jusqu'alors, fut réduit à un pitoyable état.

Deux autres maisons anciennes, — et il y en aurait maintes autres encore à déplorer, — l'une rue de la Grue, l'autre rue Eugène-Desteuque, dite Hôtel Hourlin, furent également parmi les premières victimes.

Bien que la perte soit considérable, matériellement, nous n'appuierons pas sur les effets du bombardement qui détruisit le *Théâtre,* la *Sous-Préfecture,* le lycée de jeunes filles et encore d'autres nombreux édifices modernes. Ces constructions, par rapport à la cathédrale et à Saint-Remi, ne seraient pas considérées ici comme ayant une valeur artistique assez haute et assez éprouvée.

De même, d'autres, qualifiés pour cela, feront ressortir dans le grand détail les incalculables pertes que nous aura fait subir la destruction, non moins calculée que tout le reste, de *toutes* les usines et maisons de commerce dont, pour être bien sûrs de n'en point laisser une pierre (après les avoir pillées pendant leur séjour), les Allemands s'acharnèrent à écraser les principaux quartiers pendant des mois et des mois.

De même encore, d'autres auront mission de dénombrer les hôpitaux, ambulances et couvents, sur lesquels, parfaitement informés, les Allemands eurent fréquemment la cruauté de tirer.

Mais, avant de revenir plus à fond sur le martyrologe de la cathédrale, nous avons encore à enregistrer la ruine d'une des plus belles parties de la ville et qui en faisait un des charmes. La superbe *Place Royale,* aristocratique et complet décor du XVIIIe siècle (plans de Legendre, 1759), avec ses maisons à arcades couronnées par une élégante balustrade, certaines, comme l'Hôtel des Fermes, rehaussées de bas-reliefs, fut promptement transformée en une sinistre rangée de façades ébréchées et noircies, derrière lesquelles le néant.

Pendant les mois d'octobre et de novembre, tout en continuant à bombarder assez fréquemment (le 18 octobre et le 25 novembre, entre autres, les recrudescences furent assez graves), les Allemands se préoccupent encore de se disculper, de discuter devant le monde civilisé, de convaincre les neutres, de rejeter, auprès du Pape, la responsabilité du sacrilège sur les Français eux-mêmes. C'est le moment où les professeurs Clemen, Curlitt, etc., répandent leurs mémoires, défendent par des arguments spécieux, et dont la lourde ironie est assez mal déguisée, l'Allemagne de l'accusation de vandalisme.

En même temps, à la vérité, les porte-parole du militarisme pur, les Disfurth, les von Bissing, les Heeringen, font entendre une note singulièrement plus cynique. Les poètes du pangermanisme, comme Rudolf von Herzog, célèbrent dans leurs strophes la chute de la « maison d'idolâtrie ».

Et bientôt, il ne s'agira plus ni des discussions, ni des excuses, ni des sauvages manifestations de joie, ni du rejet de l'accusation sur la victime. Les bombardements vont reprendre, et désormais se poursuivre avec un acharnement, une abondance incroyables. Et ainsi les Allemands *dévoilent inconsciemment leur système* qui est de mentir et de nier tout d'abord, puis, lorsque la discussion est ainsi considérée par eux comme close, ou bien qu'ils pensent que l'attention du monde est reportée sur d'autres événements, de reprendre exactement leur travail de destruction et de l'aggraver encore dans de plus vastes proportions.

Mais ils ne s'aperçoivent pas qu'en agissant de cette façon, ils écrivent eux-mêmes leur condamnation dans l'histoire. Ou s'ils le soupçonnent, ils s'en préoccupent peu, leur conviction, leur foi étant que l'histoire elle-même s'inclinera devant le plus fort. A l'heure actuelle, même les esprits les moins idéalistes, à l'exception des Allemands, se sont rendu compte que ce n'est pas un excellent calcul.

Le 30 octobre 1914, quoi qu'il en soit, le chancelier Bethmann-Hollweg crut encore devoir adresser à Rome, par l'intermédiaire de l'ambassadeur d'Allemagne auprès du Saint-Siège, une note accusant notre état-major d'avoir employé les tours de la cathédrale comme postes d'observation.

Le Gouvernement français avait déjà cependant démenti cette assertion dans des termes précis et de portée pratique, qu'il convient de rappeler ici.

« Pour justifier un nouveau bombardement de Reims, les Allemands ont allégué

que nous avons placé des observateurs dans les tours de la cathédrale, où ils prétendent avoir remarqué des signaux lumineux.

« C'est un nouveau mensonge. Il suffit d'ailleurs de se rendre compte de la situation pour constater que nous n'avons aucun intérêt à placer des observateurs dans les tours, à demi démolies du reste, et surtout à faire du haut de celles-ci des signaux lumineux.

« Toute la plaine de Reims peut être surveillée aussi bien, et à moindre danger, des hauteurs avoisinantes.

« En outre, si nous avions des observateurs dans les tours de la cathédrale, il aurait suffi de les munir d'un téléphone pour leur permettre de communiquer les renseignements qu'ils auraient pu recueillir, sans éveiller l'attention de l'ennemi. »

Mais il ne suffit pas encore de cette note si claire et qui va jusqu'à discuter une hypothèse gratuite. D'autres démentis vinrent de l'autorité militaire, ainsi que de la municipalité de Reims. Il en est un, enfin, qui tirait de la circonstance un caractère encore plus grave et plus décisif.

Pour répondre à la note de M. de Bethmann-Hollweg, et par conséquent pour la convaincre de fausseté auprès du chef suprême de l'Église catholique, M. l'abbé Landrieux, archiprêtre, vicaire général de la cathédrale de Reims, protestait dans les termes suivants, qui empruntent à son ministère, à la solennité de la circonstance, à l'engagement tout entier et sans restriction de sa parole et de sa conscience d'homme et de prêtre, enfin à l'autorité même à laquelle il s'adressait, une écrasante évidence, une lumineuse garantie de vérité, qui retombaient sur le mensonge allemand, d'une hauteur encore plus élevée que celle même des tours martyrisées.

« L'auteur de cette note, écrivait l'éminent ecclésiastique sacré depuis évêque de Dijon, a été induit en erreur par des informateurs ; et l'erreur est trop grosse de conséquences, étant donné surtout qu'on laisse entendre que la cathédrale déjà dévastée pourrait encore être maltraitée de ce chef.

« Témoin heure par heure de ce qui se passe dans mon église, je suis en mesure de rétablir les faits en parfaite connaissance de cause et j'ai le devoir de le faire.

« La note affirme que de nouveau, c'est-à-dire depuis l'incendie du 19 septembre, on a placé une batterie devant la cathédrale et installé sur une des tours un poste d'observation. Au nom de S. Ém. le cardinal-archevêque de Reims et au mien, j'atteste qu'à aucun moment il n'a été établi de batterie sur le parvis ni de poste d'observation sur les tours, et qu'il n'y a jamais eu ni de cantonnement ni de stationnement quelconque de troupes à proximité de la cathédrale. » (6 nov. 1914.)

Ainsi se refusant encore jusqu'au dernier moment à croire à la monstruosité voulue, le noble pasteur voulait admettre que les bourreaux de ses ouailles avaient pu « être induits en erreur ». Il pensait que la protestation et les explications dont son âme se faisait garante pouvaient éviter à la cathédrale d'être de nouveau maltraitée.

Chaque journée qui allait suivre désormais devait mettre à néant cette illusion trop généreuse que seul un Français demeurait capable de concevoir.

Il serait impossible de suivre toutes les étapes du supplice, tous les accès de frénésie des vandales. Dorénavant ils se sont justifiés à leurs propres yeux par le mensonge. La

cathédrale de Reims, à toute occasion, sera tantôt une cible pour les haines, tantôt un otage pour les déceptions. Chaque fois que nos troupes remportent un succès, les Allemands bombardent Reims. Chaque fois qu'une tentative allemande, guerrière ou diplomatique, échoue, ils bombardent Reims. Chaque fois, simplement, qu'il est question de Reims, ils bombardent Reims. Les Rémois en étaient arrivés, notant cette dernière sorte de coïncidences, à souhaiter que l'on ne parlât plus de leur ville.

Nous devons donc nous borner à n'enregistrer plus que les jours où la fureur de détruire ou bien l'impulsion de rancunes atteignent leur paroxysme. Le tableau n'en sera pas moins éloquent pour ne mettre en lumière que les points culminants.

Les mois de décembre 1914 et de janvier 1915 ne sont pas exempts de tribulations, mais février réveille le fléau, qui devient plus violent que jamais. Le détail de ces journées, ainsi que tous ceux qui vont suivre, est emprunté aux rapports officiels de l'architecte de la cathédrale, M. Max Sainsaulieu, qui ne s'absentant de la ville que pour de rares et rigoureuses nécessités de service, et demeurant dans le voisinage même de l'édifice, a constaté les résultats des méfaits quelques instants après qu'ils s'étaient produits.

Le *19 février* donc, dans l'après-midi, le bombardement se rapproche soudain de la cathédrale au lieu de demeurer diffusément sur les faubourgs. Pendant une demi-heure elle est *incontestablement* visée. Les points frappés, par leur groupement, le prouvent : la maison du Cardinal (à une largeur de rue de l'ancien Palais), l'hôtel du Lion d'or (vis-à-vis la façade même de la basilique); l'abside de la chapelle du palais archiépiscopal ; une maison rue du Cloître (à huit mètres des chapelles absidales), enfin l'angle d'un des plus puissants contreforts de la tour nord (angle nord-est). L'explosion a fait vibrer tout l'édifice lorsque l'obus a atteint ce dernier point.

En même temps, d'autres projectiles, tombant en nombre aux environs, à des distances plus ou moins proches, et causant mort d'hommes, démontrent que la cathédrale « a été cherchée ce jour-là ».

Pendant la nuit du dimanche au lundi, le bombardement, d'une extrême violence, emploie les obus incendiaires, ce qui ne s'était pas vu depuis assez longtemps. La cathédrale est touchée plusieurs fois, et le grand clair de lune qu'il fait cette nuit-là permet aux artilleurs de frapper à coup sûr. Elle est atteinte encore le lundi matin à 9 heures.

Les dégâts cette fois sont des plus considérables, même après l'attentat de septembre 1914. Voici les principaux points endommagés :

Le couronnement de la tour nord ; — la tourelle ajourée qui flanque cette tour au nord-est ; — la galerie haute, à la troisième travée, côté nord ; — les piles de la tour est du transept nord ; — le pignon du transept isolé par l'incendie ; — la voûte de la croisée du transept, qui est alors traversée ; — enfin un arc-boutant entre la troisième et la deuxième travée de la nef côté sud. Tout cela, sans compter de très nombreux éclats qui un peu partout égratignent la pierre, écornent des ornements, etc.

La provenance de ces obus était multiple : les uns étaient tirés de Berru, les autres de Nogent-l'Abbesse, d'autres enfin de Brimont. La simultanéité des tirs, l'identité du but

sont la preuve irrécusable de la volonté de viser la cathédrale et de lui porter les plus graves atteintes possibles.

Le *24 avril,* une autre tentative contre la cathédrale atteint le pinacle du quatrième arc-boutant de la façade sud : une des colonnes isolées est rompue vers le milieu du chapiteau.

Le *27 mai,* un accident se produit au portail de gauche. La tête de la grande statue de l'ébrasement de droite se détache et s'abat, sans cause apparente. Nous notons ce détail pour montrer combien la décoration sculpturale recèle de destructions encore latentes, et, pour ainsi dire, de germes de sa mort. De même que les gaz asphyxiants sur les êtres humains, les obus, sur les œuvres d'art, ont des effets à longue échéance. Qui sait combien de désastres déterminera le temps lorsque le moment sera venu de toucher à cet énorme et majestueux organisme ? Ils auront pour facteurs les commotions de l'ensemble, la dislocation cachée des parties, l'altération, impossible à contrôler, de l'intime contexture des matériaux.

Le *1er juin 1915,* au matin, « séance de bombardement » des plus sérieuses, sur le centre de la ville. La cathédrale est touchée deux fois.

Le premier obus arrive sur la tour nord avec une violence telle que l'obus ne laisse aucun fragment visible. « *Il a dû être pulvérisé en arrivant normalement contre une masse aussi résistante.* » C'était un projectile du plus gros calibre, car plus de la moitié de la tour a été longuement cachée par le nuage de fumée et de poussière.

Le deuxième obus atteint la façade sud de la tour est du transept sud, dans l'angle rentrant formé par le contrefort, à hauteur des arcatures aveugles qui sont sous la grande baie ajourée. L'engin est arrivé de biais, en provenance de Nogent-l'Abbesse, et il a occasionné de nombreux dégâts.

L'observation que suggère ce bombardement est conforme aux conclusions formulées par M. Whitney Warren et citées plus haut : le premier de ces deux obus, surtout, affirme la volonté manifeste des Allemands de détruire la cathédrale. Il s'est pulvérisé contre la masse puissante de ses assises. Sur Amiens ou sur Beauvais, l'effet destructeur aurait été décisif, effroyable.

Le *17 juin,* un obus de gros calibre atteint la tour dans des conditions à peu près identiques à celles de l'obus du 1er juin. La pile principale est très fortement touchée. Un pinacle est décapité, celui qui se trouve entre les quatrième et cinquième travées de la nef. Sur la façade sud, des obus atteignent la galerie haute, contre la tour sud, faisant sauter deux colonnettes et mitraillant tout le voisinage.

Au 4 juillet 1915, le rapport de l'architecte note que depuis quelque temps la cathédrale est « encadrée » presque chaque jour, à moins de cent cinquante mètres.

Le *19 octobre 1915* (nous sommes forcé d'abréger ces infernales éphémérides), la cathédrale, au cours d'un des plus violents bombardements qu'on ait subis, est de nouveau touchée dans la partie sculpturale du grand contrefort à gauche des portails de la principale façade. L'obus arrive par le côté de ce contrefort sur la masse de pierre, qui est quasi impénétrable. Mais on peut dire que l'intention des Allemands ne l'était guère. Au cours du même bombardement plusieurs projectiles sont tombés à quelques mètres de

l'édifice, l'encerclant mathématiquement : rue Robert-de-Coucy, Lion d'or, etc. Il est inutile de faire ressortir une fois de plus, de tout cela, l'évidente volonté de détruire, mais en même temps les bornes que rencontre parfois la plus acharnée et la plus perfectionnée malfaisance.

Passons encore des mois non exempts de fréquentes tortures.

Le *2 avril 1916*, bombardement des plus violents qui à plusieurs reprises dans la matinée et l'après-midi arrose la ville d'au moins six cents à huit cents obus. La cathédrale est de nouveau touchée trois fois. Un des obus tombe sur le contrefort de la sixième travée du bas côté sud. L'autre sur le contrefort de la première travée, côté nord. La chapelle absidale, qui est dans le prolongement du chevet, a été atteinte à la hauteur de sa corniche.

Beaucoup d'autres projectiles sont tombés dans les environs immédiats de l'église, venant des hauteurs de Berru et de Nogent-l'Abbesse. *Certains ont frôlé le haut des voûtes.*

Le même jour, l'église Saint-Remi avait eu sa part d'obus, ainsi que l'hôpital qui en a reçu trois, faisant des victimes ! Ils venaient de la direction de Nogent-l'Abbesse.

Par effet indirect de ce bombardement, ou par suite automatique des précédents un nouvel accident s'est produit à la grande façade occidentale. Au contrefort qui sépare le porche central de la tour sud, les dais, formant ligne de décoration au-dessus des grandes statues, se sont détachés et sont tombés en morceaux.

Ainsi, — et nous ne nous en tenons qu'aux dommages de cette catégorie les plus importants, — les effets meurtriers par contre-coup se manifestent déjà à diverses reprises. Tout donne à redouter qu'une époque vienne où ils se multiplieront de façon quasi torrentielle. En voici, dès maintenant, un des exemples les plus inquiétants qui se puissent trouver.

Un rapport du 19 juillet 1916 constate que les voûtes, jusqu'alors épargnées, malgré un bombardement antérieur qui les avait percées en un point du transept nord, commencent à devenir tellement saturées par les eaux pluviales que le danger, et très grand, s'annonce par suite du poids extrême et de la poussée qui pourra se produire, au delà de tout ce que la construction avait prévu. Et pourtant, littéralement martelées par les obus, ces voûtes avaient stupéfié les techniciens par leurs qualités de résistance, en dépit de la destruction totale de la toiture.

Depuis cette époque, les grandes pluies ont déterminé dans la nef désolée de véritables inondations. Il est possible de s'en faire une idée approximative par nos documents du service d'architecture. Quel spectacle lamentable ! Quelle impression d'un cataclysme, en même temps que d'une infamie transformant un lieu de magnificence en un lieu de gémissements !

Le 13 août 1916. Nous laissons un moment la cathédrale pour déplorer un des plus grands crimes artistiques que la guerre allemande ait commis depuis le début des attentats contre la basilique.

Un bombardement général allume plusieurs incendies dans la ville. L'Hôtel-Dieu, qui était installé dans les bâtiments de l'ancienne abbaye de Saint-Remi, est en grande partie brûlé. Presque toutes les charpentes sont consumées. Parmi les parties anciennes

les plus belles, la *Bibliothèque de l'abbaye, avec ses admirables boiseries Louis XIII, a été entièrement détruite. Le très bel escalier Louis XVI, à double révolution, a souffert considérablement. Sa toiture et son plafond à grandes voussures s'effondrèrent, s'anéantirent. Les chutes de charpentes causèrent les plus grands dommages à l'escalier de pierre. Le grand cloître, du XVIIe siècle, eut une travée détruite au début du bombardement.*

Si l'incendie ne consuma pas la basilique de Saint-Remi elle-même, cela fut dû aux puissants moyens de secours mis en œuvre. Remarquons en passant que cela suffit pour répondre aux insultantes ironies des Paul Clemen et des Grautoff, nous reprochant de ne pas même tenter de sauver nos œuvres d'art, bombardées par leurs héros. Comment aurait-on pu, dans les premiers temps de la guerre, organiser de tels secours, lorsqu'une poignée de citoyens courageux se prodiguait pour éteindre les incendies, ramasser dans les rues les vieillards, les femmes et les enfants massacrés!

Un vitrail de la rose dans la basilique Saint-Remi, déjà si éprouvée, fut détruit.

Le début de l'incendie fut causé par une bombe ignifère d'aéroplane, qui tomba *à environ vingt mètres* au nord de l'église. D'autres bombes incendiaires tombèrent en diverses parties de la ville, notamment place Royale. *Mais ce qui doit être retenu comme charge accablante pour l'accusation de barbarie, c'est que les abords immédiats de Saint-Remi et l'hôpital étaient bombardés par canons pendant les premiers temps de l'incendie.*

Les secours dont nous venons de faire ressortir l'organisation désespérée en furent même rendus des plus périlleux. Que devient, à quelque point de vue que l'on se place, la triste argumentation des avocats du vandalisme?

Mais il suffit de suivre, hélas! le fil des jours, pour que ces arguments s'effondrent, dans leur laideur, en même temps que s'effondre une nouvelle beauté de Reims.

Nous avons vu leurs protestations, leur intervention doucereuse auprès du Saint-Siège. Eh bien! sans avoir jamais, pour ainsi dire, négligé de temps à autre de s'exercer sur la cité martyre, voici que, le *28 octobre 1916, mille obus* tombent sur Reims, dont au moins cinq sur la cathédrale, et un sur l'Hôtel de Ville (Télégramme préfectoral).

Donnons, quant à la cathédrale, un aperçu des effets de ce bombardement. Elle est atteinte directement par un gros projectile, mitraillée par deux autres. Le premier fait explosion sur l'archivolte de la grande baie vide qui règne sur les verrières hautes (tour est du transept sud). Le choc est si violent qu'un phénomène déjà noté se produit : le projectile est réduit en miettes en venant frapper de front la masse de pierre. Il sera arrivé plusieurs fois, pendant ce long et prodigieux cauchemar, ce paradoxe : la cathédrale aura détruit les obus destinés à la détruire. Il faut en faire un mérite à Jean d'Orbais plutôt qu'aux artilleurs allemands. Mais ce ne sera pas la seule chose que la volonté de détruire Reims aura détruite chez la nation qui revendiquait la supériorité sur le monde entier.

Un second obus mitrailla l'extérieur de l'abside dans la région des fenêtres hautes, et principalement la première travée nord près de la fenêtre centrale. Un autre éclata au pied de la tour sud. *Plusieurs autres encadrèrent l'édifice d'aussi près et aussi régulièrement que possible :* la rue Robert-de-Coucy, l'abside, le chantier des travaux, etc.

Comment, dans ces conditions, peut-on prêter la moindre attention à cette opinion

que nous avons vue fréquemment circuler à diverses reprises, et sous un louche anonymat, d'après laquelle « l'Allemagne avait pris, auprès du Saint-Siège, l'engagement de ménager désormais la cathédrale »? Assertion qui était peut-être soufflée par l'Allemagne elle-même, et que rien n'a jamais confirmée; ou bien engagement qu'elle a tenu comme elle a l'habitude de les tenir.

Le *6 novembre 1916,* deux cent cinquante obus; un sur la cathédrale, un sur le Palais de Justice, son voisin immédiat, et par suite, sans doute à elle destiné. Trois obus causent de graves dégâts à l'École régionale des arts industriels. L'église Saint-Jacques en reçoit un sur le clocher; le lycée de jeunes filles, trois; l'hospice général, un.

Passons encore les bombardements à l'état chronique, pour arriver à une manifestation plus furieuse que jamais, et qui dépassera toute imagination.

En avril 1917, les Allemands témoignent ainsi leur joie au sujet de la retraite d'Hindenburg.

Le *4 avril,* c'est cette fois sur Saint-Remi qu'ils vont s'acharner, sans négliger toutefois la cathédrale. Cette vénérable basilique, qui semblait devoir être laissée enfin en repos après les désastres du mois d'août 1916 et après que l'hôpital voisin, détruit, pouvait être considéré comme sa rançon, reçoit des projectiles qui pouvaient déterminer sa destruction, et qui, par un hasard heureux, ne font que causer de graves dommages. Un obus de très gros calibre pénètre par une fenêtre du premier étage et proche de l'axe de l'abside (à la première travée nord-est). Il vient, de plein fouet, frapper la pile qui se trouve entre la deuxième et la troisième travée, et qui sépare les parties hautes. Cette pile perd plus de la moitié de sa section, et le reste est complètement disloqué. La colonnette située à l'intérieur vers le centre du chœur est brisée par la déformation. Cela occasionne une situation des plus critiques. Un autre obus arrive dans le mur est du transept nord, juste dans la dernière fenêtre haute. Les vitraux ont à souffrir en même temps de ces explosions, et fort heureusement les plus précieux d'entre eux avaient été mis en sûreté. Enfin, dans la galerie du premier étage est du transept sud, une partie de la voûte s'effondre par suite de l'ébranlement terrible de tout l'édifice.

Le même jour, la *Maison du Marc* qui, nous le savons, avait déjà beaucoup souffert, est menacée d'une destruction complète par des incendies voisins.

La basilique de Saint-Remi n'est point quitte à ce prix. La preuve de l'acharnement, la voici. Le *10 avril,* plusieurs projectiles sont lancés sur elle; trois tombent sur l'édifice lui-même, trois dans son voisinage immédiat, sur le trottoir qui le longe du côté sud : ceux-ci mitraillent toute cette partie, font tomber les vitraux du bas côté. Quant aux obus qui atteignent l'église, l'un traverse l'écoinçon de l'arc-boutant de la travée placée dans l'axe de l'abside du côté sud, à hauteur des fenêtres hautes (noter la régularité de destination pendant cette nouvelle phase du bombardement); un second atteint un autre contrefort de l'abside à quatre mètres au-dessus du sol, brisant les meneaux des baies; un autre encore fait sauter complètement l'arc-boutant de la cinquième travée des voûtes hautes de la nef, côté nord (côté de l'Hôtel-Dieu). Les voûtes

sont éprouvées de ce côté; les verrières voisines sautent; et dans cette partie encore, on avait pris la précaution de déposer celles qui dataient du XIIIe siècle.

Ces nouveaux malheurs ramènent l'attention sur le grand Cloître de l'ancienne abbaye de Saint-Remi, qui, dans le voisinage, est réduit, par suite des bombardements, des incendies, dont les suites ont été aggravées encore par les gelées, à un état lamentable.

Le *12 avril,* pendant la nuit, un obus de 210 vient de Nogent-l'Abbesse dans la direction exacte de la cathédrale, rencontrant le pignon de la salle des Rois, qui dominait encore les ruines de la salle des Rois jadis incendiée. Un grand pan de ce mur s'abat, endommageant le tympan sculpté de la chapelle haute qui avait été jusqu'alors épargné. Toute la région voisine, à la tour est du transept, est entièrement blanche de poussière, preuve de la violence du coup. A l'étage des arcatures aveugles, plusieurs détails ornementaux sont brisés, ainsi que des colonnettes, des parties des réseaux de fenêtres, etc. Le toit des sacristies est défoncé. La violence de ce bombardement est telle que les arbres de la cour d'honneur sont abattus. Un autre projectile, qui avait la même destination (obus de 210), passe tout près de la cathédrale et éclate contre le mur d'enceinte du Palais de Justice, sur la place même du Parvis.

On peut, après cela, parler des « engagements pris par l'Allemagne auprès du Saint-Siège et de leur observance par les artilleurs », comme nous l'avons entendu dire nous-même, à Paris, pendant les jours (entre le 4 et le 12 avril) où Reims recevait parfois, dans une seule journée, *sept mille cinq cents obus* (Communiqués du 8 avril)!

Au surplus, voici, — document accablant, après tant d'autres pourtant! — voici comment en juge le vénérable archevêque de Reims, le cardinal Luçon, dans une protestation qui de nouveau résonne solennellement, et qui demeurera, quelles qu'aient pu être les comédies jouées auprès du Saint-Siège, comédies que la tragédie dément heure par heure :

« *Douloureusement affecté des nouveaux coups portés à ma cathédrale et à plusieurs églises de ma ville épiscopale, sous le prétexte d'utilisation militaire, je déclare savoir de source certaine et j'affirme que ni la cathédrale, ni aucune des églises de Reims, ni leurs tours ou clochers n'ont servi à des fins militaires.*

« Reims, le 19 avril 1917.

« *Signé :* L.-J. cardinal Luçon,

« *Archevêque de Reims.* »

Si émouvante que fût cette note, elle devait être encore dépassée en pathétique par l'extrait suivant du journal que tint le prélat, et qu'il livra, pour ainsi dire tout pantelant, tout trempé de larmes, à la publicité. On assiste, en lisant cette page, à la complète consommation du crime. Rien ne pourra effacer de l'Histoire la moindre des paroles tracées par le cardinal et reproduites ici textuellement.

Après avoir relaté, le mardi saint 3 avril, la démolition de la chapelle de Clairmarais et l'anéantissement de la *maison des Sœurs de Saint-Vincent de Paul* ainsi que de leur *orphelinat ;* le samedi 7, l'incendie du *grand séminaire* par un bombardement si furieux

que le moindre essai de secours est impossible ; les ravages complets de l'*église Saint-André* (édifice moderne de très beau style roman) « voûtes écroulées et murs éventrés » ; la destruction, encore, de l'*église Saint-Benoît*, « plafond effondré, murs crevés, portique à moitié écroulé, clocher ravagé » ; l'archevêque note que, le lundi 9, *dix mille obus* tombent sur la ville ; que le samedi 14, les obus asphyxiants ont été jetés à profusion, notamment rue du Cloître et rue du Barbâtre, causant la mort de quinze personnes, du chantre de Saint-Remi, de sa femme, de sa fille, « mourant asphyxiés, empoisonnés » !

Enfin on arrive au paroxysme de l'épouvante le mardi 24 : l'on y voit les Allemands se surpassant eux-mêmes, dans les coups définitifs portés à la basilique. Jusqu'alors, il se sera trouvé des personnes et des personnages, et non des moindres, doués d'assez de naïveté, naïveté qui devient presque blâmable, pour croire au bruit (et pour le propager !) que l'Allemagne « avait promis désormais au Saint-Siège d'épargner » le temple haï et était capable de tenir cette promesse.

« *Mardi 24.* — De 9 heures à 10h 15, bombardement systématique de la cathédrale, avec obus de gros calibre, dont beaucoup de 305, tirés à intervalles réguliers, le temps qu'il faut pour mettre un de ces gros engins à la place de celui qui vient d'être lancé. Tous étaient manifestement dirigés sur la cathédrale ; un grand nombre l'ont atteinte ; les autres sont tombés soit au delà, soit en deçà, soit à droite, soit à gauche, dans les ruines de l'archevêché. La cathédrale est assassinée ! L'abside, à l'extérieur, est massacrée ; trois arcs-boutants sont rompus ; de nombreux pinacles sont tronqués ou renversés ; les galeries à jour de l'abside ou des hautes murailles sont en grande partie jetées à terre. Les murs ont reçu des blessures qui mettent en péril leur solidité. Les tours ont été gravement atteintes. Enfin, les voûtes sont effondrées en cinq endroits, dans le transept sud, dans le sanctuaire qui est en ruines et devant la chaire. Les fonts baptismaux sont écrasés ; le maître-autel, enseveli sous les décombres de la voûte, ne paraît plus. Bien entendu, les fenêtres ont été vidées du peu de verrières qui demeuraient encore.

« Mardi, j'étais à mon bureau de travail. La maison sautait, la terre tremblait à chaque obus de 305 qui tombait environ chaque huit ou dix minutes. Sitôt que la chute des débris et des éclats était finie, je courais voir par le corridor qui est tout près. Et je voyais un nuage de fumée épaisse et noire, qui enveloppait toute la cathédrale et la cachait quelques instants à mes regards. J'espérais que peu d'obus étaient tombés sur elle. Hélas ! lorsque, à 1 heure, avec Mgr Neveux, j'entrai dans la cathédrale, je fus navré. Le mal était bien plus grave que je ne le croyais. Je suis rentré désolé, déconcerté.

« Ce matin, je suis retourné avec l'architecte à la cathédrale : quel spectacle navrant ! C'est l'image de la dévastation, la désolation de la désolation. L'angle du transept sud et de l'abside est si fortement entamé qu'un obus dessus ou à côté le fera crouler, et avec lui toutes les arcatures qui reposent sur le chapiteau de ce faisceau de colonnes, qui est un des quatre pilastres soutenant les voûtes qui abritent le maître-autel. »

On voudrait s'arrêter à cette station du Calvaire. On penserait que l'œuvre d'horreur est enfin parfaite.

Mais il restait encore, dans Reims, quelque chose de beau à détruire. Comment l'Allemagne, respectueuse de la beauté, conservatrice des monuments anciens, érudite enthousiaste en fait d'art français, pouvait-elle supporter cette pensée ?

L'*Hôtel de Ville* avait été jusqu'alors épargné, quoique serré de près. Il ne recevait aucun militaire, ne servait et ne pouvait servir à aucun usage guerrier. Les hommes qui l'occupaient ne songeaient qu'à assurer les tristes restes de la vie civile, à pourvoir aux misères, à garder les droits et l'honneur de la Ville. Les Allemands, en le laissant intact, avaient d'autant mieux prouvé soit la possibilité de n'y point attenter, soit la préméditation de l'anéantir à son tour au jour et à l'heure choisis par eux.

C'était un beau monument, ils le savaient, et contenant encore des choses précieuses, ils le savaient également.

Il n'y a pas eu, au moment où ils s'y attaquèrent enfin, plus de raison militaire que pour les bombardements de la cathédrale. On pourrait même dire qu'il y en avait encore moins, s'il existait un terme qui signifie moins que rien.

Mais une somptuosité qui demeure dans un désert de ruines fait une tache intolérable et semble un vivant reproche aux destructeurs ou un rappel à l'achèvement de leur ouvrage.

Et cette Maison de Ville était vraiment somptueuse. Bâtie de 1627 à 1630 par l'architecte Jean Bonhomme et décorée par le sculpteur Nicolas Jacques, elle avait un air opulent et, à la fois, d'excellent goût.

A l'intérieur, ses galeries et ses dégagements étaient assez vastes pour avoir longtemps contenu les nombreuses œuvres d'art du musée. Le cabinet du maire et ceux des adjoints étaient décorés de riches et belles boiseries anciennes. La salle des mariages contenait, entre autres, d'importantes mosaïques romaines. Enfin l'édifice abritait encore la Bibliothèque municipale, riche de cent mille volumes, dont beaucoup de vénérables, et plus de deux mille manuscrits. Heureusement les plus précieux et les plus rares avaient été dès 1915 mis à l'abri. Les Archives enfin.

Profitant de l'opinion, peut-être naïve, qu'ils s'abstiendraient d'anéantir un ensemble qu'ils avaient si longtemps ménagé, les Allemands opérèrent brusquement leur dernier exploit.

Le 13 mai 1917, une averse d'*obus incendiaires* s'abattit sur l'Hôtel de Ville, et en même temps, par précaution, acheva un grand nombre de maisons avoisinantes, notamment rue Thiers.

Du noble édifice, il ne reste que la façade, carcasse noircie.

Et maintenant, jetez les yeux sur Reims, nations demeurées fidèles à la conception du Juste et du Bien, esprits que nul crime ne peut amener à croire en l'avènement définitif du crime.

Voyez, comparez et jugez.

Rappelez-vous les hypocrites arguments des avocats du vandalisme, rappelez-vous les éclats de rire avec lesquels ils soulignaient l'expression « monceau de ruines » du communiqué d'octobre 1914.....

Le monceau de ruines est enfin obtenu. Il n'y a plus qu'à fixer les yeux sur ces pierres encore plus sacrées que jamais, puisqu'elles doivent devenir le piédestal de la justice.

Cernay-lès-Reims. — *Canton de Beine.*

La situation de ce village, adossé au versant ouest du mont de Berru, en face de la plaine de Reims, à quatre kilomètres de la ville, et occupé par les troupes allemandes, indique assez les cruelles destructions qu'il a dû subir.

L'église de Cernay était intéressante par ses proportions harmonieuses. Elle datait de la fin du XIIe siècle, et les XIVe, XVe et XVIe siècles y avaient également imprimé leur marque. Un porche précédait l'entrée, qui était finement ornementée.

La décoration des chapiteaux, dans la nef et les bas côtés, était particulièrement variée et d'une remarquable élégance. A ce point de vue, l'église de Cernay offrait un véritable répertoire de la sculpture décorative des XIIe et XIVe siècles. Certains de ces chapiteaux rappelaient ceux de Saint-Remi de Reims.

Une adorable Vierge du XIVe siècle, en marbre blanc, de provenance inconnue, s'était, dans le temps, réfugiée en l'église de Cernay. Un charmant bénitier de la Renaissance était à remarquer parmi divers autres détails de valeur. C'est une fleur du bouquet architectural de la Champagne qui subit les implacables destins créés par la guerre allemande.

Nogent-l'Abbesse et Berru. — *Canton de Beine.*

On ne saura jamais trop faire ressortir les exécrables fatalités que cette guerre aura fait peser sur des pays, des villages, des villes, forcés non pas seulement de supporter leur propre ruine, mais encore de jouer un rôle dans la ruine de pays fraternels ou de métropoles vénérées. Ce serait déjà une si douloureuse épreuve de demeurer dans l'impuissance de contribuer au salut de la patrie, qu'on ne peut imaginer plus grande affliction, pour les lieux placés dans ces zones à la fois meurtries et meurtrières, que celle de servir aux envahisseurs de repaire et de repère à la fois.

C'est en quoi sont abominables et mériteront d'être flétris, tant que toute sensibilité ne sera pas bannie du genre humain, les sophismes et les sarcasmes des écrivains officiels allemands traitant de barbares les Français obligés de bombarder leurs propres édifices. Que n'ajoutent-ils aussi que, dans l'exemple présent, Nogent-l'Abbesse est également un lieu barbare, puisque c'est de son fort, en grande partie, que le feu, la ruine et la mort se sont constamment abattus sur Reims? La lourde et féroce plaisanterie serait ainsi plus complète.

Nogent-l'Abbesse, situé au versant oriental du mont de Berru, possédait une église intéressante, avec nef romane du XIe siècle, chevet et tour du XIe, bas côtés du XVIe et sacristie du XVIIIe. On y appréciait une statue équestre dite de saint Caprais, du XVe siècle, en bois peint, des fonts baptismaux de la fin du XVIe siècle, et deux belles figures de saint Pierre et de saint Sébastien subsistant des anciens vitraux du XVIe.

Pour Berru, la remarque est la même et la peine aussi grande. La perte de l'église serait plus lourde (Nous employons ces conditionnels car, actuellement encore, nous en sommes réduit aux conjectures pour la plupart des localités importantes des cantons de Beine et de Bourgogne). En effet, l'église de Berru, village situé sur le flanc nord du mont, avait des parties remarquables, surtout la tour, du gothique primitif, surmontant l'édifice qui datait, dans son ensemble, du XIIe siècle. L'intérieur avait jadis été revêtu de peintures dont il demeurait des vestiges.

L'église de Berru s'enorgueillissait d'un magnifique calice du XVIe siècle, en vermeil, richement ornementé, rehaussé d'émaux, provenant de l'église de la Trinité-du-Temple, à laquelle il avait été donné par Jacques Cardon, commandeur.

PROSNES. — *Canton de Beine.*

Une église de diverses époques, du XIIe au XVIe siècle, dont la partie la plus remarquable était l'abside, de la fin du XIIe, à cinq pans, où les colonnettes, ainsi que les fenêtres, étaient bien décorées de crochets, feuillages et rinceaux. Une piscine, en forme de niche, creusée sur la droite de l'autel dans un pan de l'abside, était, avec son ornementation d'une coquille avec tête rayonnante, encadrée de perles et d'oves, une délicieuse création de la Renaissance.

PRUNAY. — *Canton de Beine.*

Il n'y a que des ruines à Prunay. Telle est la formule qui peut, dans sa brutale concision, servir à presque toutes les communes de la région et à leurs édifices, qui presque tous avaient une valeur historique et artistique.

Telle l'église de Prunay, où les nervures de la voûte dans le transept offraient une particularité de décoration rare dans la contrée, étant « formées de deux tores séparés entre eux par un cordon de fleurons, et un cordon semblable entre les nervures et la voûte, fleurons offrant des motifs variés, les uns à quatre lobes, les autres à huit lobes, avec feuilles et feuillages dans l'intervalle ».

L'église de Prunay possédait trois cloches, fondues en 1568 par Pierre Deschamps, le célèbre fondeur du bourdon de la cathédrale de Reims.

On ne peut songer, sans avoir le cœur serré, à la mort de ces cloches de la basilique et des villages, dont les magnifiques vibrations, qui se répondaient à travers l'espace, ont cédé l'air pur au fracas brutal des engins destructeurs.

BRIMONT. — *Canton de Bourgogne.*

Nous en sommes toujours réduits aux suppositions en ce qui concerne Brimont, et conduits, par la situation même de cette commune, à les faire aussi alarmantes que possible ; les réflexions qu'elles suscitent sont par suite de la même nature et ont la même portée que celles qui concernent Berru et Nogent-l'Abbesse.

La commune de Brimont avait une église remontant au commencement du XIIe siècle, mais très remaniée à diverses époques. Elle possédait des œuvres d'art

intéressantes : de petits vitraux du XVIe siècle dans la chapelle méridionale ; un maître-autel en marbre gris du XVIIIe, des fonts de la même époque, ainsi qu'un lutrin ; des boiseries de la Renaissance dans une chapelle ; enfin, diverses sculptures d'une haute valeur, entre autres une belle Vierge du XVe siècle, offrant une grappe de raisin à l'Enfant ; un saint Remi, avec une donatrice agenouillée, également du XVe ; un grand Christ en croix entre la Vierge et saint Jean, figures du XVIe, placées sur la poutre de l'arc triomphal. Il faudrait enfin regretter un saint Éloi et un saint Pierre, du XVIIe siècle, et une peinture du XVIe représentant, avec les riches costumes de l'époque usités pour ce sujet, le festin d'Hérode, etc, etc.

Cauroy-lès-Hermonville. — *Canton de Bourgogne.*

Placée à un kilomètre environ des tranchées allemandes, la commune de Cauroy a été extrêmement éprouvée. Elle a été soumise pendant une longue période à des bombardements à peu près quotidiens. Les combats qui ont eu lieu fréquemment dans le voisinage de la *ferme du Luxembourg,* ont contribué aux ravages.

L'église de Cauroy-lès-Hermonville a beaucoup souffert. Elle est même à peu près complètement ruinée.

Cela est d'autant plus regrettable qu'elle était d'un très vif intérêt architectural et d'une originalité qui l'ont fait étudier spécialement par Viollet-le-Duc. Elle était classée comme monument historique.

Ce qui lui donnait dès l'abord un aspect à part, et très attachant, c'était son porche demeuré en majeure partie du XIIe siècle, avec sa galerie à jour formée de huit arcades supportées par des colonnettes aux chapitaux curieusement ornementés d'oiseaux, de feuillages ou de personnages grotesques.

Le clocher, du XIIe siècle, avait été remanié au XVIe. La nef était du XIIe, avec un arc triomphal du XVIe. Le transept et le chevet étaient également intéressants.

Des clefs de voûte assez richement sculptées, des statues de saints du XVIe siècle et diverses pierres tombales, principalement du XVIIe, enfin un retable du XVIe siècle, étaient encore dignes de remarque.

Aujourd'hui, tout cela est dans un état de dévastation dont nos photographies ne donnent qu'une idée incomplète. L'église est ouverte par le chevet ; le clocher roman est, comme on le voit, à moitié démoli, la toiture à peu près totalement détruite ; l'autel majeur n'existe plus.

Les ravages se sont certainement beaucoup aggravés depuis ces constatations.

Cormicy. — *Canton de Bourgogne.*

Trois époques principalement avaient contribué à donner à l'église de cette malheureuse petite ville, de plus d'un millier d'habitants, un caractère très saisissant : le XIIe, le XIIIe et la transition entre le XVe et le XVIe. Elle était de dimensions assez importantes : quarante-six mètres de long, seize de large et quinze de haut, avec une flèche s'élançant à cinquante mètres du sol.

Quantité de curieux détails, soit de construction, soit de décoration, avaient mérité des études très complètes (notamment une monographie par l'abbé Grandremy). Parmi ces derniers, un était singulier et attachant par l'énigme qu'il posait. C'était un bas-relief du XIe siècle, surmontant une petite porte derrière un autel : deux figures étranges y étaient représentées, se faisant face, figure fantastique d'une femme et d'un homme barbu, à beaux et réguliers visages, mais au corps de poisson pourvu d'une large paire d'ailes. Un riche feston séparait ces êtres fantastiques, qui rappelaient à la fois les « Kéroubim » assyriens et les ornementations byzantines. Ils ne pouvaient être une simple fantaisie décorative, étant donné leur caractère évident de portraits.

Le maître-autel en marbre avec grand baldaquin de bois sculpté et doré ; le très riche tabernacle, également sculpté et doré ; les stalles du chœur, anciennes et de bon style, formaient un somptueux ensemble, peu commun, et provenaient d'une abbaye de Reims. Et ce n'était pas tout. Il y avait de beaux autels dans les chapelles latérales. Les bénitiers étaient du XVIe siècle ; la chaire, le buffet des orgues, du XVIIIe. Un chandelier pascal en bois sculpté à jour était un superbe objet du temps de Louis XV. Des armoires anciennes et des confessionnaux délicatement sculptés étaient des spécimens précieux de l'art français ancien. La liste n'est pas complète, hélas !

On voit quelle dévastation, quel anéantissement ont accomplis, rien que dans cette petite cité, les obus de la culture allemande.

L'édifice avait une allure simple et sévère, avec son portail principal à double porte et à grande fenêtre flamboyante, surmonté de la robuste tour se terminant en flèche effilée.

Tout cela est un amas de ruines écrasant des tas de décombres et de cendres.

On a pu suivre progressivement la passion et la mort de Cormicy et de sa noble église jadis si riche en beaux souvenirs de vieille France. Les détails que donne la *Revue Rémo-Ardennaise* sont trop significatifs et trop navrants pour que nous ne mettions pas ici en pleine lumière de deuil le tableau qu'ils composent :

« L'église, atteinte par de fréquents bombardements, est actuellement inutilisable. On espère pourtant pouvoir la réparer. La tour ne tient plus que par un pan de mur et menace de s'effondrer. On sera sans doute obligé de la faire tomber, car elle est un danger public. Les offices se font dans une cave profonde ; on y descend par trente marches. On a évacué en septembre les femmes et les enfants au-dessous de quatorze ans ; les religieuses sont parties au mois d'octobre. » (25 septembre 1915.)

« En grande partie évacué par ordre de l'autorité militaire, depuis le début de septembre 1914. M. le curé, arrêté par les Allemands, a été gardé prisonnier par eux. L'église est fort endommagée. » (25 septembre 1915.)

« L'église est à peu près complètement détruite. Le portail n'est plus qu'une ruine chancelante. Plus d'autel ni de sacristie. » (25 avril 1916.)

On peut ajouter, pour donner une idée de la ruine, que, sur trois cent cinquante maisons environ, près de la moitié sont complètement détruites, et que pas une seule n'est indemne de graves dommages. Il y a eu de nombreuses victimes par suite des bombardements incessants. Et cependant, pendant les heures les plus terribles, un

conseiller municipal, M. Masse, et une institutrice, Mme Boutillier, assurèrent les services de la commune pour les quelques habitants demeurés. La route qui conduisait à Cormicy était à une portée de fusil des lignes allemandes. O simples et obscurs héros, quel contraste dans l'histoire entre vous et vos acharnés ennemis !

MERFY. — *Canton de Bourgogne.*

Au 15 août 1915, l'église avait reçu un obus, et des vitraux avaient été brisés.

POUILLON. — *Canton de Bourgogne.*

A trois kilomètres des lignes allemandes, cette commune a été éprouvée. Tous ses édifices et maisons ont été touchés.

SAINT-THIERRY. — *Canton de Bourgogne.*

Les bombardements ont à peu près complètement détruit toute la partie située du côté des lignes ennemies.

En septembre 1915, on notait que l'église avait subi des bombardements violents et fréquents. Six mois après, on enregistrait sa destruction à peu près complète.

Il y avait, dans cette église, une belle tribune en bois du XVIe siècle.

THIL. — *Canton de Bourgogne.*

Thil, sous le feu de l'ennemi, plus rapproché encore que Pouillon, a cependant relativement « moins souffert ». En 1915, on compte jusqu'à cinq maisons indemnes sur soixante-dix ! L'église, d'ailleurs, ainsi que la mairie, avait été gravement touchée.

VILLERS-FRANQUEUX. — *Canton de Bourgogne.*

Commune encore extrêmement éprouvée ; près de la moitié des maisons détruites, et la moitié de celles-ci par des obus incendiaires.

Il y a à regretter dans l'église très ravagée la pulvérisation complète de vitraux du XVIe siècle.

BÉTHENY. — *Canton de Reims.*

A son prestige d'avant la guerre, Bétheny ajoute l'auréole d'un long et violent supplice. Il n'est pas besoin de rappeler à quel point ce nom avait retenti, et comme champ d'une historique revue et comme théâtre des premiers exploits par lesquels l'aviation française avait fait présager sa valeur. Il était naturel de la part des Allemands de lui faire payer cette gloire ; ils n'y ont pas manqué.

Sur cent trente maisons, cent vingt ont été complètement anéanties ; celles qui

restent sont plus ou moins gravement atteintes. Pourtant, jusqu'au milieu d'août 1915, une poignée d'habitants avait refusé d'évacuer ces ruines, et demeurait à trois cents mètres de la ligne de feu.

A l'époque des batailles de la Marne, la destinée de Bétheny a été particulièrement mouvementée.

Dès les premiers jours de septembre, il voit passer la retraite des troupes françaises, qui s'en vont à Reims et au delà. Reims est alors rendue ville ouverte, et ses forts sont désarmés. Du 6 au 9, les Allemands s'installent dans le village, d'où ils se préparent à se retirer les 11 et 12 septembre, lorsque commence la bataille de Reims. Le 13, les bombardements par taubes et par canons de 77 font rage sur Bétheny où des combats acharnés ont lieu les 14, 15 et 16. Jusqu'au 19 inclus, c'est un déluge d'obus incendiaires et autres, lancés principalement du fort de Berru.

Le 20 et le 21 septembre, les Allemands réoccupent Bétheny, s'y battent contre nos troupes et sont finalement repoussés.

Mais depuis ce temps, il n'est pour ainsi dire aucun des bombardements de Reims qui n'ait frappé Bétheny, ou plus exactement ses ruines. On ne peut s'empêcher, bien que ce détail soit en dehors de notre sujet, de mentionner un de ces traits qui sont l'ornement de nos épreuves, la grâce de nos héroïsmes. En août 1915, le Président de la République visita Bétheny, et une femme, des quelque quinze personnes qui étaient restées dans cet enfer, lui offrit en un bouquet des roses que les obus avaient épargnées.

L'église de Bétheny était un bel et spacieux édifice du XIIIe siècle. L'intérieur à trois nefs était supérieur à la façade qui était assez simple. Il avait même une réelle élégance. Les bombardements ont anéanti la toiture et détruit en grande partie le clocher. Il reste à peine un fragment de l'abside ; la façade est lamentablement déchiquetée ainsi que les murs latéraux. C'est donc une église à reconstruire à peu près en totalité.

La mairie est également réduite à quelques pans de murs inutilisables.

La Neuvillette. — *Canton de Reims.*

« Les dégâts ont été très importants dans cette commune. La mairie, la maison d'école, l'église, ont beaucoup souffert du bombardement qui a eu lieu presque journellement. » (Mai 1915.)

Hermonville. — *Canton de Fismes.*

Très éprouvé par de nombreux bombardements. Église du XIIe siècle, avec un beau porche du même type que celui de Cauroy. La photographie que nous donnons montre de graves dommages qui se sont encore augmentés chaque jour.

Sillery. — *Canton de Verzy.*

Au mois d'août 1915, où l'on constatait que le village avait beaucoup souffert du bombardement et que l'église était très endommagée, et au mois d'avril 1916 où, malgré

une aggravation de blessures, notamment dans les basses nefs et les deux extrémités de la grande nef, on déclarait l'édifice réparable. Mais il semble qu'elle soit maintenant à reconstruire de fond en comble. Il suffit d'examiner notre document.

THUISY. — *Canton de Verzy.*

Église du XIIe siècle très endommagée, ainsi que tout le village. Le clocher, notamment, a été détruit.

MARFAUX. — *Canton de Ville-en-Tardenois.*

« L'église, la maison d'école et la moitié environ des immeubles ont subi des dégâts matériels très importants. » (Mai 1915.)

ARRONDISSEMENT DE SAINTE-MENEHOULD

MOIREMONT. — *Canton de Sainte-Menehould.*

A proximité de la forêt d'Argonne, dans un pays très pittoresque et très accidenté, le village de Moiremont a été très bombardé, surtout à partir de la seconde moitié de l'année 1915. Une abbaye de Bénédictins avait été fondée au VIIIe siècle au sommet du coteau sur les pentes duquel s'étage Moiremont. C'est l'église de ce couvent qui était devenue paroisse. Elle conservait des parties romanes intéressantes, une crypte et, dans le chœur, de belles boiseries, stalles et portes anciennes, un christ du XVIIe siècle, etc. L'édifice a reçu plusieurs obus de 105 et de 150. Toutefois, sauf les stalles, très atteintes, les boiseries ne sont pas entièrement perdues.

LA NEUVILLE-AU-PONT. — *Canton de Sainte-Menehould.*

Parmi la quantité de monuments dignes d'intérêt que possédait toute cette région de la Marne proche de la forêt d'Argonne, l'église de La Neuville-au-Pont était réellement un bijou précieux. Chose assez rare dans cette contrée où le style roman et le gothique abondent et brillent, où même les parties ou les objets des XVIIe et XVIIIe siècles se rencontrent fréquemment, La Neuville-au-Pont offrait une remarquable création de la Renaissance : son ravissant portail, véritable fleur architecturale épanouie sur un édifice du XVe siècle. Il présentait deux entrées séparées par un large trumeau, surmontées par un tympan en ogive très arrondie, le tout encadré par une riche bordure cintrée, à peine ogivale, dont la vigne formait l'admirable élément décoratif. Dans le tympan et de chaque côté des portes étaient des statuettes non sans valeur ; mais surtout, le trumeau supportait une Vierge d'une noblesse et d'une élégance vraiment exceptionnelles, vraie grande dame du XVIe siècle commençant, ayant choisi, semblait-il, pour jamais, cette retraite dans une région aussi riante et aussi fine, car cette belle et précieuse sculpture en bois avait résisté à l'action de l'air, de la pluie, du soleil, et avait vu bien des orages !

La guerre seule de 1915, la guerre allemande, pouvait lui faire quitter sa place choisie et son noble cadre, sous la fine balustrade du *gloria* et sous la grande rosace rayonnante autour de la fleur de lys.

L'incendie l'a épargnée cependant. Les obus ne l'ont pas fracassée. Elle a pu être sauvée; mais elle ne retrouvera pas indemne d'éraflures son beau portail.

Il y avait encore, du côté sud, un autre petit portail, également de la Renaissance. L'église était à trois nefs. L'intérieur et le transept sont très endommagés.

Diverses statues, des XVIe et XVIIe siècles, un riche lustre du XVIIIe siècle s'y trouvaient. Les graves dommages causés à cette belle église sont infiniment regrettables, et on trouvera difficilement les raisons militaires qui ont poussé l'ennemi à la frapper.

VILLE-SUR-TOURBE. — *Chef-lieu de canton.*

Avant de quitter cette région, si infernalement martyrisée, jonchée de pierres qui furent de beaux temples, de cendres qui furent des œuvres d'art ou des biens laborieusement acquis, où d'immenses champs jadis fertiles sont des cimetières plantés à perte de vue de petites croix de bois alignées comme pour une revue vengeresse, où il n'y a plus d'arbres, ni de fleurs, ni de blé pour longtemps, région qui s'étend entre Sommepy et de Sainte-Marie-à-Py au nord, et de Suippes, au sud, jusqu'à la forêt d'Argonne, nous nous sentons poussé à jeter un regard sur le passé si confiant et si riant d'une contrée si infortunée. D'autres auront la belle mission de dire les héroïsmes par quoi elle fût libérée. Nous devons nous tenir à celle, si dure qu'elle soit, et précisément parce qu'elle est dure, de conserver le souvenir de tout ce qu'elle subit d'atroce et de faire compter de quel prix elle paya sa confiance et sa prospérité.

Vallée de la Suippe, vallées de la Tourbe, de la « Py »; vallée de l'Aisne, qui n'est qu'un charmant et sinueux filet d'eau à La Neuville-au-Pont, à Vienne-la-Ville, et qui aura la largeur d'un fleuve à Soissons : autant de « routes qui marchent » suivant le mot de Pascal, mais qui marchent, depuis plus de trois ans, côte à côte avec la mort. La vallée de la Tourbe, particulièrement, était au nombre des plus séduisantes, entre les ombrages des ormeaux et des peupliers, et les coteaux fertiles qui la fermaient. Les fêtes étaient fréquentes qui alternaient avec le travail rustique, fêtes civiles, fêtes religieuses. L'attachement aux vieilles coutumes, au vieux parler, persistait malgré et à travers bien des guerres, mais dont pas une, dont toutes réunies, ne pouvaient atteindre l'horreur de celle-ci. Tout ce pays est à refaire. Cette nature peut être recréée par de longs efforts humains. Les belles choses du passé ne pourront pour la plupart être relevées. Que d'années pour que l'art crée d'autres ensembles de trésors! Que de siècles pour que l'anéantissement même de ceux-là s'efface de la mémoire des hommes!

Ville-sur-Tourbe n'avait pas de monuments anciens, son église ayant été reconstruite dans le style ogival, au milieu du XIXe siècle. Mais ce bon édifice a aussi violemment souffert que tous les anciens de la région dont il était le centre.

« L'église n'est pas réparable, écrit un officier (1). Les Allemands ont mis une obstination infernale à la démolir. Ils ont lancé des milliers d'obus sur elle. Le feu a pris plusieurs fois dans le sanctuaire. Les cloches, l'horloge sont tombées. Des monceaux informes de métal sont au pied du clocher, qui chaque jour s'écroule. Les autels sont ensevelis sous les décombres; la voûte s'est effondrée totalement. Il ne reste pas un décimètre carré de vitraux. La grille de communion est couchée sous les blocs de craie et de pierre. Pendant un bon moment, le Sacré Cœur est resté debout, à l'abside, entre les deux angles. Un obus est venu qui l'a couché derrière l'autel... De la façade, il reste les deux petites portes et le centre de la grande. Les inscriptions sculptées : « Venez adorer le Seigneur » et « Porte du Ciel et Maison de Dieu », sont à peu près intactes. »

BERZIEUX. — *Canton de Ville-sur-Tourbe.*

Située sur la route de Sainte-Menehould à Ville-sur-Tourbe et à Vouziers, et à une dizaine de kilomètres de la forêt d'Argonne, Berzieux a subi d'irréparables atteintes.

Son église, Saint-Barthélemy, était en pierre de taille, à trois nefs voûtées. Elle avait été refaite dans la deuxième partie du XVIIe siècle, le village ayant été dévasté en 1652.

Une ruine tragique, voilà ce que la guerre a fait de cet édifice qui avait, malgré ses vicissitudes, conservé encore de la valeur.

CERNAY-EN-DORMOIS. — *Canton de Ville-sur-Tourbe.*

La noble église de Cernay était aussi une des gloires de la contrée, malgré les remaniements divers qui s'étaient succédé au XVIIe et au XVIIIe siècle. La nef, du XIIIe siècle, avait conservé son style. Il y avait de bons collatéraux avec de curieux chapiteaux des XIVe et XVe siècles, ornés d'animaux, entre autres des chats, de fers de lance, etc. Les clefs de voûte étaient ornementées de têtes du Christ, de couronnes de feuillage. Dans la chapelle de gauche était un magnifique retable en bois peint et doré du XVIe siècle, représentant les scènes de la Passion, moins fin d'exécution que ceux du Mesnil-lès-Hurlus, mais très mouvementé et d'un caractère vigoureux. L'archéologie faisait grand cas de la superbe dalle en marbre noir de « Jacques de Neufchâtel, seigneur de Plancy et de Cernay ».

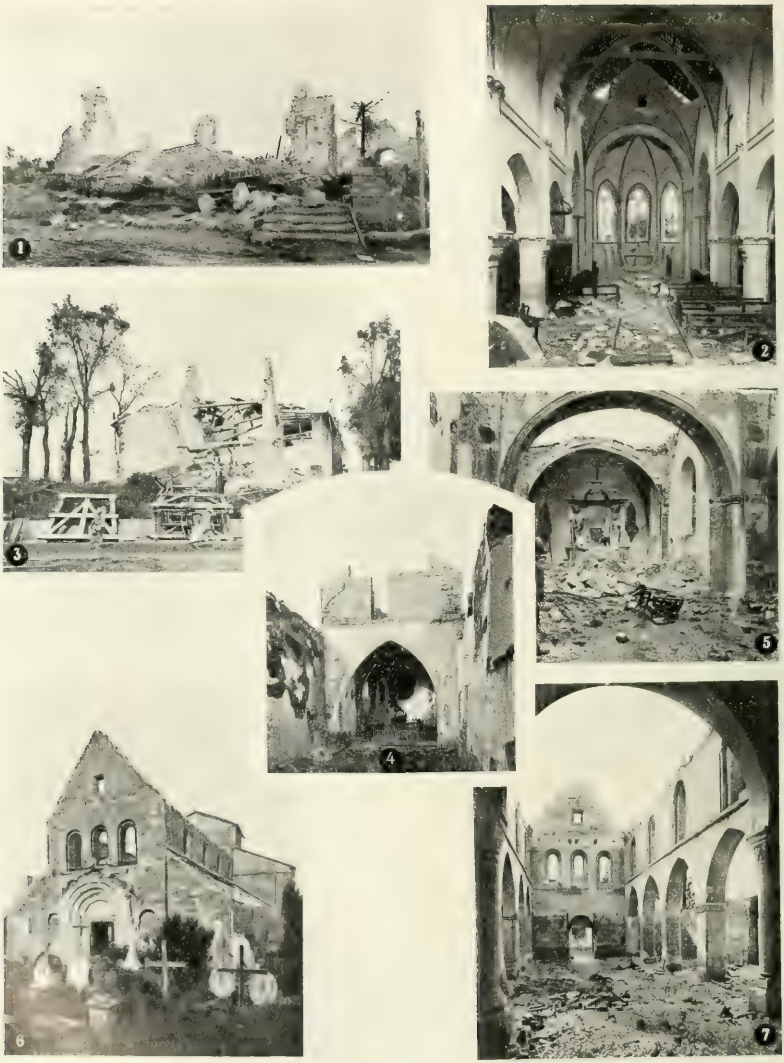
De cette église avec ses contreforts massifs et son clocher à la flèche très élancée, il ne reste rien. C'est une des choses chères dont le sacrifice nous fait qualifier de barbares par les Gurlitt, les Grautoff et les Clemen.

HURLUS. — *Canton de Ville-sur-Tourbe.*

Une petite église à nef simple, avec une abside à nef ogivale percée de sept fenêtres en plein cintre. Nef en bois; église sans clocher ni portail, qui n'avait pour elle que sa vieillesse et son humilité, et qui n'est plus rien.

(1) Lettre d'un officier au curé de Ville-sur-Tourbe, 12 mai 1915.

1. Église de Bétoncourt. — 2. Église d'Hennecourt. — 3. [illegible] Sillery.
4. Intérieur de l'église de Sillery. — 5. Village de Hurlus. — 6. Église de Mesnil-les-Hurlus.
(N. 1. [illegible])



1. [illegible] — 2. Intérieur de l'église de Virginy. — 3. Église de Souain. — 4. Église de Dompremy.
5. [illegible] — 6. Église et cimetière de Heiltz le Maurupt. — 7. La même. Vue intérieure.
[illegible] Paris, n° [illegible] 6, 7. Clichés Monuments historiques.

LE MESNIL-LÈS-HURLUS. — *Canton de Ville-sur-Tourbe.*

Lorsque l'on pouvait contempler, dans le paysage de désolation, où la terre même avait été tellement bouleversée qu'elle n'était plus que chaos, ces quelques lambeaux de muraille déchiquetée, ou simplement quand on regarde la photographie qu'en a prise le service de l'armée, comment concevoir que ce néant lamentable, cette chose quasi inexistante et pourtant si violemment tragique, a été une belle église ogivale du XIIIe siècle? Une église qui avait des richesses d'art enviables, principalement une piscine de la Renaissance ou du commencement du XVIIe siècle, ornée de l'histoire d'Adam et Ève, une crédence du XVe siècle, des fonts baptismaux romans de grande dimension, un grand christ en bois doré du XVe siècle, etc.

Il y avait encore un prestigieux retable, chef-d'œuvre du XVe siècle, à cinq compartiments, représentant en multiples et vivants petits personnages les épisodes de la Passion.

Du moins, cette pièce si précieuse a pu être préservée de la destruction, ce qui retire une occasion aux collaborateurs du recueil Grautoff de dire que nous abandonnons nos œuvres d'art à la ruine par une coupable négligence. Nous avons sauvé ce que les circonstances nous permettaient de sauver en combattant pour la vie. Ce sont les soldats français qui ont accompli cette tâche au Mesnil.

Des souvenirs comme celui que conserve pour le jugement de l'histoire la vue des restes du Mesnil montrent l'étendue des renoncements, la profondeur de la douleur.

MASSIGES. — *Canton de Ville-sur-Tourbe.*

Humble petite église du XIIIe siècle, très simple, avec une abside et un transept voûtés.

Sa mort serait bien obscure si le nom du village n'avait pas été un des plus retentissants de l'année 1915. Comme Massiges, ses maisons et son temple avaient été incendiés par les Allemands les 18, 19 septembre et 6 octobre 1914, notre artillerie n'a achevé que de bien pauvres ruines, égales peut-être, cependant, devant la justice immanente, aux riches monuments de l'art.

PERTHES-LÈS-HURLUS. — *Canton de Ville-sur-Tourbe.*

Le chœur de l'église appartenait à la fin du XIVe siècle, avec des fenêtres à ogives géminées surmontées de meneaux flamboyants. On y remarquait quelques fragments de vitraux du XVIe.

On peut dire de ce monument, comme de tant d'autres dans cette douloureuse vallée de la Tourbe : ...*Etiam periere ruinæ.*

SAINT-THOMAS. — *Canton de Ville-sur-Tourbe.*

Cette petite église très simple, des XVIIe et XVIIIe siècles, aimable avec son autel rococo, qui a été curieusement préservé, est à peu près complètement à reconstruire,

Saint-Thomas ayant été soumis aux violents bombardements dont nous avons dit les effets dans la même région, à Vienne-la-Ville, Moiremont, Berzieux, Virginy, etc.

SAINTE-MARIE-A-PY. — *Canton de Ville-sur-Tourbe.*

Des restaurations modernes n'avaient pas détruit l'intérêt d'une église ogivale, dont le portail, du XVe siècle, était d'une charmante distinction. L'ornementation offrait ce gracieux motif : des enfants nus jouant parmi des vignes. Le transept, du XIVe siècle, avait des piliers formés de sept colonnettes élancées. L'autel, dans le bras gauche, avait un retable du XVIIe encadré de colonnes torses où l'on retrouvait l'enlacement de la vigne. Dans la nef, un christ ancien. Voilà le décor et voici le tableau.

Le 2 septembre 1914, les Allemands venant de Sommepy, jettent sur Sainte-Marie-à-Py des bombes incendiaires. Puis, à la chute du jour, ils perfectionnent l'incendie au moyen de grenades et de pompes à pétrole. Dans la nuit, vers deux heures du matin, l'église qui, étant isolée sur une place, avait échappé au fléau, fut le prétexte d'une belle fête. On y porta méthodiquement la flamme, aux sons de la musique guerrière. Il y eut des danses, des chants et, au moment de l'écroulement du clocher dans le brasier, un formidable hourra.

SERVON. — *Canton de Ville-sur-Tourbe.*

L'église de Servon a été assez importante, au point de vue de la valeur architecturale, pour paraître aux Allemands digne de servir à un de leurs procédés de propagande qu'ils ont jugé le plus ingénieux, puisqu'ils en ont abusé.

C'était un grand édifice de la Renaissance entièrement voûté. Il était remarquable par ses autels : celui du chœur, sculpté, en pierre et marbre, orné de grandes cariatides (XVIIe siècle), celui du collatéral de droite, également avec deux cariatides. Tout cela, d'une riche et belle ornementation. Faut-il ajouter que les deux premières symbolisaient la Prudence et la Force, les deux autres, la Tempérance et la Justice?

Servon, placé entre les deux armées, a été promptement réduit en totales ruines. Les Allemands, l'occupant, ont édité une carte postale : l'ossature de l'église, avec une légende : « *Un des plus beaux spécimens de ruines causées par les Français.* »

Comment n'ont-ils pas compris que le plus simple bon sens rectifiait immédiatement cette mention plus maladroite encore que perfide et considérait ces ruines comme « faites, sans doute, à leur corps défendant par les Français, mais *causées* par la guerre allemande? » De *cause*, il n'y en a qu'une pour tous les maux soufferts par les œuvres d'art comme par les personnes, comme par la civilisation tout entière : c'est l'Allemagne, son ambition, sa conception criminelle de la Force, son mépris de la Prudence, de la Tempérance et de la Justice.

SOMMEPY. — *Canton de Ville-sur-Tourbe.*

La belle église de Sommepy était classée comme monument historique. Placée sur un point assez élevé, c'était un édifice « à trois nefs d'une conservation parfaite

(XIIIe et XIVe siècles). Les piliers composés de neuf colonnes et couronnés de jolis chapiteaux, avec des fous, des enfants dévorés par des serpents, des palmes, des feuilles de chêne, etc., ainsi que des cordes entrelacées, genre d'ornement très souvent rappelé dans cette église. Une colonne s'élève au-dessus de ce premier chapiteau et est couronnée par un second sur lequel viennent aboutir les nervures de la voûte ; parmi ceux-là il en est un qui figure une danse macabre composée d'une vingtaine de personnages. Dans la grande nef, chacun des piliers des travées porte un dais d'un travail fort riche ; les bases présentent des anges dans diverses positions et tenant des banderoles ou des écussons... L'extérieur présente une porte curieuse sur le côté septentrional ; elle est divisée en deux baies par un trumeau au-dessus duquel est une console supportant la Vierge... Sur les parois latérales de la porte et tout le long des voussures de l'arcade qui la surmonte, sont figurés des enfants au milieu des attributs de la vigne, sculptés avec beaucoup de finesse. Il y a également des statuettes d'un seigneur et d'une châtelaine. La corniche qui supporte le toit est formée de modillons qui, au-dessus du portail, représentent les sept péchés capitaux. Toute l'église est entourée d'énormes contreforts » (1).

... Le 2 septembre, les troupes coloniales françaises se rencontrèrent avec l'armée allemande dans Sommepy déjà bombardé. Les ennemis se rendirent maîtres d'un village en flammes. Les derniers habitants qui le quittèrent virent, de la route, le clocher flamber. Depuis, Sommepy est à peu près complètement rasé.

SOUAIN. — *Canton de Ville-sur-Tourbe.*

« L'église est au centre du pays sur une butte de terre rapportée (2). Sa nef est d'une grossièreté et d'une irrégularité qui choquent. Mais il n'en est pas de même du transept ni de l'abside. Celle-ci est percée de cinq fenêtres du style ogival flamboyant, qui conservent quelques fragments de verrière. La voûte s'ouvre par une arcade hardie et est soutenue par six arêtes aboutissant à un assez jolie clef.

« Le transept présente une bizarrerie assez peu commune dans ces parages ; il est formé par deux travées de chaque côté. Ses piliers sont quadrangulaires, puis circulaires avec chapiteaux ornés. Sur les derniers piliers, à peu près à hauteur d'homme, deux niches, avec dais, très joli échantillon du XVe, et dont les bases forment des culs-de-lampe bien conservés, sur lesquels sont des anges et des fleurs. »

Souain, occupé le 2 septembre et pendant la bataille de la Marne, fut, du 15 ou 18, le siège de violents combats, pris et repris plusieurs fois, et en fin de compte longtemps et effroyablement bombardé par les Allemands. C'est sur l'église qu'ils se sont le plus acharnés.

Il y avait à Souain un chef-d'œuvre de la sculpture française du XVIe siècle : une *Pieta* que la profondeur de son expression, son exécution ferme et savante, vraiment magistrale, auraient pu, en dehors même des érudits et des touristes passionnés d'art,

(1) E. DE BARTHÉLEMY, *Annuaire de la Marne*, 1865.
(2) ID., *ibid.*

placer parmi les images les plus célèbres. Au lieu d'être abritée par l'église d'un modeste bourg champenois, cette œuvre mise en lumière dans le plus riche musée, dans le monument le plus privilégié, aurait été l'objet d'une admiration universelle. Rapprochez-la de la grandiose *Pieta* de Villeneuve-lès-Avignon, aujourd'hui au Louvre, et vous ne sauriez dire quelle était la plus pathétique, de cette peinture ou de la sculpture de Souain. Était-il quelque chose de plus émouvant que ce Christ si humain, si battu par le supplice, et d'une mort si vraie? Quelque chose de plus intense que la muette contemplation dans laquelle s'absorbait cet admirable, cet austère visage de la Mère, enveloppée dans sa draperie de deuil? Rien de déclamatoire, de forcé dans une telle conception et dans une telle réalisation. Tout d'une justesse extrême de sentiment, tout d'un tact dans la douleur qui en centuple la force.

Hélas ! ce poème est maintenant mutilé, et de la façon la plus cruelle. Ce qui lui donnait sa plus haute éloquence, la tête de la Vierge, a été soit fracassée par un obus, soit écrasée sous les décombres. Cependant, l'amertume n'est pas dépourvue de toute consolation. Il demeure encore assez de ce groupe pour en faire apprécier et regretter la grandeur. Quelle meilleure réponse peut-on faire aux « professeurs » qui voudraient faire passer les Français d'aujourd'hui indignes de leur héritage, que celle-ci? Sur la demande de M. O. Beuve, conservateur du musée de Châlons-sur-Marne, M. le général Gouraud s'empressa de faire enlever d'une place toujours dangereuse et transporter en ce musée ce qui demeurait d'une œuvre qui a perdu une beauté et gagné une auréole.

Toutes les fois que la France, prise à la gorge, a pu, une fois les devoirs les plus urgents remplis envers ses enfants, sauver sa parure, elle l'a fait.

Tahure. — *Canton de Ville-sur-Tourbe.*

Sa petite église du XIVe siècle, avec quatre fenêtres ogivales éclairant le chœur et une piscine de la Renaissance richement ornementée, dans le transept gauche, est détruite.

Vienne-la-Ville. — *Canton de Ville-sur-Tourbe.*

L'église, sans caractère architectural, abritait toutefois quelques objets anciens, tels qu'un saint Maurice équestre du XVe siècle, au-dessous duquel une boiserie décorée d'un bas-relief et encadrée de colonnes et de frises, du XVIIe, le tout d'un excellent travail.

Ce que faisait ressortir l'état de cette église, c'était surtout la violence du bombardement et ses effrayants effets : la toiture fut *déchirée* d'un bout à l'autre comme une feuille de carton.

Vienne-le-Chateau. — *Canton de Ville-sur-Tourbe.*

L'extérieur ne prévenait pas en faveur de l'intérieur, pour cette église spacieuse avec nef, transept et collatéraux voûtés, du style flamboyant. Mais la décoration des

autels, appartenant au XVIIIe siècle, était pompeuse, riche et formant un ensemble homogène, bien composé et d'un très bon goût malgré ce caractère un peu théâtral.

Vienne-le-Château a été constamment bombardé, et la mutilation véhémente du clocher annonçait de loin le désastre qu'avait subi l'édifice, dont les murs étaient éventrés en maint endroit.

VIRGINY. — *Canton de Ville-sur-Tourbe.*

Une église avec une nef romane et un chœur du XVIe siècle. Le supplice de l'édifice et du village est tel qu'il vaut de ne pas être omis ici. Le 3 septembre, les Allemands y entrent sur les pas de nos soldats et pillent. Après les victoires de la Marne, le 24 septembre, commencent les bombardements, avec une forte proportion d'obus incendiaires qui anéantissent les demeures. Une quinzaine d'habitants et le curé demeurent cependant. L'église, dont le clocher pourtant avait été fracassé, abrite des blessés et des prisonniers. Le 4 octobre, elle est précisément visée par les bombes allemandes, qui détruisent les vitraux, la sacristie. Il faut, au bout de peu de jours, évacuer définitivement l'ambulance. Le 11 et le 12, le clocher va s'effondrer, la voûte est brisée en maintes places. La cloche, du XVIe siècle, a fini de vibrer. Depuis, Virginy est un village évacué et un lieu de ruines. L'église n'offre qu'un amoncellement de décombres entre des murs tragiques. Ainsi finit un bourg prospère, et une église au « vaillant lutrin » (1).

ARRONDISSEMENT DE VITRY-LE-FRANÇOIS

Un grand nombre de localités dans le précédent arrondissement, ont été détruites longuement, peu à peu. Celles que nous allons voir l'ont été, pour la plupart, de façon foudroyante. Celles-là sont dans l'empire du bombardement ; celles-ci dans le royaume de l'incendie.

HEILTZ-LE-MAURUPT. — *CHEF-LIEU DE CANTON.*

Le 6 septembre 1914, à cinq heures du matin, les troupes allemandes, précédées de uhlans, s'installent dans cette commune et, à dix heures, y mettent le feu. Aucune raison n'existe, aucune raison n'est donnée pour une telle exécution. Mais les implacables théories des Clausewitz et des Bernhardi, qui certainement suffisent dans bien des cas à expliquer la destruction aussi implacable par des moyens aussi perfectionnés et aussi prompts, pour provoquer la terreur et pour ruiner le pays envahi, ont quelquefois pour

(1) Expression de M. l'abbé HURAULT, vicaire général du diocèse de Châlons, dans le recueil *La Guerre en Champagne.*

corollaire la satisfaction d'on ne sait quelles rancunes personnelles cachées, quelles vengeances lointaines et longuement méditées en temps de paix, ou plus exactement de préparation de guerre. Toutes les villes et tous les villages de France ont eu de ces hôtes bénévoles et sinistres qui réapparaissaient avec les troupes pillardes, les escouades d'exécutions, les brigades incendiaires. On ne trouvera pas toujours facilement la cause occasionnelle de ces épisodes de la ruine systématique, mais, dans plus d'un cas, comme celui de Heiltz-le-Maurupt, on ne risquera guère de se tromper en la présumant.

Sur deux cent dix maisons, cent quatre-vingts furent ici délibérément brûlées. L'église fut incendiée à la main, avec les ressources chimiques usitées. Il ne resta que les murs d'un très bel édifice, comme on peut le voir par la photographie. Impossible d'imaginer un travail plus net et plus complet. La vue extérieure montre, à l'arrière, une partie de toiture en bois intacte. Mais celle-ci a été construite pour permettre, après la retraite allemande, de rendre aux habitants revenus leurs offices religieux. Heiltz-le-Maurupt était un des bourgs qui donnèrent la plus grande impression de dévastation, après cette retraite, qui eut lieu cinq jours après l'entrée incendiaire.

L'église de Heiltz-le-Maurupt était un très beau monument de l'époque romane. Elle avait une abside voûtée en plein cintre, avec une frise sculptée. Les ouvertures du transept et les arcades de la nef étaient de l'époque gothique. Le portail, roman, avait des colonnettes à chapiteaux ornementés. La tour était surmontée d'une flèche.

THIÉBLEMONT. — *Chef-lieu de canton.*

L'église, du XVIIIe siècle, a souffert du bombardement par l'artillerie lourde installée au mont de Vourche.

Bignicourt-sur-Saulx. — *Canton de Thiéblemont.*

C'est un des si nombreux villages qui ont tant souffert au moment des combats qui ont fait rage dans la région de Vitry.

Bignicourt est situé, c'est tout dire, au sud-ouest d'Heiltz-le-Maurupt, entre Étrepy et Le Buisson.

Son église ogivale, quoique refaite, avait de la valeur. Elle a été très endommagée par une action qui a en même temps détruit trente-six maisons.

Blesmes. — *Canton de Thiéblemont.*

Ce village est situé au sud du précédent. Son église, dans l'abside de laquelle se voient de beaux chapiteaux du XIIIe siècle, a eu sa toiture endommagée par des obus.

Le Buisson. — *Canton de Thiéblemont.*

Ce très modeste village avait une église humble, mais ancienne et typique. C'était une de ces constructions spéciales à la région, où la charpente apparente, dans la

blancheur du crépi, fait une pittoresque décoration géométrique, obtenue à peu de frais. Certaines de ces églises, qui ne sont guère plus riches extérieurement que les fermes voisines — il est vrai que ces fermes sont souvent délicieuses — remontent cependant au XVIe et même au XVe siècle.

Les visiteurs de la première heure aux champs de bataille de la Marne se rappelleront toujours la stupéfaction qu'ils éprouvèrent en voyant, au Buisson, tout ce qui demeurait de cette église, c'est-à-dire, littéralement, le PLAN !

Il n'y a pas d'autre expression possible. Un quadrilatère dessiné sur le sol par des dalles émiettées et circonscrit par une ligne de fondements à ras du sol. Près d'une des bases étroites du rectangle s'élevait un cube calciné, où se lisaient encore un ou deux rinceaux de sculpture morcelés, et en avant de cela, qui avait été l'autel, quelques barres de fer tordues, jonchant le terrain, qui avaient été la grille du chœur.

Dans les plâtras encore fumants, les habitants purent ramasser un objet de métal qui avait été la queue du coq qui surmontait le clocher, et ils purent dire, sans exagération, que c'était tout ce qui restait de leur église.

La perfection de l'incendie « à la main », en proportion sans doute de la quantité des matières inventées par la chimie guerrière de l'Allemagne, fut atteinte le 6 septembre, où les Allemands brûlèrent, si l'on peut dire « avec amour », le village coupable d'avoir été le siège d'une vigoureuse résistance de notre infanterie de marine et de notre artillerie.

Si les plus obscures victimes ne sont pas celles qui réclament le moins haut les légitimes réparations, Le Buisson, si ignoré qu'il fût dans son charmant coin de campagne plein de fraîcheur, a assez de droits d'être inscrit sur la liste.

On ne peut l'oublier, malgré les ravages effrayants et devant demeurer douloureusement célèbres des villages de la région qui se nomment Étrepy, Maurupt, Heiltz-le-Maurupt, Sermaize!

DOMPREMY. — *Canton de Thiéblemont.*

Situé au sud-ouest de Heiltz-le-Maurupt, ce petit village fait partie du groupe martyr qui comprend Bignicourt, Blesmes, Le Buisson, Étrepy, Favresse, etc., etc. Sa petite église a été brûlée, à la main, en toute perfection.

ÉCRIENNES. — *Canton de Thiéblemont.*

L'église, très simple, mais dont la partie supérieure est le type des constructions à charpente apparente de la région, a été, par le bombardement, littéralement cassée en deux.

ÉTREPY. — *Canton de Thiéblemont.*

Menacés par l'artillerie, les Allemands ont incendié Étrepy le 6 septembre. L'église (XIIIe siècle) a été endommagée par un bombardement qui avait précédé ces incendies. Le château d'Étrepy, du XVe siècle, a été mis en feu.

FAVRESSE. — *Canton de Thiéblemont.*

La charmante église de Favresse, du même type que celle d'Écriennes, mais avec un accent d'art et une grâce particulière parmi ses ombrages, a souffert du bombardement : clocher et toiture écornés, pignons troués, vitraux démolis. Tout cela n'est pas irréparable. Mais la photographie montre à quel point eût été regrettable la perte de ce rustique bijou. La vue même de l'édifice, entouré d'un village lamentablement en ruines, le faisait sentir encore bien davantage à ceux qui parcoururent cette contrée si éprouvée.

MAURUPT-LE-MONTOIS. — *Canton de Thiéblemont.*

Les 6 et 7 septembre 1915, les Allemands bombardèrent cette localité avec une extrême violence. L'église, particulièrement, était visée de plusieurs côtés, au nord, à l'est et à l'ouest. Il est à noter que *le côté du midi, côté de l'artillerie française, fut intact* pendant cette action.

L'église était un monument historique. La grande nef, avec ses petites fenêtres romanes, était le seul morceau qui paraissait avoir été conservé de l'église primitive. Les parties refaites étaient dans le style du XVe siècle. A cette époque, la surélévation des murs des basses nefs obligea à ne plus faire, au-dessus des trois nefs, qu'un toit unique et à aveugler les petites fenêtres romanes de la grande nef. La fausse voûte surbaissée de cette dernière nef laissa dans les combles ces petites fenêtres. Quand la destruction des couvertures les eut fait apparaître, la maçonnerie paraissait dégradée; mais cette dégradation est le fait de la guerre, car les ouvriers, en la réparant, y ont trouvé quantité de balles de shrapnells de fabrication allemande.

Une haute tour carrée, moderne, surmontait le portail et se terminait par une flèche élevée. C'est par ce clocher que l'incendie commença, le mercredi 9 septembre. Le feu fut donc mis par les Allemands, entre leurs bombardements et leur retraite. Ce fut une masse énorme qui s'abattit, incandescente. La voûte du sanctuaire survécut pendant quatre mois, mais elle s'effondra d'un seul coup pendant les premiers jours de janvier.

En résumé, le clocher et le beffroi sont détruits. La tour du côté nord est éventrée, et ses contreforts sont particulièrement détruits. Toutes les nefs sont à jour, ainsi que le sanctuaire. La voûte du chœur est en ruines. Le mur, basse nef du nord, est éventré en quatre endroits, ainsi que le mur du transept. La sacristie est complètement détruite. Les corniches sont toutes ou démolies ou calcinées.

Les trous énormes creusés dans le cimetière qui entoure l'église de Maurupt montrent que c'est l'artillerie lourde qui a été employée pour la détruire; mais il y a eu également sur Maurupt un grand nombre d'obus incendiaires.

Vivement disputé, le village aura du moins acheté de ses ruines l'arrêt des Allemands au sud de la région d'Heiltz et de Sermaize.

1. *Église de Favresse.* — 2. *Église d'Écriennes.*
3. *Église de Maurupt.* — 4. *Église de Pargny-sur-Saulx.* — 5. *Église de Sermaize.*
(N[illegible] liche de M. l'architecte Max Sainsaulieu, [illegible] des Monumens [illegible].)

[illegible] — 2. Intérieur de l'église de Huiron. — 3. Intérieur de l'église de Lisse. — 4. Église d'Auve.

[illegible]

PARGNY-SUR-SAULX. — *Canton de Thiéblemont.*

Quand on voit à une certaine distance telle église qui conserve une silhouette élégante et forte, on espère, on croit qu'elle a échappé aux grands ravages. Quelquefois, comme pour Pargny-sur-Saulx, la photographie peut procurer cette même illusion. Certes, on constate bien que le clocher a été rudement épointé, qu'un meneau est brisé, que des vitraux paraissent en mauvais état. Approchez-vous, entrez dans l'édifice, ou voyez le cliché suivant : ce ne sont que voûtes crevées, poutres fracassées jonchant le sol, murs éventrés, fenêtres où les vitraux les plus épargnés ne sont qu'un réseau de plomb et d'air.

Tel est le cas pour Pargny-sur-Saulx, village où les ruines avaient un caractère spécialement cruel. C'est, heureusement, un pays de ressources, où l'industrie a pu recommencer, la vie essayer de renaître. Mais que de pertes ! que de maux sinon irréparables, du moins longs et pénibles à réparer ! L'église de Pargny, très pittoresque, avec un beau chœur du XIIIe siècle et au transept des fenêtres du XVIe siècle, a été de ces blessées lentes à guérir.

SERMAIZE. — *Canton de Thiéblemont.*

Le nom de cette petite ville thermale, qui se contentait dans sa prospérité d'une célébrité modeste, devint un des plus retentissants symboles des ruines françaises, au début de la guerre. On associait ce nom à ceux de Clermont-en-Argonne et de Gerbéviller, dans la stupeur et dans l'indignation que causaient les premières découvertes de ces contrées qui avaient chèrement payé la glorieuse délivrance.

De fait, il avait été si effroyablement sévi contre cette ville et le spectacle en était tel que, de quelque côté que l'on se tournât, on ne put, pendant des mois, voir autre chose que des murs écroulés, des façades trouées, ne tenant debout que par miracle, et çà et là des fumées qui sortaient de terre : c'étaient les habitants qui, peu à peu rentrés, vivaient tant bien que mal dans leurs caves, où ils s'étaient frayé un passage parmi les décombres et avaient installé là un lit, un poêle, quelques ustensiles, tant l'amour du sol même ravagé, du foyer même abattu, nous rappelle et nous tient.

Il faut maintenant que Sermaize, dans notre revue, prenne une place que, par comparaison, nous ne devons pas faire trop longue. Les études dessinées ou peintes et les récits du drame ne manquent point à qui voudra mieux connaître le drame lui-même.

D'ailleurs, du point de vue qui nous occupe, l'église de Sermaize, malgré les restaurations qu'on en a déjà faites, aura perdu tout ce qu'il y avait d'ancien et d'irrefaisable dans son charme. Le porche roman, très curieux dans sa simplicité, qui la précédait, son clocher, ses toits, tout, sauf ses quatres murs, s'était abimé dans les flammes. Son émouvant christ en bois sculpté du XVe siècle avait été soit brûlé, soit volé. En six jours, du 6 au 11 septembre 1915, Sermaize connut toutes les horreurs du bombardement, du pillage, de l'incendie scientifique. Malgré le bombardement du 6 septembre, l'église n'avait été encore que légèrement meurtrie. Le 7, vers midi, le feu y fut mis à la main, comme dans tout le village. L'abside seule résista, ce qui a permis de la rendre au

culte un an après. L'anéantissement de tout le reste fut provoqué par les pastilles incendiaires et autres procédés.

VAUCLERC. — *Canton de Thiéblemont.*

Église très ébranlée, fenêtres disloquées, sanctuaire troué d'énormes brèches.

SOMPUIS. — *CHEF-LIEU DE CANTON.*

Le bombardement a endommagé l'église, mais non mortellement. Quand bien même nous ne le rappellerions pas ici, le nom de Sompuis évoque irrésistiblement le souvenir des longues et abominables tortures qui furent infligées au curé, l'abbé Oudin, de son village jusqu'à Sedan, et puis de Sedan en Allemagne, où il put enfin, dans des conditions atroces, mourir.

SOMMESOUS. — *Canton de Sompuis.*

Ce qui subsistait de l'église de Sommesous — c'est-à-dire juste les gros murs — donnait encore une belle impression et une noble idée de cet édifice du XIIe siècle. Il avait un caractère si pur et si digne, au milieu des champs et un peu en dehors du village qu'il dominait, et il n'avait l'ambition, si visiblement, que d'être une belle église rustique, que, parmi tant de ruines diverses, nous en avons vu peu de beaucoup plus touchantes.

Sommesous a été pris et repris trois fois, et joue un rôle important dans les admirables combats de l'armée du général Foch contre le XIIe corps saxon. Il a été éprouvé par le bombardement, mais ce sont des obus incendiaires qui ont réduit l'église à son seul squelette.

FRIGNICOURT. — *Canton de Vitry-le-François.*

Ce village, où la destruction était complétée par le pillage, et le pillage complété par la destruction, puisque les troupes allemandes qui l'occupaient ont brisé tout ce qu'elles n'ont pu emporter, a eu son église atteinte.

HUIRON. — *Canton de Vitry-le-François.*

Les Allemands sont arrivés à Huiron le 7 septembre. Dès le lendemain, les maisons étaient incendiées à la main. L'église avait été bombardée, et son clocher avait souffert, mais ce n'est que le troisième jour de la bataille qu'elle brûla, le feu y ayant été mis systématiquement. Cela à tel point que les incendiaires avaient pris la précaution de descendre le grand christ du maître-autel et tenté de mettre de côté un tableau représentant une descente de croix, ainsi que le tabernacle en bois sculpté et doré qui avait de la valeur. Les quelques vieilles gens restés à Huiron ont tous affirmé que tout le pays avait été incendié par des Allemands tenant des torches.

L'église abbatiale de Huiron, ainsi détruite, conserva un aspect de douloureuse grandeur, vraiment extraordinaire. Il n'en demeurait que les murs, une sorte d'imposant fantôme tout blanc, dominant le paysage dévasté. A l'intérieur, un énorme écroulement de piliers, qui se sont étalés à la façon de celui de Soissons, par assises disjointes. Telle quelle, cette ruine, au rebours de celles qui sont calcinées soit en rouge, soit en noirâtre, donnait une impression de clarté singulière.

C'est un monument de premier ordre qui fut ainsi détruit complètement, car toute restauration sera une reconstruction totale. M. l'abbé Hurault, vicaire général du diocèse de Châlons-sur Marne, a décrit en termes trop heureux l'abbatiale perdue pour que nous ne détachions pas de sa description les quelques lignes suivantes (1) :

« Dernier vestige d'une abbaye fort ancienne reconstruite au début du XVIe siècle, elle apparaissait sur sa montagne comme une vision de majesté, de force et d'élégance. Sa large ogive, son puissant clocher, la grâce de ses hautes colonnes, la hardiesse de ses voûtes aux nervures enlacées, les sculptures de ses boiseries, la fantaisie de ses chapiteaux, tout cela faisait d'elle une sorte de cathédrale du Perthois. »

Lisse, Luxémont. — *Canton de Vitry-le-François.*

Églises détruites par l'incendie. Les ruines de la première sont particulièrement éloquentes.

Auve. — *Canton de Dommartin-sur-Yèvre.*

C'était une de ces localités modestes et charmantes de la Champagne, si fines dans leur apparente humilité. Elle était située à la source de la rivière d'Auve, qui lui a donné son nom, et traversée par la route nationale qui mène à Sainte-Menehould et à Metz. C'est dire que ce village, placé sur une des grandes routes des invasions, n'en était pas à sa première souffrance. Mais jamais le martyre n'a pu être aussi complet aux pires époques ; ni au XVIe siècle, pendant les nombreux passages de troupes étrangères, ni au cours des divers sièges de Sainte-Menehould. L'histoire ne mentionne point ses épreuves, bien que le village d'Auve soit un des trois ou quatre importants, sans plus, qui ponctuent près de quarante kilomètres de route en droite ligne.

Cette fois, le nom d'Auve mérite d'être inscrit spécialement dans la liste cruelle.

Les Allemands y sont entrés le 4 septembre 1914. Ils appartenaient au XVIIIe corps d'armée de Francfort-sur-le-Mein, commandé par le général von Blücher, comprenant : de l'infanterie des 81e, 87e et 88e, de l'artillerie montée du 63e et de l'artillerie à pied du 3e.

Le 6, les incendies ont commencé. Tandis que d'une part des soldats faisaient mine d'aider les habitants à éteindre le feu, plus loin d'autres l'allumaient. Le pillage avait précédé les destructions dès le premier jour.

L'église, ainsi que la maison commune, fut une des premières victimes. Suivant le

(1) *La Guerre en Champagne.*

recueil de Mgr Tissier, il ne resta que *dix-neuf* maisons sur *cent trente*. Selon l'*Annuaire* de M. Jules Mathot, *vingt-cinq* sur cent vingt-cinq.

Il y a, dans le voisinage du bourg, des bois, où de pauvres paysannes âgées se réfugièrent, traversant la rivière d'Auve à diverses reprises pour se soustraire à la bestialité des soldats incendiaires et avinés.

Une d'entre elles, qui s'était réfugiée dans l'église, croyant y trouver un refuge, après s'être enfuie de la maison en flammes de ses enfants, fut retrouvée carbonisée dans le chœur.

L'église d'Auve était un beau monument de style roman-ogival. Il avait une réelle valeur artistique. On pense que, dans l'origine, au XIIe siècle, il était simplement formé par le chœur. Le reste de l'édifice était du XVe siècle. Dans le chœur roman, il y avait des chapiteaux à crochets. L'église, à trois nefs, avec des collatéraux bas et étroits, avait surtout de remarquable la grande net, soutenue par huit piliers reliés entre eux par des arcades ogivales, et dont les chapiteaux étaient décorés de raisins, de trèfles, de divers feuillages, le châtaignier entre autres.

Ces décorations, empruntées à la nature même de la contrée, sont une des originalités et un des charmes de l'ornementation dans ces églises de la Champagne et donnent à la moins ambitieuse d'entre elles une saveur d'art et de joie délicate.

Quoique mutilé, le portail présentait beaucoup d'intérêt. Il était du XVe siècle. De chaque côté, deux niches étaient soutenues par des salamandres et par des colonnettes en forme de troncs d'arbres noueux. Une fantaisie de l'artiste avait placé au-dessus de la niche de gauche une grenouille sortant d'une coquille de colimaçon. L'archivolte de l'arcade était assez richement sculptée, et avec goût.

Dans l'incendie général du 6 septembre, les Allemands procédèrent ainsi : ils bourrèrent littéralement de paille l'église d'Auve, arrosèrent cette paille de liquide inflammable et mirent le feu. Le clocher s'effondra, ainsi que la toiture ; la cloche entra en fusion par la violence du feu ; le maître-autel fut calciné ; il ne demeura des orgues que quelques lambeaux d'étain et de zinc.

L'examen des statues retrouvées fragmentées dans l'église a donné à penser qu'elles avaient été tailladées à coups de sabre.

Quoi qu'il en soit, il n'y a là ni bombardement ni fait de guerre qui puissent être invoqués au nom des « nécessités militaires ». Il y a simplement un incendie et une destruction d'une parfaite sauvagerie.

Il ne reste de l'église d'Auve que quatre murs aux pierres calcinées plus ou moins disjointes, des ferrailles tordues, la carcasse, en un mot, du vaisseau où gémit le vent de la plaine.

Les Allemands, ayant évacué rapidement Auve, six jours après une occupation de la plus grande dureté, n'ont pas eu à bombarder l'église qu'ils avaient incendiée et qui demeure le type très pur du monument accusateur.

DÉPARTEMENT DE LA MEUSE

ARRONDISSEMENT DE BAR-LE-DUC

REVIGNY. — *Chef-lieu de canton.*

C'est le 6 septembre que les Allemands entrèrent à Revigny, pour ainsi dire sur les pas de nos troupes qui battaient en retraite en vue de la formidable volte-face de la Marne. Ils avaient bombardé violemment la ville, de onze heures du matin à midi et demi. Les obus venaient des directions de Rancourt et de Nettancourt. Ils causèrent beaucoup de dégâts, mais n'avaient pas encore touché l'église, et c'est de l'incendie voulu et savamment manœuvré que provinrent la destruction d'une partie importante de Revigny ainsi que les dommages considérables causés à l'église.

Cette église est classée comme monument historique. Elle a un caractère très imposant, et, quoique alourdissant l'ensemble, la puissante tour qui surmonte le portail contribue à son effet massif et grave. Elle est des xve et xvie siècles; elle a un chevet à cinq pans et un portail occidental orné de sculptures. Les contreforts extérieurs ont pour ornementation des gargouilles figurant des animaux fantastiques. Le clocher avait été reconstruit en 1705. Il remplaçait une tour brûlée en 1639 par les Suédois et qui s'élevait au-dessus de la croisée du transept. Les vitraux, modernes, étaient l'œuvre de Maréchal, de Metz, verrier qui a laissé une grande réputation en Lorraine et particulièrement dans cette région de Bar-le-Duc. La nef est à six travées.

Les parties les plus remarquables de l'édifice sont l'abside avec ses fenêtres géminées des xve et xvie siècles, et le grand portail, de style flamboyant, avec, dans le tympan, une niche très ornementée pour la statue de la Vierge.

Les Allemands ont fait, à Revigny comme dans plus d'un endroit au début de la guerre, leurs professions de foi. Ils ont dit au curé, entre autres : « Nous voulons abréger la guerre en la rendant insupportable [1]. » De là les systématiques incendies de Revigny. « Ils jouaient avec le feu », nous a dit ce prêtre, lors de l'enquête que nous avons faite sur place, « le rallumant par endroits et s'activant à l'éteindre par d'autres » ; cette dernière manœuvre uniquement pour pouvoir trouver des prétextes à fureur. La preuve en est fournie par l'incendie même de l'église, allumé dans le clocher le 7 septembre, à

(1) *Simples Récits de guerre.* Bar-le-Duc, imprimerie Saint-Paul.

huit heures du matin. Le feu commença par l'extrémité, descendit, et bientôt l'église fut un brasier. Ce ne peut être l'incendie des maisons voisines qui a déterminé le sinistre ; elles sont beaucoup plus basses que l'église, et le feu aurait pris plus bas et non pas à l'extrémité de la flèche. D'ailleurs, si telle était la cause, le presbytère, qui est proche de l'église et qui est demeuré absolument intact, aurait, lui aussi, souffert de l'ardeur ambiante et des étincelles qui voltigeaient des quartiers voisins.

Dans cet incendie, le clocher s'effondra entièrement dans la tour, les toitures furent totalement détruites ; les orgues, les boiseries, et une partie des vitraux anéantis, ceux du chœur ayant, partiellement tout au moins, été épargnés.

Ajoutons que les Allemands, pour compléter leur système de contradictions et de mensonges, accusaient les habitants de rallumer eux-mêmes les incendies !

ANDERNAY. — *Canton de Revigny.*

Très rapprochée de Sermaize ($3^{km}500$), cette commune possédait une église voûtée avec une abside carrée de l'époque romane et un portail ogival.

Elle a été très éprouvée en même temps que sa plus importante voisine.

COUVONGES. — *Canton de Revigny.*

Église éprouvée par le bombardement.

Elle était de l'époque romane, avec un portail remanié à la Renaissance et un transept complété au XIIIe siècle.

LAIMONT. — *Canton de Revigny.*

Dans les journées des 6 et 7 septembre, Laimont, situé à l'est de Revigny, a souffert de l'incendie et du bombardement. C'est par le fait du bombardement qu'a été assez gravement endommagée sa belle église, du XVe siècle, avec transept et collatéraux et clocher élevé au-dessus de l'entrée.

MOGNÉVILLE. — *Canton de Revigny.*

C'est une des belles églises de la région que celle de Mognéville. La nef et le portail sont romans (XIIe siècle) ; les bas côtés de la même époque, mais refaits au XIXe siècle. Le transept et l'abside ont été reconstruits en 1651 : le transept, double et voûté, a deux frontons du XIVe siècle ; l'abside, voûtée et très élevée, a sept fenêtres du XVe siècle.

L'édifice s'appuie sur des contreforts ornés de très belles gargouilles et de pinacles à crochets.

Sur le transept, qui offre au midi une fenêtre à trois baies, de style flamboyant, s'élève une tour carrée ayant sur chaque face deux ouvertures en plein cintre. Un beau portail de transition, surmonté d'une rose du XIIIe siècle, complète le monument. Dans l'intérieur, la charpente apparente a été remise en vue par un bon architecte, Birglin.

La richesse de cette importante église est un admirable et très complet retable sculpté du XVIe siècle, représentant la Passion.

Cette pièce capitale, heureusement, n'a pas été atteinte, malgré les grands incendies qui ont éprouvé le village et le combat acharné qui s'y est livré le 9 septembre. Mais l'église n'en a pas moins été assez fort endommagée. Les vitraux ont été pulvérisés, la toiture crevée, les contreforts partiellement démolis ; enfin les beaux meneaux des baies, dans le chœur et les nefs, ont reçu de graves atteintes.

NEUVILLE-SUR-ORNE. — *Canton de Revigny.*

L'église est signalée comme ayant été atteinte.

NETTANCOURT. — *Canton de Revigny.*

Dans un site des plus beaux et campée sur une hauteur en dehors du village, l'église de Nettancourt, qui est un remarquable édifice du XVe et du XVIe siècle, a été classée comme monument historique. Sa position dominante semblait la prédestiner au bombardement, et c'est pour cela que les Allemands prétendirent, lors de leur occupation, que c'étaient les obus français qui l'avaient mise à mal. Mais il suffit d'examiner les ravages pour que les témoignages des habitants, affirmant qu'elle fut volontairement incendiée, soient corroborés.

C'est le dimanche 6 septembre, à 5 heures, que les incendiaires montèrent sur le tertre où elle s'élève si noblement, pour accomplir leur travail. Il ne fut qu'imparfaitement réussi, quoique le dommage soit assez grand encore. Un autel fut calciné ; les vitraux furent émiettés ; la voûte de la partie gauche du transept s'effondra jusqu'au milieu de la nef.

L'édifice se compose d'une grande abside du XVe siècle, à cinq pans, trois nefs, un transept, un clocher érigé au-dessus de la croisée du transept. Le style de l'ensemble est le flamboyant. Le grand portail latéral, de la Renaissance, a été construit en 1549.

Nettancourt est un des pays de la région qui ont été le plus complètement et le plus méthodiquement pillés.

REMENNECOURT. — *Canton de Revigny.*

La chapelle, à abside carrée, servant d'église, est signalée comme endommagée.

VASSINCOURT. — *Canton de Revigny.*

Dans certaines contrées, la guerre allemande a opéré, ou forcé à opérer, ce qui revient au même quant aux responsabilités, comme nous l'avons démontré, des destructions telles qu'aucune trace ne subsiste ni des édifices, ni des rues, ni du sol même. C'est un étrange et terrible retour au néant, *pulvis in pulverem reversus*. Mais cette transformation du travail et de l'art des hommes en l'originel chaos est peut-être moins désolante, moins accablante à contempler, moins décourageante (si quelque chose pouvait

décourager un pays tel que le nôtre après les preuves qu'il a données) que l'aspect d'un village où la flamme a passé, promenée de maison en maison, de ferme en ferme, par Loge, un des « vieux dieux » allemands, qui joint à la cruauté la perfidie.

La joie de détruire se lit en même temps que se suppute l'étendue des pertes. Un emplacement encombré de pierres écroulées, marquant une maison à reconstruire, produit une impression moins sinistre qu'une maison, quasi intacte de l'extérieur, mais, à l'intérieur, entièrement vide et vidée, et qu'il faudra abattre. Quand des centaines d'habitations de cette sorte se suivent de chaque côté de la rue, et d'un bout de la rue à l'autre, et que les rues pareilles se croisent et se succèdent d'une extrémité à l'autre d'un important village, et que partout, derrière ces façades paisibles comme la mort, il n'y a que le néant, dès la porte franchie, on éprouve la plus terrifiante sensation de cauchemar qu'on puisse imaginer.

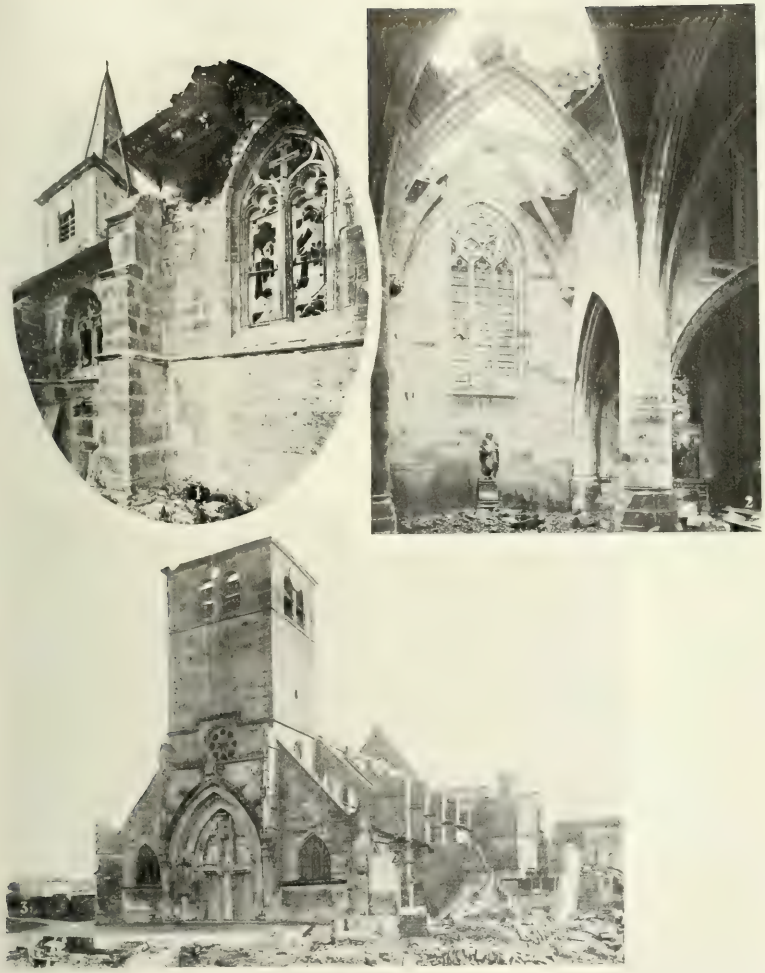
Nous avons connu plus d'une fois, au cours de notre enquête, ces affreux contrastes entre l'effort français pour produire et fructifier et l'effort allemand pour stériliser et ruiner, entre les résultats destructeurs auxquels l'orgueil systématisé a amené des hommes qui se disaient représentants d'une culture supérieure, et les forces mêmes de la nature qui s'affirmaient par les campagnes vertes environnant ces solitudes, et par les herbes mêmes qui commençaient à pousser entre les ruines. Nous avons connu la douleur de voir cet assassinat des villes et des villages, en opposition avec des printemps d'une douceur infinie ou de splendides automnes, nous demandant parfois s'il n'y avait pas au moins autant de tristesse dans un village qui a perdu la vie que dans une cathédrale comme celle de Reims de qui ont été meurtries les beautés.

Nulle part ces pensers et ces angoisses n'ont été plus complets, plus poignants qu'à Nomeny, en Meurthe-et-Moselle, et dans ce Vassincourt, de Meuse, où il ne restait comme habitations intactes dans tout le bourg, qu'une misérable cabane de bois, et comme habitants, qu'une vieille femme de quatre-vingts ans, ayant perdu la notion des gens et des choses, et riant aux anges.

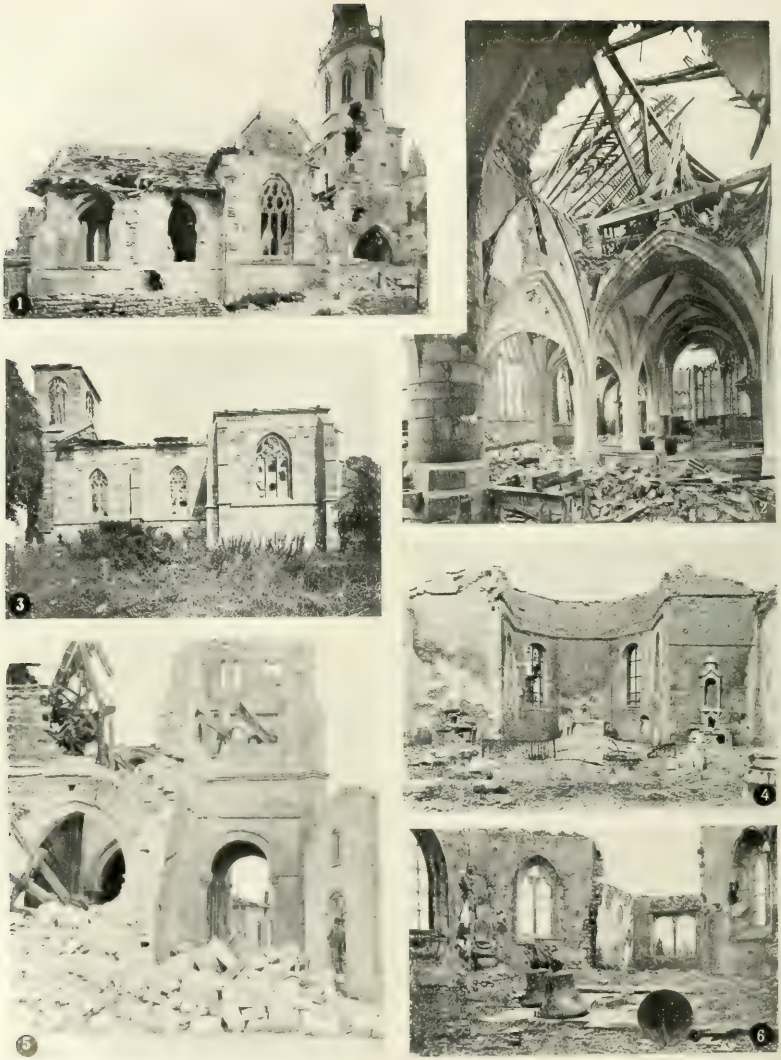
Au cœur du pays, l'église avait une incomparable beauté de douleur. « De quoi vous plaindriez-vous, dirait l'ironie des professeurs allemands ? Vous-mêmes dites que nous avons donné de la beauté à vos édifices. » Mais la charmante et vénérable petite église de Vassincourt, belle et ancienne, n'avait pas besoin de cette beauté-là.

Un peu élevée au-dessus de la rue et entourée de son champ de repos où l'on accède par quelques degrés de pierre, elle avait cette plénitude que possèdent les constructions romanes, et cette grâce dans la simplicité qu'elles atteignent quand, de proportions modérées, elles fleurissent dans des lieux rustiques.

Du XIIe siècle, avec un portail en plein cintre, une abside du XIVe siècle, un robuste clocher auquel était accolée, au midi, une tourelle ronde, tout unie, mais d'un excellent effet, cette église a été violemment bombardée, le village ayant été repris et reperdu plus d'une fois entre le 6 et 10 septembre 1914. Les obus allemands lui ont causé de grands dommages. Un d'eux est tombé juste devant le portail, creusant un vaste entonnoir. D'autres ont découronné la tour et l'ont déchirée sur une large étendue, laissant les cloches à découvert. Plus de vitraux, et les voûtes de la nef en notable



1. Église de Laumont. — 2. Église de Nettancourt. — 3. Église de Revigny.



[illegible] ur-Aire. — 2. La même. Vue intérieure. — 3. Église de Villers aux Vents.
[illegible] Pr[illegible] Ar[illegible]. — 5. Église de Louppy-le-Château. — 6. Intérieur de l'église de Vaubécourt.
[illegible] 4 et 6, [illegible] Station photographique de l'Armée, n° 5, [illegible] Alexandre

partie démolies. Les cloches, à l'entour, bouleversées, comme cadre à ces vieilles pierres massacrées.

En repassant au mois de mai 1915 dans Vassincourt, nous sommes rentrés dans l'église toujours si mutilée et en apparence si morte. Le village était à peine hanté par des habitants qui revenaient voir les squelettes de leurs maisons, mais s'en retournaient coucher dans ceux des pays voisins qui avaient été épargnés. L'intérieur de l'église avait été déblayé en partie, et les décombres rangés dans un bas côté. Une statue de la Vierge, dans le goût de la Renaissance, surmontait un autel épargné, dans un des bas côtés. Depuis ses pieds jusqu'au sol, c'était un amoncellement de fleurs fraîches, en gerbes, en guirlandes, dans des vases ; des flammes de bougies de cire, un peu vacillantes dans cette maison de prière ouverte à tous les vents, se mêlaient à toutes ces fleurs.

Pourtant, alors, personne ne vivait dans Vassincourt.

Villers-aux-Vents. — *Canton de Revigny.*

C'est encore un village qui a indiciblement souffert. Ceux qui écriront la passion des êtres et des choses, comme nous retraçons celle des œuvres d'art, auront ici un chapitre à marquer d'une croix noire.

Très exposé, par sa situation dominante, qui en rendait, au-dessus des riches plaines de la Meuse, l'abord si séduisant pour les voyageurs, Villers-aux-Vents a souffert du bombardement et de l'incendie.

Ce sont les obus incendiaires qui ont détruit la toiture et le clocher, et les obus fracassants qui ont troué les murs de son église, qui avait été habilement reconstruite en 1873 dans un bon style gothique, sur les plans de l'architecte Démoget.

TRIAUCOURT. — *Chef-lieu de canton.*

Très violemment bombardé le 5 septembre, le village de Triaucourt a eu, au bombardement du 5 septembre, son église endommagée, vitraux du chœur et du transept à demi vidés, toiture de la petite nef au-dessus des fonts broyée, tourelle fortement ébréchée.

Beauzée. — *Canton de Triaucourt.*

Si l'on descend de Clermont-en-Argonne vers Bar-le-Duc, presque en droite ligne du nord au sud, légèrement sud-est, c'est, par deux routes qui se côtoient, l'une départementale, l'autre vicinale, un véritable chapelet de ruines : Beauzée, Pretz, Érize-la-Grande, Rembercourt-aux-Pots ; à l'ouest, sur d'autres routes qui aboutissent à cette double ligne, ce sont encore d'autres ruines : Laheycourt, Sommeilles, Auzécourt, Louppy-le-Château, etc., sans compter celles que nous avons enregistrées dans le canton de Revigny. Le fléau s'est arrêté dans les environs immédiats de Bar-le-Duc, mais on peut dire que partout où la guerre allemande a passé, elle a répondu pleinement aux théories de Clausewitz, de Bernhardi, et aux vœux du peuple qu'elles ont formé et préparé.

Beauzée est une des ruines les plus émouvantes que l'on trouve sur ce parcours. On

ne saurait, parmi les édifices qui ne sont pas réduits aux quatre murs, imaginer église plus déchiquetée, plus suppliciée par l'obus succédant à l'obus, que son beau et riche temple, de dimensions modérées qui n'en faisaient que mieux ressortir l'élégance.

Sa tour avait été reconstruite en 1896, surmontée d'une flèche très svelte et bien réussie. La construction comporte trois nefs; elle date du XVIe siècle (consécration le 7 octobre 1515). Un portail latéral au sud est daté de 1752. Les stalles du chœur et les boiseries des confessionnaux sont d'un charmant style du temps de Louis XVI. Si l'on parvient à restaurer une église si meurtrie, il sera opportun de les débarrasser (car elles ont été heureusement préservées du feu) d'une couleur jaunâtre dont elles ont été plus tard revêtues.

Le portail de la façade ouest est très beau; il a moins souffert que le reste. Son ornementation est d'une guirlande formée de ceps garnis de raisins.

La sacristie avait été construite en 1757. Dans les fastes du petit pays, on relatait le passage de Louis XIV et de Marie-Thérèse au retour du siège de Maëstricht.

Si l'on considère les dégâts du côté bombardé, c'est-à-dire dans le sens de la marche de l'armée allemande, on est navré de voir ces larges plaies infligées au clocher, au pignon du transept, au toit et aux ouvertures de l'abside, et l'on se demande par quel restant de force se maintiennent ces murailles visiblement ébranlées et quasi désagrégées. Dans l'intérieur, rien de plus menaçant que les poutres brisées et enchevêtrées qui pointent dans le vide de ce qui fut les voûtes; rien de lamentable comme ces brèches énormes de l'abside, ce bas côté entièrement *mangé* par les obus, par où s'engouffrent la pluie et le vent, tandis que sur le sol s'amoncellent chaque jour de nouvelles pierres tombées du précaire équilibre.

Il y a des églises de villages, de l'époque romane, parmi celles dont nous avons déjà passé la revue, qui semblent de pauvres paysannes mortellement frappées. Avec son mélange, que le temps avait harmonieusement assorti, de Renaissance et de XVIIIe siècle, l'église de Beauzée est une grande dame suppliciée et pantelante.

Deuxnouds-devant-Beauzée. — *Canton de Triaucourt.*

Signalé comme ayant une église endommagée.

Ippécourt. — *Canton de Triaucourt.*

Même constatation. Constatation également de pillages, d'incendies qui ont détruit les deux tiers des maisons.

Pretz. — *Canton de Triaucourt.*

Cette localité s'est trouvée sur la route que suivait l'artillerie allemande allant bombarder Triaucourt et la région au delà. En passant, les Allemands ont brûlé l'église, du XVIIIe siècle (1731). La netteté du ravage qui n'a absolument laissé que les murs, sans que ceux-ci portent trace d'obus, porte témoignage de l'incendie systématique, consciencieusement poussé à bonne fin.

VAUBECOURT. — *Chef-lieu de canton.*

Bombardé le 9 septembre, à six heures du matin, et incendié à la main. L'église (édifice reconstruit en 1724) fut victime de ce dernier mode de destruction qui ne laissa debout que les quatre murs et la tour du clocher. Les cloches tombèrent sur le sol. Le mobilier fut consumé, les autels anéantis, les ornements et plusieurs vases sacrés détruits.

Auzécourt. — *Canton de Vaubecourt.*

Fait partie du groupe de localités que les Allemands occupèrent, pillèrent et détruisirent en grande partie en débouchant de la forêt de Bellenoue : Sommeilles, Laheycourt, Noyers, Maison-du-Val.

L'église d'Auzécourt, du XVIIe siècle (1625), fut d'abord pillée, puis entièrement brûlée, le 6 septembre, à cinq heures, à l'aide de pastilles incendiaires ; les quatre murs subsistent. Tout le reste disparut.

Érize-la-Grande. — *Canton de Vaubecourt.*

Signalé comme ayant son église atteinte.

Laheycourt. — *Canton de Vaubecourt.*

Dans cet important village, l'église fut épargnée, ayant servi d'hôpital aux envahisseurs. Mais l'Hôtel de Ville, qui était un coûteux édifice de notre époque, a été incendié avec une application particulière.

Louppy-le-Chateau. — *Canton de Vaubecourt.*

Ce beau village, situé dans une région des plus riantes, fut de ceux qui excitèrent, lorsqu'on put parcourir les territoires reconquis, la compassion la plus profonde. Ses ruines mêmes ne pouvaient effacer, faisaient plutôt ressortir, et plus douloureusement, sa prospérité antérieure, anéantie en un jour, le 7 septembre 1914. Les Allemands commençaient à sentir les effets de l'offensive française qui se répercutait déjà dans cette contrée. L'église fut alors visée expressément. Le clocher ne tarda pas à être atteint, la flèche s'écroula. Les dommages se poursuivirent et s'aggravèrent jusqu'au désastre. L'occupation qui suivit dura quatre jours, au bout desquels l'ennemi, énergiquement attaqué, s'enfuit en désordre.

L'église, à demi détruite, datait du XIIIe siècle dans sa partie ancienne. Elle avait été restaurée de 1873 à 1880 : le clocher était une construction neuve de 1874, et la flèche qui le surmontait, de 1880. Lorsque les Allemands quittèrent Louppy-le-Château, voici quel était l'état de l'église. Le clocher complètement détruit ainsi que toute la partie placée en dessous ; la tribune et les boiseries en grande partie consumées.

On put cependant, dès le début de 1915, recommencer à célébrer des offices pour les

habitants qui peu à peu rentraient dans leur village, qu'il sera si long et si coûteux de relever ; et rien n'était inattendu comme l'installation, dans les décombres voisins, de la grande cloche, sauvée du désastre, et qu'on mettait en branle au ras du sol. Jadis, dans le clocher de quarante-cinq mètres de haut, elle répandait ses vibrations au loin dans la contrée; maintenant, leur son ne dépassait guère les limites des ruines.

NOYERS. — *Canton de Vaubecourt.*

L'église reçut trois obus. La toiture et les voûtes furent endommagées et tous les vitraux brisés.

REMBERCOURT-AUX-POTS. — *Canton de Vaubecourt.*

Son église est un des édifices les plus grandioses et les plus remarquables de la Meuse. Elle tire une originalité d'effet toute particulière de son puissant portail où la Renaissance avait conservé à la richesse qui la distingue une certaine gravité. Le monument même est du XVe siècle, mais là encore, cette époque si riante, si épanouie, du gothique, restait d'une belle sobriété. La réunion de ces deux styles, cependant si différents, s'était peut-être harmonisée grâce à cette tendance, chez chacun d'eux, à une simplicité relative, et sans doute aussi à l'esprit même de ce pays d'est, moins exubérant, plus réfléchi, pour ne pas dire plus mélancolique qu'en d'autres régions de France, où la joie s'est donné pleine carrière. Quoi qu'il en soit, l'église de Rembercourt-aux-Pots est demeurée magnifique malgré les obus allemands qui, à trois heures de l'après-midi, le 6 septembre 1914, commencèrent d'incendier sa toiture et l'ont réduite en l'état que l'on peut voir. Heureusement, la décoration sculpturale de la façade a peu souffert, avec la superbe frise de figures allégoriques qui ornent la frise du grand entablement, au-dessus du portail. Mais il ne restait plus rien, après le bombardement, des toitures de la nef principale, et peu de chose de celle du collatéral de gauche. Un des piliers de la grande nef avait été coupé en deux par un obus, et ce pilier est de fort calibre ; par un hasard étrange, il n'a pas entraîné la chute d'une partie de la voûte comme cela eut lieu dans la cathédrale de Soissons à la suite d'un coup semblable.

En résumé, cette très belle église est dans un état très alarmant, à cause de la difficulté de réparer promptement ses graves mutilations.

Les Allemands sont pleinement responsables de ces dommages, car au moment où ils bombardèrent, les troupes françaises n'occupaient pas Rembercourt.

SOMMEILLES. — *Canton de Vaubecourt.*

A Sommeilles, où la cruauté des envahisseurs a atteint un véritable paroxysme, l'église a été traitée suivant la plus pure doctrine de Clausewitz.

Le matin du 6 septembre, les Allemands, sortant des bois, commencèrent à se répandre dans le village. Un cavalier allait droit à l'église, mettait pied à terre, montait au clocher, sonnait la cloche, mettait le feu, puis, remonté en selle, disparaissait dans la direction de Laheycourt.

La toiture et le clocher ont été détruits. L'église était du XIVe siècle, avec des voûtes reconstruites en 1880, et un clocher élevé en 1732.

Sans doute, les dégâts de cet édifice sont importants. Mais les traitements qu'ont subis les malheureux habitants ont été si horribles que l'on peut ici à peine songer à leur église ; en cela, nous sommes d'accord avec les avocats de la culture allemande, mais dans un sens qui diffère du leur.

VILLOTTE-DEVANT-LOUPPY. — *Canton de Vaubecourt.*

L'église, qui est du XIIe siècle quant à la nef et du XVe quant au chœur, avec un clocher moderne, a reçu deux obus dans ce clocher, et un autre obus a démoli l'avant-chœur.

ARRONDISSEMENT DE COMMERCY

GIRAUVOISIN, GIRONVILLE. — *Canton de Commercy.*

Églises endommagées.

KŒUR-LA-PETITE. — *Canton de Pierrefitte.*

Église bombardée.

SAMPIGNY. — *Canton de Pierrefitte.*

Les Allemands ont donné une notoriété universelle, et bien imprévue, à cette petite ville, en y bombardant furieusement la maison de M. Poincaré, Président de la République.

Cette action n'a rien de militaire, et elle n'est pas plus justifiée que l'incendie qui a ravagé le château de M. le général Lyautey à Crévic, par les « nécessités de guerre » que l'on a mises en avant pour les premiers bombardements de la cathédrale de Reims.

Si toutefois ces deux faits guerriers ne sont pas justifiés, ils ne sont point inexplicables.

CHAUVONCOURT. — *Canton de Saint-Mihiel.*

Église endommagée.

HAN-SUR-MEUSE. — *Canton de Saint-Mihiel.*

Église très endommagée. Elle avait un chœur roman du XIIe siècle et une sacristie du XVIe ; le reste avait été remanié et agrandi au XIIIe siècle.

LACROIX-SUR-MEUSE. — *Canton de Saint-Mihiel.*

Cette église, très bien construite dans le style gothique, ne datait que du milieu du XIXe siècle.

Bombardée, elle a reçu dans un bas côté, sur le toit, à l'abside et dans d'autres parties encore des obus qui ont causé de sérieux dégâts.

LIOUVILLE. — *Canton de Saint-Mihiel.*

Église endommagée.

SAINT-AGNANT. — *Canton de Saint-Mihiel.*

L'église est, comme la précédente, un pastiche du style gothique qui date du milieu du siècle dernier (1857), mais c'est une œuvre architecturale qui, dans sa modestie, n'était pas dépourvue de valeur. En tout cas, le bombardement crevant le clocher, démolissant le porche, détruisant la nef, qui retomba, toits et piliers, sur le sol dans une indescriptible confusion, a, autant dire, anéanti l'infortuné petit temple.

WOINVILLE. — *Canton de Saint-Mihiel.*

Église dont l'abside a été à demi détruite, comme le montre un document allemand.

En terminant ce qui a trait à ce canton, et que nous n'avons pas voulu développer davantage pour ne relever que des faits précis, nous ne discuterons pas avec les écrivains allemands sur la « barbarie » des Français qui ont dû combiner des actions sur Saint-Mihiel occupé par l'ennemi. Nous en avons assez dit sur ce point dans notre discussion générale. Nous ne pouvons pas davantage leur donner acte des précautions qu'ils ont prises pour préserver, dans l'église Saint-Étienne, l'œuvre célèbre de Ligier Richier, la *Mise au tombeau,* ni leur décerner à ce sujet le brevet de civilisation qu'ils ont réclamé dans leurs ouvrages de propagande. Nous ignorons, en effet, les motifs qui leur ont fait prendre ces mesures.

HATTONCHATEL. — *Canton de Vigneulles.*

L'église et le cloître d'Hattonchâtel étaient classés. Ils dataient des XIVe et XVe siècles. Le clocher était moderne. L'église était à trois nefs et à chevet plat. Elle est devenue une ruine méconnaissable, parmi les décombres et les murs ébréchés de laquelle les envahisseurs ont pris plaisir à poser devant l'objectif, ainsi que le montrent les reproductions de documents allemands. Ils se targuent également de mettre dans le plateau de la balance où ne sont pas Louvain, Ypres, Arras, Soissons, Reims, et tous les autres édifices, humbles ou souverains, détruits par eux, le retable très remarquable de Ligier Richier dont s'enorgueillissait Hattonchâtel. Cette pièce a été transportée à Metz dans un but inconnu.

HATTONVILLE. — *Canton de Vigneulles.*

Le clocher de cette église qui n'est pas une œuvre d'art a été visiblement incendié.

ARRONDISSEMENT DE MONTMÉDY

Nous sommes forcément bref sur cet arrondissement occupé depuis le début de la guerre. Les communes que l'on suppose les plus éprouvées ou qui auraient perdu les édifices les plus intéressants semblent être les suivantes :

Juvigny-sur-Loison, église reconstruite en 1752.

Lion-devant-Dun, église construite en 1752, avec clocher de 1776.

Marville, belle église du XIVe siècle, comprenant une nef avec deux bas côtés flanqués de chapelles latérales des XVe et XVIe siècles ; sacristie de 1761.

Milly-devant-Dun, église reconstruite au XVIIIe siècle, mais ayant conservé les chapelles latérales du XVIe siècle.

Mont-devant-Sassey, église de diverses époques : portail et nef romans (XIIe siècle), transept et abside recontruits en 1561, bas côtés romans refaits au XIXe siècle, charpente apparente remise en vue par l'architecte Birglin, tour sur la croisée du transept.

Montigny-devant-Sassey, église reconstruite en 1756, sauf le chœur, du XVIe siècle.

Sassey, église reconstruite en 1757.

Dans le canton de MONTFAUCON, dont nous avions conservé une partie, on sait que l'église de *Forges* (moderne, mais d'une très simple et très bonne exécution) avait été très violemment bombardée par les Allemands, et que l'église de *Haumont-près-Samogneux* (chœur construit au XIVe siècle et clocher au XVIIIe) a subi un supplice dont l'image demeure des plus poignantes.

ARRONDISSEMENT DE VERDUN

Il est à peu près impossible de donner dès maintenant un tableau complet des destructions dans la plus grande partie de cet arrondissement, soit que dans les villages où se sont livrés de formidables combats les ruines soient encore écrasées sous les obus allemands attardés après l'arrêt devant Verdun, soit qu'après avoir été chèrement défendus, des territoires soient encore occupés.

Les quelques indications qui suivent ne peuvent donc donner qu'un aperçu, et bien incomplet, de la dévastation que la guerre allemande aura apportée dans une région, sans doute éprouvée entre toutes, mais aussi entre toutes immortellement glorieuse.

BEAUMONT. — *Canton de Charny.*

Jolie église, de style gothique, endommagée par les obus, voûte crevée, vitraux détruits, etc.

BÉTHINCOURT. — *Canton de Charny.*

L'église avait été bâtie vers 1670 ; le clocher portait la date de 1789. Il ne reste que les murs de l'édifice, détruit par obus incendiaires.

ORNES. — *Canton de Charny.*

Comme à chacun des plus importants aussi bien que des moindres villages se rattache le souvenir de batailles héroïques et d'exploits dont il faut laisser aux historiens de la guerre l'appréciation même la plus sommaire, nous devons mentionner, même quand il n'y a pas à déplorer la ruine d'une œuvre d'art, les édifices qui portent les marques de la tourmente. Cette très simple église d'Ornes, construite en 1828 et 1829 et bénite en 1830, n'est, sinon pour l'artiste du moins pour le penseur, pas moins saisissante à voir avec sa blessure au flanc et son atmosphère d'abandon, qu'un chef-d'œuvre mutilé.

SAMOGNEUX. — *Canton de Charny.*

Un nom encore qui évoque un des plus grands drames de la guerre en mars 1916.

On ne peut rêver image plus tragique que celle de cette petite église dont l'extérieur semblait encore charbonner et grésiller après les combats et les charges dans la neige. Le toit arraché et béant, le maître-autel laissant à peine une trace, l'autel de gauche n'en laissant aucune, tout cela est d'autant plus saisissant que la victime est humble et obscure.

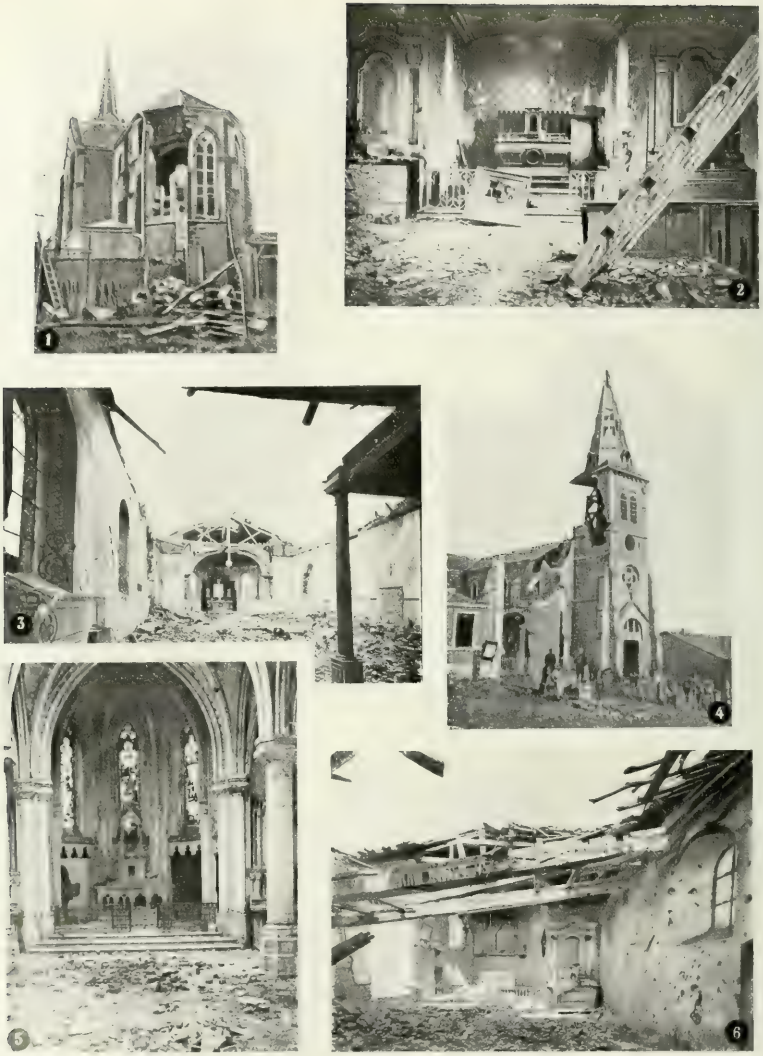
CLERMONT-EN-ARGONNE. — *Chef-lieu de canton.*

Sur la prodigieuse route Châlons — Sainte-Menehould — Verdun, Clermont-en-Argonne est une des étapes les plus pathétiques du fléau.

Ce n'est pas seulement parce que cette petite ville, si admirablement placée et environnée, si heureuse naguère, et comme faite pour l'être, a subi une destruction totale, et férocement organisée. C'est aussi parce que son martyre s'est prolongé, renouvelé à des époques périodiques. Elle a connu, après son oppression par les envahisseurs et ce qu'on pourrait appeler sa première mort, l'espoir presque joyeux de regagner, en attendant mieux, une vie précaire sans doute, mais qui était comme le gage de la résurrection future. Puis, dans le courant de l'année 1916, de nouveau les obus se sont abattus et sur ses ruines de 1914, et sur ses maisonnettes de bois de 1915. Elle a recommencé de ne plus servir qu'au passage, et non plus aux séjours qui sont comme la cristallisation

1. *Église de Rembercourt-aux-Pots avant la guerre.* — 2. *Église et cimetière de Vassincourt.*
3. *Intérieur de l'église de Vassincourt.* — 4. *Église de Rembercourt-aux-Pots, état actuel.*
5. *Le cloître d'Hattonchâtel.* — 6. *Hattonchâtel.*

(N° [illegible])



1. Église de Woinville. — 2. Intérieur de l'église d'Haumont.
3. Intérieur de l'église de Béthincourt. — 4. Église de Forges. — 5. Intérieur de l'église de Beaumont.
6. Eglise de Samogneux. Vue vers le chœur.

([illegible] Section photographique de l'Armée.)

1. *Clermont-en-Argonne.* — 2. *Intérieur de l'église de Clermont-en-Argonne.*
3. *Fresnes-en-Woëvre. Vue intérieure de l'église.*
4. *Fresnes-en-Woëvre. Place de l'Hôtel-de-Ville et statue du général Margueritte.*
5. *Ruines du village de Riaville.* — 6. *Pintheville. Ruines du village.*

[illegible]

VERDUN

1. [illegible] la cathédrale (galerie sud) avant la guerre. — 2. *État actuel de l'une des galeries de ce cloître.*
3. *Intérieur d'une galerie du cloître de l'évêché.* — 4. *Cour du cloître.*
5. *Les ruines d'un cloître rue de la Belle-Vierge.*
6. *Intérieur de l'église du faubourg Pavé. Vue prise de l'extérieur. Au premier plan, en dehors de l'église, trou d'obus de 380.*

[illegible] (de l'Armée.)

d'une existence renouvelée. Elle a donc éprouvé comme un second trépas. Heureusement, la terre de France a des forces et des vertus de renaissance invincibles, qui expliquent à la fois et son endurance et la colère malfaisante que ces vertus inspirent à ses ennemis.

En attendant qu'elle revive, Clermont-en-Argonne conservera longtemps un exceptionnel prestige de cataclysme.

La vallée qu'elle domine est une de celles par lesquelles « les Allemands, en août, sous la poussée formidable de leurs armées, aidées par le mouvement débordant de leur aile droite, descendaient pour gagner les vallées de la Marne et de la Seine, afin d'isoler l'armée du général Sarrail qui, appuyée sur les forts des Hauts de Meuse, se déployait de Verdun à Saint-Mihiel en liaison, suivant un angle droit, avec l'armée de Nancy commandée par le général Dubail...

« Clermont-en-Argonne est sur une butte assez abrupte, à trois faces, et que surplombe un promontoire élevé, élancé, superbement boisé de sapins, au sommet duquel on accède par des escaliers taillés dans la terre et la pierre, et aussi par des sentiers pittoresques, à grandes marches. Du haut du « signal » de Clermont, le promeneur jadis n'apercevait qu'ondulations, à perte de vue, de forêts, de vallées et d'étendues verdoyantes, qui le tenaient là, charmé et ému, dans l'immense repos des vastes horizons...

« Clermont était jadis, avant la guerre, gracieuse, coquette et crâne. Toute une escalade de maisonnettes et de villas, que paraient des terrasses et des jardinets, la rendait pittoresque et accueillante ; elle était de ces aimables petites cités qu'on note en passant, en se disant : « Voilà un coin où il ferait bon se retirer. »

« De son joli et souriant rempart de villas et de maisonnettes, il ne reste plus rien que des ruines émouvantes... Au retour de leur échec de septembre, les Allemands incendièrent et bombardèrent Clermont-en-Argonne qu'ils fuyaient. La pauvre petite ville ne leur avait rien fait que d'être le témoin de leur recul précipité et mortifiant. Elle était jolie, simplement, et ce fut là tout son crime [1]. »

Le témoignage de la sœur supérieure de l'hôpital a établi qu'il n'y eut pas d'autre cause à la furie des incendiaires que cette furie elle-même.

L'église de Clermont était digne du site qu'elle couronnait. C'était une œuvre d'art. Elle était classée comme monument historique. Construite en 1530, elle fut consacrée le 16 juin 1577. Ses dimensions intérieures étaient de trente-deux mètres de long et dix-neuf mètres au transept. Elle était composée d'une nef avec collatéraux, d'un large transept et d'une abside à six pans. La porte latérale du midi avait conservé son style de la Renaissance. La façade principale et le grand portail de l'ouest ont été élevés au XVIIe siècle, dans un beau style de la Renaissance avancée.

Cela est dû à ce fait que nous signale une judicieuse appréciation du savant archiviste de la Meuse, M. d'Arbois de Jubainville : que, dans les régions meusiennes, le style

(1) Description et récit de M. le lieutenant Frantz Reichel.

d'architecture retarde d'au moins un quart de siècle sur celui de Paris. Le XVIe siècle était déjà bien commencé qu'on élevait encore des monuments gothiques, et que le style de la Renaissance persistait pendant une partie du XVIIe siècle.

Cette belle et noble église de Clermont a subi les plus graves dommages ; sa toiture, son clocher ont été détruits, et sa silhouette se réduit à cette terminaison rectiligne qui rend si douloureusement uniformes nos édifices les plus divers, après que les incendiaires y sont passés.

La voûte est en grande partie effondrée et la solidité de ses murailles extrêmement compromise.

NEUVILLY. — *Canton de Clermont-en-Argonne.*

Église reconstruite en 1776, clocher de 1804. Fortement éprouvée par le bombardement.

ÉTAIN. — *CHEF-LIEU DE CANTON.*

Le chœur de l'église était classé. Il avait été édifié, en 1455, aux frais du cardinal Huin, originaire d'Étain. Le vaisseau de l'église remontait au XIIIe siècle, les chapelles, les portes latérales, les bas côtés, étaient des XVIe et XVIIe siècles. La tour, séparée du corps de l'édifice, fut terminée en 1771. Les dimensions étaient de cinquante-trois mètres sur vingt-cinq. Cette belle église a été très bombardée et il est à présumer qu'il n'en demeure guère que des ruines. Elle contenait une belle *Pieta, Vierge de douleurs,* œuvre de Ligier Richier, que, comme celle d'Hattonchâtel, les « conservateurs » allemands annoncent avoir « mise en sûreté ».

FRESNES-EN-WOËVRE. — *CHEF-LIEU DE CANTON.*

De même que pour le canton précédent, la plupart des localités n'offrent que ruines qui ne pourront être complètement énumérées que plus tard.

Déjà peuvent donner une idée des affreuses dévastations que les combats ont opérées dans cette région :

L'église de RIAVILLE, dont les clichés officiels ont enregistré, de face et de côté, les irréparables écrasements successifs ;

Celle de PINTHEVILLE, érigeant encore lugubrement une tour ébréchée au-dessus d'un vaisseau fracassé et d'un village à peu près anéanti ;

Celle d'HENNEMONT, etc., etc.

Quant à l'église de FRESNES-EN-WOEVRE même, construite en 1782 et 1783, elle présente une image de désolation plus grande encore que les précédentes, quoique en apparence moins entamée. La violence du bombardement, en démolissant le clocher, a projeté une des cloches jusqu'au milieu de l'église.

Est-il également rien de plus douloureux que la place de l'Hôtel-de-Ville, qui n'offre plus que les squelettes de ses édifices, — et pourtant au milieu de laquelle s'élevait encore intacte la statue du général Margueritte, opposition dont il serait superflu de souligner la muette éloquence?

VARENNES. — *Chef-lieu de canton.*

Ce canton ne peut nous offrir qu'observations et réflexions identiques.

C'est une des régions qui ont eu à subir dans toute son horreur la férocité du début de l'invasion. Elle est demeurée, ainsi que l'arrondissement voisin de Montmédy, soit sous les dangers de la ligne de feu, soit sous l'oppression allemande. On sait actuellement que le chef-lieu de canton a eu, entre autres destructions, à regretter celle de l'historique « Maison de Poste ».

Vauquois, Avocourt, Malancourt et d'autres localités encore seront parmi celles que la guerre aura complètement anéanties.

Il y a lieu de consacrer, en attendant que le relevé exact puisse se faire, une mention spéciale à La Chalade située à la lisière ouest de l'Argonne.

L'église abbatiale, monument gothique classé, a gravement souffert du bombardement dès le début de la guerre, victime entourée de victimes, ruine jadis déjà, et présidant un pays de ruines et de tombes.

VERDUN. — *Chef-lieu d'arrondissement.*

Les ruines, à Verdun, dépassent l'imagination, mais elles sont environnées d'une telle auréole de gloire qu'elles dépassent aussi le regret.

Si sensibles que soient de telles pertes matérielles, il y aurait petitesse, semble-t-il, à les déplorer. Si grandes que soient les destructions, on ne peut s'appesantir, même sur l'acharnement, qu'en toute autre occasion l'on devrait qualifier de barbare, avec lequel l'ennemi les a préparées, multipliées et parfaites.

Nous serions presque tenté de nous approprier, dans un autre sens, il est vrai, les expressions du « professeur » Clemen, et de dire que ce serait faire preuve d'une « sentimentalité » excessive de faire passer l'écrasement, l'éventrement, l'incendie des édifices, au même plan que le défi qui a surgi de leurs décombres. Seuls, des accents cornéliens pourraient faire comprendre comment ces pierres meurtries deviennent une parure pour la France. M. Clemen prend allégrement son parti des ruines de Reims; les Français sont fiers de celles de Verdun, parce que la ville, tout en étant *détruite,* est demeurée inviolée.

Cependant il nous faut, après avoir interprété ce sentiment, tracer encore pour ces dévastations, quelque caractère qu'elles aient pris à nos yeux, comme nous l'avons fait pour toutes les autres, une description et un historique succincts de ce que la civilisation

allemande, ainsi que la guerre allemande, ont accompli dans le but d'inspirer au monde la crainte qu'il commençait à ne plus ressentir, et l'admiration qu'elles ont réussi à faire passer toute de notre côté.

Nous résumerons les principales phases des épreuves de Verdun sans nous attacher cette fois à distinguer ce qui avait un caractère d'art de ce qui était simple construction. Il semble que cela fasse un tout dont on ne puisse rien détacher.

Il y avait eu plus d'une fois, depuis le début de la guerre, des dégâts causés dans la ville par des projectiles d'aéroplanes allemands; mais ils ne l'avaient affectée que d'une façon relativement légère : quelques meurtrissures au collège; une ou deux bombes dans le cloître attenant à la cathédrale, ébranlant ou vidant en partie quelques panneaux de verrières.

C'est le 4 juin 1915, à quatre heures de l'après-midi, qu'eut lieu le premier bombardement par artillerie à longue portée, avec obus de 380. Le collège Buvignier, *transformé en hôpital,* fut partiellement détruit : l'aile gauche formant la première cour, en face de la chapelle et des cuisines. La force de l'engin était telle qu'il coupa comme un fétu de paille une poutre armée de quarante-cinq centimètres de hauteur, et que les éclats du projectile furent projetés sur tous les bâtiments environnants, et notamment sur la sous-préfecture, située à une centaine de mètres de là. La couverture de ce dernier édifice fut traversée en plusieurs endroits et la façade enfoncée.

L'ancien établissement de la Doctrine chrétienne, *également transformé en hôpital,* fut fortement dégradé par les éclats d'un obus tombé sur les bâtiments situés de l'autre côté de la rue Mautrottée, c'est-à-dire entre la place d'Armes et la cathédrale. Divers immeubles particuliers furent alors détruits ou incendiés.

Le 1er octobre 1915, à trois heures cinquante de l'après-midi, autre bombardement encore par obus de 380. Destruction partielle des murs du quai dans la traversée de la ville et du mess des officiers, vaste édifice placé sur la rive droite de la Meuse, en regard des pittoresques maisons dont les façades postérieures surplombant le fleuve étaient une des grâces de la cité. Disons en passant que tout ce vieux et gai décor a été à peu près complètement détruit. Il sera plus difficile de le créer de nouveau que d'élever ou de relever un important et somptueux édifice. Il y a des charmes humbles qui ne ressuscitent point.

En même temps que les dégâts que nous venons de mentionner, le pont des Augustins est coupé du côté de la rive gauche; la Bibliothèque de la ville est très endommagée; un bâtiment dépendant de la caserne de la gendarmerie est complètement détruit, de même que plusieurs constructions particulières.

Nous arrivons aux *bombardements du 21 février au 22 mars 1916.*

Le 21 février, à sept heures du matin, des aéroplanes allemands lancent des bombes *sur toute la ville.* Aussitôt après, à huit heures, le bombardement par obus commence.

Dorénavant, il durera nuit et jour.

Tous les calibres sont employés, depuis les 77 jusqu'aux 380. Cependant qu'au dehors de Verdun la bataille, depuis la tranchée de Calonne jusqu'à l'Argonne retentit

dans l'air en ouragan ininterrompu, les obus allemands sont envoyés sur Verdun, pourrait-on dire, avec une prodigalité insensée. Ils s'abattent sur tous les édifices publics et sur les maisons particulières.

L'Hôtel de Ville, la sous-préfecture, les écoles, les casernes, les bâtiments hospitaliers, vont tous être plus ou moins ravagés, ou à peu près anéantis. L'église Saint-Jean-Baptiste, du faubourg Pavé, est littéralement coupée en deux.

Toutefois, à partir du 25 février, les Allemands s'étant rapprochés de Verdun, il ne fut plus guère lancé d'obus supérieurs au 240. Mais un grand nombre étaient des obus incendiaires.

Du *2 au 29 mars*, il semble, ce qu'on aurait jugé impossible, que le bombardement reprenant, la recrudescence devienne plus violente encore que la première phase. Cette fois, bien qu'il y ait encore un grand nombre d'obus fracassants, les projectiles incendiaires sont en particulière abondance. Les uns et les autres procèdent par rafales alternées.

Les parties alors démolies ou incendiées sont : le bureau des Postes, la recette des Finances. Les rues suivantes sont, à part un très petit nombre de maisons, complètement détruites : rues Neuve, Mazel, Saint-Pierre, Chevert, Saint-Oury, des Petits-Degrés, des Capucines, du Saint-Esprit, enfin la rue de la Belle-Vierge ainsi nommée d'une souriante statue du XVe siècle, nichée dans une des demeures. Cette charmante œuvre d'art est mutilée et décapitée. La place d'Armes et la place de la Madeleine subissent le même sort que les rues.

Il ne peut être question de combattre les incendies. Il n'y a pas de moyens d'arrêter le désastre. Les quelques courageux notables et fonctionnaires demeurés dans Verdun sont forcés d'assister, impuissants, aux écroulements et aux embrasements. C'est, nous a dit l'un d'eux, un spectacle d'épouvante qu'un Dante n'a point imaginé dans son *Enfer*, et qu'il pourrait à peine décrire.

Tels sont les résultats d'une longue suite d'années consacrées aux progrès scientifiques, aux méditations sur les systèmes des penseurs et des hommes d'État pangermanistes. Tel est, devant l'humanité de l'avenir et devant l'histoire, le but que l'Allemagne, après les bienfaits d'un demi-siècle de paix, a préféré atteindre et forcera à leur tour les peuples qu'elle a attaqués à viser pour la défense de leur liberté et de leur droit. Telle est la route sur laquelle le rêve d'une satisfaction d'appétits et d'un triomphe d'orgueil a orienté la vie humaine. L'exemple de Verdun, parmi tant d'autres qui forment le tableau maudit que nous tracent ici les exploits de la nation de Krupp, montre comment une race a pu ajouter un nouveau et plus terrible fléau à ceux dont constamment nous menace et souvent nous accable la nature.

Nous l'avons dit, Verdun dégage mille fois plus de gloire que d'horreur. Aussi n'est-ce point à une lamentation que nous nous livrons. La froide constatation, seulement, arrive aux mêmes conclusions que la sensibilité que tant de jours, de semaines et de mois de guerre n'auraient pu encore émousser.

Poursuivons-le, ce tableau de l'activité anéantissante de l'Allemagne. Nous sommes loin d'une esquisse complète.

Les jours suivants, et notamment le 3 avril, furent également, ou de nouveau,

frappés : l'hospice Saint-Hippolyte, le musée, la Doctrine chrétienne et sa chapelle, le collège Margueritte et divers autres édifices.

Du *5 avril au 15 août*, le bombardement atteignit plus durement que jamais : la cathédrale et le cloître ; l'évêché devenu le musée (et partiellement depuis la guerre consacré à destinations hospitalières), le collège Margueritte (ancien séminaire) ; derechef le collège (chapelle du XVIIIe siècle, frappée de plusieurs obus).

Puis, cette fois, l'Hôtel de Ville, monument de la Renaissance (des XVIe et XVIIe siècles) classé comme monument historique. Une vingtaine d'obus et de bombes d'avions l'endommagèrent dans l'ensemble, sans toutefois causer de destructions complètes.

Il y eut encore :

L'église Saint-Sauveur, fortement endommagée, avec les vitraux détruits.

L'église Saint-Victor, dont le clocher et les vitraux (XVe siècle) eurent le même sort.

L'église Saint-Jean-Baptiste du faubourg Pavé, dont nous avons tout à l'heure noté l'éventrement, disparaît maintenant, sauf le clocher.

La chapelle de Glorieux, sérieusement atteinte.

Les *hôpitaux* ont partagé la destinée commune ; il peut y avoir de la naïveté à s'en étonner une fois de plus ; il y aurait, à ne pas s'en indigner, trop de résignation.

L'*hospice Sainte-Catherine* a la flèche de son église (XIVe et XVe siècles) complètement démolie et éprouve de graves dégradations dans l'ensemble.

L'*hospice de la Congrégation de Notre-Dame*, graves dégradations (portail du XVIIIe siècle).

L'*hôpital Saint-Nicolas*, graves dégradations.

L'*hospice Saint-Hippolyte*, après avoir reçu de nombreux obus et subi deux incendies, est presque complètement détruit.

Parmi les édifices départementaux, il faut enregistrer d'abord les sévères dommages à la sous-préfecture, qui est du XVIIIe siècle.

Puis au Palais de Justice ; à l'ancien petit séminaire ; à l'ancien séminaire (immeuble des Minimes).

Parmi les édifices municipaux : au Théâtre, à la Bibliothèque, aux écoles enfin, dont quatre sont complètement détruites et cinq extrêmement endommagées.

Voilà le tableau de Verdun (1), du moins arrêté au 15 août 1916.

Il nous reste, pour préciser ce qui se rapporte à notre sujet, à donner quelques détails sur les deux plus beaux édifices de Verdun, c'est-à-dire sa cathédrale et son ancien évêché.

La cathédrale est un monument d'austère apparence, mais dont la masse domine non sans fierté toute la ville. Elle remonte au XIIe siècle, mais elle a été entièrement remaniée au XVIIIe. Ce n'est que dans les bas côtés et l'abside qu'elle conserve les caractères du XIIIe, et dans les chapelles latérales ceux du XIVe. La façade et les deux tours datent du XVIIIe.

Elle a reçu quantité d'obus qui ont percé la voûte en six endroits, et écorné une des

(1) D'après M. le capitaine P.-E. Martin, architecte départemental.

tours. Si l'actif sous-préfet de Verdun, M. Jean Grillon, n'avait pas mis son zèle à faire déposer et transporter les magnifiques boiseries du XVIIIe siècle qui complétaient avec le riche baldaquin du maître-autel la somptueuse décoration du chœur, on aurait aujourd'hui à regretter la perte d'un précieux spécimen de l'art mobilier français.

Attenant à la cathédrale, est — ou était — une œuvre architecturale d'une grande beauté, le *cloître*, du XVe siècle, spectacle d'indicible élégance, lieu de recueillement et de fraîcheur comparable à ce que le gothique fleuri a laissé chez nous de plus accompli. Ce bel ensemble a été douloureusement mutilé. Plusieurs de ses travées sont, à la lettre, pulvérisées.

Une autre très noble et très aristocratique joie était réservée aux visiteurs de Verdun lorsque, de la spacieuse et paisible cathédrale et du cloître aux exquises découpures, ils passaient à l'ancien évêché, devenu un beau musée en voie de formation, mais qui déjà contenait de bonnes collections, notamment de sculpture ancienne et d'objets d'art.

La cour d'honneur, qui vous accueillait sans transition, et qui vous ménageait plus vive la surprise, était un beau décor du XVIIe siècle, d'un style Louis XIV sans morgue, mais au contraire affable et tout gracieux. Sa souple disposition elliptique, ses frontons et ses arcades décorés de guirlandes se détachant en finesse sur la blanche pierre, comme une écriture d'artiste sur un vélin de choix, enfin la lumineuse et parfaite distribution de ses jours, d'excellente proportion avec les surfaces, tout cela composait un ensemble français dans toute l'harmonie du terme.

De l'autre côté de l'édifice, une façade plus unie, mais non inférieure en distinction, en clarté, en accent d'une aristocratie naturelle, ou raffinée au point d'atteindre la simplicité, se déployait sur un parc aux beaux parterres et aux ombrages profonds. Et ce parc lui-même dominait d'une grande hauteur le cours de la Meuse de telle sorte que l'on pût se trouver, entre les jardins, le Palais et une partie de la ville et de ses environs, au centre d'une triple séduction, d'une triple invitation à vivre et à prendre confiance dans la beauté de la vie.

Or, de la charmante cour d'honneur subsistent des toits crevés, des arcades interrompues, des frontons outragés, des murailles çà et là béantes. De l'irréprochable façade sur le parc, les obus ont par places brisé une fenêtre, arraché les pierres, troué un comble, disloqué le perron. Du parc enfin, les arbres gisent, en un fouillis.

Mais c'est égal, Verdun était bien belle, au début de juin 1915, lorsque toutes ses rues étaient pavoisées à l'occasion de la déclaration de guerre à l'Allemagne par l'Italie, et les douceurs renaîtront du jardin ombreux et de la terrasse où les infirmières blanches promenaient affectueusement les soldats blessés dont les regards erraient sur la Meuse, verte et calme, tout en bas.

Observation relative aux destructions de la Meuse. — Nous pouvons résumer les destructions dont nous venons de passer la revue avant de parler de Verdun, grâce à quelques lignes que nous trouvons dans le témoignage d'un officier.

Au surplus, elles s'appliquent au département de la Marne, qui a vu le prolongement, si ce n'est l'extension, des faits et des méthodes de la guerre allemande.

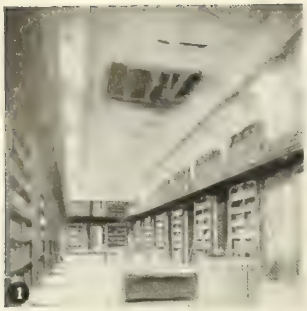
« De Bar-le-Duc à Sainte-Menehould, par la vallée de l'Aire et le défilé de Clermont, ç'a été partout le *même pillage précédant le même incendie...*

« Cela s'exécutait invariablement au moment de la retraite, par des hommes organisés en bandes et accompagnés de sous-officiers. Ils semaient ensuite des pastilles incendiaires, des serpenteaux, du pétrole, et y mettaient le feu chaque fois qu'il y avait intérêt à faire disparaître des traces de vol... Après, le bombardement commençait, orienté sur le clocher. »

Cette indication générale donne, on peut dire, l'atmosphère de notre tableau de ruines. A la flamme de leurs brasiers, les arguments des porte-flambeaux de la culture germanique paraissent pâles. Et si en Allemagne la « Joie de nuire », la *Schadenfreude,* a pu applaudir en voyant l'écroulement de nos édifices, ils ont entraîné dans leur chute toute la dialectique de ces intellectuels.

VERDUN

1. *Logeur de l'évêché et la cathédrale.* — 2. *Cour intérieure de l'évêché.*
3. *La cathédrale. Soldat déblayant le chœur.* — 4. *Intérieur de la cathédrale avant la guerre. Nef prise de l'entrée.*
5. *Cathédrale. Chapelle de la Vierge.* — 6. *Cour de l'évêché.*



[illegible] *Bibliothèque de l'Hôpital.* — 2. *Pont-à-Mousson. Hospice du Saint-Sacrement.* [illegible] *Côté nord.* — 4 et 5. *La même. État actuel.* — 6. *Église de Haraucourt.*

[illegible]

DÉPARTEMENT DE MEURTHE-ET-MOSELLE

ARRONDISSEMENT DE NANCY

NANCY. — *Chef-lieu de département.*

La belle et fière cité, reine qui porte au front le Grand Couronné et au cœur un amour de la patrie d'autant plus ardent qu'elle est entre les grandes villes de France la plus proche des provinces ravies, a subi des dommages qui ne représentent pas la millième partie des souffrances que l'Allemagne se proposait de lui infliger. Mais ces dommages attestent, par leur continuité, la plus tenace des haines, et par les insultes dont ils furent accompagnés, les rancunes d'une profonde déception.

On n'a pas à décrire ici une ville qui est un des bijoux du monde, étant une des grâces de la France. La vivacité de l'esprit et l'élégance des manières y ont pour décor une des plus aristocratiques créations du XVIIIe siècle. Richesse et délicatesse s'unissent pour faire, entre autres, de la place Stanislas, avec sa belle ordonnance d'édifices aux balcons dorés, ses fontaines d'encoignures, les grilles de Jean Lamour qui relient et parent cet ensemble, un des chefs-d'œuvre de l'art français. Mais à cette œuvre de Héré, à laquelle le monde cultivé est tout entier intéressé, se rattachent ou s'avoisinent encore bien d'autres aspects : celui, plus sobre, mais de très grand air, de la place de la Carrière, précédée d'un bel arc de triomphe et terminée par un palais en hémicycle d'une modestie royale. Puis encore, à quelques pas de là, le puissant Palais ducal dont les masses vigoureuses contrastent avec cette simplicité légère. Puis, d'autre part, la charmante place d'Alliance, qui trouve le moyen de séduire avec rien. Puis maintes nobles églises, parmi lesquelles la cathédrale, l'église des Cordeliers, celle de Saint-Sébastien, et celle de Saint-Epvre, à la vérité moderne, mais qui, sans rivaliser avec tant d'œuvres parfaites, ne leur juxtapose pas une obsession, comme c'est parfois le cas.

Qu'une telle ville puisse être exposée aux cataclysmes que l'histoire semble parfois ne produire que pour avoir l'occasion de les regretter éternellement, c'est déjà une pensée à faire frémir. Mais que des hommes manifestent avec une incroyable persévérance l'intention formelle de la défigurer, sinon de lui infliger d'irréparables ruines, c'est ce qu'on ne pourra jamais comprendre.

Cette intention, les Allemands l'ont eue. Ils ont essayé de la réaliser à tant de reprises que la seule énumération de ces tentatives suffirait à elle seule pour permettre de dresser un véritable réquisitoire contre leur barbarie, si nous n'avions pas ici trop de

ruines à enregistrer parmi celles qu'ils ont accomplies pour parler très longuement de celles qu'ils n'ont pu réussir.

On sera stupéfait plus tard quand on connaîtra le nombre des risques de destruction totale que Nancy a courus pendant cette guerre. Mais ces attentats, que nulle raison militaire ne justifie, attentats accompagnés d'outrages, doivent être tout au moins résumés et analysés ici dans leurs traits principaux, puisqu'il s'agit de ne rien omettre de ce qui constitue la manière allemande.

Dès le 4 septembre 1914, des essais de bombardement par aéroplanes commencèrent. Ce jour-là, une bombe, entre autres, tomba sur la place de la Cathédrale. Les éclats du projectile et la mitraille qu'il contenait ayant été assez forts pour traverser des volets de fer dans les boutiques voisines, on peut considérer que, s'il était tombé sur la cathédrale même, l'effet aurait pu être des plus graves. Quelques-uns de ces éclats excorièrent simplement la façade. Il n'est pas probable que ce maigre résultat fût celui que voulaient atteindre l'aviateur et les chefs qui l'avaient envoyé.

Le 10 septembre, cette fois, c'est un bombardement par canon à longue portée qui a pour but de causer le plus grand mal à la ville. Ce bombardement a lieu en pleine nuit, sans raison, sans avertissement. Ces deux derniers mots paraissent maintenant une naïveté. On a besoin, en effet, d'un effort de réflexion et de mémoire pour se rappeler que jadis on ne bombardait pas une ville ouverte, une grande cité peuplée qui a conservé ses femmes, ses enfants, ses vieillards, ses malades, sans avoir multiplié et tenté de justifier les menaces. Mais à présent, lancer, entre onze heures et minuit, à l'improviste, plus de quarante obus, ne paraît pas monstrueux selon ces méthodes guerrières. Cette fois-ci encore, les maux furent médiocres en comparaison des moyens employés ; mais cette fois encore, c'était la partie centrale de Nancy qui était visée, puisque les obus tombèrent tous entre la gare et la cathédrale. Ils ravagèrent des maisons, tuèrent des femmes, des jeunes filles et de vieilles gens. L'église Saint-Sébastien, du XVIIIe siècle, comme la cathédrale, fut, comme elle, bénéficiaire d'un pur hasard. Cet édifice, qui contient d'intéressantes peintures, et des sculptures de Bagard, aurait pu également beaucoup souffrir, avec un écart seulement de trois ou quatre mètres, des obus qui atteignirent le cadran de son horloge et entamèrent sa façade, plus profondément que celle de la métropole.

Plus d'un autre bombardement par aéroplanes serait à enregistrer, dans le courant d'octobre 1914 ; mais celui du 14 doit être mentionné plus spécialement pour montrer que ce n'est pas à la légère que nous avons écrit que les intentions destructrices étaient accompagnées et soulignées de manifestations outrageantes. De l'aéroplane du 14 octobre tombèrent, en même temps que des bombes qui endommagèrent la gare, une banderole avec inscription et un étui contenant un message. Sur la banderole on lisait : « Une salutation un peu excentrique à Nanzig, ville bientôt allemande. » Quant au message il contenait, avec des indications de provenance, de régiments, d'altitudes, etc., ces paroles à la fois moqueuses et féroces : « Malheureusement empêchés de rendre visite, il ne nous reste que de vous envoyer par cette manière *pas assez quotidienne* nos salutations *pleines d'amabilité et de poudre.* » Le tout signé : Wimmer et Schneider, officiers aviateurs du 3e escadron de Bavière.

Ces lourdes plaisanteries à l'adresse d'une noble ville, qui est en même temps un centre intellectuel, à la fois artistique et scientifique des plus notables en Europe, ne sauraient être passées sous silence ni considérées comme insignifiantes. C'est tout un état d'esprit qu'elles décèlent, et ce n'est pas une seule fois que « les salutations pleines d'amabilité et de poudre » tombèrent ainsi, amabilité qui essayait de souiller, et poudre qui malheureusement tuait des innocents. Pendant la phase « joyeuse » de la guerre, — ainsi s'exprimaient les Allemands, — nombreuses furent ces meurtrières gaietés, visant toujours le centre de la ville. Encore quelques exemples. Le 25 décembre, un aéroplane jette une bombe entre la Place Stanislas et la cathédrale, sur la Poste. Le 26, sur la « Ville Vieille » du quai Claude-Lorrain à la place Saint-Epvre, autres bombes avec cet envoi de facéties : « Bon Noël. Souhaits du Kaiser Guillaume. Un aviateur allemand vous salue. » Ce « bon Noël » coûte la vie à quelques infortunés, car le même jour un zeppelin lança de nombreux engins, calculés pour d'intenses ravages, mais qui ne firent que peu de victimes par un effet de pur hasard. Presque toujours des femmes, des enfants, de pauvres gens, ce qui fait ressortir tristement l' « amabilité » persistante des messages sarcastiques : « De l'Allemagne victorieuse à la France vaincue », ou encore : « Joyeux Noël. Aimable envoi du Kaiser Guillaume II. Souvenir d'aviateurs allemands. » Peu de jours après cette première série de bombardements, le Gouvernement impérial parut sentir la nécessité de se justifier de ces actions inhumaines, encore qu'inefficaces. Un communiqué allégua que ces bombardements étaient ordonnés en mesure de représailles pour ceux que nos aviateurs avaient exécutés à Fribourg-en-Brisgau. Mais il suffit alors de répondre que ceux-ci n'avaient visé que des points militaires, tandis que les Allemands n'avaient bombardé que des bâtiments civils dans une cité où il n'y avait aucun rassemblement de troupes.

Au surplus, comme toujours, aussitôt après ces prétendues justifications, les bombardements soit par l'air, soit par l'artillerie à longue portée, recommencèrent plus nombreux, plus continus que jamais, et l'on pourra voir un jour dans l'histoire de Nancy pendant la guerre allemande que la liste en est interminable. Il est opportun de remarquer que la méthode est la même que pour Reims, et pour toutes les autres villes dans ce cas. Les Allemands discutent, tentent de justifier leurs actes de vandalisme en en rejetant la faute sur la France et en protestant de leur amour pour les arts et les fruits de la civilisation. Puis le lendemain, ils recommencent avec plus d'acharnement, détruisant, en même temps que de nouvelles beautés, leurs propres plaidoyers.

En résumé, si les dommages causés à Nancy n'ont pas été considérables, ils accusent l'intention formelle, persistante, de destructions aussi graves que possible. La preuve en est dans les points mêmes qui ont été atteints.

Le *Palais ducal* a été frappé en deux endoits par les bombes de zeppelins ; des sculptures et des pilastres ont été endommagés. L'*église Saint-Epvre* a eu tous ses riches vitraux pulvérisés.

L'*église des Cordeliers* a souffert également : les verrières de la chapelle ronde et du chœur ont été partiellement brisées.

La *place Stanislas* n'a pas été à l'abri plus que les autres quartiers. Une bombe est

tombée dans l'angle du côté de la rue de la Constitution et a entamé une des grilles. Deux pas plus loin, des bombes tombèrent entre l'Hôtel de Ville et la Préfecture, et il y eut des passants blessés et tués. Pour les beaux édifices, les pertes pouvaient être très graves.

Nous avons vu enfin que la cathédrale et l'église Saint-Sébastien avaient couru les mêmes dangers.

Ainsi il résulte de tous ces faits que si, d'une part, des bombardements à longue portée ont visé plus spécialement le quartier de la gare, c'est-à-dire la gare elle-même, certains de ces tirs ont eu pour objectif le centre de la ville, et *tous* les projectiles lancés par voie aérienne ont visé cette partie centrale, c'est-à-dire celle qui contient les plus beaux édifices, ainsi qu'un certain nombre d'établissements voués au culte de l'esprit, entre autres le lycée Drouot, etc.

L'attentat contre le patrimoine du monde civilisé est donc suffisamment établi et d'insultantes plaisanteries en précisent et en soulignent le caractère.

AMANCE. — *Canton de Nancy-Est.*

L'église, du XVe siècle, a été ruinée.

LAÎTRE-SOUS-AMANCE. — *Canton de Nancy-Est.*

L'église, du XIe siècle, est des plus intéressantes, et a été classée comme monument historique. Lors du bombardement des ouvrages fortifiés d'Amance faisant partie du Grand Couronné de Nancy, le bombardement a causé une brèche dans le clocher, côté nord-ouest. La charpente et la couverture en ardoise ont été gravement endommagées. Plusieurs obus ont meurtri la façade.

CHAMPENOUX. — *Canton de Nancy-Sud.*

Les violents bombardements qui avaient eu lieu pendant les combats du Grand Couronné avaient à moitié détruit l'église de cette localité. Depuis elle a été complètement anéantie.

PONT-A-MOUSSON. — *CHEF-LIEU DE CANTON.*

Le nom de cette petite ville doit être associé à ceux de Soissons, d'Arras, de Reims, pour la longueur, la continuité et la violence du martyre auquel elle a été soumise depuis le début, ou presque le début de la guerre. Elle aura son histoire, écrite sur les lieux mêmes, tenue au jour le jour par un des habitants (1) qui sont restés, avec une calme intrépidité qui ne sera pas pour ceux qui viendront après nous, un moindre sujet d'étonnement que la férocité acharnée, et inutile en même temps, des ennemis. Il n'y

(1) M. le juge de paix Bernardin.

aura certainement pas eu pour Pont-à-Mousson une moyenne d'un jour sur trois de répit. Les aviateurs semblèrent plus d'une fois prendre la ville comme champ d'expériences. Quant aux bombardements par l'artillerie, qui ont commencé de pleuvoir sur elle dès huit jours après la déclaration de guerre, ils se sont multipliés au point qu'il fallait la patience et le sang-froid de l'historien local pour les enregistrer.

Il est, pour nous, essentiel de noter que ces bombardements n'ont eu, pour la plupart, aucune raison militaire. Ils ont eu lieu fréquemment en signe de fureur au lendemain de quelque échec, et plus souvent encore ils ont, avec une implacable netteté (implacable envers les accusés eux-mêmes), prouvé la froide volonté de nuire.

Ils se sont en effet attaqués principalement, — dans une ville dépourvue de mouvements de troupes, et hantée seulement par des familles qui ne pouvaient se décider à l'abandon du foyer, — aux édifices qui abritaient des vieillards, des malades, et ceux qui sont chargés de pourvoir à la vie de ces malheureux, jadis considérés comme sacrés. *Res sacra miser* est une sentence intraduisible en allemand, cela est désormais prouvé.

La preuve résulte de la situation même de Pont-à-Mousson par rapport aux armées ennemies. Des points que celle-ci occupait lors de ces innombrables bombardements, c'est-à-dire, entre autres, la colline qui domine Norroy, entre le bois le Prêtre et Lesménil, elles découvraient panoramiquement, en enfilade, avec le cours de la Moselle pour axe, la petite cité tout entière, ponctuée par ses édifices, religieux ou hospitaliers.

Ces édifices, il est impossible de les manquer, barbare de les viser, atroce de les atteindre. Il est aisé de calculer que tel tir touchera exactement la place de l'Hôtel-de-Ville, ou place Duroc ; que tel autre frappera la route qui conduit de la gare au centre de la ville, etc. Rien n'est moins méritoire que de prendre pour cible la vaste façade toute blanche de l'abbaye transformée en hôpital, puisque ce but n'a rien d'interposé entre lui et la pleine campagne. Les jardins se développent en avant de cette façade du côté envahi. L'église Saint-Martin, cathédrale, qui s'élève un peu en deçà, est également à la portée du plus novice des artilleurs, puisque sa belle masse et ses tours de soixante mètres dominent les maisons peu élevées de ce quartier.

Telle est la cité que les Allemands ont mis leur gloire à bombarder sans relâche, et qu'ils n'ont cependant pas réussi à ruiner de fond en comble comme ses sœurs de supplice, Arras et Soissons. Lorsqu'on entrait dans Pont-à-Mousson et que l'on parcourait ses rues, les maisons aux volets clos et aux devantures muettes semblaient être relativement peu martyrisées. Simple illusion que procuraient les effets des tirs plongeants. Il était bien peu de ces façades qui ne dissimulassent plus ou moins de ruines, du grenier à la cave. Seuls les quais sur la Moselle, dont les vieilles petites maisons pittoresques n'offraient plus qu'un lamentable spectacle de murs démolis et de poutres calcinées, et le vieux pont du XVIe siècle, que nos troupes avaient dû faire sauter, et dont la partie centrale était raccordée pour la communication entre les deux quartiers de la ville, donnaient l'image immédiate du sinistre.

Pendant de longs mois, les habitants restèrent assez nombreux, et les enfants jouèrent dans les rues et sur les places, bien que plus d'un de ces insouciants petits êtres eût été blessé ou tué. C'est que la familiarité avec le bombardement datait des tout

premiers jours. Deux semaines ne s'étaient pas écoulées depuis la déclaration de guerre, que les obus étaient déjà tombés en grand nombre.

Le 5 septembre, les Allemands y entrèrent, après un bombardement plus violent encore que les premiers. Le 9, ils durent évacuer Pont-à-Mousson, et c'est dès lors que la résolution de lui faire payer cet échec devint évidente.

Il est inutile de dénombrer ici les phases de cette lente vengeance. Il suffit pour nous de relater les principaux résultats. Toutefois, il ne peut être omis qu'un des bombardements les plus furieux fut celui du 2 janvier, lendemain du jour où M. le Préfet de Meurthe-et-Moselle Mirman était venu apporter des jouets aux enfants demeurés dans la ville. Depuis on a fait évacuer entièrement cette innocente population. Mais nous avons vu personnellement à l'hôpital des garçonnets dont la jambe était coupée, et des fillettes couchées, toutes pâles et étonnées, dans les lits de souffrance.

Le jour de ce bombardement eut lieu une catastrophe particulièrement douloureuse. *Soixante* gros obus tombèrent sur l'*hospice Saint-François d'Assise,* situé route de Metz. On peut voir par la photographie reproduite ici ce qui demeura de cet asile où les vieillards ne pensaient point quelques mois auparavant être exposés à cette façon de finir leur vie. L'hospice s'était écroulé tout entier, et les sous-sols mêmes furent en partie ravagés. Si les malheureux hospitalisés échappèrent, par un surprenant hasard, à une horrible mort en masse, il n'y a pas lieu de le déduire du compte.

Auparavant, le jour même de la Toussaint, pendant les vêpres, des shrapnells avaient été envoyés à l'adresse de la cathédrale. Si les résultats se bornèrent à des dégâts causés principalement aux vitraux, il n'en est pas moins certain que la préméditation était évidente, vu le lieu visé, le jour et l'heure, de commettre quelque chose d'épouvantable.

Auparavant encore, le 15 août, avait commencé à être pris pour cible le bel édifice ample et paisible de l'hôpital, dont nous avons dit un mot à l'instant.

Cet édifice est l'ancienne *Abbaye de Sainte-Marie,* ancien couvent de Prémontrés, transféré sous Louis XIV à Pont-à-Mousson, puis devenu séminaire, et enfin affecté aux blessés et aux malades, qui auraient dû trouver dans ses claires et spacieuses galeries et dans ses beaux jardins la protection et la consolation que jamais aucune autre guerre n'avait refusées aux toits où rayonne la Croix-Rouge.

Très noble de proportions, très pur de style, cet hôpital a de magnifiques dégagements intérieurs ; l'escalier, notamment, a grand air, avec sa rampe forgée. La bibliothèque est digne des plus beaux monuments français.

Le 15 août 1914, cette œuvre d'art et cette maison de souffrance fut intentionnellement bombardée, sans aucune raison militaire, puisque toute opération stratégique ne pouvait et ne devait se passer qu'à une notable distance. En visant l'hôpital de Pont-à-Mousson, les Allemands savaient donc qu'ils ne pouvaient que détruire une richesse du passé, et surtout massacrer des malades, des religieuses, et frapper une fois de plus les blessés que leurs obus avaient pu faire dans la ville.

La façade, les toits furent gravement endommagés par les projectiles de fort calibre, dont plusieurs, heureusement, tombèrent en avant, dans le jardin. La bibliothèque

fut également traversée par un obus qui dégrada le plafond ornemental. L'église eut le sommet d'une de ses tours incendié.

Quant à la cathédrale Saint-Martin, le contrefort nord du transept fut presque démoli ; la tour de ce côté fut également atteinte, ainsi que les deux pans de la couverture du monument.

En résumé, Pont-à-Mousson a souffert d'un incessant bombardement qui était calculé pour y anéantir non seulement la vie civile, mais aussi de beaux édifices qui s'imposaient doublement au respect.

Bien que cela soit en dehors de notre sujet, le trait complète trop bien l'horreur générale de notre tableau tout en résumant le caractère de la guerre allemande, pour que nous omettions de dire que le *cimetière* de Pont-à-Mousson fut affreusement ravagé par les bombardements qui n'épargnent rien, ni les enfants, ni les infirmes, ni les chefs-d'œuvre, ni même les morts.

Mousson. — *Canton de Pont-à-Mousson.*

Mousson possédait une chapelle castrale, du XIe siècle, pavée de carreaux vernissés du XIVe et surmontée d'une statue moderne de Jeanne d'Arc, œuvre de la duchesse d'Uzès. Ce village fut entièrement bombardé avant l'entrée des Allemands à Pont-à-Mousson. Les ruines qui faisaient la curiosité de l'endroit, les ruines elles-mêmes ont péri, comme dit le poète latin.

Norroy. — *Canton de Pont-à-Mousson.*

Nous avons suffisamment indiqué plus haut la situation de Norroy par rapport à Pont-à-Mousson pour qu'il soit superflu d'indiquer qu'il ne demeure rien de l'église, qui datait de 1615.

Port-sur-Seille. — *Canton de Pont-à-Mousson.*

Port-sur-Seille possédait un château des XIVe et XVe siècles. Dans sa vieille église étaient des pierres tombales du XVe.

Ce petit village a dû être évacué par ordre de notre autorité militaire à la fin de janvier 1915. Les derniers habitants y étaient demeurés jusqu'alors malgré des bombardements particulièrement violents (plus de cent obus, par exemple, le 15 janvier). A partir de ce moment l'église a servi de point de repère tout spécial. Elle a été vite abattue.

Port-sur-Seille était un des types des jolis et riants villages de cette région.

NOMENY. — *Chef-lieu de canton.*

Si notre travail comportait le récit des circonstances affreuses qui accompagnèrent les destructions, Nomeny occuperait ici une place douloureusement développée. Les

dépositions, les lettres de pauvres femmes et jeunes filles qui avaient pu échapper, sans perdre la raison, aux horreurs simultanées de l'incendie, du bombardement, du pillage, des violences, sont demeurées dans nos cœurs, et on dirait presque dans nos oreilles et devant nos yeux, tant ces plaintes et ces révoltes avaient un accent affolé, comme un des échos les plus désespérés du début même de la guerre.

Jamais pierres n'ont crié plus haut que celles de Nomeny devant les témoins qui ont été à même de faire des comparaisons de ruines. Pour nous-même, qui n'avons visité ce malheureux théâtre que plusieurs mois après que s'était appesantie sur lui une paix de désert, une paix de mort, dont les allées et venues de quelques troupes, loin de la raviver, soulignait encore l'accablement, nous en garderons une ineffaçable vision de cauchemar.

Cela sentait encore la furieuse ruée des envahisseurs impatients d'ivresse et de tortures. Ces maisons, avec leurs gentils perrons, leurs aimables façades, avaient été incendiées, et conservaient cependant leurs grâces, devenues navrantes, comme celles de jeunes filles surprises par un cataclysme dans une fête. On aurait dit que des flammes allaient encore s'échapper des soupiraux pourtant dès longtemps refroidis, et les cris des familles poussées hors de leurs demeures par le feu ou par les Bavarois, on s'attendait à les entendre à l'instant encore retentir derrière les murs des enclos.

Cette impression était d'autant plus saisissante que, naguère d'un pittoresque simple et clair, avec ses rues montantes, ses détours élégants, sa charmante place ombragée, son pont sur la Seille, ses jardins mêlés aux demeures, cette petite ville semblait avoir été située, créée, bâtie, pour être heureuse. On lisait, dans son aspect de victime, qu'elle avait été frappée sans avoir compris ce qui fondait sur elle. Elle n'avait même point, comme Gerbéviller, Sermaize ou Clermont-en-Argonne, ou toute autre de ce genre, la tragique calcination, l'écroulement absolu parmi lesquels se dressent les pignons ébréchés, les cheminées subsistant comme des colonnes funéraires dans une nécropole. Nomeny n'était pas la mort ; elle était la morte.

On ne dira point que ces détails sortent de notre sujet. La nature avait contribué à faire de ce lieu une modeste œuvre d'art, sans que l'art proprement dit y eût pris part, car la sobriété en était harmonieuse comme instinctivement, et ces sortes de beautés, toutes les villes n'en sont pas douées. Nomeny sans doute revivra. Retrouvera-t-elle le cachet que ses années de médiocrité dorée lui avaient donné ?

Du reste, l'art lui-même a souffert des ravages qui commencèrent dès le premier mois, le bombardement s'étant déchaîné, entre le pillage de l'invasion initiale et les supplices et les massacres du retour offensif.

L'église de Nomeny, du XIIIe au XVIe siècle, avait un charme original, avec la tour à arcades cintrées de son abside, et le curieux campanile à horloge, si long et si grêle, qui sort de terre à l'entrée de l'édifice.

La vieille tour a été à peu près complètement démolie ; le chœur a subi de graves dommages ; la toiture a éprouvé de sérieuses dégradations.

1. *Grande-rue et pilier de l'église de Fey-en-Haye.* — 2. *Église de Flirey.*
3. *Lunéville. La [illegible] par le [illegible].* — 4. *L'église et les ruines de Bernécourt.*
5. *Intérieur de l'église de Maixe.* — 6. *Maixe.*

[illegible]

1. [illegible] Gerbéviller avant la guerre. — 2. La même. État actuel. — 3. Gerbéviller. Le château. [illegible] Gerbéviller. Le clocher bombardé. — 5 et 6. Ruines du château de Gerbéviller.

([illegible] Irène Alexandre, n° 4, cliché Monuments historiques.)

RÉMÉRÉVILLE. — *Canton de Saint-Nicolas.*

Commune particulièrement infortunée. Une de celles qui furent le plus éprouvées pendant l'occupation, en septembre 1914. La plupart des maisons incendiées. Partout des ruines. L'église brûlée systématiquement. Les couvertures en furent détruites. Les murs ne subsistent que par un périlleux équilibre, étant calcinés à la base. Le clocher, décapité, semblait demeurer intact, mais la corniche était ébréchée par maint obus.

VARANGÉVILLE. — *Canton de Saint-Nicolas.*

Par suite des nombreux bombardements dirigés vers Nancy, l'église de Varangéville a beaucoup souffert. Cet édifice, de la fin du XVe siècle, a des parties remarquables. Tous les vitraux du chœur, du XVIe siècle, ont été entièrement détruits. Cette destruction avait commencé lors des bombardements par artillerie en septembre 1916. Elle a été achevée par les bombardements aériens en juillet 1917. La perte est irréparable d'un très bel ensemble d'art, justement réputé. La toiture a été très endommagée sur toute son étendue.

HARAUCOURT. — *Canton de Saint-Nicolas.*

Ce village a été violemment bombardé en 1914.

« L'église présente un aspect lamentable, navrant. Les cloches ont fondu dans le brasier. La nef, le chœur sont pleins de poutres calcinées, de briques, de fers tordus, d'objets ayant servi au culte et qui accumulent pêle-mêle ex-voto, croix, bénitiers, fonts baptismaux.

« Plus de toiture, plus de vitraux ornant le trèfle des ogives, plus de chapiteaux couronnant les piliers... L'autel est recouvert d'informes débris. Un catafalque disloqué évoque la scène pénible qui attrista les obsèques de l'adjudant Cafaxe... » (Témoignage de M. Achille Liégeois.)

[Le cadavre de ce sous-officier, né à Haraucourt, était resté plusieurs jours sans sépulture. Le jour où on le transporta dans l'église pour un court office, un obus troua la voûte et s'abattit sur la bière.]

ARRONDISSEMENT DE BRIEY

LONGUYON. — *Chef-lieu de canton.*

D'après les renseignements qui, jusqu'ici, sont parvenus, Longuyon ne présentait plus, dès les derniers jours d'août 1914, qu'un amoncellement de ruines. L'église, qui datait du XIIe siècle, avec additions des suivants jusqu'au XVIe, était classée comme monument historique.

LONGWY. — *Chef-lieu de canton.*

La ville haute au point de vue artistique était des plus intéressantes, quoique les édifices de valeur ne fussent pas d'une époque antérieure au XVIIe siècle. Longwy avait eu déjà beaucoup à souffrir des invasions prussiennes, en 1792, en 1815 et en 1870. Les portes de la ville avaient ce beau style qui caractérise les parties ornementales des fortifications construites par Vauban. L'Hôtel de Ville datait de 1730, et l'église Saint-Dagobert, de 1683 à 1690, était remarquable par son intérieur spacieux et de belles proportions.

Longwy, vaillamment défendue par nos troupes, fut bombardée à partir du 21 août 1914, et dut se rendre seulement le 26 alors que les armées ennemies comptaient l'enlever en quelques heures.

On sait, d'après les témoignages des Longoviciens qui, ayant pu demeurer dans cet enfer, et avoir ensuite la chance de s'en échapper (notamment Mlle Chabouillot, employée des Postes), que les édifices que nous venons de citer ne sont plus que ruines parmi des ruines. De l'Hôtel de Ville il ne demeura que la façade. Une seule tour lézardée marquait l'emplacement de ce qui avait été l'église.

Quant à la ville moderne, ou Longwy-Bas, elle a été fortement éprouvée.

Dans la région de Longwy, il en est de même pour un grand nombre de localités. Par exemple, les villages d'*Hussigny, Morfontaine, Villers-la-Montagne,* etc., ont été détruits en tout ou en partie.

Jarny. — *Canton de Conflans*

C'est une commune complètement détruite. Le 23 août, les premières patrouilles allemandes y commencèrent leurs incursions. Des Bavarois, des régiments d'infanterie et d'artillerie défilèrent pendant deux jours. Le 25 août, à la suite d'une attaque française, les Allemands mirent le feu à Jarny. L'église, où l'abbé Voulot remplaçant le curé, son frère, a été fusillé, a été à peu près irrémédiablement éprouvée ; elle datait des XIIe et XVe siècles.

ARRONDISSEMENT DE TOUL

TOUL. — *Chef-lieu d'arrondissement.*

Une bombe d'aéroplane, tombée dans la cour du cloître, très belle œuvre du XVIe siècle, de l'église Saint-Gengoult, en a brisé des moulures et des sculptures, et endommagé les verrières et les toitures de l'église elle-même. Ces verrières étaient de précieuses œuvres d'art des XIVe et XVIe siècles.

FEY-EN-HAYE. — *Canton de Thiaucourt.*

La photographie que nous reproduisons est suffisamment expressive de ce que la guerre allemande fait d'un village et d'une église, pour se passer de commentaires.

FLIREY. — *Canton de Thiaucourt.*

Il est également difficile de voir ruine plus tragique que celle de l'église de Flirey, dont le clocher datait du XVe siècle.

BEAUMONT. — *Canton de Domèvre.*

Commune à peu près entièrement détruite.

MANDRES-AUX-QUATRE-TOURS. — *Canton de Domèvre.*

D'intéressants vestiges d'un château des XIIIe et XVe siècles, il ne demeure même plus de vestiges. L'église est complètement détruite.

BERNÉCOURT. — *Canton de Domèvre.*

Comme une grande quantité de localités de cette région, Bernécourt a éprouvé tous les maux du bombardement et de l'incendie. L'église a été réduite aux quatre murs et à un pan de voûte protégeant l'autel. Les cloches gisaient entre ces parois à ciel ouvert où pourtant se célébraient les offices militaires.

ARRONDISSEMENT DE LUNÉVILLE

LUNÉVILLE. — *CHEF-LIEU D'ARRONDISSEMENT.*

Occupée, torturée, pressurée, mais délivrée, Lunéville a plus souffert moralement que matériellement, du moins en ce qui concerne les joyaux d'architecture qui la font digne d'être la voisine de Nancy, c'est-à-dire son magnifique château et sa délicieuse église Saint-Jacques, chef-d'œuvre de l'art de cour au XVIIIe siècle.

L'entrée des Allemands dans Lunéville, musique en tête, le 23 août 1914, après la magnifique résistance du 20e corps qui retarda leur marche; les quartiers de la ville systématiquement brûlés (plus de quatre-vingts maisons); les meurtres d'enfants et de jeunes filles au moment de l'arrivée; le supplice de M. Weill, ministre du culte israélite, et de sa fille jetés tout pantelants dans les flammes : tout cela sera décrit en détail dans les livres où l'on traite de l'histoire proprement dite de la guerre allemande. Cela ne forme que le cadre, ne donne que l'ambiance de notre sujet.

Le vandalisme artistique, à Lunéville, a à sa charge l'incendie systématique de

l'Hôtel de Ville qui était installé dans les bâtiments en partie du XVIIIe siècle, de l'ancienne abbaye de Saint-Remy. Cet incendie fut opéré par le moyen d'un brasier allumé à la conciergerie et au commissariat de police.

Au nombre des sacrifices que la défense du sol a imposés à nos armes, et dont nous n'en devons pas moins imputer la responsabilité aux auteurs de tout cet ensemble de calamités, il faut compter l'incendie de l'hôtel historique Brisac, devenu la sous-préfecture, atteint par les obus français pendant la phase de reprise de la ville.

Enfin ce sont les Allemands qui ont incendié le bâtiment, moderne, de la synagogue.

Les aéroplanes allemands depuis, ainsi que les bombardements à longue portée, ne se sont pas fait faute de chercher à nuire le plus possible à la cité reperdue. Heureusement la ravissante église Saint-Jacques, avec sa langoureuse et somptueuse élégance, a été épargnée.

Mais le château de Stanislas aurait pu être détruit ou tout au moins gravement compromis. A diverses reprises les bombes l'ont touché, et il ne dépendait pas de ceux qui les lancèrent de n'avoir pas causé de plus grands désastres. Les verrières de la chapelle ont été en partie brisées par bombes et obus. Un obus encore, dans le courant de 1916, a démoli un escalier du château. Il suffit, quels que soient les résultats, de prendre acte des tentatives réitérées pour détruire une ville ouverte et riche en œuvres d'art.

Il est curieux de noter, bien que ce soit un petit et accessoire côté de la question artistique, que, lors de leur occupation, les Allemands détruisirent de fond en comble la manufacture de jouets après en avoir anéanti ou pillé l'outillage et les modèles. Cette destruction, opérée par des soldats qui y avaient été employés comme ouvriers en temps de la confiante paix, emprunte une signification particulière à ce fait que cette manufacture de Lunéville était une rivale de celles de Nuremberg.

Crévic. — *Canton de Lunéville-Nord.*

On sait que la propriété du général Lyautey, située à Crévic, a été incendiée par les troupes allemandes qui ont attaché à cet exploit une signification analogue à celle du bombardement de la maison de M. Raymond Poincaré, à Sampigny, dans la Meuse.

Hudiviller. — *Canton de Lunéville-Nord.*

Les combats dans la région de Lunéville y ont détruit beaucoup de châteaux, de mairies, d'églises, dont plus d'un avait une valeur artistique.

L'église d'Hudiviller est réduite aux quatre murs ; ses vitraux se sont comme volatilisés. La dévastation date du 6 septembre.

Parmi les autres communes plus ou moins éprouvées dans leurs édifices publics, on peut citer, en attendant que l'état complet en soit dressé, en dehors des considérations d'art : *Bienville, Anthelupt, Vitrimont, Serres, Bonviller, Maixe;* l'église de cette dernière localité, de construction moderne et de caractère très simple, est cependant citée par

nous pour les effets du bombardement dans sa toiture, afin, autant que possible, de mentionner tous les modes de destruction, et pour ainsi dire étudier la pathologie des monuments. Cette couverture, dont tout le remplissage avait sauté, était comme une vaste toile d'araignée étendue au-dessus d'un chaos de briques et de poutres disloquées.

MANONVILLER. — *Canton de Lunéville-Sud.*

Le canton de Lunéville-Sud a eu à souffrir comme celui du nord. Parmi les villages où des destructions sont à signaler, citons : *Manonviller, Jolivet, Morainviller, Moncel.*

L'église de *La Neuveville* a été presque complètement détruite par les bombardements de 1916.

CIREY. — *Chef-lieu de canton.*

Commune bombardée les 22 et 23 août et le 13 novembre 1914 par notre artillerie sans que ses édifices aient eu à souffrir, autrement que par le fait des Allemands qui démolirent une partie du clocher pour y faciliter l'installation de mitrailleuses. (Déposition d'un réfugié à l'*Est Républicain.*)

PARUX. — *Canton de Cirey.*

Le 3 août, des fantassins bavarois envahissent cette commune, font rassembler les habitants dans l'église, exécutent un certain nombre d'otages sous les prétextes habituels, puis pillent les demeures, les incendient avec leurs pastilles spéciales. Alors ils relâchent les habitants qu'ils poussent dans les champs, et l'église est brûlée de fond en comble.

Les journaux de décembre 1914 ont relaté la « mort au champ d'honneur » d'un Eudiste, le R. P. Perrin, « mort dans la région de Cirey des suites des mauvais traitements que lui infligèrent les Allemands pendant l'occupation, le pillage et l'incendie du village de Parux ».

Une dizaine de maisons, qui avaient été épargnées le 3 août, furent ensuite dévastées et incendiées comme le reste.

BADONVILLER. — *Chef-lieu de canton.*

L'église, qui était du XVIIIe siècle, est presque entièrement détruite.

GERBÉVILLER. — *Chef-lieu de canton.*

Le nom de Gerbéviller est un de ceux qui ont illustré à jamais les guerriers allemands de 1914. Certaines circonstances plus violemment réunies en un temps plus bref et plus intense, la situation sur une route fréquentée, l'aspect même dans la

façon d'être mort, procurent parfois à un lieu le douloureux et éclatant privilège d'être cité en exemple, érigé en symbole, de préférence à d'autres qui pourtant n'ont pas moins souffert.

Ne contestons point à la pauvre petite ville cette place de « martyre » que le monde civilisé lui a donnée déjà dans l'histoire. Il n'y eut rien de plus navrant que son supplice; il n'y avait rien de plus tragique que ses ruines. Au surplus, cette cité de quinze cents habitants était déjà une place historique, et historique déjà par des souffrances que les guerres lui avaient apportées au cours des siècles, moins terribles toutefois que celle-ci. Et d'ailleurs ceux qui n'ont pas perdu la foi dans la civilisation ne sauront admettre que ce que fit Charles le Téméraire excuse ce que fait Guillaume II.

Ces malheurs n'avaient pas empêché Gerbéviller de redevenir très prospère, et c'est cette impression de prospérité abolie, dans les rues où pas une des maisons ne subsiste intacte, mais où toutes gardent une révélation de caractère aisé, qui a frappé même les visiteurs qui n'avaient jamais vu avant sa ruine cet agréable et industrieux séjour.

Le 23 août 1914, pendant la nuit, un détachement de chasseurs (2e bataillon) commença de défendre Gerbéviller contre l'invasion et la défendit tout un jour malgré un bombardement violent. Cette résistance exaspéra les Allemands, et, dès leur entrée, à 5 heures du soir, le 24 août, ils commencèrent les pillages, les incendies et les massacres. Le récit, véritablement effrayant, n'est point de notre mission. D'autres auront à opposer à la glorieuse sœur Julie qui défendit, sous la mitraille et contre la fureur ennemie, son hôpital et ses blessés, le général allemand Claus, sous le commandement de qui la ville fut méthodiquement détruite, maison par maison, quarante habitants fusillés, une jeune fille et un garçon de quatorze ans suppliciés. Nous avons simplement à enregistrer la ruine ou le ravage de ce qui à Gerbéviller avait une valeur artistique.

L'église, moderne, dans un style gothique, a considérablement souffert du bombardement, et son clocher, déchiqueté bizarrement par les obus, a longtemps conservé une silhouette paradoxale qui frappait de loin tous les explorateurs de ruines. Le tabernacle a été fracturé à coups de fusil par les envahisseurs.

Mais l'œuvre d'art, ou plutôt l'ensemble d'œuvres d'art d'une grande importance à Gerbéviller, était le château appartenant à la famille de Lambertye-Gerbéviller, ainsi que la chapelle palatine qui était séparée de cet aristocratique domaine par une simple largeur de rue.

Ce château, de très beau style français du XVIIIe siècle, entouré d'un parc aux captivantes perspectives, dessiné par Gervais, a été incendié avec une telle conscience qu'il n'en est demeuré absolument que les murs. On a retrouvé dans les remises des bidons d'essence calcinés qui n'avaient certainement point été apportés là avant l'arrivée des Allemands. Sculptures, tableaux, meubles, souvenirs, tout a péri.

Quant à la chapelle, très richement ornementée, elle n'a pas été détruite, mais éprouvée par le bombardement. Elle contenait, entre autres œuvres d'art, une des premières et des meilleures sculptures de Falguière : *Saint Tarcisius, martyr,* figure du caractère le plus touchant, et que la déflagration, la décapitant et en émiettant une partie, a suppliciée de nouveau, tandis que, par l'effet du feu, cette tête coupée prenait une beauté plus

poignante... Seul genre de beauté que les Allemands peuvent donner par où passent leurs armées.

L'incendie de Gerbéviller, cela est maintenant établi de façon irrécusable, faisait partie du système de terrorisation préconisé par Clausewitz et Bernhardi « pour conduire la guerre avec plus d'humanité en la faisant plus brève ». Cette théorie, que la prolongation de la guerre et l'échec de la terreur ont suffi pour infirmer à jamais, a été expressément professée devant la sœur Julie par un Bavarois parlant français (conversation de la sœur avec M. Joseph Galtier, le *Temps*, 4 avril 1915) : « Nous avons ordre d'agir ainsi et ce n'est qu'un commencement. Plus nous avancerons en France et plus nous dévasterons. »

REHAINVILLER. — *Canton de Gerbéviller.*

Ce village a vu des combats acharnés. L'église a été réduite aux murs ainsi qu'aux débris de l'autel dont il restait un bloc calciné où l'on distinguait quelques ornements dans le style du XVIIIe siècle.

MAGNIÈRES. — *Canton de Gerbéviller.*

Église très endommagée par le bombardement, surtout dans sa partie antérieure et son clocher.

Dans le même canton, diverses autres communes ont été plus ou moins éprouvées dans leurs édifices publics, entre autres *Xermaménil, Vallois,* etc.

BACCARAT. — *Chef-lieu de canton.*

La principale rue, la plus riche, bordée des meilleurs magasins, a été brûlée à ras du sol. Les Allemands s'approchèrent le 24 août ; deux compagnies françaises tenaient encore le pont. Le 25, à 3^h 30 du matin, les Allemands commencèrent à bombarder. L'église fut atteinte. A 9 heures du matin, ils commencèrent à piller dès qu'ils furent entièrement maîtres de la ville. L'incendie ne fut effectué qu'à 5 heures de l'après-midi, après ce travail. Cent douze maisons furent brûlées. L'église, qui a été très endommagée quant à son clocher, est un spacieux édifice, moderne, dans le style du XIIIe siècle.

MIGNÉVILLE, DENEUVRE. — *Canton de Baccarat.*

Localités qui ont subi de légers dommages.

ARRACOURT. — *Chef-lieu de canton.*

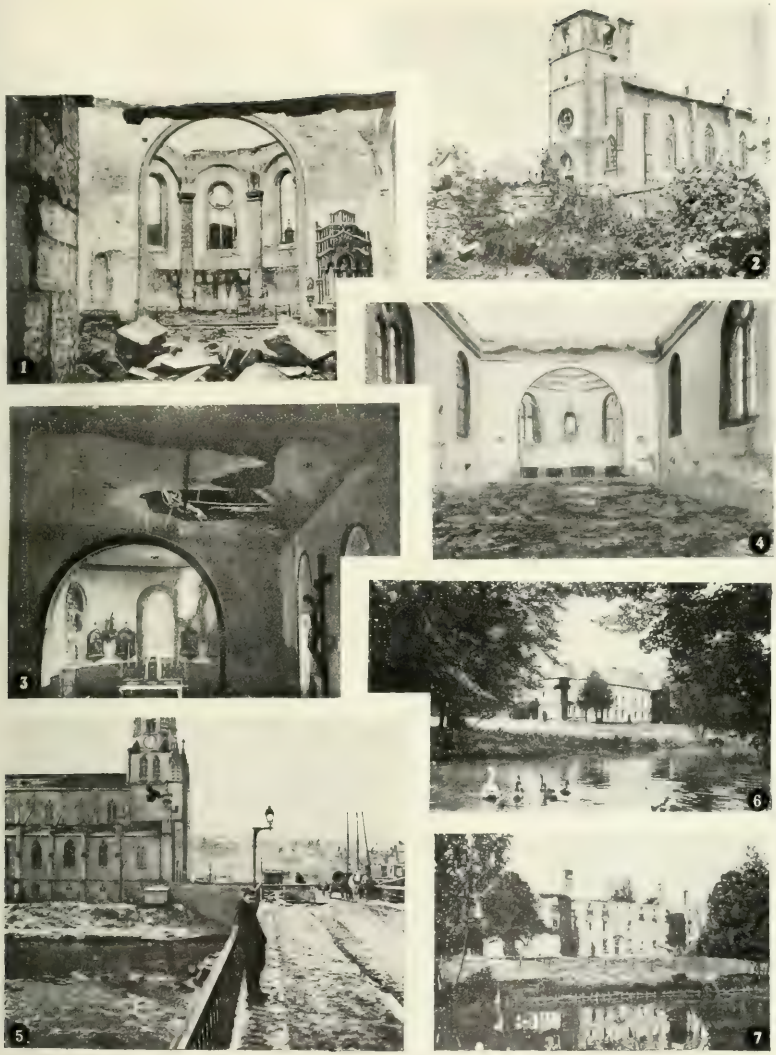
Envahi, puis repris par nos troupes, Arracourt a été très éprouvé après cette reprise par le bombardement. L'église a été à peu près détruite.

Quant au château, ce sont des obus incendiaires qui en ont opéré l'anéantissement. C'était un bel et simple édifice français construit pour le premier président du Parlement de Lorraine, un des ancêtres du propriétaire actuel, le comte de Montureux. Il datait de 1683, les Suédois sous les ordres de Bernard de Saxe-Weimar ayant ravagé et détruit tout le pays en 1634.

Les Allemands de 1914 n'ont pas pillé le château pendant leur occupation. Ils ont seulement, le premier jour, descellé le coffre-fort qui a été expédié en Allemagne.

Divers otages furent emmenés; le curé et le greffier sont morts en captivité. Si nous notons ce dernier fait, qui est en dehors de notre sujet, c'est qu'il se rapporte à la conduite même de la guerre et aux faits de pillage et d'incendie.

Les parents, très âgés, de M. le comte de Montureux, étaient demeurés au château, avec la conviction « que cela se passerait comme en 1870 », où, pour dure qu'elle fût, l'invasion n'était pas montée au comble de la barbarie et aux excès d'horreur. Cette conviction était partagée par une grande partie des populations de Lorraine, et elle explique que tant de richesses aient pu être détruites sans que, même eu égard à la rapidité du fléau, l'on eût pris des mesures de préservation. C'est sur cette indication, grosse de sens, que nous terminons ce qui concerne le département de Meurthe-et-Moselle.



1. *Intérieur de l'église d'Ancerviller.* 2. *Église de Nouvelles.* — 3. *Église de Sainte-Pôle.*
4. *Intérieur de l'église de Rehainviller.* — 5. *Baccarat. L'église et la ville.*
6. *Arracourt. Le château.* 7. *Le même. État actuel.*

L'Hôtel de Ville d'Arras avant la guerre.

[illegible]

DÉPARTEMENT DU PAS-DE-CALAIS

ARRONDISSEMENT D'ARRAS

ARRAS. — *Chef-lieu de département.*

Cette ville illustre, et qui fut une des plus belles de l'ancienne France, disputera, dans l'histoire, à Ypres et à Reims, le cruel honneur d'avoir prouvé avec le plus d'éclat la férocité de l'Allemagne moderne, sa joie raisonnée, et pourtant aveugle à la fois, de détruire pour détruire, son mépris monstrueux de la beauté et de l'humanité.

La constatation — il n'est même pas nécessaire de dire l'accusation — impliquée dans ces derniers mots, n'est pas, le plus légèrement que ce soit, exagérée. Le mépris de l'humanité s'affirme dans le bombardement voulu, méthodique, des édifices consacrés aux blessés et aux vieillards et signalés par la Croix-Rouge. Le mépris de la beauté a atteint sa perfection avec la dernière pierre du beffroi et de l'Hôtel de Ville, la dernière travée de la cathédrale, la dernière galerie de Saint-Vaast. Rien, que la haine chez l'Allemand de tout ce qui fait la parure ou la consolation de la vie... chez les autres, n'explique cet acharnement à réduire à néant une ville, un ensemble merveilleusement légué par le temps au monde plus encore qu'à la nation même où s'épanouissait cette fleur des siècles. Et ce double mépris de l'humain et du beau se trouve confirmé à la fois par la persévérance nocive des soldats de la Germanie et par le silence ou l'approbation des représentants de sa civilisation.

Arras a reçu cette palme exceptionnelle. Elle offre en outre, à ceux qui la déplorent, aussi bien en France que dans tout autre pays de la terre demeuré sensible aux notions d'honneur et d'art, ce caractère d'avoir péri dépositaire, non seulement d'un ou deux trésors, comme plus d'une des villes ou localités passées ici en revue, mais encore d'un tout complet, d'un groupement exceptionnel, d'un décor ininterrompu, harmonieux, que la destinée semblait avoir conservé avec une sollicitude particulière, et qu'elle réservait, avec l'aide d'une race... particulière elle aussi, pour le néant.

Reims avait sa cathédrale, une des merveilles du monde, ainsi que certains beaux édifices disséminés dans une cité modernisée en grande partie. Soissons pouvait être fière de sa basilique isolée dans une charmante cité sans autre accent que celui de l'ordre et de la prospérité. Quantité d'autres villes et de villages, nous le voyons au cours de ces pages, ont perdu un joyau plus ou moins exquis, plus ou moins vénérable. Mais

Arras, sans l'ancienneté de Reims, sans le raffinement de telle ou telle suppliciée que l'on pourrait citer, avait une noblesse et une splendeur qui participaient de tout cela ou y suppléaient.

On pouvait avoir parcouru toutes les vieilles villes de France, Arras réservait de la surprise. Elle avait son originalité, sinon supérieure, du moins différente. Il est des villes, comme elle, comme Venise, comme Bruges, dont on ne peut pas dire qu'elles soient *les plus belles ;* elles sont *autres.*

Il est impossible, dans un inventaire aussi tristement nombreux que celui-ci, de redire en détail ce qu'était Arras, et même de préciser tout ce qui en a été anéanti. La liste complète en fera un volume entier. Toutefois, il faut, avant de dresser l'acte de mort des principaux édifices, retracer, comme à vol d'oiseau, le groupement et l'enchaînement qui en rendaient la séduction plus grande, en vertu de ce phénomène artistique : l'exaltation mutuelle par les beaux voisinages.

Lorsqu'on avait franchi les abords modernes, on suivait « la rue Saint-Géry » et au bout de cette voie on se trouvait tout de suite en plein enchantement. Une ville du XVIIe siècle ayant gardé, et relié à elle-même son héritage du XVe et du XVIe, vous entourait, vous captivait. On était sur la *Petite-Place,* qui paraissait moins avoir été créée qu'avoir surgi telle qu'elle. Un des côtés était formé par l'Hôtel de Ville, au beau développement, et qui portait sur un de ses côtés son fort et svelte clocher, droit et pointant vers le ciel, comme un seigneur, qui, dans un péril ou dans une cérémonie, tiendrait son épée tirée.

Les parties anciennes et les modernes de ce magnifique édifice, la tradition et la restauration, l'invention du temps de nos pères et l'interprétation du nôtre, par un bonheur assez rare en pareil cas, se mariaient sans se contredire. Il n'y avait point de ces chocs désagréables, de ces taches affligeantes, qui, dans les monuments où s'est imposé un travail de complément ou de reprise, annihilent tout un effet de beauté.

Le corps principal et le plus ancien de style était la partie centrale. Elle conservait ou reproduisait la construction originale du XVIe siècle commençant, et, par suite, gardant les grâces capricieuses de l'ogival fleuri. Ce palais offrait au regard trois grandes et belles divisions horizontales : le porche à arcades, cinq en tiers-point et deux en plein cintre ; — l'étage, éclairé de huit somptueuses fenêtres, aux meneaux robustes et élégants, au-dessus desquelles, alternant avec leur ornementation terminale, une rangée d'œils-de-bœuf ; — enfin le comble et sa triple ligne de lucarnes, où le balcon ajouré formait à la fois pour lui une base et pour l'étage un couronnement.

Des deux côtés, en retrait, les ailes, en partie création et en partie imitation de la Renaissance, formaient plutôt un accompagnement à ce morceau imposant qu'un contraste avec lui. L'aile de gauche, malgré des altérations plus ou moins regrettables à diverses époques, avait le mieux gardé sa saveur, grâce à ses fenêtres droites, ses entablements, ses colonnes torses.

Le beffroi qui s'élevait au-dessus de tout cela était une masse puissante, considéré

en lui-même, et cependant d'apparence dégagée, grâce, non point seulement à ses soixante-quinze mètres de hauteur, mais surtout à l'heureuse proportion de ses divisions, elles aussi au nombre de trois : un étage carré, ajouré de deux ogives à sa partie supérieure ; un deuxième, hexagonal, celui de l'horloge ; le dernier, octogone, surmonté de la couronne et terminé par le lion debout, porteur du soleil d'or. A ces trois parties, les nervures, les pinacles, les balcons en dentelle, ajoutaient une habile délicatesse.

L'Hôtel de Ville proprement dit avait été édifié : le centre en 1501-1517, l'aile gauche à partir de 1572. L'architecte Mayeur avait restauré ou rebâti cet ensemble de 1858 à 1866. Le beffroi, œuvre de l'architecte Jacques Le Caron, ou du moins achevé par lui en 1554, avait été commencé en 1463, mais, ayant subi un arrêt par le fait des guerres de Charles le Téméraire et de Louis XI, n'avait été repris qu'en 1499.

L'aspect de ce beffroi était si noble que l'on admet l'orgueil d'Arras qui ne craignait point de se contenter de n'être pas Anvers. Cependant, on sait que toute la partie supérieure, par absolue nécessité, avait dû être reconstruite au XIXe siècle. L'éminent chef du bureau des archives du Pas-de-Calais, M. Lavoine, en donne l'explication en ces termes : « La pierre du pays, employée pour la construction du beffroi, n'était pas capable de résister très longtemps aux frimas du nord ; aussi, en 1833, la partie supérieure menaçait ruine. On démonta la couronne, la chambre du guet, les galeries et les pinacles du deuxième octogone ; mais il fallut descendre jusqu'aux abat-vent. On reconnut alors la nécessité de reconstruire, sur une hauteur de quarante mètres... Le devis, vrai modèle du genre, fut dressé par Traxler, qui fut à la hauteur de sa mission. »

Nous pouvons passer sur l'aile droite, beaucoup plus récente (1864) ; son genre Renaissance, un peu chargé, ne gâte point l'effet général. Un instinct de terroir, collaborant heureusement avec les traditions et ce qu'elles avaient transmis de réalisé, rendait cet effet saisissant. Dans les pays du nord de la France, on conservait, sans hérésies, le sens des vieilles fêtes, comme celui des anciens aspects. Si les fêtes peuvent un jour renaître, elles ne seront plus les mêmes. Les aspects, même répétés avec exactitude, n'auront plus la même saveur. On recommence difficilement une entreprise comme celle du beffroi et de l'Hôtel de Ville d'Arras. Les Allemands ont su, dans plus d'un lieu qu'ils ont touché ou occupé, faire de la mort intégrale. Sans doute le sol victime de ces attentats pourra et devra redevenir fertile, en fruits, comme en hommes, comme en monuments. Mais avec ce trésor d'Arras qu'ils ont ainsi détruit, quelque chose de fier et de vénérable a disparu.

C'était aussi quelque chose de complet en tant qu'œuvre d'ensemble mise au point par le temps. Si le goût, à la rigueur, avait pu critiquer, çà et là, un détail, léger d'ailleurs, l'émotion, plus forte que le goût, saisissait les pèlerins d'Arras, de quelque pays qu'ils fussent. Une seule race a pu être capable de les priver à jamais de cette émotion, avec l'acharnement et dans les circonstances que nous aurons à retracer tout à l'heure.

En attendant, poursuivons notre parcours à vol d'oiseau à travers le passé.

Les trois autres côtés de la *Place* où régnait le beffroi ajoutaient un charme délicat et joyeux à la grande allure du magistral édifice. Là, c'étaient des rangées de vieux logis, dont les pierres et le ciment eux-mêmes avaient gardé la contexture et la saveur

de jadis. Ils avaient toujours leur couleur du XVIIe siècle, et jusqu'à leurs noms pittoresques et enjoués : la *Sirène*, l'*Amiral*, la *Licorne d'or*, la *Rose*, la *Grappe d'or*, le *Limaçon*, la *Harpe*, la *Couronne*, etc. Avec leurs attributs, leurs pignons dentelés, leurs porches se continuant pour former passage couvert, leurs entrées de caves, leurs lucarnes de greniers, c'étaient des spécimens de la vie ancestrale, d'autant plus précieux que leurs proportions aisées ne leur faisaient point craindre, comme souvent les antiques masures, les disgrâces de la décrépitude. Et ce qui leur donnait, toujours par la loi de réciprocité, une valeur si rare dans le monde actuel, qu'on la peut déclarer unique, c'est qu'elles formaient une collection ininterrompue, entre les pièces de laquelle il n'y avait qu'à hésiter. Elles n'étaient pas seulement ces témoins de la vie des aïeux, elles étaient une affirmation de race, et cette affirmation, l'emplacement même de la ville lui conférait une grâce à part. Ces vieilles maisons, on le sait, étaient, d'une façon générale, de style flamand, mais avec un accent qui lui-même avait son accent. Les maisons de la Petite-Place d'Arras étaient véritablement des Flamandes de France !

Ce que nous venons de dire de l'une des deux Places, nous aurions pu le dire de l'autre, et même avec plus d'éléments, n'eût été le monument principal. Les vieilles maisons de la Grand'Place étaient peut-être plus riches encore. Se succédant sur un plus vaste espace, les habitations anciennes attiraient individuellement davantage le spectateur, si elles l'enveloppaient moins, en foule. Le *Heaume*, le *Mouton d'argent*, l'*Angelot*, le *Chapeau vert*, le *Fer à cheval*, la *Cloche*, les *Croissants*, les *Rosettes*, etc. toutes autant de chapitres aimables, allègres, gracieux ou graves, d'un roman d'art et de vie civique. Avoir détruit un tel tableau séculaire ne suffit-il pas à mériter le nom de vandales, quoiqu'on s'en défende, et de quelque façon qu'on s'en défende ? On pourrait dire à la rigueur qu'il est possible de refaire exactement l'Hôtel de Ville et le beffroi, encore que dans la pratique une telle entreprise soit difficile et ne donne point un équivalent absolu. De même on peut soutenir qu'il pourra être reconstruit des parties massives de Reims (encore que la toiture qu'on remettra ne comportera plus l'irremplaçable et magnifique forêt) et que ce sera suffisant pour donner à l'œil qui se contente d'à peu près, un à peu près de ce qui fut anéanti. Mais refaire les sculptures de Reims, et refaire les vieilles maisons d'Arras, ce sont des besognes également impossibles. On ne refait pas une œuvre d'art parce qu'on en a donné une copie ; on ne reconstruit pas une maison ancienne parce qu'on en a bâti un fac-similé. La vie pas plus que la matière ne s'y prête. La main de l'artiste qui tailla la pierre, l'existence des générations qui se succédèrent entre les vieux murs, sous les vieilles poutres, ne se ressuscitent pas. C'est donc de l'irremplaçable que les Allemands se sont acharnés à tuer.

A quelques pas de ces complètes et précieuses images de la vie civique d'antan, l'on avait l'évocation de la vie spirituelle avec un autre ensemble non moins considérable, et qui, tout différent d'aspect, s'associait au premier, par la juxtaposition dans la cité comme dans l'histoire : c'étaient la *cathédrale* et l'*abbaye de Saint-Vaast*. Groupe laïc et groupe religieux formaient, à Arras, comme les deux panneaux d'un magnifique diptyque, dont les charnières étaient les siècles.

Très ancienne abbaye bénédictine dont la fondation remontait à 687, mais qui avait été reconstruite au XVIIIe siècle par le cardinal de Rohan, Saint-Vaast était encore une autre expression française, complète en son genre comme un livre d'un de nos grands écrivains. Mais des grands écrivains du passé, la pensée évocatrice peut se perpétuer par des éditions nouvelles, si suggestives que soient les anciennes, tandis que les livres de pierre de cette importance ne se rééditent plus, en possédât-on les plans à un centimètre près. Ceci n'est point de la superstition : les morts sont les morts.

Abbaye et cathédrale se tenaient, celle-ci ayant été construite pour servir de chapelle à celle-là.

Le style de Saint-Vaast pouvait être jugé froid par ceux qui ne connaissent point ou ne comprennent point les côtés simples et austères de l'âme française, ou pour mieux dire qui ne connaissent pas une des nombreuses « *vraies Frances* ». Ceux qui ne sont pas capables de sentir une page de Bourdaloue ou de Massillon avec la même vivacité, je dirais plus, avec la même volupté que le morceau le plus étincelant de Voltaire ou de Beaumarchais, sont incapables aussi de comprendre en quoi un édifice comme Saint-Vaast, avec ses grandes lignes, ses aspects sévères, où cependant brillent modérément, de place en place, de discrètes et délicates ornementations, devait aux Français tenir à cœur non moins qu'un Trianon ou qu'une place Stanislas. D'ailleurs, ces amples édifices si bien conservés se complétaient par leurs jardins, par leurs dégagements, par leurs entours, par leur ambiance, comme ils s'imposaient par leur noble volume. Un développement de deux cent vingt mètres de long sur quatre-vingts de large avait permis, après que Saint-Vaast avait changé d'affectation, de loger dans les trois vastes rectangles reliés ensemble, d'incalculables richesses de savoir et d'art. L'aile principale qui donnait sur le paisible parc, invitant à la méditation, contenait les Archives du département, la richissisme bibliothèque des moines, et enfin un musée considérable, où brillait plus d'une œuvre de premier ordre ; musée qui se continuait sur une partie d'aile en retour, laquelle abritait les Sociétés Savantes. Enfin, jusqu'à la séparation de l'Église et de l'État, le palais épiscopal occupait une grande part du reste, devenu le grand séminaire, et qui montrait encore les cellules des religieux, dont l'austérité s'illuminait de la lumière des beaux cloîtres.

Il nous faut abréger la description de tout ce qui s'est évanoui de rare, de précieux ou de majestueux entre ces longues façades aujourd'hui calcinées. Des immenses salles de bibliothèques, galeries de musée, salons d'apparat aux boiseries sculptées, telles que celles du réfectoire des moines, il ne reste rien. Entre ces murs, il n'y a plus rien. De ces souvenirs sacrés on ne saura plus rien. De quelque chose de splendide et de nécessaire à la pensée, les Allemands ont fait ceci : rien.

La *cathédrale,* qui est aussi le séjour ruiné du néant, était partie intégrante de cet organisme : par un riche péristyle à trois nefs, le palais se reliait à cette basilique. Ainsi, sans interruption, toute la gloire d'Arras se développait, et cette gloire était toute de repos et d'élévation intellectuelle et morale. C'est peut-être la raison supérieure, pour la guerre, de l'avoir réduite en cendres. En tout cas l'on n'en voit pas d'autre. En dehors de cette alternative, la haine de la violence envers la pure pensée, ou la complète stupidité, il n'y a pas d'autre terme concevable.

La cathédrale d'Arras, nous l'avons vu, était l'église même de l'abbaye, commencée en 1755, reprise en 1814, et terminée seulement et livrée au culte en 1833. Elle était, dans sa froideur néo-romaine, majestueuse d'impression, et ses dimensions, cent deux mètres de longueur sur vingt-six de largeur, lui permettaient de contenir huit mille personnes. Elle était peu ornée, mais possédait des œuvres d'art de haute valeur : *Descente de Croix* de Rubens, *Mise au tombeau* de Van Dyck, deux peintures de *Bellegambe* (heureusement échappées au désastre, quoique non sans dommages), et plus d'une belle œuvre de la statuaire moderne. Près d'un siècle durant, de grandes cérémonies religieuses s'étaient déroulées dans ce temple ; des audiences d'éloquents prédicateurs, des exécutions exceptionnelles de musique sacrée, l'avaient rendu un objet de respect et d'amour pour toute la patrie artésienne.

Il faudra dire bientôt comment la science de la destruction a réussi à atteindre ici son plus haut point de perfection. Mais auparavant nous n'avons pas épuisé encore la liste des richesses monumentales d'Arras réparties sur d'autres points de la ville. Il y avait en outre les églises suivantes :

Saint-Géry, très habile adaptation, par l'architecte de Grigny, du style gothique ;

Saint-Nicolas, de style classique ;

Saint-Jean-Baptiste surtout, monument du XVIe siècle dans le style ogival (1565 à 1584). Sa chaire et ses boiseries étaient dignes de renom, et ses verrières, même les modernes, étaient des œuvres d'art de prix. Il faut encore mentionner ces églises ou chapelles : la chapelle du *Saint-Sacrement*, très belle construction moderne de Grigny dans le style gothique flamboyant, dépendant du grand séminaire ; *Notre-Dame des Ardents ;* la chapelle des *Clarisses ;* la chapelle des *Chariottes ;* la chapelle de la *Providence ;* la chapelle des *Augustines ;* plusieurs autres encore dépendant des établissements d'assistance ou de prière. *Toutes sont détruites !*

Enfin, le *Palais de Justice*, ancien hôtel des États d'Artois ; le *Théâtre*, datant de 1785 ; l'ancien *Noviciat des Jésuites*, devenu hôtel de l'Univers ; la *Préfecture*, ancien Palais épiscopal ; le tout, sans compter le grand nombre d'hôtels anciens, riches musées de familles, remplis de souvenirs ou de trésors de tous les temps.

Tel était, incomplètement retracé, le but multiple et magnifique sur lequel il s'agissait de punir nos armées...

Le 7 octobre 1914, cependant que nos troupes se repliaient, des obus commencent à tomber, des obus incendiaires, naturellement, et sur le centre de la ville, pour bien prouver qu'il s'agit d'une opération militaire. L'Hôtel de Ville est en flammes au bout de peu d'instants. Sous les obus, MM. Lavoine, Morel, Lennel, Bras, aidés d'un officier et d'un sous-officier, réussissent à sauver en majeure partie les Archives de la ville, qui remontent au XIIIe siècle et au delà. Mais toutes les belles salles, leur mobilier somptueux, leurs tentures, tout cela s'en est allé en fumée, et déjà l'édifice n'est plus qu'un squelette noirci. Résultat encore insuffisant et qui ne tardera pas à se compléter.

En même temps, pour mieux démontrer encore que c'est d'une opération militaire qu'il s'agissait, l'hôpital Saint-Jean est repéré avec une exactitude admirable : aux quatre coins des bâtiments et encadrant la totalité, les obus fracassent murs et salles,

tuent des soldats, blessent mortellement une religieuse, la sœur Sainte-Suzanne. Les artilleurs avaient été remarquablement renseignés sur le grand nombre de blessés, de malades, d'infirmes qui avaient été rassemblés, pour plus de sûreté (dans l'hypothèse que l'ennemi conservait un peu d'humanité) entre les murs de cet hôpital aménagé avec un soin particulier.

D'autres dénombreront les victimes. Nous passons aux bâtiments du séminaire, ancien monastère des Bénédictines, avec sa riche chapelle du Saint-Sacrement. Ici encore était installée une ambulance modèle. Sur le fin clocher de la chapelle, selon la belle expression d'un des rédacteurs de *La Guerre en Artois,* le drapeau de la croix de Genève « flottait imprudemment ».

Le bombardement du 6 octobre y fit des ravages affreux. Ce n'était encore qu'un avant-goût de catastrophe. La catastrophe entière ne tardera que peu.

La *cathédrale* avait été frappée, elle aussi, dès le premier jour du premier bombardement. Un obus en avait crevé la voûte au-dessus du chœur. Nous reprendrons dans un instant le précis de son supplice, qui fut prolongé, puis de son anéantissement.

Revenons momentanément au beffroi et à l'Hôtel de Ville jusqu'à ce que nous les ayons vus s'écrouler et disparaître. Les photographies successives des phases de cet évanouissement demeureront le plus navrant et le plus stupéfiant document. Celles que nous reproduisons sont d'une atroce éloquence.

C'est dans la matinée du 21 octobre que les Allemands commencèrent à se délivrer de cette silhouette qui les gênait : celle du beffroi demeuré debout au-dessus de l'Hôtel de Ville consumé. Les obus de fort calibre, de 10^h30 du matin à 11^h20, s'y acharnèrent sans interruption. La Bancloque (ou cloche du Ban), la cloche du Couvre-Feu, et la *Cloche à l'Effroy* (!) sonnèrent pour la dernière fois. Le Lion porteur de bannière ensoleillée, d'un bond de soixante-quinze mètres, s'abîma parmi les décombres, les flancs déchirés, mais la gueule toujours rugissante. Pour accomplir ce remarquable haut fait, les artilleurs allemands avaient dépensé soixante-neuf obus de premier ordre.

Il ne restait qu'un tas de décombres du glorieux édifice, surmonté encore faiblement d'un tronçon de tour, et d'une ornementale colonne de deuil, formée de deux riches piliers superposés, seul reste du Pavillon de la Renaissance.

En même temps, victimes formant un lamentable cortège, les vieilles chères maisons des deux places, trouées, lézardées, vidées, façades de néant, demeuraient à peine le rappel d'elles-mêmes. Ces maisons, au nombre de *cent quarante-cinq,* bijoux d'architecture civile, si on les reconstruit avec la même apparence, suffiront aux cœurs artésiens et français, comme suffit le portrait d'un être aimé, à défaut de sa personne vivante, c'est-à-dire qu'il ne sert qu'à aviver les regrets.

Le palais Saint-Vaast devait tarder un peu plus à éprouver les effets de la civilisation germanique. La ville municipale avait été réduite à des tas de pierres ; la ville commerciale, du même coup, avait été totalement ruinée. La ville de l'art, du savoir, de la pensée et de l'idéal, non moins grave et précieuse page d'histoire, demeurait. C'était trop. Les aéroplanes allemands en avaient étudié soigneusement la situation, l'état

encore à peu près intact. Arras pouvait croire cependant qu'après quelques mois, non point de répit pour eux, mais de tranquillité relative pour leur célèbre palais, celui-ci serait épargné. Laissons passer huit mois après la destruction de l'Hôtel de Ville. Le 5 juillet 1915, la dernière heure de Saint-Vaast allait sonner, brusquement!

Ce jour-là, dans l'après-midi, sans que l'esprit, confondu, puisse trouver à cet acte d'autres raisons que les suggestions du Démon de l'Absurde ou que les pures joies de la Barbarie, une pluie d'*obus incendiaires* tomba sur le noble édifice et, pour surcroît de précaution, des tirs de barrage l'emprisonnèrent, interceptant tout effort de sauvetage. Ce bombardement dura de 4h 30 de l'après-midi jusqu'à 10 heures du soir. Les tirs de barrage creusaient des entonnoirs inabordables autour du Palais en feu, et de la cathédrale. Saint-Vaast avait été si bien repéré par les aéroplanes, et était d'ailleurs si bien connu par les ennemis qui l'avaient traversé (sans compter ceux qui avaient reçu à Arras l'*hospitalité d'avant-guerre*), enfin le bombardement à fin d'incendie fut si copieux, si parfaitement réglé, que le feu, allumé sur tous les points, dévora complètement et avec rapidité un ensemble de bâtiments occupant environ dix-sept mille six cents mètres de superficie, et qui étaient construits de façon à défier le temps, comme ils étaient remplis et ornés de façon à l'émerveiller et à compter sur le respect, sur la protection de tout pouvoir humain.

Un incendie pareil, cela se résume en dix lignes, et cela s'accomplit en deux jours.

Deux jours! Du 5 au 7 juillet 1915, jour et nuit, l'artillerie allemande travailla sans relâche à cette besogne guerrière. Encore une fois, on demeure stupéfait d'un pareil acte, et l'on ne peut le qualifier autrement que comme une manifestation de l'esprit destructif à son maximum, secondé par un maximum de haine. L'on se demande quelles raisons, cette fois, pourront donner les chicaniers de l'intellectualité allemande. Ils ne peuvent dire que Saint-Vaast abritait des troupes ni, en fait de munitions, d'autres que celles qui élèvent l'Esprit au-dessus de la Force.

Ils ne peuvent alléguer, comme à Louvain, des représailles contre des sévices commis par les habitants. On sait de reste ce que vaut cette accusation. Mais, à Arras, les blessés allemands, de leur propre aveu, avaient été traités avec une scrupuleuse humanité.

Ils ne peuvent même faire valoir la « raison militaire », si fallacieusement invoquée pour Reims, d'observateurs à déloger d'un point élevé. Encore moins à Saint-Vaast qu'en d'autres édifices plus dominants, les chefs, français ou anglais, n'auraient eu besoin de tels postes, et n'auraient voulu exposer une ville dont ils connaissaient et le prix et les souffrances.

Il ne reste donc que la vengeance et la haine, — car même le *système de la terreur* ne s'explique pas ici, l'incendie de Saint-Vaast ne pouvant pas plus terroriser notre nation que les dévoués savants (1) qui s'évertuèrent à sauver des flammes ce qu'ils pouvaient du contenu de l'Abbaye.

(1) Comme nous n'avons à nous occuper que des destructions, nous n'entrerons pas dans le détail de ces sauvetages. Mais nous rendrons hommage à ceux qui les ont effectués : MM. Lavoine, Brunel, L. et E. Domast, Morel, Lennel, Victor Leroy, Morot, Théry, etc.

Hôtel de Ville d'Arras. Quelques aspects de la destruction de l'édifice après le 7 octobre 1914.

(Clichés communiqués par M. Brieux, préfet du Pas-de-Calais, exécutés par M. Lenis, rédacteur aux Archives départementales.)

ARRAS

1 [illegible] 2. [illegible] l'Hôtel de Ville. — 3. *Escalier de l'Hôtel de Ville.* — 4. *Maisons de la Grand'Place* [illegible] l'Hôtel de Ville en novembre 1914. — 6. *La ville en ruines autour de l'Hôtel de Ville.*

[illegible] *photographique de l'Armée* [illegible] *cliché communiqué par M. L. B.)*

La vengeance a donc ici causé un grand malheur, mais s'est prouvée une médiocre opération stratégique.

Pour donner une dernière idée de la violence du fléau, il suffira de dire que la partie du Palais qui contenait les salles de séances et les collections de l'Académie d'Arras a flambé en un quart d'heure. Mais nous devons passer maintenant à un autre et non moins insigne exploit.

Un vicaire de la cathédrale, M. l'abbé Miseron, a tenu, phase par phase, un journal surprenant de la destruction tour à tour patiente et furieuse de ce monument. Nous ne pouvons reproduire ces pages en entier. Ceux qui les liront croiront faire un mauvais rêve. Il suffit de les résumer.

Nous avons vu que le premier bombardement du 6 octobre 1914 n'avait pas épargné l'église. Elle fut touchée à maintes reprises pendant les huit à neuf mois suivants. Le chœur, diverses chapelles, divers contreforts, des portes, la toiture, etc., furent atteints plus ou moins gravement. Mais, le *26 juin 1915*, un des plus terribles bombardements qu'ait éprouvés Arras aggrava l'état. « Des centaines d'obus frappèrent l'église avec précision », creusant d'énormes brèches dans les murs.

Le *1er juillet*, un nouveau bombardement extrêmement violent, au cours duquel « des centaines d'obus » furent destinés encore à la cathédrale, l'éventrant encore plus largement.

Elle reçut son abondante part des obus incendiaires qui, les *5 et 6 juillet*, anéantirent Saint-Vaast. M. l'abbé Miseron donne ce détail : pendant plus d'une heure, le 5 juillet, à 9h 30 du soir, les Allemands ne cessèrent d' « envoyer des obus fusants pour empêcher de limiter et de circonscrire l'incendie » du Palais. Le 6 juillet, l'incendie fit rage à la cathédrale et dura pendant plusieurs jours (1).

Le *10 juillet*, pour être bien certains de finir leur tâche, ils envoyèrent, à 1 heure de l'après-midi, des obus de très gros calibre qui eurent raison d'un portail (rue des Chariottes) demeuré debout. Ce nouveau bombardement fit aussi s'écrouler le dôme et toute la voûte de la grande nef.

Enfin, à diverses reprises depuis, ils se sont encore acharnés sur ces ruines.

Il ne nous reste plus qu'à enregistrer brièvement la mort de divers autres édifices notables que nous avons signalés plus haut.

Le 10 juillet 1915, s'achève la destruction, commencée le 6 octobre, de la superbe église Saint-Jean-Baptiste.

A diverses reprises, destruction ou dévastation quasi irréparables de Saint-Nicolas et de Saint-Géry.

Après le bombardement du 6 octobre, les bâtiments du séminaire et la chapelle du Saint-Sacrement sont frappés le 27 mars 1915, le 23 juin 1915, les 6 et 14 juillet, le 8 décembre. Cette ravissante chapelle finalement s'écroule tout entière.

(1) Ajoutons ici à la liste des sauveteurs d'œuvres d'art MM. Flament, Fourmeaux, Deleau, V. Leroy, C. Warin, Arson, etc. Le journal de l'abbé Miseron est publié dans *La Guerre en Artois* (P. Téqui, éditeur, Paris, 1916), recueil rédigé sous la direction de feu l'évêque d'Arras, Mgr Lobbedey.

La liste s'augmente des ruines de l'*École normale,* du *Collège communal,* du *Collège de jeunes filles,* de *l'Institution Saint-Joseph,* du *Pensionnat Jeanne d'Arc,* de *l'Institution des sourds-muets et des jeunes aveugles,* et elle est loin d'être close. Il va sans dire que de nombreuses victimes humaines rendirent la victoire plus complète. Quoique nous n'ayons pas à en dresser la liste pitoyable, nous ne pouvons omettre le plus brillant épisode. Le 30 octobre 1914, à 7h 30 du matin, l'hospice des vieillards fut frappé. Trente vieilles femmes furent tuées, dix-sept blessées, ainsi qu'une des religieuses qui les soignaient.

De tous ces lieux martyrisés, les Allemands connaissaient la situation par leurs aviateurs, et l'innocence par leurs espions. Leurs batteries situées entre Beaurains et Feuchy, ainsi qu'à Fampoux, les frappaient à coup sûr. Ce n'était même pas un essai d'adresse, un difficile, quoique inhumain, exercice de tir. Tout était folie, dans ces actions si incroyablement opiniâtres, jusqu'à la profusion insensée des projectiles. Le bombardement du 26 juin 1915, entre autres, dépensa 15.000 obus de 77, de 105, de 155, de 210, de 380; et enfin de 420 au nombre d'une soixantaine.

Tout cela pour n'arriver qu'à réduire en poussière les œuvres d'art et massacrer les habitants d'une ville d'où l'on ne ripostait point. Tout cela, en revanche, pour apporter au procès le plus formidable qui doit être instruit contre les plus grands criminels de l'histoire, le document le plus accablant.

Rien, non seulement n'excuse la destruction d'Arras, mais encore ne permet de la comprendre. Nous sommes dans les régions effarantes de l'inexplicable, parce que dans l'Empire de la Démence.

Au début même de ces événements insensés, M. Whitney Warren, dans son adresse du 20 décembre 1914 à l'Académie américaine des Arts et des Lettres, écrivait ceci : « *Il n'y avait pas d'excuse stratégique* » à la destruction d'Ypres. « *Arras est dans les mêmes conditions malheureuses. L'ennemi avait occupé la ville pendant quatre jours, et c'est en s'en allant qu'il l'a détruite. La place charmante, construite pendant l'occupation espagnole, et l'Hôtel de Ville avec son beffroi incomparable de beauté et d'harmonie, ne sont plus que des ruines. Ce travail des générations, inspiré par l'amour et gardé par les citoyens de tout temps est annihilé.* J'AI CONSTATÉ PERSONNELLEMENT QUE LES TROUPES FRANÇAISES N'OCCUPENT PAS LA VILLE. *Néanmoins, le jour où j'étais là, les Allemands ont encore bombardé la cathédrale.* »

Notre généreux témoin accuse nettement et rend uniquement responsables « *la tête, les chefs du despotisme militaire allemand* ». Et quant à la seule raison qu'il puisse trouver à la destruction d'Ypres, elle s'applique par le fait même, étant opérée dans les mêmes conditions, à celle d'Arras : c'est *la rage des Allemands de n'être pas parvenus à s'y établir.*

Ce motif, dont le récit des événements militaires confirmera de plus en plus l'évidence, ne vaudra pas précisément aux destructeurs d'Arras le bénéfice des circonstances atténuantes.

ANZIN-SAINT-AUBIN. — *Canton d'Arras-Nord.*

L'église, ainsi que les écoles, est ruinée sans réparations possibles.

DAINVILLE. — *Canton d'Arras-Nord.*

La mairie a été dévastée. L'église n'est pas réparable.

ÉCURIE. — *Canton d'Arras-Nord.*

La mairie, l'école, l'église, sont également détruites de fond en comble.

MARŒUIL. — *Canton d'Arras-Nord.*

L'église a subi des dommages, principalement quant au chœur et au maître-autel.

MONT-SAINT-ÉLOI. — *Canton d'Arras-Nord.*

Les tours d'une ancienne abbaye avaient été classées comme monument historique à cause de leur caractère pittoresque. Ces ruines sont à demi détruites, et de pittoresques elles sont devenues tragiques. Dans la même commune, la mairie, les écoles, l'église, l'École départementale d'agriculture, ont été éprouvées à ce point qu'aucune réparation n'est possible.

ROCLINCOURT. — *Canton d'Arras-Nord.*

Il est également impossible de songer à restaurer la mairie, les écoles et l'église. L'église était du XVIIIe siècle. On y voyait trois panneaux peints d'un ancien polyptyque, des portraits d'abbés du XVIIe siècle, et un *Mariage de la Vierge,* école italienne du XVIe siècle.

SAINTE-CATHERINE. — *Canton d'Arras-Nord.*

La mairie a été très détériorée. De l'église le clocher subsiste, le reste est détruit.

SAINT-LAURENT-BLANGY. — *Canton d'Arras-Nord.*

L'église, du XVIIIe siècle, avait pour particularité qu'elle possédait une cloche ayant pour parrain Gousse de Rougeville, frère du « chevalier de Maison-Rouge ».

Dans la même localité, les châteaux de *Saint-Michel,* ancienne prévôté de l'abbaye de Saint-Vaast d'Arras, et celui de *Saint-Laurent,* tous deux du temps de Louis XV, ont été détruits.

SAINT-NICOLAS. — *Canton d'Arras-Nord.*

L'école des garçons a été incendiée. L'église n'est pas réparable.

ACHICOURT. — *Canton d'Arras-Sud.*

Ruines irréparables de l'église.

Dans le même canton, AGNY a eu son église détruite, ses écoles et sa mairie très

endommagées; WAILLY-LÈS-ARRAS, sa mairie et son école des garçons si parfaitement incendiées qu'elles ne sont pas réparables; son école des filles en partie détruite, et son église démolie sans réparations possibles.

Nous quittons un instant l'arrondissement d'Arras pour deux autres, plus éloignés, mais où il nous faut, pour être complet, faire allusion à diverses incursions sans grands résultats, sinon sans intentions destructrices.

ARRONDISSEMENT DE CALAIS

CALAIS. — *CHEF-LIEU D'ARRONDISSEMENT.*

Le 2 avril 1915, des aéroplanes allemands bombardèrent Calais avec intensité. De nombreux édifices publics furent atteints. Mais les plus graves dégâts eurent lieu à l'église Notre-Dame, monument classé, où, comme le montre notre photographie, une bombe faillit détruire, on peut dire avec stupidité, un autel, charmant spécimen d'art décoratif.

ARRONDISSEMENT DE SAINT-OMER

SAINT-OMER. — *CHEF-LIEU D'ARRONDISSEMENT.*

Des obus allemands ont visité l'ancien collège Saint-Bertin et ont failli réduire en cendres les « appartements épiscopaux ».

Revenons maintenant à l'arrondissement si éprouvé d'Arras, et cela à de si nombreuses et si véhémentes reprises. L'histoire de ce martyre d'une région commence à Arras même, détruite à distance, et finit provisoirement à Bapaume, anéantie à bout portant.

ARRONDISSEMENT D'ARRAS (*suite*)

BEAUMETZ-LÈS-LOGES. — *CHEF-LIEU DE CANTON.*

Mairie endommagée.

BAILLEULMONT. — *Canton de Beaumetz.*

Dommages causés à l'église.

BERLES-AU-BOIS. — *Canton de Beaumetz.*

Divers dommages à la mairie, à l'école et à l'église.

RIVIÈRE. — *Canton de Beaumetz.*

L'église était un bel édifice du XVIIIe siècle à trois nefs. Déjà atteinte dans sa tour en octobre 1914, le 20 juin 1915, elle fut méthodiquement détruite. *C'était un dimanche, à l'heure de la grand'messe*, à laquelle assistaient d'habitude, avec les habitants, d'assez nombreux officiers et soldats. Il n'y eut pas de victimes, le doyen de Rivière, ayant jugé, d'après un envoi de trois obus la veille, qu'il y avait lieu d'être prudent. Mais le choix de l'heure, ainsi que les constatations que vint faire un *taube* survolant dans l'après-midi l'édifice détruit, sont suffisamment significatifs. L'ancien presbytère et les écoles furent seulement endommagés. Le *château de Grosville*, du temps de Louis XVI, fut en partie détruit.

BIENVILLERS-AU-BOIS. — *Canton de Pas.*

L'église, où des blessés avaient été rapportés des tranchées, a été bombardée le 10 octobre 1914. Des obus tombaient toutes les trois minutes. On a pu sauver les blessés malgré les plus grands risques, pendant que les toitures des nefs s'effondraient. L'église est entièrement détruite. Elle était du XVIIIe siècle, avec une tour du XIVe. C'était un lieu de pèlerinage célèbre à saint Etton, évêque d'Irlande, invoqué pour la préservation du bétail. La mairie et l'école ont subi des dommages.

FONCQUEVILLERS. — *Canton de Pas.*

Bombardé en octobre 1914. Il a fallu cinquante-sept obus de 210, pendant une durée de deux heures et demie, pour abattre le beau clocher de Foncquevillers et détruire complètement l'église. Aucun des édifices de cette commune ne peut être réparé. Il restait encore à Foncquevillers une tour carrée datée de 1682-1683. Les Allemands l'ont détruite le 31 janvier 1915. On regrette particulièrement pour l'église le portail, tout en grès, de 1605, avec d'intéressantes inscriptions.

HANNESCAMPS. — *Canton de Pas.*

Mairie, école, église entièrement détruites.

HÉBUTERNE. — *Canton de Pas.*

Le 5 octobre, après avoir été repoussés d'Hébuterne, les Allemands le bombardèrent avec une violence qui eut raison de la solidité de l'église. C'était une des plus riches de la région. Il n'en reste rien de réparable. Sa construction, à trois nefs voûtées en berceau, était de style ionique et datait du XVIIIe siècle. Elle était bâtie entièrement en briques. La tour, très élevée, avait une flèche en briques. Parmi ses œuvres d'art était une statue de la Vierge, bois du XVe siècle.

VIMY. — *Chef-lieu de canton.*

Les combats qui se livrèrent principalement au début d'avril 1917 dans cette partie de l'arrondissement d'Arras ont entièrement bouleversé le pays et, dans les villages comme dans les campagnes, fait succéder à la plus riante prospérité un inexprimable chaos. Il va donc sans dire que, par le fait de la guerre allemande, Vimy et sa belle église de 1526, avec sa tour romane, ses nombreuses sculptures et boiseries de la Renaissance, ses nobles portails de 1557, ses larges baies en plein cintre, ne sont plus que néant, ainsi que les villages environnants. Nous ne nous occuperons que de ceux qui possédaient les plus beaux édifices, églises ou châteaux.

Ablain-Saint-Nazaire. — *Canton de Vimy.*

Conséquence des combats que nous avons dû livrer en mai 1915, pour reprendre, entre Arras et Béthune, les positions entre Vimy et Carency, la destruction de l'église d'Ablain-Saint-Nazaire est une des plus déplorables au point de vue de l'art. C'est ici qu'il faudra se garder de discuter avec les Allemands, suivant la méthode que nous avons formulée dans notre introduction. Ils pourraient, avec des arguments de chicane, démontrer que c'est notre faute si ce superbe édifice a disparu. Il suffit de se représenter ce que dans l'avenir dira tout visiteur de ces régions : « Ici était une église admirable, détruite non par les Français, mais par la guerre allemande. » L'histoire ne tiendra pas un autre langage.

L'église d'Ablain-Saint-Nazaire s'élevait au fond d'une vallée charmante, coupée de cours d'eau, ombragée par des houblonnières, semée de maisons heureuses. C'était un des plus élégants et un des plus complets édifices du style flamboyant. Elle avait été construite vers 1525. Elle se composait de trois nefs reposant sur des colonnes bien proportionnées. On en pouvait admirer la hardiesse des voûtes en petit appareil avec de très riches nervures, aux enlacements les plus variés, qui aboutissaient à des médaillons, à des scènes en relief. Mais ce qui en était particulièrement la merveille, c'était le portail, véritable chef-d'œuvre de caprice et d'harmonie. Une riche galerie ajourée, encadrant la nef, complétait l'ornementation de l'extérieur. Que demeure-t-il de toute cette beauté? Un tronçon de tour ébréché, d'une silhouette sinistre, et quelques traces des baies ogivales de la nef; et au pied de cela, un amas de décombres énorme et sans nom. Il est bon d'ajouter que les Allemands avaient incendié Ablain en s'en retirant. La mairie et l'école des filles avaient été détruites par les soins de ces incendiaires.

Carency. — *Canton de Vimy.*

La destruction complète de l'église, du presbytère, de la mairie, de l'école des filles de Carency, ainsi que du château, avec tours du XVIe siècle, est due aux mêmes causes et doit être appréciée de la même façon que celle du joyau d'architecture qu'était Ablain-Saint-Nazaire. [L'église avait une tour imitée de celle d'Ablain-Saint-Nazaire et

datée de 1667. Elle était ornée entre autres d'écus aux armes de Béthencourt. On sait que de cet édifice, devenu un tas de pierres, il n'est resté que la cloche (1), demeurée célèbre, et pour ainsi dire symbolique de l'héroïsme de nos armées comme de la profondeur de nos sacrifices.

Cette opinion pourrait être émise sans paradoxe que les édifices que nos propres canons auront dû abattre pour chasser les envahisseurs sont pour nous plus douloureux que ceux que, dans leur rôle de Barbares, ceux-ci ont martyrisés ou anéantis. Une histoire qui courait l'armée, au moment où en 1915 nous nous rendions dans ces régions, a été recueillie par nous de la bouche d'officiers, nos compagnons de voyage. Il s'agissait d'abattre un clocher d'où les mitrailleuses allemandes faisaient dans les rangs de nos troupes d'attaque des ravages effroyables. L'on n'y pouvait parvenir. Un pointeur, à la fin, plus habile que les autres, y réussit. Quand le colonel le fit appeler pour le féliciter, il fut frappé de l'expression singulière, mélangée de fierté et de tristesse, avec laquelle l'artilleur recevait ces justes éloges. Et celui-ci, comme le colonel le pressait de questions, répondit simplement : « Avant d'être soldat, j'étais prêtre. » Nous ne savons pas si ce trait appartient à la légende ou à l'histoire, mais les officiers nous le contaient avec sincérité et sans y attacher d'importance. Nous pouvons le prendre comme une complète expression des sentiments de la France forcée à tous les sacrifices. D'ailleurs le nombre et l'énormité des attentats commis par les Allemands sur notre sol dépassent dans une telle proportion les poignantes actions que leur guerre aura pu nous imposer, que celles-ci ne font qu'ajouter au procès quelques pièces cruelles.

Neuville-Saint-Vaast. — *Canton de Vimy.*

L'église de Neuville-Saint-Vaast était un beau monument ogival du XVIe siècle, à colonnes en grès, très solidement bâti, avec un clocher de quarante-cinq mètres et des portails datant de 1760-1763. Sa destruction se rattache à la même glorieuse série d'opérations. La mairie, le château, les écoles, la commune tout entière, avaient si complètement péri qu'il fallut de longues recherches pour déterminer l'emplacement exact où s'était élevée l'église. On n'y réussit qu'après avoir trouvé dans les amas de décombres des fragments de la cloche. Parmi les objets d'art étaient un porte-cierge et un lutrin en fer forgé du XVIe siècle.

Souchez. — *Canton de Vimy.*

Les réflexions et les détails qui précèdent en ce qui concerne cette région nous dispensent de nous étendre sur la destruction de l'église, de la mairie, des écoles, du bureau de poste de Souchez. C'est dans l'histoire des fastes militaires qu'il conviendra d'en chercher les récits. Notre mission se borne à constater les ruines et à rappeler, pour

(1) Elle porte cette inscription qui date l'ère de prospérité du monument : « Parrain, Louis-Ernest-Gabriel, prince de Montmorency ; marraine, Marie-Thérèse de Montmorency, comtesse de Nangres. J'appartiens à l'église de Carency, l'an 1749. »

Souchez, que son église était un édifice du xve siècle, avec chœur carré du xviiie siècle, mais ayant gardé le clocher du xiie à fenêtres en plein cintre géminé, et qu'en outre la commune possédait une croix de pierre du xiiie.

Enfin, à ces destructions ajoutons celle de la modeste chapelle, mais très célèbre dans la région, de Notre-Dame-de-Lorette; l'anéantissement du château de *Carieul* (xviiie siècle); enfin les dommages subis par les édifices de Villers-au-Bois et de Bailleul-sir-Berthoult (tour de 1620 et portail de 1682).

Thélus. — *Canton de Vimy.*

L'église, du xvie siècle, à trois nefs, avec, sous le maître-autel, le tombeau, en pierre calcaire, de saint Ranulphe (viie siècle), a été pulvérisée.

CROISILLES. — *Chef-lieu de canton.*

Dans ce canton, où *Croisilles* même possédait une église de 1607 avec de belles boiseries Louis XVI, classées, les Allemands ont fait sauter, en mars 1917, l'église de Courcelles-le-Comte, de la Renaissance avec clocher du xviiie siècle.

Mais une perte surtout regrettable est celle de la superbe église de Vaulx-Vraucourt, riche édifice à trois nefs datant de 1564. Chaque nef était terminée par un chœur à trois pans coupés. Les voûtes, ogivales, reposaient sur des faisceaux de huit colonnettes. Parmi les œuvres d'art qu'elle renfermait étaient une chaire et des stalles en bois sculpté de la fin du xviie siècle.

ARRONDISSEMENT DE BÉTHUNE

BÉTHUNE. — *Chef-lieu d'arrondissement.*

Les bombardements de toute sorte effectués par les Allemands ont causé à cette vieille et pittoresque cité de fréquents et multiples dommages, entre autres à la *Bibliothèque,* à la *Justice de paix* (hôtel du xviiie siècle), au *Théâtre municipal,* à l'*Église* (du xvie siècle et de style ogival, remarquable par sa nef où d'anciennes colonnes sont les restes d'une église des xiie et xiiie siècles), à la *Maison de Charité,* à l'*Hospice,* enfin aux *Écoles communales,* et aux *Collèges de garçons et de filles.* Ces collèges municipaux sont particulièrement atteints et nécessiteront des restaurations des plus importantes.

La Couture, Vieille-Chapelle. — *Canton de Béthune.*

La trilogie française : la mairie, l'école, l'église — et chacun peut et doit être libre d'en placer, avec un égal respect, les termes dans l'ordre cher à son cœur, — voilà ce que partout l'on retrouve martyrisé par la guerre allemande.

ARRAS

1. *La cathédrale. Vue générale après le bombardement de juillet 1915.*
2. *Le chœur de la cathédrale avant la guerre.* — 3. *Palais Saint-Vaast, galerie du musée, ancien évêché.*
4. *Le chœur de la cathédrale. État actuel.*
5. *Cour d'honneur du palais Saint-Vaast.* — 6. *Palais Saint-Vaast. Grande cour.*

[illegible] *Sociétés Sociétés photographiques de l'Armée, n° 2, cliché M[illegible]*

1. *Église de Bapaume.* — 2. *Bapaume.*

Ce qui reste de la Place où s'élevait l'Hôtel de Ville.

Le piédestal est celui de la statue de Faidherbe, emportée par les Allemands.

(Cliché Service photographique de l'Armée)

Ces deux modestes villages ont subi dans les trois édifices des dommages graves. C'est en raison même de leur peu de notoriété que nous inscrivons ici cette remarque, les plaçant sur le même rang que les plus magnifiques victimes. Les obscurs pèsent, dans la balance, d'un poids effrayant.

Toutefois, l'église de La Couture avait de la valeur. C'était une belle construction du XVIe siècle, à trois nefs égales et trois pignons. La charpente apparente et les colonnes de grès à chapiteaux pseudo-romans étaient d'un style particulier à une école du pays de l'Alleu. Il y avait encore des restes de vitraux anciens, et, à l'extérieur, une corniche ornée d'une frise superbe, à très nombreux personnages faisant tout le tour de l'édifice. Que de souvenirs précieux disparus dans ces obscures communes!

L'église de Vieille-Chapelle, du XVIe siècle, avait une frise analogue à celle de La Couture, au style rude et naïf, mais plein de saveur.

CAMBRIN. — *Chef-lieu de canton.*

La mairie a subi des dommages plus graves que l'école et l'église, si atteintes qu'elles soient.

Annequin. — *Canton de Cambrin.*

L'église ici, au contraire, est hors d'état d'être réparée, tandis que les écoles peuvent l'être.

Auchy-lès-Labassée. — *Canton de Cambrin.*

L'église était du XVIe siècle, à trois nefs égales. Les fenêtres étaient en plein cintre, mais avec meneaux et moulures du style flamboyant. La tour datait de 1563.

Beuvry. — *Canton de Cambrin.*

Possibilités de réparations à la mairie, aux écoles et à l'église.

Cuinchy. — *Canton de Cambrin.*

Les trois édifices sont en ruines, et sans réparations possibles.

Festubert. — *Canton de Cambrin.*

Encore un nom qui évoque des faits de gloire et ne représente plus que des ruines. Aux trois inséparables anéantis il faut ajouter l'hospice des vieillards.

Givenchy-lès-Labassée. — *Canton de Cambrin.*

Les trois édifices, détruits.

L'église, des plus intéressantes, avait une tour du XVIe siècle, appareillée en briques

de diverses couleurs. Puis un portail en grès, armorié des écus de La Fosse et de Beauffrenny. La nef, à bas côtés, fenêtres hautes, grandes arcades à tiers-point à cavet sur l'arête et archivolte profilée en doucine, retombant sur colonnes trapues aux chapiteaux à frises de feuillages. L'édifice fut détruit par bombardement le 11 octobre 1914.

NOYELLES-LÈS-VERMELLES. — *Canton de Cambrin.*

Dommages aux trois édifices, ainsi qu'à la chapelle des mines.

RICHEBOURG-L'AVOUÉ. — *Canton de Cambrin.*

Destruction complète de la mairie; dommages aux écoles. L'église possédait aussi, comme La Couture, des sculptures anciennes et expressives.

RICHEBOURG-SAINT-VAAST. — *Canton de Cambrin.*

Cette commune, ainsi qu'un certain nombre des suivantes, fait partie du *Pays de l'Alleu,* pays riant, pays fertile et prospère, qui dit cette prospérité par les noms mêmes de ses villages : Fleurbaix (la Fleur), Laventie (l'Honneur), Sailly (la Chérie), pays enfin riche en belles églises. Celle de Richebourg-l'Avoué était classée, grâce à son portail, comme monument historique. Elle datait du début du XVIe siècle, gardant les caractères du XVe, mais ayant encore la façade ouest remontant au XIIe. Elle avait pour particularité les voûtes en bois de ses nefs, avec de curieux culs-de-lampe décorant la retombée des arcs doubleaux, et représentant des têtes d'abbés ou de moines, interprétées humoristiquement. Les vitraux étaient bons, et elle ne manquait pas de vieilles sculptures : entre autres des scènes de la Passion, à l'extérieur de l'édifice d'une exécution délicate.

La mairie, les écoles ont été plus ou moins gravement endommagées; mais de l'église historique *il ne reste que des murs à la hauteur d'un mètre au-dessus du sol.*

VERMELLES. — *Canton de Cambrin.*

Ce nom est de ceux qui rappellent de grands faits lors de la première phase de la guerre; ce gros bourg, qui ne comptait pas moins de 4.000 habitants, a payé sa gloire militaire de la perte irréparable de son église, sans compter sa mairie, ses écoles, son château Wattbled, ses maisons (sauf quatre sur six cents!), tout enfin.

L'église, en forme de croix latine, datait du XVIe siècle pour la partie principale, avec des additions du XVIIe. Sa belle tour centrale, du XIIIe siècle, était portée sur six arcs en grès sans imposte, très épais. Cette église avait conservé un très curieux portail roman du XIIe siècle, ou du commencement du XIIIe, en plein cintre, avec colonnettes à chapiteaux à crochets.

VIOLAINES. — *Canton de Cambrin.*

Destruction d'une église romane du XIIe siècle, avec fenêtres ornées de colonnettes.

BOUVIGNY-BOYEFFLES. — *Canton d'Houdain.*

Église simplement endommagée.

LAVENTIE. — *Chef-lieu de canton.*

L'église et la mairie ne peuvent être réparées. Les écoles ont été moins gravement éprouvées. Pendant les combats d'octobre 1914, un aéroplane français ayant survolé Laventie, les soldats allemands exercèrent de remarquables représailles : ils déchargèrent leurs fusils dans les vitraux de l'église qui étaient les œuvres d'un artiste moderne estimé, Claudius Lavergne. C'est après s'être retirés sous les obus français le 15 octobre, que les Allemands bombardèrent à fond Laventie, et depuis très fréquemment. La chapelle de l'hospice Saint-Jean a été incendiée.

FLEURBAIX. — *Canton de Laventie.*

L'église de Fleurbaix avait peu souffert de l'invasion et de la retraite des Allemands. Il n'en était pas de même, à un autre point de vue, du village qui, ainsi que toutes ces communes aisées de l'Alleu dont nous avons dit la richesse, avait été consciencieusement pillé. Mais tardivement, le 29 juillet 1916, les ennemis s'en reprirent à cette « fleur » du petit pays historique, et ils mirent à bombarder son église à trois nefs, du XVIe siècle, et son clocher une opiniâtreté extrême : le bombardement dura *plus de cinq heures*. Au bout de deux heures et demie, les obus brisants n'ayant pas obtenu un résultat suffisant, les obus incendiaires succédèrent. De l'église ainsi traitée, il reste une masse carrée qui est la tour, précédant un bizarre hérissement de murailles déchiquetées. C'est un exemple, d'autant plus remarquable par l'absence de toute cause sensée, des vengeances à répétition, par lesquelles les Allemands montrèrent leur déception de n'avoir point gagné la partie dans la fameuse Course à la Mer.

LESTREM. — *Canton de Laventie.*

La superbe église gothique, richement ornée, de Lestrem fut bombardée entre le 11 et le 14 octobre 1914 par les Allemands en retraite. Toutefois, les ravages se bornèrent à la démolition d'un clocheton et à la pulvérisation des vitraux sur un des côtés.

NEUVE-CHAPELLE. — *Canton de Laventie.*

Son église, en partie du XIIIe siècle, avec des baies ogivales du XVe et un élégant clocher, a été complètement rasée. Mairie, écoles, rien ne demeure.

SAILLY-SUR-LA-LYS. — *Canton de Laventie.*

Église ayant subi des dommages très importants. Elle a été incendiée au mois d'octobre 1914. Sa puissante tour a résisté. Mais de l'église même, du XVIe siècle, subsistent seulement les murs.

AIX-NOULETTE. — *Canton de Lens.*

L'église, du XVIe siècle, fut belle. Ses trois nefs d'égale hauteur et de largeur égale, voûtées d'ogives, étaient éclairées de fenêtres flamboyantes. Le chœur, plus bas, se composait d'une travée du XIIe siècle à moulures toriques, et d'un chevet à trois pans, ajouté au XVIe siècle, une tour romane flanquait le chœur. Les voûtes sont effondrées, le vieux chœur est démoli, le clocher menace ruine.

Le château de Noulette, avec tours du XVe siècle, a été entièrement détruit par bombardement.

BULLY. — *Canton de Lens.*

Tous les édifices de cette commune ont été plus ou moins touchés.

GRENAY. — *Canton de Lens.*

Mairie détruite, église atteinte.

LOOS. — *Canton de Lens.*

Destruction complète des trois édifices. L'église à une seule nef, reconstruite en 1561, avec une tour carrée de la même époque, bâtie en pierre de taille sur un soubassement unique, avait de la valeur.

Sur LENS même, à l'heure où nous arrêtons notre travail, nous ne sommes point précisément fixé, pour ne pas dire que nous ne le sommes que trop par les probabilités les plus cruelles. Il en sera de Lens comme de toutes les villes d'où l'Allemand s'est retiré de force. Et une fois de plus, nous redirons, nous ne saurons trop redire, que c'est à la guerre allemande que nous devrons la ruine d'une ville prospère qui, malgré son caractère exclusivement industriel, possédait un bel édifice, son église. Vaste collégiale du XVIIIe siècle, elle comprenait une nef à bas côtés avec chœur en hémicyle, le tout à hautes fenêtres. La tour seule, en avant-corps, datait de 1602. C'était un excellent spécimen de style classique. Le mobilier, boiseries du chœur, des orgues, du maître-autel (bois et marbre rouge), les grilles des chapelles en fer forgé, quelques peintures enfin, complétaient un ensemble très homogène de l'art religieux au XVIIIe siècle.

Nous devons encore mentionner, entre autres, dans ce même canton, HULLUCH (église du XVIe siècle, tour et chœur gothiques, plusieurs peintures anciennes) et ANGRES (église à trois nefs de 1565, chœur du XIIe siècle, clocher à base romane, à flèche en pierre du XVIIIe siècle) parmi les plus regrettables victimes.

ARRONDISSEMENT D'ARRAS (*suite*)

BAPAUME. — *Chef-lieu de canton.*

Il nous a été impossible, on le comprendra, de suivre pour un répertoire tel que celui-ci, l'ordre chronologique. Mais il faut du moins, pour ce chapitre du Pas-de-Calais, qu'Arras soit le prologue abominable et Bapaume l'abominable épilogue. C'est pour cela que nous avons préféré quitter pour un temps cet arrondissement afin d'y revenir contempler un spectacle encore plus déconcertant de barbarie.

Arras, c'était du moins la barbarie à apparence de guerre. La volonté de détruire une ville, œuvre d'art tout entière admirable, s'affirmait par le bombardement incendiaire, imprévu et dépourvu de tout prétexte, du palais Saint-Vaast (même en laissant de côté l'Hôtel de Ville et les autres monuments). Bapaume, c'est la destruction sur place, par la brute (on ne peut ici employer d'autre mot, quoiqu'on ait résolu de garder la dignité dans les termes de l'indignation), la brute acharnée à sa besogne rancunière.

C'est la ville anéantie avec une méthode, une patience, un art spéciaux. Un assouvissement de fureur se lisait dans ces ruines totales, maison par maison, et par des moyens aussi raisonnés que pour construire une ville. Ce sadisme de destruction s'est satisfait.

Jamais ni la raison ni les lois de guerre elles-mêmes n'admettront cette façon de battre en retraite soi-disant pour rendre une zone inutilisable, — puisque, justement, *elle ne la rend pas* inutilisable. Il ne reste donc pour celui qui a fait ce profond calcul, ou qui a soulagé cette féroce haine, que l'infamie de l'acte, et rien de moins.

Cela, d'autant plus que l'esprit malfaisant s'est enrichi d'un esprit jovial, d'une verve de farce grossière. Lorsque, le 17 mars, les Canadiens entrèrent dans Bapaume dévasté et fumant, ils virent un mannequin grotesque installé au balcon de l'Hôtel de Ville, et confectionné à l'aide d'un portrait en pied de Waldeck-Rousseau découpé dans une peinture décorative. On rira sans doute longtemps autour de quelque table de famille allemande de cette fine plaisanterie régnant sur l'anéantissement de tant de foyers familiaux. De même les histoires de la guerre, peut-être, relateront en termes admiratifs pour cette facétie guerrière, la transformation du piédestal où s'érigeait la statue de Faidherbe, l'illustre défenseur de Bapaume en 1871, en affût d'un dérisoire canon de tôle fait d'un tuyau de poêle et braqué sur nos alliés vaillants.

Pour la statue, elle avait été volée (probablement pour rendre aux Français le souvenir de Faidherbe *inutilisable*).

Aux plaisanteries se mêlaient des pièges, et les destructeurs avaient préparé des surprises mortelles dans le néant même.

Le 24 mars, les députés Briquet et Tailliandier, victimes de leur dévouement aux habitants de la région qu'ils étaient venus ravitailler, périrent par suite de l'explosion d'une bombe à retardement, dissimulée dans les ruines de l'Hôtel de Ville. Aussi comment

croire que la destruction en avait pu être involontairement incomplète ? C'est une idée qui vient mal à des Français, et les auteurs de cette machination prendront en pitié une telle naïveté.

« Ne vous fâchez pas : admirez seulement ! » telle est l'inscription allemande que nous verrons plus loin couronner les ruines de Péronne. Elle manquait à Bapaume, car ici les Allemands semblent avoir mérité le plus haut terme de leur admiration.

Il ne nous reste, après avoir relaté ces circonstances inséparables, comme atmosphère, du tableau de destruction, à dire de quelles œuvres d'art de valeur le patrimoine français est privé par l' « inutilisation » de Bapaume.

L'*Hôtel de Ville* (1584-1610) était imité de celui d'Arras. La galerie de colonnes formant promenoir ouvert, au rez-de-chaussée, était encore de style gothique. Des pilastres et un entablement d'ordre dorique régnaient au premier étage. Un beffroi carré s'élevait en arrière, haut de quarante-trois mètres. Il avait été construit en pierre et en briques, et avait une ornementation à bossages ; un clocher en charpente le couronnait.

Quant à l'*église Saint-Nicolas,* elle avait été commencée, quant au chœur, en 1586 et achevée, quant aux voûtes, en 1622. Malgré ces dates tardives elle était d'un très pur style flamboyant. Elle était à trois nefs et bordée de chapelles, dont la dernière, du côté sud, était de dimensions très spacieuses ; le chœur était à sept pans ; toute l'église était voûtée d'ogives, et les voûtes, assez basses, reposaient sur des colonnes massives dépourvues de chapitaux. Le clocher enfin, qui s'élevait au nord de la dernière travée, datait de 1570. Ajoutons que deux œuvres d'art de valeur, que l'on « espère volées », se trouvaient dans cette église pleine de caractère : une Vierge de Pitié, en bois, du XVIe siècle, et une Résurrection taillée en bas-relief dans la pierre, datée de 1434.

Un simple coup d'œil sur la photographie exécutée par le service de l'armée permettra au monde civilisé de se rendre compte par quel formidable coup de dynamite on peut obtenir la dislocation d'une charmante œuvre d'art.

Toutes les communes environnantes ayant leur part de dévastation, il y a, en attendant que l'inventaire exact et complet en ait pu être dressé, à mentionner parmi celles qui offraient un intérêt artistique : Achiet-le-Grand (tour carrée de 1684, à base du XVIe siècle et statues de la même époque) ; Grévillers (église des XVIIe et XVIIIe siècles à haute flèche en pierre) ; Martinpuich (église de la même époque) ; Le Transloy (église avec flèche du XVIe siècle).

On ne retrouvera plus de traces des églises d'Avesnes-lès-Bapaume, de Beugnatre, Biefvillers, Favreuil, Frémicourt, Le Sars, etc. Au nombre des églises à surprises mortelles, celle de Sapignies qui a sauté le 28 avril, plus d'un mois après le repli d'Hindenburg, responsable de tant de gloire.

DÉPARTEMENT DES VOSGES

Les villes et villages des Vosges avaient eu trop à souffrir à travers les temps et furent trop éprouvés notamment, à ne parler que des époques rapprochées, pendant la guerre de Trente ans, en 1815 et en 1870, pour avoir pu enchâsser dans ses merveilleuses beautés de nature, des monuments d'art très importants et précieux. Les meilleurs datent surtout du XVIIIe siècle, et par bonheur se sont trouvés hors d'atteinte de la fureur allemande. Ce sont donc, dans les villages vosgiens qui ont subi pendant la première phase de la guerre les effets de la barbarie, pour la plupart de modestes édifices ne remontant guère au delà du XVIIe siècle, qui ont été meurtris ou détruits. Mais dans leur simplicité ils avaient un caractère touchant de netteté, de justesse. Ils protestent comme les plus magnifiques. Si leurs ruines ne sont pas des pertes irréparables pour l'art, elles disent non moins énergiquement les attentats contre la « vie humble » aux travaux obscurs, qui, comme le dit si bien le poète, « est une œuvre de soin qui veut beaucoup d'amour ». Il n'y a pas de théorie à la Treitschke, comme à la Clausewitz ou à la Bernhardi, qui puisse prévaloir, devant la conscience humaine, contre le droit au respect de cette vie presque anonyme, laquelle, en somme, assure celle des centres de pensée et d'art les plus éclatants. C'est pourquoi ces pauvres églises ont un titre, tout comme celles de Reims, d'Arras ou de Soissons, dans ce recueil, à une place d'où elles portent, elles aussi, témoignage contre le crime général de la guerre allemande.

ARRONDISSEMENT D'ÉPINAL

RAMBERVILLERS. — *Chef-lieu de canton.*

Nous ne mentionnons ici que pour mémoire des dégâts, causés par le bombardement, à l'Hôtel de Ville, charmant édifice du XXIe siècle, et qui purent être promptement réparés.

Bru. — *Canton de Rambervillers.*

Quelques dégâts à l'église de ce village.

CLÉZENTAINE. — *Canton de Rambervillers.*

Par suite des violents combats, l'église de ce village a été extrêmement éprouvée. Le chœur a été complètement démoli ; la nef a beaucoup souffert ; le clocher eut une brèche énorme.

DEINVILLERS. — *Canton de Rambervillers.*

Église légèrement endommagée, ainsi que celle de *Domptail* dans le même canton.

DONCIÈRES. — *Canton de Rambervillers.*

L'église, affreusement incendiée, n'a plus que les quatre murs. Par suite des combats, le château de *Villé,* proche de ce village, fut anéanti.

JEANMÉNIL. — *Canton de Rambervillers.*

Église endommagée.

MÉNIL-SUR-BELVITTE. — *Canton de Rambervillers.*

De l'église incendiée, les toits, la flèche, ont disparu. Ce n'est plus que la carcasse d'un temple.

NOSSONCOURT. — *Canton de Rambervillers.*

Église quelque peu endommagée. De même, dans ce canton, l'église de *Roville-aux-Chênes.*

SAINTE-BARBE. — *Canton de Rambervillers.*

Il ne demeure que les murs de cette église incendiée à fond. On remarquera une fois de plus, en regardant les photographies de la plupart de ces églises, la différence déjà signalée entre les effets du bombardement que l'on prétend être une conséquence inévitable de la guerre, et l'incendie qui est du simple vandalisme. Au surplus, si cette dernière méthode allemande est toujours un crime, il ne s'ensuit pas, comme nous l'avons fréquemment démontré, que la première n'en ait pas été, dans un grand nombre d'occasions, un parfois plus grand encore.

SAINT-BENOIT. — *Canton de Rambervillers.*

Église également détruite, et détruite par le vandalisme incendiaire après un retour momentané des Allemands en septembre 1914.

SAINT-PIERREMONT. — *Canton de Rambervillers.*

Par suite de violents combats, l'église a été très gravement atteinte, clocher disparu, toitures presque entièrement détruites.

1. *Ruines des ruines de l'abbaye de Mont-Saint-Éloi.* — 2. *Chapelle de l'église de Carency.*
3. *Calais. Intérieur de l'église (bombardement du 2 avril 1915).*
4. *Église d'Ablain-Saint-Nazaire avant la guerre.* — 5. *La même. Etat actuel.*

(Nos 1, 2, 3, [illegible] Sections photographiques de l'Armée; [illegible] Monument historique.)

1. Église de Clézentaine. — 2. *La même. Vue intérieure.* — 3. *Église de Doncières.*
4. *La même. Vue intérieure prise du château.*
Cimetière de Doncières. — 6. *Intérieur de l'église de Doncières.*
(Clichés collection Bastien, Lunéville.)

1. *Château de Ville, près Dondières.* — 2. *Église et [illegible] de Menil.* — 3. *Église de Saint-Benoist.* 4. *Église de Sainte-Barbe.* — 5. *Rue de l'Église à Saint-Pierremont.* — 6. *Église de Saint-Michel-sur-Meurthe.*

(N° [illegible])

1. Château de Nerville. — 2. Raon-l'Étape. Vue intérieure de l'église.
3. [illegible] cimetière de Nompatelize. — 4. Intérieur de l'église de Nompatelize.
5. [illegible] de Saint-Remy, par Raon l'Étape. — 6. Église et cimetière de Mandray.
[illegible] (Armée [illegible] collection Bastien, Lunéville.)

XAFFÉVILLERS. — *Canton de Rambervillers.*

L'église est aux trois quarts démolie. Plus de voûtes; les cloches, par la violence du sinistre, en tombant et en se brisant se sont enfoncées dans le sol.

ARRONDISSEMENT DE SAINT-DIÉ

SAINT-DIÉ. — *CHEF-LIEU D'ARRONDISSEMENT.*

Malgré la dureté de l'occupation, malgré les bombardements par terre et par l'air, il n'y a pas eu à signaler à Saint-Dié d'autres dommages aux édifices d'art que ceux, réparables, d'une des églises. Un quartier de la ville fut incendié par l'armée allemande avant sa retraite, et les circonstances seules, non la modération, firent que les autres parties ne subirent pas le même sort.

BERTRIMOUTIER. — *Canton de Saint-Dié.*

L'église, de style roman, a été détruite.

SAINT-MICHEL-SUR-MEURTHE. — *Canton de Saint-Dié.*

L'église, simple et aimablement rustique, a été, quant à son clocher et ses couvertures, assez éprouvée par le bombardement.

SAULCY-SUR-MEURTHE. — *Canton de Saint-Dié.*

Église endommagée gravement ainsi que celles de *Taintrux* et de *Wisembach* dans le même canton.

RAON-L'ÉTAPE. — *CHEF-LIEU DE CANTON.*

Sous la pression de nos troupes, le 11 septembre 1914, les Allemands évacuèrent Raon-l'Étape. Mais, avant cette retraite, ils avaient brûlé une grande partie de la ville et principalement le quartier du centre. Les belles halles au blé, les Postes, les écoles de filles, l'Hôtel de Ville (XVIIe siècle), l'église (moderne), tout cela fut brûlé, aussi complètement que possible, par les procédés spéciaux. L'église, notamment, fut incendiée par trois fois.

CELLES. — *Canton de Raon-l'Étape.*

Église gravement maltraitée.

ÉTIVAL. — *Canton de Raon-l'Étape.*

L'église, gravement endommagée, était classée comme monument historique. C'était un édifice roman du XIIe siècle, en grès rouge, à trois nefs, dépendant d'une abbaye de Prémontrés.

NOMPATELIZE. — *Canton de Raon-l'Étape.*

Par une destinée dont le phénomène s'est produit en diverses régions, non seulement de l'Est, mais aussi du Nord-Ouest, cette commune a revu des combats décisifs, tels que ceux qui s'y étaient livrés en 1870. A cette époque, entre *Nompatelize* et *Saint-Remy*, le lieutenant-colonel Hocedé avait contribué à retenir les troupes de von Werder. Cette fois, Nompatelize joua un rôle analogue dans la retraite du début de septembre. On voit par nos documents de quelle façon les églises de NOMPATELIZE et de SAINT-REMY ont payé l'échec des envahisseurs. C'est encore, de toute évidence, l'incendie volontaire et poussé jusqu'au point où les flammes ne peuvent plus rien, qui a réduit absolument à l'état de squelettes et vidé de façon totale ces deux édifices qui, à défaut de somptuosité artistique, avaient du moins une simplicité qui ne laissait pas que d'émouvoir.

FRAIZE. — *CHEF-LIEU DE CANTON.*

L'église a été endommagée.

MANDRAY. — *Canton de Fraize.*

L'église ancienne de Mandray était du type de celles qu'on appelle « églises fortifiées ». Mais, pour prévenir toute équivoque à la façon allemande, il y a lieu de faire remarquer que ce qui constituait leur défense contre des archers ou contre de primitifs bombardiers, était inutilisable de notre temps et n'a pas été utilisé. Ce n'est donc pas à cette simple curiosité archéologique que l'église de Mandray a dû l'incendie qui l'a parfaitement dévorée, vidée et réduite aux murs calcinés et lézardés que nous voyons ici, et qui évoque l'idée de mort d'une façon encore plus saisissante que les tombes mêmes du vieux cimetière qui l'entoure.

Remarque générale. — Ajoutons, pour que l'on puisse se faire une idée du fléau et de sa marche, ce résumé emprunté à une enquête de M. Gaston Deschamps, l'écrivain éminent, de qui la conscience est universellement reconnue. Le bombardement de Saint-Dié commença le 22 août. A partir du 25 il fit rage sans discontinuer. Les Allemands entrèrent le 27, après avoir détruit soixante maisons, anéanti un quartier et pillé partout. Ils se retirèrent le 11 septembre en brûlant scientifiquement le faubourg de la Bolle. Le 15, on se battait encore sur les hauteurs au nord de la ville. « Tout le pays autour de Saint-Dié dans la vallée de la Meurthe, Baccarat, Raon, Saulcy, Sainte-Marguerite, tout était en flammes. »

DÉPARTEMENT DU NORD

On ne peut parler du département du Nord, songer simplement à lui, sans une profonde angoisse. A l'heure où il sera délivré, ce sera sans doute un de ceux qui auront le plus terriblement souffert. Les souffrances morales, les monstrueux traitements que déjà les habitants de quelques-unes des grandes villes ont éprouvés, on en connaît une partie, et l'univers en a frémi d'indignation et de pitié. On devine que leurs maux sont pires encore que tout ce qui en est parvenu à la notoriété, prouvé et jugé. Mais, outre les brigandages systématiquement organisés, sous le nom de conquête, dès la première période de l'occupation, pour dérober les biens matériels, quelles seront les pertes en ce qui concerne les trésors artistiques? Quelles destructions, froidement calculées, se seront ajoutées aux destructions furieuses du début? De même qu'on ne peut qualifier que de brigandage pur et simple le pillage des matières premières, de l'outillage, de l'argent, dans cette région du Nord, puisque les quantités, les valeurs, avaient été minutieusement notées pendant la paix en vue du plus prompt et du plus complet transport, de même le mot de *vandalisme* dans toute son acception criminelle sera seul applicable à la ruine de beautés que les guerres les plus dures des âges précédents avaient en notable partie épargnées. Ce mot que le monde civilisé adoptera et marquera au front de l'Allemagne est déjà mérité ici par ce que nous pouvons maintenant enregistrer.

Le département du Nord, par une singularité tragique, aura, pendant presque quatre années qui se sont écoulées, et jusqu'au moment où nous écrivons, été partagé en deux zones qui correspondent à sa configuration même. Rien n'est plus effrayant à constater que cette division, où, dans une des parties, celle qui est libre et claire, des ruines notoires ponctuent le sol inviolé, et dans l'autre, celle qui est plongée dans l'oppression et les ténèbres, des ruines encore à venir se seront apprêtées.

Cette division, dès le premier coup d'œil sur la carte, apparaît. A l'extrémité de l'arrondissement de Lille, à la hauteur du chef-lieu de canton d'Armentières, le département se rétrécit brusquement, se divisant ainsi en deux lobes inégaux. Celui d'en haut comprend les arrondissements de Dunkerque et d'Hazebrouck; celui d'au-dessous, le plus important et le plus riche, les arrondissements de Lille, de Douai, de Valenciennes, de Cambrai et d'Avesnes. Rien que cette dernière énumération évoque des souvenirs de prospérité sans pareille et de magnificences historiques. Lille, c'était, avec Roubaix et Tourcoing, une des plus grandes activités industrielles et commerciales de France, et c'était aussi un de nos plus riches musées, après le Louvre, un musée que l'on pouvait

encore admirer, que dire de plus, en quittant immédiatement ceux de Belgique. Et cela, sans compter quantité de beaux édifices anciens et modernes, et des ressources d'art considérables, non dénombrées. Douai, Valenciennes, Cambrai, autant de pages d'histoire, illustrées chacune d'un ou de plus d'un joyau monumental.

Sur tout cela planent une immense affliction encore mal connue et des craintes que notre expérience de l'âme germanique ne rend que trop fondées.

On ne sait que trop déjà que tout un quartier de Lille, où se trouvait l'église Saint-Maurice, a été détruit de fond en comble, et que l'Hôtel de Ville a été la proie d'un sinistre dont on ne connaît pas complètement l'étendue. On sait aussi que *Solesmes,* que *Le Cateau* ont beaucoup souffert et que ces deux villes avaient de nobles monuments, ainsi que *Solre-le-Château,* non moins favorisé qu'elles en beaux vieux édifices. On sait enfin que la petite ville d'ORCHIES, qui possédait un des hôtels de ville et des beffrois les plus remarquables du Nord, a été entièrement brûlée par ordre. Mais encore une fois, c'est un double voile d'appréhensions et de deuils qui nous cache toute cette portion du département martyrisé et menacé. Que verrons-nous lorsque ce voile sera déchiré? Rien que cette incertitude trop pleine des plus cruelles probabilités équivaut, à elle seule, à autant que nous en avons relaté dans ces pages, ou, pour mieux dire encore, à tout un ensemble des plus accablants chefs d'accusation que nous avons dû dresser.

En attendant que ce dernier compte puisse être établi complètement et sans erreurs, il y a déjà plus d'une perte grave à imputer à la guerre allemande. Voici les principales :

ARRONDISSEMENT DE LILLE

ARMENTIÈRES. — *CHEF-LIEU DE CANTON.*

Armentières, qui forme le trait d'union entre les deux zones, a été, précisément, en proie à toutes les tortures, exactions, bombardements et incendies. Occupée à deux reprises par les Allemands, elle fut bombardée avec acharnement dès qu'ils en furent repoussés. L'Hôtel de Ville avec son beffroi du XVIIe siècle, ses cinq églises, ses écoles, son hospice, etc., tout cela est plus ou moins détruit. De même les deux églises et un presbytère de *La Chapelle,* faubourg d'Armentières.

Dans le voisinage, la commune d'*Houplines,* autre faubourg, a été non moins dévastée. Il ne reste que ruines d'une jolie maison de ville et de l'église Saint-Charles, qui avait une valeur artistique.

ARRONDISSEMENT D'HAZEBROUCK

BAILLEUL. — *CHEF-LIEU DE CANTON.*

Un obus a endommagé la bibliothèque de cette pittoresque petite ville, assez richement pourvue de richesses artistiques.

STEENWERCK. — *Canton de Bailleul.*

Église difficilement réparable.

MERRIS. — *Canton de Bailleul.*

A l'église, du XVIe siècle, des dommages qui ont pu être réparés.

VIEUX-BERQUIN. — *Canton de Bailleul.*

Sérieux dommages à l'église.

BORRÈ. — *Canton d'Hazebrouck.*

L'église, qui est du XIe siècle, avec des remaniements du XVIIe, a notablement souffert quant à sa toiture et à ses vitraux.

MERVILLE. — *CHEF-LIEU DE CANTON.*

L'église a éprouvé des dommages dans cette commune, ainsi que celles de La Gorgue et de Neuf-Berquin, qui en dépendent.

ARRONDISSEMENT DE DUNKERQUE

DUNKERQUE. — *CHEF-LIEU D'ARRONDISSEMENT.*

Constamment exposée après nos victoires de l'Yser aux bombardements à longue portée, comme aux bombardements aériens, Dunkerque a été très cruellement éprouvée dans son principal édifice ancien, l'église cathédrale Saint-Éloi. Des projectiles de fort calibre ont complètement détruit la toiture ainsi que les travées centrales de ce beau et vaste édifice des XVIe et XVIIe siècles. Il y a lieu, en outre, de mentionner les dégâts causés à l'église Saint-Martin, dont les vitraux ont été réduits en miettes. Sans doute, il est superflu de faire remarquer que Dunkerque est une ville ouverte, puisque ce sont celles-là pour lesquelles les artilleurs allemands ont montré leurs préférences.

DÉPARTEMENT DE LA SOMME

En frappant pendant des mois, et même déjà des années, sur Arras, Soissons, Reims, avec une prodigalité d'engins qui atteignait une sorte de folie spéciale, et avec une opiniâtreté qui n'a d'analogie et d'explication que dans les impulsions monotones du monstre, les Allemands ont plusieurs fois détruit leurs propres destructions. Avec les ruines qu'ils ont épandues sur tout le territoire abandonné par eux dans la Somme, l'Oise et l'Aisne, en mars 1917, ainsi que, comme nous l'avons vu, dans une partie du Pas-de-Calais, ils ont inauguré une méthode de plus dans les arts d'anéantissement, conçu et exécuté un moyen nouveau de gagner l'indignation et le mépris du monde. Ils ont réalisé ce prodige de déshonorer leur premier déshonneur. Les villages qu'ils incendiaient en avançant en France pour « terroriser » une nation incapable de crainte, les clochers qu'ils abattaient parce qu'ils avaient soi-disant servi « aux curés pour faire des signaux », ou que « des canons y avaient été installés », contre toutes les lois de la mécanique, par des escaliers tournants à peine assez larges pour laisser passer un homme ; la cathédrale de Reims bombardée à cause de la présence dans les tours d'un poste d'observation placé là par eux-mêmes, tours dont le commandement français avait rigoureusement interdit l'accès ; l'emploi des obus incendiaires sur les buts désignés par la Croix-Rouge ; des pastilles incendiaires dans les préfectures dont on avait pillé les archives, ou les châteaux d'où on avait déménagé les œuvres d'art et le mobilier ; Gerbéviller martyrisée parce qu'elle avait été défendue, et Nomeny parce qu'elle ne l'avait pas été, tout cela a été dépassé, parce qu'alors « c'était la guerre », tandis que maintenant « c'est la réponse au refus de la paix ».

C'est du moins une des versions proclamées, à défaut de paroles textuelles de l'empereur Guillaume II et des exécuteurs de ses œuvres, par les principaux journaux qui traduisent, pour le public allemand, leur âme. Il est deux explications, en réalité : la stratégique et la morale.

L'explication stratégique doit être donnée ici avec les termes dans lesquels elle a été formulée, et qui devront rester éternellement présents aux esprits, sous peine de recommencer à méconnaître, au risque des plus grands périls, l'essence même de la race allemande.

« Notre commandement, a dit la *Gazette de Francfort,* a voulu créer une sorte de glacis en vue des combats futurs. Une large zone de dévastation a été créée, qu'on pour-

rait appeler *zone de la guerre* dans tout ce qu'elle a d'impitoyable. Les villages florissants, jusqu'ici habités, des champs cultivés, des jardins potagers, ne représentent plus qu'un amas de cendres fumantes. *Partout j'ai vu les pionniers à l'œuvre.* »

« Durant les derniers mois, a continué le *Lokal-Anzeiger,* une grande bande de territoire français a été transformée par nous, *pour des raisons militaires,* en un terrain mort, qui s'étend sur une largeur de dix à quinze kilomètres le long de toute notre position. Aucun village, aucune ferme n'est restée debout dans ce glacis ; aucun talus de chemin de fer n'a été laissé. Devant nos positions se déroule comme un immense ruban où règne la mort. »

Ainsi donc les raisons pour lesquelles l'Allemagne a détruit les églises et les arbres fruitiers, enlevé les mobiliers des châteaux et emmené en captivité les jeunes filles, étaient, d'après deux des plus importants journaux d'Allemagne, des raisons militaires. Il appartient au plus important journal de Prusse, le *Berliner Tageblatt,* de confirmer cette explication stratégique et de dévoiler l'explication morale :

« Pendant plus d'une année, le maréchal Hindenburg a préparé les mesures actuelles qui doivent servir à rendre inutilisable le plan d'offensive des Alliés. Nous avons fait des *choses terribles* pour arracher à l'ennemi tout couvert et tout chemin. *J'ai vu des colonnes énormes rapporter tout ce qui aurait pu être d'utilité à l'ennemi.* (L'écrivain, ici, se trompe, et prend pour une chose « terrible » ce que le moindre sentiment de probité considère comme une chose « infâme ».) C'est le comble de la destruction qui a été accompli ici. Cette contrée ne porte plus un arbre, plus un buisson, plus une maison, plus une chaumière. C'EST AINSI QUE NOUS AVONS RÉPONDU AU REFUS D'OFFRES DE PAIX. »

Telle est la lueur incendiaire, tel est le jour sinistre qui éclairent les actes de l'Allemagne en cette nouvelle phase de guerre, où, s'admirant dans son œuvre, elle se proclame désormais impuissante à atteindre une plus complète perfection dans le néant, et où cette admiration même l'empêche de concevoir que, si l'on ne peut remplacer les vénérables bienfaits des œuvres d'arts, les vergers se replantent et les villes se réédifient. Cette psychologie devait être mise ici en relief, bien qu'elle ait étendu ses effets sur un bien plus grand nombre d'objets que des églises romanes, des musées, des châteaux, de vieilles maisons exquises. Elle complète, nous pourrions presque dire d'une façon inespérée, la démonstration de l'*esprit de vandalisme* dont au début de la guerre les savants et les artistes allemands défendaient leurs soldats avec une indignation hypocrite, cependant que ces soldats continuaient à le pratiquer et les poètes lyriques à en célébrer les résultats.

Continuons donc de marquer les stations du calvaire, après ces réflexions générales dont on comprendra sans peine la nécessité, puisqu'elles s'appliqueront, sans que nous ayons besoin de les répéter, à tous les édifices dont nous allons inventorier le meurtre.

Nous cherchons la vérité et la logique et nous n'avons pas de peine à les trouver en présence des démentis inconscients que s'infligent à eux-mêmes, à chaque mot, le crime et le mensonge, son auxiliaire. Il ne nous en faut qu'un exemple saisissant

DUNKERQUE

Église Saint-Eloi.

(Phot. S. [illegible])

ROYE

[illegible] — 3. *Le buffet d'orgue dont les Allemands ont emporté les tuyaux.*
4. *Ruines de l'Hôtel de Ville.*

[illegible]

avant de poursuivre notre revue. Le *Berliner Tageblatt* ne s'aperçoit pas qu'il se contredit à quelques lignes de distance. *Pendant plus d'une année,* Hindenburg avait préparé la « zone de mort » — et c'est par la création, si l'on peut parler ainsi, de cette zone en mars 1917 que l'Allemagne *a répondu au refus des offres de paix, qui datent de décembre 1916.*

Ce n'est même plus pour discuter avec le vandalisme, auquel est tellement incorporée la déloyauté, mais pour achever de dresser les comptes en vue des réparations sans lesquelles les lois naturelles seraient abolies, que nous terminons ce travail par les destructions d'édifices d'art dans l'Oise, dans l'Aisne et dans la Somme.

ARRONDISSEMENT DE MONTDIDIER

ROYE. — *Chef-lieu de canton.*

Toutes les secousses antérieures qui à travers l'histoire, et notamment aux xve, xvie et xviie siècles, avaient pu éprouver cette charmante ville, lui avaient du moins laissé assez généreusement une part de ses beautés anciennes, de ses bijoux de famille. En parcourant ses rues vallonnées, en faisant le tour de ses dernières maisons, qui s'arrêtaient au bord de campagnes si tranquilles et si aisées, on rencontrait quelques témoignages de cette relative humanité des guerres d'avant la guerre allemande. Ici, c'était une vieille maison de bois du xvie siècle, absolument intacte et sans retouches. Là, c'était une tourelle de la Renaissance. Plus loin, c'étaient des vestiges des remparts construits au xve et au xvie siècle, qu'on découvrait parmi des vergers et dont les rugosités s'égayaient de fleurs, s'empanachaient d'arbres fruitiers. Enfin, c'étaient ses églises, dont l'une, Saint-Gilles, conservait une humble porte romane, deux beaux vitraux de la Renaissance, des niches du xve siècle, une pierre tombale du xvie; et dont l'autre, Saint-Pierre, était un édifice digne d'admiration, un de ceux qui valent qu'on se détourne de son chemin, et même qu'on leur fasse une visite tout exprès. Trois nefs à peu près d'égale hauteur, voûtées en pierre, du style gothique flamboyant du xvie siècle commençant; portail magnifique de l'époque romane (xiie siècle) enrichi de nombreux motifs de sculpture; ornementation très brillante des voûtes formée par les ramifications des nervures, reliées par des clefs ciselées avec autant de diversité que de talent; vitraux enfin, vitraux splendides du xvie siècle à presque toutes les baies!... tel était ce monument dont notre sèche énumération suffit à faire imaginer le charme et la valeur. Pour le promeneur, une heure de rêverie à travers ces vieilles choses, vers le soir, dans cette modeste cité si bien en harmonie, étant mi-paysanne et mi-vieille bourgeoise, avec ses vénérables trésors, était un enchantement. Il eût semblé que l'éternelle paix caressât les demeures tranquilles, le grand hôpital entouré de jardins, les pensionnats où les chansons des enfants se mêlaient aux derniers gazouillements des oiseaux, et que tout cela allait s'endormir dans le grand silence des champs, pour s'éveiller à des jours constamment

heureux. Le 30 août, après le passage éperdu des réfugiés du Nord, de Picardie, de partout, les Allemands firent leur entrée dans Roye qui, à partir de ce moment, devint l'enfer. On lira son tourment dans les histoires proprement dites de la guerre. Prise et reprise, Roye fut beaucoup plus détruite, en dépit de leurs cartes postales à tendances calomniatrices, par les bombardements et les incendies allemands que par notre artillerie. Dans la seule journée du *29 septembre 1914,* l'église Saint-Pierre de Roye a reçu plus de deux cents obus. La voûte intérieure du clocher s'était écroulée. Il ne restait plus un seul des beaux vitraux du XVIe siècle. Une partie de la nef était effondrée. Une immense brèche s'était ouverte dans la toiture. Les murs menaçaient de tomber. Ajoutons que l'église de Roye possédait deux belles peintures classiques de notre école, les *Disciples d'Emmaüs,* par Restout, et l'*Adoration des Mages,* par Claude Guy Hallé.

ARMANCOURT. — *Canton de Roye.*

Église du XVe siècle détruite par les bombardements, ainsi que celle de *Lignières-ès-Roye* dans le même canton.

BALATRE, ROIGLISE. — *Canton de Roye.*

Les églises de ces deux communes ont reçu de nombreux obus.

BEUVRAIGNES. — *Canton de Roye.*

Ce gros bourg, situé sur la route de Roye à Lassigny, a cruellement souffert dès le commencement de septembre 1914, et, comme il était prospère, il a été largement pillé. Après diverses vicissitudes, les Allemands, s'en étant emparés, *ont mis le feu à l'église le 30 octobre.* Comme ils firent de ces ruines effectuées par eux une forteresse, cela leur permettrait de dire que ce sont les Français qui ont détruit un de leurs monuments historiques. L'église de Beuvraignes était classée. Elle avait beaucoup d'originalité et de séduction, avec son portail de la Renaissance, ses trois nefs en briques et pierre où la brique était apparente même à l'intérieur. Le gothique expirant du XVIe siècle y déployait ses grâces.

BILLANCOURT. — *Canton de Roye.*

L'église de cette commune datait du XVIIIe siècle ; de caractère simple, elle possédait cependant diverses statues de l'époque gothique, et qui avaient été jugées d'assez de valeur pour avoir été classées. Elle a été entièrement détruite à la fin de septembre 1914.

CHAMPIEN. — *Canton de Roye.*

L'église, datant de 1777, n'avait rien de particulier comme caractère architectural, mais elle contenait diverses peintures classées du XVIIIe siècle, dont deux du Fr. André.

Elle a été entièrement incendiée par obus lors d'un combat qui eut lieu le 27 septembre 1914.

DAMERY. — *Canton de Roye.*

Église éprouvée.

DANCOURT. — *Canton de Roye.*

Église complètement rasée.

FRESNOY-LÈS-ROYE. — *Canton de Roye.*

L'église de ce village qui possédait de belles boiseries de la Renaissance, a été ravagée par les bombardements, sans relâche, dès la fin de septembre 1914.

HATTENCOURT. — *Canton de Roye.*

Église détruite.

LAUCOURT. — *Canton de Roye.*

Nos armées durent bombarder le clocher, les Allemands y ayant installé des mitrailleuses. C'était un édifice du XVIe siècle de style gothique tardif, construit en briques et pierres. La nef était couverte d'une voûte en bois à sablières, entraits et poinçons apparents et blochets figurant des apôtres. Les vitraux en étaient précieux (XVIe siècle), retraçant la vie de la Vierge. Parmi les autres richesses de cette petite église, on avait classé une balustrade de jubé en bois sculpté et peint, une *Pieta* en pierre, et, dans le cimetière, une chapelle sculptée, le tout de la Renaissance comme le monument lui-même.

L'ÉCHELLE-SAINT-AURIN. — *Canton de Roye.*

L'église de Saint-Aurin, petit édifice dont la fondation remontait à la fin du XIIe siècle. Ancienne chapelle d'un prieuré, cette petite église, reconstruite au XVIIe siècle, avait conservé des parties datant de son origine. Elle présentait un ensemble à fenêtres cintrées, flanquées de colonnettes à l'extérieur. Cette modeste relique a été entièrement détruite.

LIANCOURT-FOSSE. — *Canton de Roye.*

En automne 1914, le clocher a été atteint.

POPINCOURT. — *Canton de Roye.*

Église à peu près complètement détruite.

RÉTHONVILLERS. — *Canton de Roye.*

Église (nef et bas côtés du XVIe siècle, abside de la fin du XIIe ou du commencement du XIIIe) entièrement détruite en septembre-octobre 1914, par obus incendiaires.

TILLOLOY. — *Canton de Roye.*

Avec l'église et le château de Tilloloy ont disparu, de par le fait d'une barbarie méditée, deux types rares et charmants de l'union telle qu'elle naissait naturellement dans la vieille France, entre l'art et la vie. Types charmants, car c'est avec simplicité qu'ils offraient le spectacle d'une élégance fière. Types rares par leur physionomie originale et aussi par la façon dont ils se complétaient mutuellement : l'église et le château, organisme complet d'autrefois, conservé sans solution de continuité, sans aucune de ces interpolations modernes qui rompent ou dénaturent une harmonie, mais au contraire, entretenu pour le plaisir des yeux et de l'esprit par le châtelain, comte d'Hinnisdal, comme un bibelot de prix. Ces décors de la France seigneuriale, la France républicaine les apprécie et en goûte les leçons de raffinement beaucoup mieux que ne tendent à le faire croire, de temps à autre, quelques actes de municipalités par trop utilitaires. Mais de notre temps plus que jamais on a montré la préoccupation de faire connaître et aimer ces pages d'histoire, tantôt puissantes comme Albi ou Carcassonne... ou Arras ! tantôt pittoresques et délicates comme Tilloloy. Les Allemands les ont, au contraire, si bien prises en haine, qu'il semble difficile d'attribuer à la seule brutalité et stupidité militaires ces destructions si complètes et si bien réglées. Lorsque l'on connaît la discipline de ce pays, l'attention que portent ses savants, tant et trop bien informés sur nos trésors, à ce qui peut se déménager, la régularité avec laquelle eût été exécutée par les troupes d'invasion la consigne donnée sur l'avis de ces mêmes professeurs, de laisser intact ce qui, pour l'honneur de la civilisation, devrait se ménager, on conclut rigoureusement à un ordre supérieur — en même temps supérieure folie et aberration ! — de tuer, dans le pays que l'on hait, non seulement la vie, mais encore la beauté. Le seul choix des moyens de destruction le prouve sans discussion possible : l'*obus incendiaire !* C'est l'obus incendiaire qui a ruiné la délicate merveille qu'était Tilloloy, château et église.

Le château était une des belles maisons aristocratiques de France. Bâti en 1645, il avait été remanié et agrandi en 1752. Il était d'un style sobre et clair. A l'intérieur, les grands salons avaient conservé de très beaux ensembles de boiseries des XVIIe et XVIIIe siècles, et les portraits, souvenirs et archives qui le remplissaient, en faisaient un véritable et important chapitre d'histoire. Envahi, puis abandonné pendant la retraite allemande, le château fut, depuis le 14 novembre 1914, le but des obus incendiaires qui finalement ne laissèrent que quelques angles ébréchés, un pavillon ruiné, et une façade lézardée, échancrée, repercée de brèches, derrière laquelle le néant.

L'église, elle, était d'une originalité vraiment unique. On ne voit point d'autre exemple de cette curieuse disposition, deux tourelles cylindriques flanquant une façade au pignon aigu, au portail surbaissé, à l'élégante galerie surmontée d'une large rosace entre deux niches ornées, combinaison capricieuse, spirituelle et cependant altière, à

laquelle le mélange de la pierre et des briques ajoutait la plus piquante couleur. Les bustes, les médaillons et les arabesques qui couvraient les montants et l'archivolte de la porte d'entrée révélaient le gothique expirant sous l'influence du style italien. L'édifice, en effet, datait du XVIe siècle, et le gothique flamboyant s'y mariait aux motifs de la Renaissance. Il y avait une seule nef, un transept et une abside. Les voûtes étaient en briques, avec nervures, rosaces et écussons de pierre. Le retable du maître-autel était un fort bel ensemble ornemental en diverses espèces de marbre, du XVIe siècle également. La plupart des fenêtres étaient garnies de superbes vitraux, d'une grande intensité de couleur, œuvres de Blévy (XVIe siècle), auteur des vitraux de Saint-Quentin. Enfin des monuments funéraires (tombeaux de Maximilien, Charles et Abdias de Soyécourt, de François de Soyécourt et Charlotte de Mailly-Tupigny) avec leurs expressives statues, leurs décorations de pierre et de marbre, achevaient de donner un grand prix à un tel édifice, et l'avaient classé comme monument historique au premier chef. Le premier obus incendiaire tomba le 2 octobre 1914. Les tourelles décapitées et trouées, des parois branlantes où quelques baies ont conservé une partie de leurs meneaux d'où la splendide couleur s'est évanouie : voilà ce que les Allemands ont fait d'un bijou.

VERPILLIÈRES. — *Canton de Roye.*

L'église, de la fin du XVIIIe siècle, a été très endommagée dès la fin de septembre 1914. En août 1915, les Allemands ont fait sauter le clocher.

VILLERS-LÈS-ROYE. — *Canton de Roye.*

A la fin de 1914, les Allemands firent sauter le clocher de l'église. Le château avait été incendié dès 1914.

ROSIÈRES. — *Chef-lieu de canton.*

L'église, moderne, mais bien construite, de cette commune, avait été fréquemment bombardée dès les premiers temps, et, à la fin d'août 1914, les Allemands avaient déjà signalé leur passage en brisant à coups de marteau le cadran de l'horloge.

BEAUFORT-EN-SANTERRE. — *Canton de Rosières.*

L'église a été à peu près complètement dévastée par les bombardements. Elle avait de notables restes de la seconde moitié du XIIe siècle, et en particulier le chœur, à chevet plat.

BOUCHOIR. — *Canton de Rosières.*

Petite église dévastée par les bombardements du début. Le chœur était de la fin de l'époque gothique.

CHILLY. — *Canton de Rosières.*

Église du XVe siècle en majeure partie, entièrement détruite.

FOLIES. — *Canton de Rosières.*

La modeste église de ce village a été, ainsi que le cimetière, *bombardée chaque dimanche* par les Allemands pendant six semaines à la fin de 1914.

FOUQUESCOURT. — *Canton de Rosières.*

Église détruite lors des opérations militaires de septembre 1914.

FRANSART. — *Canton de Rosières.*

L'église, à nef romane (XIe et XIIe siècles), a été ravagée et son clocher détruit.

LE QUESNOY-EN-SANTERRE. — *Canton de Rosières.*

L'église a été presque complètement détruite lors de l'attaque du 28 octobre 1914.

MAUCOURT. — *Canton de Rosières.*

L'église, du XVIIIe siècle, avec quelques restes romans, a été détruite par les obus allemands à la fin de septembre 1914.

MÉHARICOURT. — *Canton de Rosières.*

Église très violemment bombardée en automne 1914. A cette époque elle menaçait déjà ruine totale.

PARVILLERS. — *Canton de Rosières.*

Église abattue pour déloger les observateurs allemands, en octobre 1914.

ROUVROY-EN-SANTERRE. — *Canton de Rosières.*

Église, de la fin du XVIIIe siècle, complètement dévastée par le bombardement à la fin de 1914.

ARVILLERS. — *Canton de Moreuil.*

L'extrémité de ce canton avoisine ceux de Rosières et de Roye. On n'y signale de destruction que celle de l'église d'Arvillers, bombardée en octobre et novembre 1914 et gravement endommagée.

ANDECHY. — *Canton de Montdidier.*

L'église, fortifiée par les Allemands, a été détruite, le 14 octobre 1914, par les opérations militaires. Elle avait une charmante porte de la Renaissance.

ERCHES. — *Canton de Montdidier.*

Église très gravement endommagée.

GRIVILLERS, BUS. — *Canton de Montdidier.*

Deux églises gravement atteintes, la seconde par le bombardement, l'autre par une explosion opérée dans le clocher.

GUERBIGNY. — *Canton de Montdidier.*

L'église, édifice très intéressant du XIIIe siècle, à trois nefs non voûtées, avec charpente apparente sculptée. Elle contenait un beau monument dit tombeau de Pierre Noiret, œuvre importante de sculpture en pierre polychromée de la fin du XVe siècle; des fonts baptismaux de 1567, et des boiseries du XVIIe siècle. Le tombeau et les fonts ont pu être préservés, mais le vaisseau a été endommagé rudement.

MARQUIVILLERS. — *Canton de Montdidier.*

Les reproductions photographiques ont rendu célèbre le tragique bombardement de cette église, grâce à l'attitude du christ qui semblait avoir été supplicié encore après son supplice. De cet éloquent document l'imagination publique a promptement fait un poignant symbole.

ARRONDISSEMENT DE PÉRONNE

PÉRONNE. — *Chef-lieu d'arrondissement.*

Péronne, ville prédestinée à la gloire et au martyre, ville où se confondent les *Te Deum* et les *Dies iræ,* ville morte aujourd'hui comme elle l'était il y a quarante-sept ans, on peut même dire plus morte encore, mais qui, étant désormais immortelle, ressuscitera doublement; Péronne enfin, qui fleurissait ses armes de la croix de la Légion d'honneur : les cœurs se serrent au détail de ses souffrances et s'exaltent à la pensée de l'heure qu'ont sonnée en même temps sa ruine et sa délivrance. Heure solennelle dans l'histoire de cette guerre, et dont chaque minute, qui sera sacrée, sera décrite par les historiens comme quelque chose de grand entre tout, puisque dans chacune de ces minutes s'amalgament la douleur, l'héroïsme, l'espoir, la prière sur les morts, la joie de leur vengeance commençante. Notre tâche ne nous permet point de raconter ces moments. Elle se borne à constater des entassements de pierres qui furent des œuvres d'art, et à dater succinctement les jours où sur ces écroulements se dressa plus lumineuse que jamais l'âme de notre patrie.

Tout d'abord, il ne faut pas oublier que les destructions de Péronne commencèrent seulement avec les opérations d'offensive entreprises au mois de juillet 1917 par les armées britanniques. Le vendredi 28 août 1914, les Allemands y étaient entrés après un combat où nos soldats étaient en nombre infime. Leur premier acte fut d'arroser de pétrole la *sous-préfecture* et de l'incendier entièrement, ainsi que diverses parties de la ville, notamment le quartier de Bretagne, par où ils avaient fait leur entrée. Après cela, il affichèrent les placards d'usage, où le commandant de place annonçait que « la commune serait incendiée » en cas d'actes hostiles. Ce que furent les épreuves de Péronne, à partir de ce temps, nul probablement ne pourra le dire complètement.

Vient ensuite la période décisive et tragique. Tout le monde sait que les troupes alliées se sont privées pendant longtemps d'emporter Péronne d'assaut, de peur de détruire la ville que, dans leur retraite, les Allemands n'ont abandonnée que pantelante et fumante.

Péronne avait gardé, même après sa quasi-destruction de 1871, même après ce bombardement de treize jours qui avait anéanti ou endommagé près des trois quarts de sa superficie, divers monuments artistiques qui ajoutaient beaucoup de prix à sa situation pittoresque parmi des plaines verdoyantes, des îlots bocagers, des marais et des étangs poissonneux.

Ces édifices étaient : d'abord l'église Saint-Jean ; puis l'Hôtel de Ville ; puis les vestiges du vieux château, forteresse du XIIe siècle. Enfin, n'est-il pas significatif de noter que les artilleries de Guillaume Ier avaient laissé subsister des maisons de la Renaissance dont l'une avec ses vieilles poutres en bois sculpté? Les incendiaires et les sapeurs de Guillaume II ont réparé cette maladresse.

Ce qui caractérisait l'*église Saint-Jean,* c'était son élégance, s'affirmant dans les derniers épanouissements du style gothique au début du XVIe siècle. Une haute tour en pierre, accompagnée d'une tourelle et ornée de belles sculptures, la dominait. Les trois nefs voûtées étaient d'égale hauteur ; elles contenaient plus d'une œuvre précieuse. On admirait les retables du maître-autel et de l'autel de la Vierge, ainsi que les clôtures du chœur en marbres polychromes (XVIIe siècle). Les grilles du chœur, en fer forgé, étaient, avec leurs dorures, un beau travail du XVIIIe siècle. Enfin divers monuments et peintures du XVIe siècle : le tombeau de Jean Bauduin, la *Nativité* (école flamande), la *Translation des reliques de saint Fursy,* étaient des œuvres d'art classées. Comme ornementation de l'édifice même, il faut encore citer les très riches clefs de voûte d'une des nefs.

En se retirant, les Allemands ont exercé sur ces belles et douces créations des temps passés, épargnées même par leurs aînés, des vengeances à la vérité glorieuses et difficiles ! Quoi de plus héroïque que de faire sauter une église, de brûler un hôtel de ville? Quoi de plus digne d'un grand peuple que de dévisser des statues et d'empaqueter en même temps les bijoux et le linge des habitants? Par quels arguments, malheureux avocats des vandalismes de la première heure, vous les Clemen, les Curlitt, les Grautoff, justifierez-vous ces actes de vos sublimes guerriers et démontrerez-vous le profond respect pour l'art de la nation allemande, de la culture allemande?

Voici dans quel état les Allemands, en se retirant, ont laissé Péronne.

1. *Église de Tilloloy (côté sud-ouest) avant la guerre.*
2. *Façade sud. Au premier plan, ancien boyau de cheminement.*

TILLOLOY

1. [illegible] — 2. *Façade nord de l'église.* — 3. *Cimetière et façade nord de la chapelle.*
4 et 5. *Façade nord du château.*
[illegible]

1. Église de Dreslincourt. Vue prise du parc du château. — 2. Chœur de l'église de Réthonvillers.
3. Intérieur de l'église de Laucourt. Vue prise du chœur sur la nef.
4. Église de L'Échelle-Saint-Aurin. — 5. Église de Laucourt. — 6. Église de Popincourt.

(Cliché [illegible])

PÉRONNE

[illegible] *de l'église.* — 3 et 4. *Intérieur de l'église.* — 5. *Façade de l'Hôtel de Ville.*

([illegible])

Des quatre tours du vieux château, une était entièrement effondrée. Le Palais de Justice avait été incendié. L'église avait été gravement endommagée par les explosifs. Il restait seulement une partie de l'abside, et le maître-autel était mutilé. La nef de gauche était à peu près détruite. Le tabernacle, ouvert, avait été souillé. Le buffet d'orgues, du XVIIIe siècle, avait péri dans les flammes. De l'Hôtel de Ville, composé d'un charmant bâtiment de la Renaissance, avec addition du XVIIIe siècle et campanile d'une sveltesse qui s'harmonisait bien avec la haute toiture, il ne demeure que le rez-de-chaussée en ruines. Cette tour qui sonnait les heures claires s'est abattue dans les décombres. Ce musée, qui contenait de nombreux objets préhistoriques et des meubles ou bibelots de la Renaissance et du XVIIIe siècle, est un tas de cendres et de noirs plâtras. Les œuvres d'art sans doute, ne font pas partie de ces décombres, car les destructeurs sont aussi des collectionneurs. La bibliothèque de l'Hôtel de Ville, qui contenait des séries pleines d'intérêt, était au saccage et les volumes dispersés s'y mêlaient aux ruines du toit et des étages écroulés. Enfin tout est détruit de ce qui était édifice public (bureau des Postes, Chambre de Commerce, écoles maternelles, collège, etc.) ou maisons aisées. C'est la perfection dans la sauvagerie, et nulle race ne peut désormais disputer à l'allemande la supériorité dans la malfaisance absurde. On ne saurait trop rappeler que quelque maître d'école en délire avait calligraphié une immense enseigne, accrochée aux ruines de l'Hôtel de Ville, et ainsi conçue : *Nicht ärgern, nur wundern!* (Ne vous fâchez pas, admirez seulement!) Ce *feldwebel* facétieux ne croyait pas si bien dire. L'histoire, sévère, ne connaît pas les colères dans les jugements qu'elle prononce.

Pour couronner ce triomphe, les Allemands ont emporté la statue de Marie Fouré, l'héroïne qui combattit contre les soldats de Charles-Quint, comme ils ont volé à Bapaume celle de Faidherbe qui tint en échec les armées prussiennes de Manteuffel en 1870.

Du moins, ces deux derniers vols s'expliquent. Il importait aux troupes de Hindenburg d'enlever à la France, afin qu'elle n'en pût plus jamais produire, les modèles de la femme vaillante et du bon chef militaire.

ALLAINES. — *Canton de Péronne.*

L'église, une des plus anciennes de la région, est dans un état de dislocation indescriptible.

CARTIGNY. — *Canton de Péronne.*

L'église, des XIIe et XVe siècles, est une ruine entourée de maisons en ruines.

CLÉRY. — *Canton de Péronne.*

L'église datait du XVe siècle. Les bas côtés dataient du XIIe siècle. La charpente, apparente, était du XVIe. Un portail avait été ajouté sous Louis XVI. Le village et cette charmante église ont été détruits.

FEUILLÈRES. — *Canton de Péronne.*

L'église, du XVIe siècle, a été entièrement dévastée. Nos troupes n'ont reconquis que des ruines.

FLAUCOURT. — *Canton de Péronne.*

L'église, qui était en partie du XVe siècle, avait un autel provenant de Saint-Fursy de Péronne. Elle fut incendiée lors de l'offensive de juillet 1916.

MOISLAINS. — *Canton de Péronne.*

L'église était un monument remarquable datant du XVe siècle. Elle n'a plus ni clocher, ni toitures, ni vitraux.

MONS-EN-CHAUSSÉE. — *Canton de Péronne.*

L'église était de l'époque romane. Le chœur est complètement détruit par une mine.

SAINTE-RADEGONDE. — *Canton de Péronne.*

L'église, détruite, était du XVe siècle. Elle possédait deux peintures du début du XVIIe siècle.

VILLERS-CARBONNEL. — *Canton de Péronne.*

Sa petite église romane est entièrement détruite.

ALBERT. — *CHEF-LIEU DE CANTON.*

La basilique d'Albert, chef-d'œuvre de l'éminent architecte Duthoit, est le plus luxueux et le plus important monument d'art moderne détruit par les Allemands, détruit avec méthode, avec persévérance, avec volonté de détruire pour détruire. C'était un spacieux édifice, dans le style byzantin, avec tour élevée, surmontée d'une statue de la Vierge et flanquée de tourelles, ornée d'une balustrade de bel effet. Une coupole régnait au-dessus de la croisée du transept. A l'extérieur, cette cathédrale, dominant la ville, avait grand air et faisait régner sur la mélancolie du pays picard, et parmi les fumées industrielles, une apparition des élégances italiennes. A l'intérieur brillait une profusion de marbres précieux et de mosaïques. Des œuvres dues à d'excellents statuaires en rehaussaient encore le prix : le monument de Mgr Godin, instigateur de la basilique, et une charmante Vierge en marbre par Delaplanche, accompagnée des légendaires brebis qui avaient valu au sanctuaire son nom de Notre-Dame de Brebières.

Le 29 août 1914, après des combats à Combles, les troupes prussiennes commencèrent d'occuper la ville. Les officiers supérieurs notèrent avec satisfaction la présence du drapeau à la croix rouge au-dessus de l'hôpital, et lorsqu'ils firent la retraite, le

14 septembre, ils ordonnèrent de l'enlever, ordre qui s'expliqua le 30 septembre lorsqu'ils commencèrent à le bombarder sans relâche.

Le 29 septembre commença le bombardement de la basilique. On en peut à peine dénombrer les phases, car il se répartit sur une longue série de jours et de mois, apportant chacun son nouveau ravage [1]. La ville fut à peu près entièrement détruite par obus fracassants alternant avec les incendiaires. Dans l'intérieur de l'église tout s'était effondré, orgues, autels, statues, piliers, vitraux. L'imagination fut vivement frappée par l'état paradoxal de la grande Vierge dorée du statuaire Roze. Pendant longtemps, malgré les efforts persistants des artilleurs allemands qui la prenaient pour cible, elle demeura, aux trois quarts arrachée de la tour qu'elle couronnait, entièrement inclinée dans le vide et tournée vers la terre. A l'extérieur, la massive construction fut gravement atteinte : des brèches énormes trouèrent la tour, dans sa base comme dans sa partie médiane, ouvrirent les parois de la nef et en échancrèrent amplement la partie supérieure, d'où toute trace de toit était évanouie.

Les ravages barbares, si considérables soient-ils, qu'a éprouvés la belle œuvre de Duthoit, sont de ceux qui peuvent se réparer, puisque les plans en sont conservés dans le moindre détail, — et quoique l'œuvre sereine et gracieuse de Delaplanche ne se puisse refaire. Mais cette destruction demeure un type des implacables et vaines fureurs.

AUCHONVILLERS. — *Canton d'Albert.*

En octobre 1914, cette église, qui datait de 1773 et était ornée de belles boiseries, était déjà dans un état de ruine à peu près complet.

AUTHUILLE, AVELUY, BOUZINCOURT, BÉCORDEL. — *Canton d'Albert.*

Communes toutes atteintes dans leurs églises à la fin de 1914 et au début de 1915. L'église d'Aveluy, moderne, avait une tour remarquable.

BEAUMONT. — *Canton d'Albert.*

Église dont la destruction a commencé vers le 28 octobre 1914.

CONTALMAISON, MAMETZ, FRICOURT. — *Canton d'Albert.*

Églises, écoles, mairies, dont par suite des opérations militaires il ne demeure pas trace. Le clocher de l'église de Fricourt était du XVe siècle. L'église même était du XVIIIe ainsi que celle de Mametz.

GRANDCOURT. — *Canton d'Albert.*

L'église, dont la destruction avait été commencée en octobre 1914, a été, depuis, abattue jusqu'à la dernière pierre.

(1) Parmi les plus importants on compte ceux des 14 novembre, 17, 27 décembre 1914, 15 janvier 1915, jour où la Vierge d'or fut atteinte et à demi arrachée du sommet.

La Boisselle. — *Canton d'Albert.*

Église détruite en octobre 1914.

Martinsart. — *Canton d'Albert.*

Église ravagée le 1er novembre 1914 par obus incendiaires. L'église voisine de *Mesnil* a été bombardée; le château de Martinsart, également.

Méaulte. — *Canton d'Albert.*

L'église, qui avait un beau clocher du XVIIIe siècle, a eu sa toiture endommagée et ses verrières brisées.

Miraumont. — *Canton d'Albert.*

Sa belle église, du XVIIIe siècle, renfermait un certain nombre de bons tableaux. Elle a été détruite en mars 1917. Il n'en reste plus rien.

Ovillers. — *Canton d'Albert.*

L'église, reconstruite il y a peu d'années, renfermait un des précieux tableaux offerts par la confrérie de Notre-Dame du Puy à la cathédrale d'Amiens, superbe peinture de l'année 1548, à nombreux personnages, ayant conservé son cadre sculpté de l'époque. L'église a été entièrement démolie, et l'œuvre d'art semble avoir été anéantie avec elle.

Pozières. — *Canton d'Albert.*

Église détruite le 28 septembre 1914.

Thiepval. — *Canton d'Albert.*

De nombreux bombardements, au cours des opérations, ont détruit le clocher et la voûte dès la première période de la guerre. Un château du XVIIIe siècle a été anéanti. Aussi bien la région tout entière n'est que néant.

COMBLES. — *Chef-lieu de canton.*

Église détruite par les opérations militaires, et qui contenait des statues de valeur.

Carnoy. — *Canton de Combles.*

Église détruite.

Curlu. — *Canton de Combles.*

Cette commune possédait une précieuse église, qui, avec son unique bas côté de la fin du XIIe siècle, et ses restes intéressants du XIIIe, paraissait n'avoir jamais été terminée.

Elle se composait d'une nef, de ce bas côté sud, d'un transept et d'un chœur à chevet plat. Parmi les œuvres d'art qu'elle contenait, étaient des fonts baptismaux en pierre sculptée du XIIIe siècle; le monument funéraire de Jean Caveroy, avec sculptures du XVIe siècle; des statuettes d'apôtres en bois sculpté, au nombre de neuf, du XVe siècle, d'une facture un peu rude, mais de beaucoup de caractère. La cloche datait de 1556. Toutes ces œuvres étaient classées. A l'automne de 1914, cette riche et rare église avait reçu un grand nombre d'obus. La reprise du village, en juillet 1916, amena la destruction de ses ruines. Mais il y a lieu de remarquer pour cet édifice, comme pour un bon nombre de ceux qui sont et vont encore être cités dans cette partie de notre revue, que la *première destruction* en était due aux bombardements allemands, au vandalisme allemand. Les opérations de libération qui ont suivi n'ont fait que détruire des décombres et des vestiges sans forme ni couleur.

GUILLEMONT. — *Canton de Combles.*

L'église était moderne, dans le style gothique. Les Allemands en ont fait sauter le clocher au printemps de 1915, le considérant comme un point de repère pour nous.

HARDECOURT-AUX-BOIS. — *Canton de Combles.*

Il ne reste de l'église que quelques fragments de la cloche.

MANANCOURT. — *Canton de Combles.*

Le rapport de la Commission d'enquête a relaté la violation et la souillure du mausolée et des tombes de la famille de Rohon. Le hameau voisin d'*Étricourt,* dont toutes les maisons ont été méthodiquement détruites, avait une bonne église du XVIIe siècle.

MARICOURT. — *Canton de Combles.*

Église détruite dès le 30 septembre. En octobre, toute la toiture était tombée. Il ne demeurait que des murailles ébréchées.

MONTAUBAN. — *Canton de Combles.*

Église détruite.

SAILLY-SAILLISEL. — *Canton de Combles.*

Église détruite et dont le supplice avait commencé dès août 1914.

BRAY-SUR-SOMME. — *CHEF-LIEU DE CANTON.*

L'église était classée comme monument historique; très intéressante malgré des remaniements successifs, elle datait du début du XIIIe siècle. Lors d'un bombarde-

ment effectué par les Allemands dans la nuit du 9 au 10 février 1915, les obus endommagèrent la façade nord-ouest du clocher. D'autres, tombés à proximité de l'église, brisèrent les vitraux.

CAPPY. — *Canton de Bray-sur-Somme.*

Pauvre petite église romane (XIIe siècle) qui a subi des dégâts.

ÉTINEHEM. — *Canton de Bray-sur-Somme.*

Église bombardée d'une cinquantaine de projectiles dès le 29 août 1914. La tour, la voûte, les vitraux, furent gravement touchés.

FRISE, L'ÉCLUSIER, HERBÉCOURT. — *Canton de Bray-sur-Somme.*

Trois églises anéanties. La deuxième était riche de boiseries de la Renaissance.

MORLANCOURT. — *Canton de Bray-sur-Somme.*

L'église a perdu ses beaux vitraux du XVIe siècle.

Parmi les autres localités où les édifices religieux sont plus ou moins en ruines, il faut encore mentionner : *Chipilly, Chuignolles, Méricourt-sur-Somme, Sailly-Laurette.*

SUZANNE. — *Canton de Bray-sur-Somme.*

Les 18 février 1915 et 14 janvier 1916, l'église de cette commune, construite au XVIIIe siècle, fut endommagée des plus gravement.

CHAULNES. — *CHEF-LIEU DE CANTON.*

Nous n'avons pas, en vertu de la remarque que nous avons faite à propos de Curlu, à nous occuper des résultats qu'ont dû entraîner les opérations militaires après la première phase de la guerre. Il nous suffit d'enregistrer le fait que l'église de cette commune, beau et spacieux édifice du XVIIIe siècle, avait commencé de mourir sous un féroce bombardement ennemi. Les vitraux, *en septembre 1914,* n'existaient plus. Le clocher allait s'écrouler, comme venaient de faire la coupole et la voûte du chœur. Il n'y avait plus ni tribune ni mobilier ecclésiastique d'aucune sorte.

BECQUINCOURT, DOMPIERRE, FONTAINE-LÈS-CAPPY. — *Canton de Chaulnes.*

Églises qui étaient plus ou moins détruites dès l'automne de 1914. L'église de Becquincourt était en partie des XIIIe et XIVe siècles. Dompierre : « Un village? Non.

Des pans de murs écroulés autour de ce qui fut une église, dont il reste comme vestiges deux fenêtres en ogive et une cloche sur le sol. » (*Journal d'un lieutenant*, juillet 1916.)

BERNY-EN-SANTERRE. — *Canton de Chaulnes.*

Il a été à peu près impossible de déterminer l'emplacement de l'église dans ce qui fut un village.

ESTRÉES-DÉNIÉCOURT. — *Canton de Chaulnes.*

Préludant aux destructions systématiques qu'ils devaient pratiquer d'une façon si effroyablement absolue en mars 1917, les Allemands ont fait sauter à la dynamite, en décembre 1914, l'église de ce village. Après l'explosion, elle possédait encore à peu près intact son autel en bois avec ciborium du XVIe siècle; les soldats le brûlèrent morceau par morceau.

FAY. — *Canton de Chaulnes.*

Il ne reste que des pans de murs de l'église, datant du XVIIIe siècle et contenant divers objets mobiliers importants : des fonts baptismaux en pierre du XIIIe siècle; la dalle funéraire, en pierre noire, de Jean, sire de Fay, et de sa femme, Jeanne d'Athies (XIVe siècle); des stalles en bois sculpté du XVIIe siècle; enfin un très beau maître-autel et deux autels latéraux en marbre, de la fondation. Toutes ces œuvres d'art étaient classées.

FOUCAUCOURT. — *Canton de Chaulnes.*

Monument du XVe siècle ou plus exactement du gothique avancé du XVIe siècle, l'église de Foucaucourt avait des parties d'un vif intérêt architectural, notamment les chapelles latérales, la base du clocher, les fonts baptismaux. Elle a été détruite *par obus incendiaires,* dans la soirée du 27 septembre 1914.

FRAMERVILLE. — *Canton de Chaulnes.*

L'église avait un chœur du XIIIe siècle, voûté au XVIe siècle, et d'un bel effet à l'extérieur. Elle a été plusieurs fois atteinte par les bombardements.

HERLEVILLE. — *Canton de Chaulnes.*

Cette commune possédait une des plus belles églises de toute la région. Cet édifice, de style gothique attardé, était particulièrement remarquable par son chœur et son abside. Le mobilier en chêne sculpté du temps de Louis XV (chaire à prêcher, autels, lambris, bancs et stalles) était d'une grande richesse et d'un prix inestimable. Tout cela

a été détruit par un bombardement allemand, de la plus grande intensité, le 25 septembre 1914. Les *obus incendiaires* ont encore là accompli leur œuvre avec une telle perfection que, dans le clocher démoli, les cloches ont été liquéfiées, et tous les trésors mobiliers ont été réduits en cendre. Nous ne saurions trop insister sur ce point que la plupart de ces destructions *sont de la toute première période de guerre* et constituent, en dehors de toutes nécessités militaires, des actes de vandalisme au premier chef.

LIHONS-EN-SANTERRE. — *Canton de Chaulnes.*

Avant de se trouver d'une façon permanente, sur la ligne de feu, exposée à la destruction de ses ruines, la belle église de Lihons était anéantie. Cette perte est très pénible, car l'édifice, ancien prieuré de l'ordre de Cluny, était d'une véritable beauté architecturale et possédait en outre de belles œuvres d'art. Son abside était de la fin du XIIe siècle ou du début du XIIIe; sa nef, du style gothique flamboyant de la première partie du XVIe siècle. Parmi les œuvres d'art précieuses, on remarquait une charmante Vierge, en pierre, du XIVe siècle; une *Pieta* du XVIe; la chaire à prêcher était en bois sculpté, fin Louis XIV; la grille du chœur, en fer forgé du XVIIIe siècle, était d'une élégance remarquable. Tout cela fut anéanti en automne 1914.

PROYART. — *Canton de Chaulnes.*

Église bombardée à la fin d'août 1914. Elle était en partie du XIVe siècle.

NESLE. — *CHEF-LIEU DE CANTON.*

L'église de Nesle même est intacte. Mais ce chef-lieu de canton a sa part de victimes, meurtries ou ruinées principalement à l'époque de la « manœuvre stratégique » de 1917.

En revanche, dans le voisinage immédiat de Nesle, le délicieux château de Goyencourt a été brûlé, ses vieux arbres rasés, les tombeaux de sa chapelle profanés.

BÉTHENCOURT. — *Canton de Nesle.*

L'église, du XVIIIe siècle, avec vestiges romans, a été démolie par une bombe d'avion allemand dans la soirée du 22 avril 1917.

BUVERCHY. — *Canton de Nesle.*

Datant de 1633, l'église de Buverchy était sans intérêt artistique. Elle est en ruines tout de même.

ÉPÉNANCOURT. — *Canton de Nesle.*

Quelques parties romanes demeuraient à l'abside de l'église, actuellement effondrée.

1. *Ham. La destruction du château.* — 2. *Eglise de Marquivillers. Le Christ.* — 3. *Albert. La basilique.*
(Service Section photographique de l'Armée.)

[illegible] de Seuil. — 2, 3 et 4. *Église de Tracy-le-Val.* — 5. *La même, avant la guerre.*

([illegible] Monument historique ; nos 2, 3, 4, cliché Sauvon, photographique de l'Armée.)

FALVY. — *Canton de Nesle.*

Monument historique, son église datait des environs de 1200. Elle tient encore, quoique ayant reçu son contingent d'obus.

MISERY. — *Canton de Nesle.*

Une simple église en pierres et briques, du XVIIIe siècle. Détruite.

MORCHAIN. — *Canton de Nesle.*

Ayant possédé un chœur du XVe siècle, et une abside du XVIe, de style gothique, l'église n'existe plus.

ROUY-LE-PETIT. — *Canton de Nesle.*

Église du XVIIIe siècle. Bombardée.

SAINT-CHRIST. — *Canton de Nesle.*

Complètement détruite, l'église de cette localité avait un portail roman et un « clocher fortifié » du XVe siècle. Encore une fois, les « avocats de la destruction » sont avertis de ne pas prendre ce terme au sens littéral.

VOYENNES. — *Canton de Nesle.*

Il ne reste que les murs de cette église romane, incendiée.

HAM. — *CHEF-LIEU DE CANTON.*

Ce célèbre lieu historique n'offrira plus aux méditations son pittoresque aspect, dont les temps n'avaient pu effacer les lignes sévères, estomper la masse tragique. Un cataclysme sans pareil a ravagé ses murs des Xe, XIIe et XIVe siècles. Aussi bien, nous n'avons qu'à reproduire le saisissant tableau que nous en a tracé M. Joseph Reinach :

« Nécessairement, aucune raison militaire à la destruction du château de Ham, prison d'État depuis des siècles, où Jeanne d'Arc a précédé Louis de Condé et le prince Louis-Napoléon après l'échauffourée de Boulogne, les généraux républicains et royalistes, Cavaignac, Bedeau, Changarnier, Lamoricière, après le coup d'État de Décembre.

« C'était un vaste rectangle de maçonnerie, précédé d'une esplanade, qui baignait au canal de la Somme, et flanqué d'une grosse tour, dite du Connétable, cadette de la tour de Coucy qui disparait dans le même temps. Rien que la rage du Vandale ou du Hun contre les vestiges illustres du passé ne peut expliquer ces massacres. Dans la journée qui précéda, une proclamation convoqua les habitants à l'église pour s'y entendre annoncer, par ordre du commandement suprême, la condamnation du château. L'explosion à la dynamite de l'énorme bâtisse eut lieu dans la nuit.

« Ce fut comme un volcan qui faisait éruption, une suite de furieuses détonations, et toute la ville criblée d'une grêle de pierres et de ferrailles. Quand les habitants sortirent de leurs caves aux premières lueurs du jour, les Allemands étaient partis, en silence, dans leur cataclysme wagnérien.

« Il n'y avait plus, sur l'emplacement de la glorieuse architecture, qu'une montagne de décombres et, au milieu de la cour, qu'un vieux chêne, plus résistant que les pierres. »

Il y a en outre à regretter l'effondrement total du beffroi, de la tour Saint-Pierre, ancien clocher du XVIe siècle.

L'explosion qui l'a détruite a brisé toutes les baies de l'église, qui se tire de malheur avec des dommages involontairement légers et le pillage des tuyaux de ses orgues.

La destruction de Ham est un chef-d'œuvre du chef de horde von Fleck.

ATHIES. — *Canton de Ham.*

La très belle église, monument historique du XIIe siècle et en partie du XIIIe, avec un ravissant portail enrichi de statues, de cette dernière époque, est à moitié démolie. Mais le hasard a épargné le trésor sculptural du portail.

BROUCHY. — *Canton de Ham.*

Ce village a été anéanti, et l'église, avec des parties romanes (nef et bas côté), a partagé son sort.

CROIX-MOLIGNEAUX. — *Canton de Ham.*

On ne saurait trop regretter que, dans ce village entièrement détruit, la ruine, probablement complète, de son église, ait été la conséquence du cataclysme total. C'était un bel édifice du XVIe siècle, avec un mobilier de valeur : confessionnal, grilles en fer forgé, du XVIIIe siècle ; deux bancs et un lutrin sculptés du XVIIe ; un retable du XVIe ; des fonts baptismaux de la même époque. Ce qui reste de tout cela équivaut à rien.

DEVISE. — *Canton de Ham.*

Église détruite dans un village détruit.

ENNEMAIN. — *Canton de Ham.*

Deux travées seulement subsistent de l'église, en partie du XVe siècle, et qui possédait des boiseries. Le clocher a été abattu.

EPPEVILLE, ESMERY-HALLON. — *Canton de Ham.*

Les églises, en partie romanes, de ces deux communes, ne sont pas irrémédiablement endommagées.

MONCHY-LAGACHE. — *Canton de Ham.*

Fort belle, avec son superbe clocher roman, cette église, des XIe au XVIe siècles, a subi ce sort : les Allemands l'ont fait sauter le 22 mars 1917.

OFFOY. — *Canton de Ham.*

L'église, avec une net et des bas côtés romans, a eu son clocher abattu.

TERTRY. — *Canton de Ham.*

L'église avait deux arcades romanes, une belle abside du XVIe siècle, une piscine de la Renaissance. Le tout est détruit.

Il y a beaucoup d'autres destructions à noter dans le canton de Ham : celles, entre autres, de *Douilly, Matigny, Quivières, Sancourt* (belle église du XIIe siècle).

ROISEL. — *CHEF-LIEU DE CANTON.*

Ce canton est un de ceux qui offrent la plus navrante image du désert et des ruines causées par la sauvagerie attachée tout entière à sa proie. Les villages en miettes y alternent avec les terrains ravagés et les campagnes veuves de leurs vergers, coupés à ras de terre. Partout granges incendiées, amas de machines agricoles brisées ou incendiées.

Au milieu de cette dévastation infernale, ROISEL avec le monceau de pierres et de briques qui fut son église.

Puis, çà et là, le souvenir — même plus le souvenir ! — des villages d'*Aizecourt, Bernes, Épehy, Fins, Guyencourt, Hancourt, Hervilly, Hesbécourt, Heudicourt, Liéramont, Longavesnes, Marquaix, Nurlu, Ronssoy, Sorel, Tincourt, Villers-Faucon,* etc.

Il n'y a guère que l'église de *Vraignes* qui soit demeurée debout.

Celles de DRIENCOURT et de TEMPLEUX-LA-FOSSE avaient une haute valeur artistique : la première était du XVIe siècle et avait de belles boiseries du XVIIe ; la seconde, plus riche encore, avec des voûtes gothiques, conservait de beaux objets mobiliers du XVIIe siècle.

Lutrins et charrues, voûtes ogivales et granges, arbres à fruits et christs sculptés, tout cela est maintenant égalisé en décombres qui seront déblayés ou que l'herbe recouvrira.

ARRONDISSEMENT DE DOULLENS

COLINCAMPS. — *Canton d'Acheux.*

Chapelle du XVIIIe siècle qui a reçu un obus à la fin de 1914, mais qui depuis a été beaucoup plus gravement atteinte.

MAILLY-MAILLET. — *Canton d'Acheux.*

Enrichie d'une très belle façade ornée de sculptures du XVIe siècle, cette église, qui possédait en outre de superbes boiseries du XVIIIe siècle, a reçu des obus à la fin de 1914. Elle a été protégée par la suite, mais les vitraux d'une de ses nefs ont beaucoup souffert.

D'autres églises ont plus ou moins souffert dans le canton d'Acheux : celles, notamment, de *Bayencourt, Bertrancourt, Beaussart, Coigneux, Englebelmer, Vitermont.*

DÉPARTEMENT DE L'OISE

Les destructions, dans le département de l'Oise, doivent se classer en deux catégories. Celles qui furent opérées par les armées ennemies en marche au début de la guerre, ainsi que celles que causa le bombardement après leur défaite de la Marne jusqu'au mois de mars 1917, forment la première. Quant à la seconde, elle se compose des anéantissements systématiques qui, suivant l'opinion allemande, après la seconde retraite, prouvent le génie d'Hindenburg.

La première série est relativement peu importante par rapport à l'autre, quoiqu'elle fît partie d'un ensemble de sévices qui paraissait alors monstrueux, et qui l'était en effet, comme nous l'avons vu par tout ce qui précède. Il est maintenant évident que les crimes commis par les Allemands lors de la nouvelle phase envers les demeures des hommes, les monuments de l'histoire et de l'art, et envers la nature elle-même, ne sont que la preuve du regret d'avoir agi trop humainement lors de leurs premiers exploits.

C'est ainsi qu'à Compiègne, les vols se bornèrent au pillage d'un petit nombre de propriétés particulières (entre autres celle qu'habitait M. le comte Orsetti), et au larcin furtif, dans le Palais même, de quelques pièces de panoplies et de l'échiquier napoléonien. Les attentats contre les édifices consistèrent seulement en jets de bombes par aéroplanes, visant nettement le magnifique édifice, ainsi que cela a été prouvé par les relevés officiels, effectués par le service d'architecture, des places régulièrement alignées où ces engins étaient tombés. Il est certain que les envahisseurs de 1914, s'il en reste, doivent éprouver une grande peine d'avoir agi avec si peu de vigueur et déménagé avec tant de modération et qu'ils ont légué à ceux qui après eux sont entrés dans la carrière une mission de plus grande envergure.

A la première période également appartiennent les sauvages destructions effectuées à Senlis. Mais quoi, l'on se contenta de brûler à la main tout un quartier de la ville, y compris le charmant édifice du XVIIe siècle, dont une partie était occupée par le *tribunal* et l'autre par la *sous-préfecture*. La cathédrale fut bombardée sans art. Les cinquante-trois obus qui, dans la journée du 2 décembre 1914, visèrent son sublime clocher, ne réussirent qu'à démolir une balustrade et à réduire en miettes la statue d'Adam. Cependant, lorsque l'on regarde, dans notre photographie, le détail de ce dommage, on constate que le mal eût pu être grand, et que les moyens de destruction furent à la hauteur, sinon de l'adresse des artilleurs allemands, du moins de leurs intentions. Au

surplus, ces intentions, la déposition expresse, formelle de M. l'abbé Dourlent, archiprêtre de Senlis, les établit devant l'histoire aussi criminelles que les réussites de mars 1917. Il ne faut pas que dans le gigantesque procès le temps qui s'écoule atténue l'horreur des premiers actes et qu'une ruine efface l'autre. Or, l'on ne fera pas moins état de la déclaration faite à l'archiprêtre par un colonel allemand, que des éloges adressés par toute la presse aux « géniales » dévastations d'Hindenburg. « *Nous avons l'ordre de faire de Senlis un Louvain français* » est cette parole qui ne saurait être plus oubliée que l'ode de Rudolf Herzog en l'honneur de la destruction de Reims ou que le prêche du pasteur.

Divers villages dans l'arrondissement de Senlis éprouvèrent des dommages qui ne sauraient être omis ici : le bombardement de l'église d'Étavigny (canton de Betz); l'incendie de la demeure du grand musicien Albéric Magnard à Baron (canton de Nanteuil-le-Haudouin); enfin le danger qui a menacé une des plus ravissantes églises romanes de la région, celle de Rhuis (canton de Pont-Sainte-Maxence), heureusement quitte pour un obus qui ne dégrada que légèrement son clocher, merveilleux de grâce dans sa rustique simplicité.

Mais, dans la période antérieure à la retraite Hindenburg, il y eut, par le fait des bombardements incessants au nord de Compiègne, un complet anéantissement d'un des plus beaux monuments historiques de l'Ile-de-France, et celui-ci va nous servir de transition et d'introduction à l'inventaire de la « zone de mort ».

ARRONDISSEMENT DE COMPIÈGNE

RIBÉCOURT. — *Chef-lieu de canton.*

Cette commune s'étant trouvée sur la ligne de feu dès après la victoire de la Marne, a été constamment bombardée. L'église, moderne, mais bien construite dans le style gothique, a été très gravement atteinte.

Il nous faut maintenant entreprendre une revue que sa monotone atrocité de litanies unèbres rendra plus expressive que ne feraient de longs commentaires.

Bailly. — *Canton de Ribécourt.*

Destruction totale de l'église, du XVIIIe siècle.

Carlepont. — *Canton de Ribécourt.*

L'église avait un clocher du XIIe siècle et un chœur du XVe. Un château, construit en 1750 par les évêques de Noyon, contenait de belles collections artistiques. L'église est très gravement atteinte; le château est éventré et les arbres du parc sciés à un mètre du sol. Enfin, dans le cimetière privé de ce château, les tombes furent brisées et outragées.

MACHEMONT. — *Canton de Ribécourt.*

L'église, d'une vigoureuse sobriété qui ne manquait pas de charme, est endommagée.

PIMPREZ. — *Canton de Ribécourt.*

L'église était en partie du xve siècle. Elle est détruite ainsi qu'un château, et tout le village d'ailleurs.

TRACY-LE-VAL. — *Canton de Ribécourt.*

L'église de ce village, situé dans un charmant vallon des confins de la forêt de Laigue, était un des bijoux de notre trésor roman. Toute cette partie de la France était particulièrement riche en œuvres de cet âge du plein cintre, qui est tantôt grandiose, écrasant, tantôt, au contraire, d'une humilité et d'une pureté qui touchent le cœur. Humilité pleine de noblesse cependant, et pureté qui atteint la perfection de la ligne. De cette sorte était l'église de Tracy-le-Val. En ce tout petit édifice régnait la majesté des générations obscures, se succédant à travers une longue suite de siècles. C'était en regardant longuement un tel monument, témoin de tant de prières, de baptêmes, de mariages, de funérailles, solennités qui ne dépassent point les limites du hameau, mais qui emplissent la vie de ses patients et ignorés habitants, que l'on pouvait comprendre quel monde profond, intense et majestueux est un petit village. Avoir massacré des centaines de villages, c'est avoir massacré des centaines de mondes et des milliers de siècles, et ceux qui ont commis ces massacres sont aussi coupables devant l'histoire sans fastes, que d'avoir anéanti les fastes et les beautés d'Arras ou de Reims elles-mêmes. La petite église de Tracy-le-Val semblait résumer en elle la vie villageoise et la nature environnante, simple, régulière et bien rythmée comme elle. Son portail, avec les colonnettes supportant les cordons de torsades et d'entrelacs qui décoraient l'arc cintré, était parfaitement proportionné à la façade, dont le pignon n'avait pour décoration qu'une baie surmontée de deux arcades géminées, couronnées d'une dernière double arcade. Cela, avec quelques dentelures et de modestes chapiteaux, suffisait à créer une harmonie limpide comme un plain-chant. Latéralement, le long de la toiture de la nef et de celle des bas côtés, une rangée de modillons suffisait avec les trois baies étroites de la partie supérieure et les trois fenêtres rondes de l'inférieure à relever ornementalement la frugalité des murailles. A l'arrière de ce pauvre, mais charmant et expressif vaisseau, s'élevait, s'y combinant sans effort et par une candeur supérieure aux plus savants calculs, la beauté de fleur rustique du clocher, création que sa modestie n'avait pas empêchée de devenir célèbre, dont elle avait même causé la célébrité peut-être. La tour octogonale à sa partie supérieure avait conservé sa vieille toiture de pierre. Rien de plus heureux comme combinaison que l'alternance des jours dans les deux étages, jours encadrés de colonnettes droites en haut, de piliers en zigzag dans le bas, avec les moulures des cintres un peu plus opulentes, guère, juste pour faire valoir l'octogone, clair et juste comme une page de vieux français.

Voilà la chose sans défauts et sans reproches dont la guerre allemande a fait un tas de pierres. Car la photographie que nous avons choisie ne montre que la première phase

de la destruction. A cette époque, du délicieux clocher il ne demeurait plus rien déjà; mais le portail subsistait. Il y avait une toiture, si crevassée et émiettée qu'elle fût. Les parois demeuraient debout. Mais depuis, les bombardements ont été si lourds et si fréquents; le géant Thor et son marteau magnifié par Wagner et par les poètes allemands se sont acharnés avec tant de courage et de force qu'ils ont fini par écraser ce qui restait de ce minuscule bijou... Et rien n'a démontré et ne démontrera avec plus d'éclat quelle chose aussi absurde, au fond, qu'elle est révoltante, est la Force, au-dessus de laquelle les philosophes et les empereurs de l'Allemagne n'ont rien su voir, rien su respecter, rien su comprendre.

LASSIGNY. — *Chef-lieu de canton.*

Lassigny demeurera célèbre dans l'histoire militaire. L'art français aura à déplorer, et la culture allemande à « admirer », la destruction d'une belle église à vitraux du XVIe siècle.

Amy. — *Canton de Lassigny.*

L'église n'existe plus.

Avricourt. — *Canton de Lassigny.*

L'église est demeurée intacte. En revanche le château, construit à la Renaissance, a été dynamité le 13 mars 1917, après avoir été, bien entendu, soigneusement pillé. Les bois avoisinants ont été rasés. L'Allemagne a ainsi payé le logement du prince Eitel, qui avait habité cette belle résidence d'octobre 1915 à juin 1916.

Beaulieu-les-Fontaines. — *Canton de Lassigny.*

Les brigades spéciales ont fait sauter le clocher et la façade de l'église.

Candor. — *Canton de Lassigny.*

L'église est en partie détruite.

Cannectancourt. — *Canton de Lassigny.*

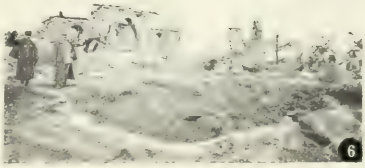
L'église, en partie du XIVe siècle, est anéantie.

Crapeaumesnil. — *Canton de Lassigny.*

L'église avait un portail gothique. Il ne reste rien de ce monument.

Cuy. — *Canton de Lassigny.*

L'église possédait de beaux vitraux du XVIe siècle. Elle est entièrement rasée.



1. *Église de Bailly.* — 2. *Intérieur de l'église de Bailly.* — 3. *Château de Carlepont.*
4. *Amy. Les arbres coupés le long de la route. A droite, l'église.*
5. *Intérieur de l'église de Canny.* — 6. *Crapeaumesnil. Ce qui reste de l'église.*

Clichés Section photographique de l'Armée.

1. *Château de Plessis-de-Roye.* — 2. *Église de Plessis-de-Roye.*
3. *Cuy. Ce qui reste de l'église dynamitée par les Allemands.* — 4. *Église de Thiescourt.*
5. *Noyon. Ancienne cathédrale. Le buffet d'orgue dont les tuyaux ont été enlevés par les Allemands.*
6. *Suzoy. L'église et le cimetière que les Allemands ont fait sauter.*

(Cliché Section photographique de l'Armée.)

DIVES. — *Canton de Lassigny.*

L'église était du XIVe siècle. Un beau château offrait un assemblage de parties des XIIIe, XVe et XVIIe siècles. Tout cela est à peu près complètement détruit.

ÉCUVILLY. — *Canton de Lassigny.*

L'église, outre d'intéressants motifs du XVIe siècle, conservait des traces d'anciennes peintures murales. Le clocher, la façade et la première travée de la nef ont disparu.

ÉVRICOURT. — *Canton de Lassigny.*

Au premier abord, l'édifice paraît intact, mais l'intérieur a été saccagé.

FRESNIÈRES. — *Canton de Lassigny.*

Un château du XVIIe siècle a été rasé. L'église a été rasée.

LAGNY. — *Canton de Lassigny.*

L'église était de fondation romane. Le clocher a été endommagé par suite de l'enlèvement des cloches.

MARGNY-AUX-CERISES. — *Canton de Lassigny.*

Le clocher est détruit.

THIESCOURT. — *Canton de Lassigny.*

L'église était de diverses époques, depuis le XIIe siècle, et elle ne manquait pas de richesses : un bel autel en marbre du XVIIe siècle, provenant de l'abbaye de Mont-Renaud ; une cuve baptismale du XIVe ; un retable sculpté du XVIe, avec scènes de la Passion provenant d'Ourscamp. De ces belles œuvres, de ce vénérable édifice, rien ne subsiste.

CAMPAGNE. — *Canton de Guiscard.*

Le clocher est en ruines, ayant été percé pour enlever les cloches.

CATIGNY. — *Canton de Guiscard.*

L'église a été dynamitée ; ce qui reste du chœur ne survivra pas.

CRISOLLES. — *Canton de Guiscard.*

Une explosion a complètement détruit l'église.

FRÉTOY-LE-CHATEAU. — *Canton de Guiscard.*

Il y avait là, outre une église intéressante qui a perdu ses vitraux, un ravissant château du XVIIIe siècle, ayant encore son colombier ancien et un parc tout orné de statues de l'époque exquises. De ces choses légères et charmantes, il a été fait un pillage en règle.

MAUCOURT. — *Canton de Guiscard.*

L'incendie systématique a eu raison de l'église et du château.

MUIRANCOURT. — *Canton de Guiscard.*

L'église avait conservé ses fonts baptismaux du XIIIe siècle. L'explosion a fait un tas de pierres de cet édifice.

QUESMY. — *Canton de Guiscard.*

L'église était des plus dignes d'intérêt ; elle datait du XIIe siècle. Le château était du XVIe siècle. Ils en sont quittes pour des dommages légers.

SOLENTE. — *Canton de Guiscard.*

L'église est en très fâcheux état.

NOYON. — *Chef-lieu de canton.*

La vaste, majestueuse et vénérable cathédrale, un des plus beaux édifices religieux de France, a pendant de longs mois fait trembler pour son sort tout ce qui n'est pas Allemand. Mais c'est une puissante masse, et, malgré leur habileté à anéantir, les démolisseurs d'Hindenburg n'ont pas disposé du temps nécessaire pour en étudier la ruine. Ils se sont contentés de dérober les cloches, ainsi que les tuyaux des grandes orgues. Quelques vitraux ont légèrement souffert, ainsi que la salle capitulaire, proche de la cathédrale.

BABŒUF. — *Canton de Noyon.*

L'église, du XVe siècle, en est quitte pour l'enlèvement de ses tuyaux d'orgues.

BEAURAINS. — *Canton de Noyon.*

Le dallage de l'église a été défoncé pour exécuter des fouilles.

CAISNES. — *Canton de Noyon.*

L'église, du XIIe siècle, a eu sa sacristie défoncée.

CUTS. — *Canton de Noyon.*

Le château, une des plus délicieuses demeures de la contrée, datait du XVe siècle, avec des additions du XVIIe et du XIXe. Il ne reste rien de tout cela, rien.

GRANDRU. — *Canton de Noyon.*

Commune qui possédait une fort belle église des XIIIe, XIVe et XVIIe siècles, avec vitraux de cette dernière époque, ainsi que des restes d'un prieuré. Les vitraux, ainsi que la toiture, ont beaucoup souffert par suite de l'explosion du pont voisin. L'église avait servi d'écurie dans les derniers temps de l'invasion. C'est dire en quel état étaient les stalles et tout le mobilier.

LARBROYE. — *Canton de Noyon.*

L'église, datant du XIIIe siècle, a eu sa toiture crevée.

PASSEL. — *Canton de Noyon.*

Le tabernacle a été forcé.

PONT-L'ÉVÊQUE. — *Canton de Noyon.*

Une autre notable église, des XIVe et XVIe siècles, dont les vitraux ont été à peu près détruits par l'explosion d'un pont voisin.

PONTOISE-LÈS-NOYON. — *Canton de Noyon.*

Les ennemis se sont contentés de saccager l'église sans la détruire.

PORQUÉRICOURT. — *Canton de Noyon.*

Le clocher et le portail de l'église ont été détruits par la dynamite et le reste est ébranlé à mort.

SALENCY. — *Canton de Noyon.*

Simplement les cloches volées dans cette riche église.

SUZOY. — *Canton de Noyon.*

L'église a été entièrement bouleversée et renversée par la dynamite, et si bien que l'Allemand dynamiteur est resté sous son propre ouvrage. Le fait est trop rare pour n'être pas signalé.

VARESNES. — *Canton de Noyon.*

L'église datait du XVe siècle. Ses vitraux sont détruits.

VILLE. — *Canton de Noyon.*

Que de beautés inconnues, mais qui n'en n'étaient pas moins précieuses et chères, puisqu'on les devinait, qu'on se les réservait tout en les offrant au monde, et qui con-

tribuaient à la gloire et aux délices de la France, comme les fleurs d'un parc immense font un seul parfum, sans que pour cela toutes soient connues, remarquées, célèbres! Que de beautés mortes l'on déplorera sans avoir à peine joui de leur vie adorable! L'église de Ville du XIIIe siècle, avec additions du XVIe, beaux vitraux et beau retable de la Renaissance, était une de ces fleurs peu soupçonnées dans le parterre de notre patrie. Elle a été foulée aux pieds, écrasée, réduite à de misérables restes. Tant d'appels à l'admiration et à l'amour, changés en un concert d'horreur, de cris de vengeance !

ATTICHY. — *Chef-lieu de canton.*

Cette riante et lumineuse vallée de l'Aisne, où tout esprit, — à défaut du cœur, — doué d'une vraie intelligence de la terre, des destinées humaines, de la lutte *contre* le mal et la peine, ne pouvait voir qu'une route ouverte, invitante, avec bénédiction de la vie, et où les Allemands ne voyaient qu'un chemin d'invasion, d'oppression, de ravages mortels, aura été durement éprouvée.

Si le chef-lieu même du canton a conservé sa belle église, d'autres localités ont perdu plus d'une richesse d'art.

Autrèches. — *Canton d'Attichy.*

L'église était un bijou de la Renaissance enchâssé dans une monture du XIIIe siècle et édifié sur des fondations romanes. Le clocher, entre autres parties, était très délicat, avec sa pyramide ajourée. Cette création charmante est en ruines.

Moulin-sous-Touvent. — *Canton d'Attichy.*

L'église était du XIIIe siècle et de la Renaissance. Elle est détruite.

Nampcel. — *Canton d'Attichy.*

L'église avait gardé des parties de la Renaissance. Elle est anéantie, ainsi qu'un délicieux château.

Tracy-le-Mont. — *Canton d'Attichy.*

Quoique moins originale et moins précieuse que celle de Tracy-le-Val, l'église de Tracy-le-Mont, qui, sans être détruite comme elle, a beaucoup souffert, avait, dans son style de la Renaissance, valeur d'œuvre d'art.

DÉPARTEMENT DE L'AISNE

Comme dans les départements de la Somme et de l'Oise, il y a lieu de distinguer les deux phases de destruction dans le département de l'Aisne : celle des bombardements et des incendies depuis septembre 1914 jusqu'à mars 1917 ; puis celle de la deuxième retraite allemande, celle du *refus de la paix*.

Cette division n'est qu'une question de dates et pour fixer les esprits, car, si atroce qu'ait été la deuxième série, on commettrait une erreur en considérant la première comme inspirée par un esprit moins barbare. Pour avoir été plus rapide, la mort de Péronne, de Bapaume, de Chauny, n'est pas plus sauvagement voulue, décrétée, plus méthodiquement exécutée que le lent martyre de Soissons, non plus que celui de Reims. Pendant trois ans, des villes, des villages riches en beautés, en souvenirs, en biens, en laborieuse population, auront presque quotidiennement subi le supplice. Et même quelques-uns auront connu les deux effets du génie allemand : la souffrance journalière pendant la première phase, la destruction définitive pendant la seconde !

Dans son parcours si long, si capricieux, jadis si délicieux, — et que nulle puissance de mal n'empêchera de le redevenir un jour, — l'Aisne, depuis les régions de la Champagne où elle n'est qu'un étroit ruisseau murmurant, jusqu'à celles, magnifiquement boisées ou étalées en grasses prairies, où, avant de se joindre à l'Oise, elle atteint la largeur d'un fleuve, aura éprouvé de bien grandes misères, reflété toutes les sortes de barbaries, porté toutes les plaintes et toutes les malédictions que l'imagination peut concevoir, — ou plutôt qu'elle ne peut concevoir que depuis la guerre de Guillaume Hohenzollern.

Soissons, par où nous commençons, est un exemple assez effrayant de la première sorte de martyre pour que l'on comprenne qu'Hindenburg lui-même n'a pas droit à plus de gloire que von Kluck, Bülow, Fasbender, Heeringen et autres incendiaires de la première heure. — A pas moins, non plus, il est vrai !..

ARRONDISSEMENT DE SOISSONS

SOISSONS. — *Chef-lieu d'arrondissement.*

Cette ville si française de simplicité, de netteté, de claire bonne grâce, était pourvue de beaux monuments anciens, demeurés parmi des maisons peu à peu renouvelées, sans

caractère particulier, mais dont l'ensemble, disposé par rues avenantes, spacieuses, paisibles, régnait dans une situation aussi charmante que prospère. Ces beaux édifices étaient ainsi peu à peu devenus sans lien entre eux, et pourtant ils accueillaient le visiteur sans contrastes choquants, sans ces sortes de contradictions brutales qui font paraître le présent insipide et le passé dépaysé. Encore une fois, cela était dû à l'atmosphère calme et heureuse de la cité. On se rendait de la cathédrale et de ce gothique élégant du XIIIe siècle, au palais de l'Hôtel de Ville, et à sa spirituelle et large ordonnance du XVIIIe, sans effort. Et de là, on pouvait, après avoir rêvé un instant sur la terrasse fleurie de cette belle maison civique, de nouveau retrouver le Moyen Age de Saint-Jean-des-Vignes, et s'en aller même par les jardins et les champs, presque sans avoir senti de solution de continuité entre la nature éternelle, la vie actuelle et l'histoire évoquée.

Si l'on commençait par la *cathédrale* Saint-Gervais, on avait, de cette histoire, l'impression la plus haute et la plus noble. L'édifice, au premier abord, semblait moins imposant qu'aisé et lumineux. A l'extérieur, on n'avait pas soit le recul, soit les dégagements nécessaires pour en apprécier les belles proportions. L'intérieur, en entrant, paraissait un peu vide et froid. Mais, au bout de très peu d'instants, on était conquis par la rare sveltesse et pureté des lignes, vraiment droites et élancées comme les tiges de lys royaux. On avait bientôt compris et senti que ce que l'on avait pris pour de la froideur, c'était comme une espèce de discrétion, on dirait presque de chasteté de tout ce fier et fin ensemble, et qu'au lieu d'être vide, ce parfait dessin offrait juste autant de lignes et de plans qu'il fallait. Le regard, alors, se plaisait à s'enfoncer dans la lumière de ce vaisseau long de cent mètres et haut de trente, comme, dans d'autres édifices anciens, au contraire, il aime à explorer l'ombre.

Et l'on peut dire qu'à ce point de vue la cathédrale de Soissons devenait réellement un symbole de la pensée et l'âme même de la France dont les qualités de simplicité, de clarté et d'harmonie constituent une *originalité* et une *grandeur* que ne sauraient comprendre les esprits blasés par le bizarre, l'exagéré et le démesuré. Il est certain que le Berlin moderne, s'il se croit au-dessus de tout, ne pourrait que lourdement sourire à l'affirmation qu'une création irréprochable et pure, comme la cathédrale de Soissons, non indigne de réclamer une place même auprès d'Amiens et de Reims, étant totalement détruite, ce serait encore la perte d'un peu du salut de l'humanité, et par suite, un jour, de l'Allemagne elle-même.

Pourtant, cette Allemagne acharnée, féroce et obtuse, a fait tout ce qu'elle a pu, nous allons le prouver, pour écraser à jamais cette fleur salutaire.

Le charme, non révélé dès le premier instant, que nous venons d'essayer de définir, n'était pas la seule surprise que réservât cette basilique. D'abord, peu à peu, dans cette générale blancheur qu'on avait jugée un peu froide, on se mettait à noter l'ornementation des chapiteaux ; la finesse des nervures qui s'élevaient en des enlacements peu compliqués, mais exquis ; la parfaite proportion entre les arcades des bas côtés et celle du triforium ; la richesse des grilles du chœur et des chapelles, la rare valeur des œuvres sculpturales ; la lumineuse et comme virginale perspective du chœur et de l'abside. Mais surtout, arrivé au transept, on éprouvait la vive joie de voir qu'un véritable enchante-

ment vous attendait. Le bras droit (ou, si l'on aime mieux le terme technique, le croisillon sud) vous offrait soudain une des plus délicieuses et des plus originales créations architecturales qui se puissent citer. Il forme, à lui seul, comme une abside complète, d'une élégance suprême, d'une invention vraiment inspirée. La disposition circulaire lu donne déjà par elle-même une souplesse et une bonne grâce des plus séduisantes ; mais on se trouve vraiment enveloppé, captivé, par l'admirable spectacle de ces colonnes se succédant en arcades, formant elles-mêmes un bas côté, supportant elles aussi non seulement une non moins belle ordonnance de tribunes, mais au-dessus d'elles encore un triforium, et enfin, s'ouvrant soudain vers la gauche, sur une chapelle, ou plutôt sur deux chapelles étagées qui sont à leur tour des merveilles de conception et d'arrangement. Le plus bel arbre des campagnes ou des forêts n'a pas plus de vivacité dans le surgissement de sa tige que ces piliers, plus de liesse dans l'épanouissement de ses branches qu'eux dans la ramification et l'entrelacement de leurs nervures, plus de fine et forte ciselure dans ses fleurs qu'il n'en règne dans l'ornementation de leurs chapiteaux. Non, les Allemands meurtriers des arbres n'ont pas exercé leur sauvage fureur sur de plus belles tiges que celles-là. Aussi les campagnes ravagées font penser au joyau d'architecture, et la cathédrale aux vergers souillés et meurtris.

Jusqu'à présent ils n'ont pas pu détruire ce chef-d'œuvre demeuré presque intact. Nous disons bien : ils n'ont pas pu, parce que leurs positions ne leur permettaient pas d'atteindre ce côté de l'église directement. Mais il l'eussent anéanti comme le reste si leur tir avait été *plus heureux*. On nous demandera donc pourquoi nous nous sommes étendu, si spécialement, juste sur la partie intacte. C'est que nous espérons avoir ainsi contribué dans la mesure de nos forces, lorsque les affreux dommages de la cathédrale seront réparés, à rendre ce transept avec ses galeries exquises et sa chapelle taillée en plein mysticisme, l'objet de toute la célébrité et de toute l'admiration dont il est digne. Combien d'autres crimes de l'Allemagne, se retournant définitivement contre elle, auront douloureusement servi à faire connaître les vertus et les beautés de notre pays!

Le bras sud du transept était la partie la plus ancienne de l'édifice, ayant été construit au XIIe siècle. La grande nef et le chœur dataient du XIIIe siècle. Or, plus on s'avance dans l'étude de cette belle cathédrale, plus on est frappé de voir combien les diverses époques s'y étaient succédé sans faire autre chose que d'en poursuivre et d'en compléter, dans le même sens, l'harmonie. En effet, le XIVe siècle avait, lui aussi, son apport : le croisillon nord du transept et son riche portail ; puis la tour, elle-même fort belle œuvre avec sa riche ornementation sculpturale, ses pinacles abritant des statues d'apôtres. Le XVe siècle : le couloir faisant communiquer le déambulatoire du chœur avec la chapelle attenant au croisillon sud. Le XVIIe siècle : quelques belles statues, notamment celles de saint Valère et saint Rufin, et celles de Henriette de Lorraine d'Elbeuf et de Gabrielle-Marie de La Rochefoucauld. Le XVIIIe siècle enfin : un maître-autel, des grilles forgées ; une *Annonciation* en marbre blanc où, sans perdre les tendances luxuriantes et les allures sentimentales de l'époque, l'art se plie cependant à la simplicité de l'ambiance, par un curieux et attrayant phénomène d'accommodation et de réciprocité.

Nous avons tâché de donner une sommaire idée de l'importance et des beautés du monument sur lequel pendant des mois et des mois s'est exercé et acharné, sans aucune de ces raisons qualifiées militaires qu'il est vain de discuter avec lui, le vandalisme germanique. Voici un aperçu [1], quoique succinct, suffisant pour caractériser et juger ses actes.

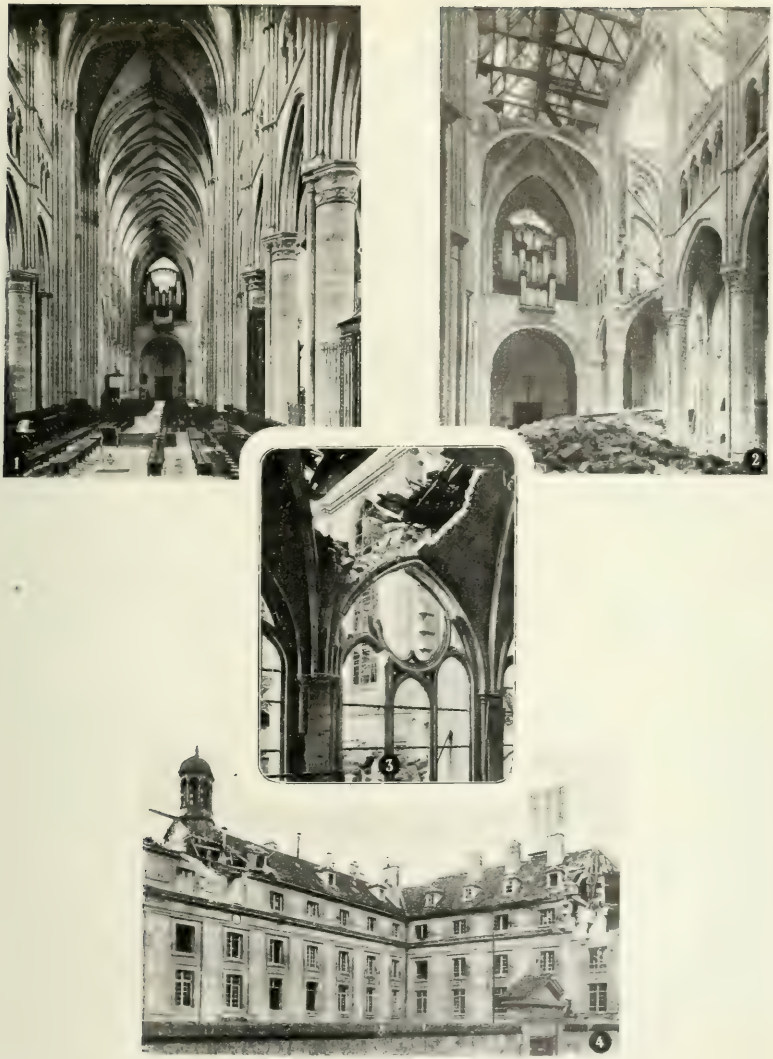
Le premier bombardement de la cathédrale eut lieu le 13 septembre 1914. D'autres suivirent, un particulièrement violent dans la nuit du 24 au 25. La tour fut dès ce moment gravement atteinte ; la chapelle des œuvres à peu près complètement détruite. Nous passons une partie des éphémérides du supplice. En février 1916, la galerie de circulation, — six travées au-dessus de la rose, couronnées chacune par un gable ornementé, — partie la plus délicate de la façade, avait subi les plus grands dommages. Un obus de gros calibre avait éclaté dans l'intérieur même du vaisseau. Le 27 mars, un bombardement plus fort qu'un grand nombre d'autres qui avaient précédé, détermina des effondrements de diverses sortes. Nous passons, nous passons encore, tant ils se multiplient, ces atroces exercices de tir, pour arriver au 28 juin 1915.

A cette date-là, des obus de fort calibre atteignirent le sommet sud de la tour, et la pile formant meneau des deux fenêtres de la façade principale déjà altérée par les bombardements antérieurs fut projetée sur le parvis. Rien ne prouve mieux la volonté arrêtée de détruire pour le *plaisir* de détruire. Deux jours après, la partie médiane de l'entablement de la tour tombait sur le meneau et s'abattait avec fracas près le portail, entraînant dans sa chute la presque totalité des gables de la belle galerie inférieure. Il en résulta une énorme trouée de tout le sommet de la façade principale de la tour. Une autre partie disparut également après le 26 juin : la retombée de l'archivolte de la tour, y compris son faisceau de chapiteaux de colonnes, à la naissance des voûtes de la tribune d'orgues. Par le fait fut déterminée la destruction des verrières hautes du rond-point, précieuses œuvres d'art du XIIIe siècle.

Nous franchissons encore des mois de partiels ou intermittents bombardements et nous assistons, en février 1916, à une des calamités les plus graves qui eussent encore frappé le monument cependant déjà si éprouvé. Les voûtes hautes de la nef s'effondraient sur une étendue de cinq travées (la totalité jusqu'au carré du transept, en compte sept). Un des puissants piliers s'abattait, remplissant toute l'entrée de ses débris énormes. La voûte de la deuxième travée du collatéral sud avait eu beaucoup à souffrir de la chute des assises. Enfin le sommet de l'angle nord-est du côté sud de la tour avait totalement disloqué un des contreforts d'arc-boutant, préparant ainsi de nouvelles et encore plus grandes catastrophes.

Il serait superflu de pousser plus loin une revue pour ainsi dire obus par obus et pierre par pierre de cet éventrement barbare et fou d'un monument glorieux. Barbare, cela n'a pas besoin d'être défini ; fou, car comment pourrait-on considérer comme un observatoire possible, accessible même, une tour disloquée au centre d'une ville constam-

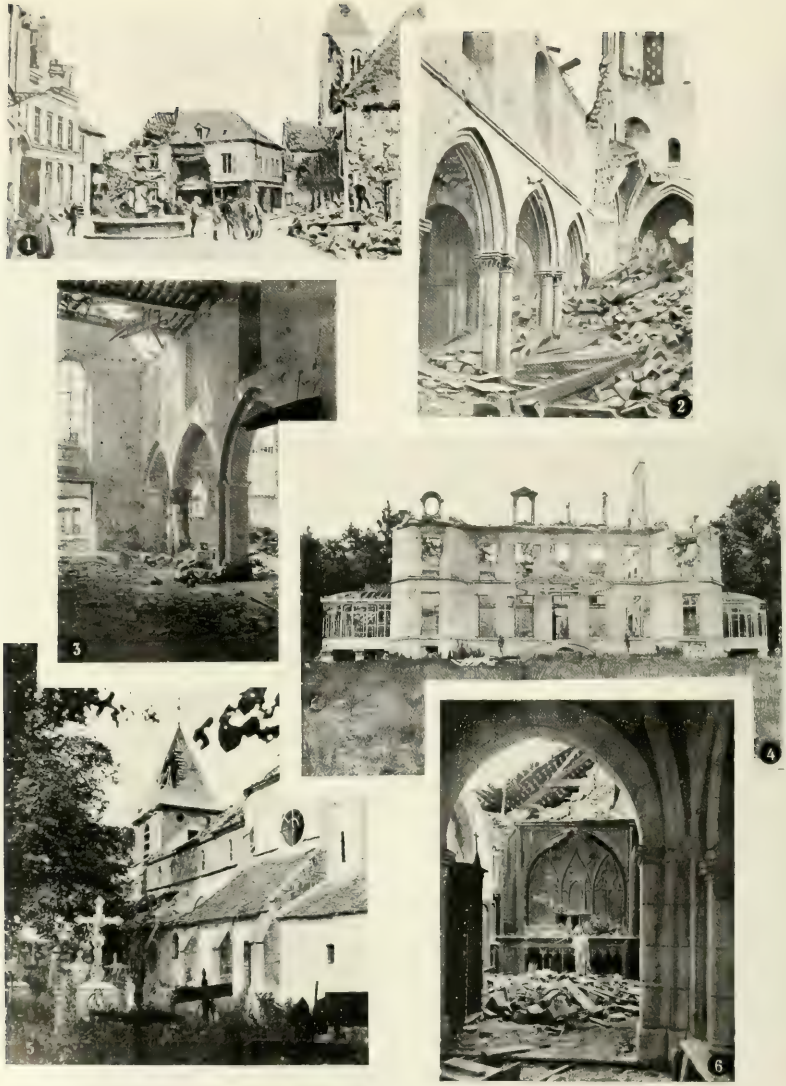
(1) D'après les rapports et les constatations sur place de l'éminent inspecteur général des monuments historiques, M. Bœswilwald.



SOISSONS

1. *La cathédrale avant la guerre.* [illegible]
2. *La même. État actuel.* — 3. *La* [illegible] *des* [illegible]. — 4. *Le Grand Séminaire.*

[illegible]



1. — Clermont-en-Argonne, d'après une photographie allemande. — 2. Intérieur de l'église de Vaillly.
3. Intérieur de l'église de Pont-Arcy. — 4. Le grand château de Craonnelle.
5. Église et cimetière de Pargnan. — 6. Chapelle de la Vierge, à Craonnelle.

(Clichés Section photographique de l'Armée.)

ment balayée par les rafales de mitraille. Il y a donc eu, envers Soissons et sa cathédrale, un acharnement de destruction pour motifs de haine malfaisante, et pas autre chose.

Tous les édifices de la ville martyrisée ont éprouvé les effets de cette haineuse réponse à la victoire de la Marne, puisque ce fut ici un point qui serra solidement la barrière que l'on ne passe plus.

Saint-Jean-des-Vignes, admirables restes d'une église construite au XIIIe siècle et achevée au XVIe, comprenait encore un splendide portail, deux tours somptueusement ornées et terminées par des flèches, une travée de la nef disparue, et deux côtés d'un cloître aussi puissant de construction que riche d'effet. Tout cela a été plus ou moins gravement atteint, car nous en avons vu des exemples nombreux, et nous en verrons encore : les Allemands voulaient le trépas des ruines elles-mêmes.

L'*Hôtel de Ville,* dont nous avons dit l'aristocratique ordonnance du XVIIIe siècle, belle façade sur la rivière, avec un tapis de jardins, belle cour en arrière, spacieux appartements, dont une partie contenait le musée (en majorité historique et archéologique), a été troué, lézardé, bombardé de toutes parts.

Le *séminaire,* froide construction de la même époque, mais très expressive en ce sens qu'elle avait la netteté et la grande tenue d'une page de Rollin, également ouvert de maints côtés par des brèches énormes.

Saint-Léger, édifice religieux désaffecté, qui à travers de nombreux remaniements avait gardé une nef et un transept du XIIIe siècle, jugés dignes d'être classés, et un portail du XVIIe non sans allure, a été bombardé et sa tour très ébréchée.

Saint-Médard, vestiges d'une abbaye construite sur l'emplacement de la résidence des rois francs, avait encore une partie de salle capitulaire du XIIIe siècle, et surtout une crypte du IXe des plus intéressantes. De ces souvenirs il ne subsistera, du fait de la guerre, que relativement peu de chose.

Saint-Pierre-au-Parvis, enfin, simples, mais exquis fragments épargnés par le temps et donnant encore du prix aux quelconques maçonneries qui avaient remplacé l'ancien bel édifice roman qu'il avait été, a reçu un obus dans la façade qui faisait son plus grand intérêt.

Voilà, seulement en ce qui concerne ses œuvres d'art, quel a été le sort de Soissons. Le reste de la ville, d'autres en diront le progressif anéantissement sur lequel, après leur seconde retraite, les Allemands se sont encore évertués (fin de mars 1917, bombardements à longue portée). Il nous suffit d'avoir montré que, victime moins torturée qu'Arras et Reims, Soissons porte contre la barbarie un non moins formel témoignage.

Ce témoignage, d'ailleurs, nous le devons à un Allemand même. Témoignage involontaire, puisqu'il dément les assertions du haut commandement qui fit affirmer par les journaux germaniques et quelques journaux « neutres » que le bombardement de Soissons et de la cathédrale était une regrettable nécessité de la guerre.

Or, l'agenda d'un officier commandant la *Ringkanonen-Batterie* a été trouvé par une patrouille française. Et voici ce qu'on pouvait y lire :

A la date du 31 janvier 1915 :

« La batterie a tiré dix-neuf obus fusants et percutants sur la cathédrale de Soissons.

Le clocher et la nef ont été plusieurs fois touchés ; dans la nef, on a observé un commencement d'incendie. On n'a pu faire jusqu'à présent de grands dommages matériels au clocher. »

A la date du 2 février 1915 :

« La batterie Stenger, de 9h 30 à 10h 30, a tiré sur la cathédrale, et en particulier sur le clocher, vingt-neuf shrapnells, dont seize au but. »

A la date enfin du 25 février 1915, dans une situation de munitions :

« Obus existants : 199 ; consommation : 21 (cathédrale). »

Ce document a été photographié et publié en fac-similé dans les journaux illustrés d'avril 1917.

Ainsi voilà une fois de plus le système allemand démasqué et pris en flagrant délit de mensonge. On détruit, on dément, on chicane, — et les destructeurs ont l'ordre de poursuivre l'anéantissement.

CHAVIGNY. — *Canton de Soissons.*

Église détruite.

CROUY. — *Canton de Soissons.*

Une petite église, de caractère rustique, remontant au XIIe siècle, a été détruite.

CUFFIES. — *Canton de Soissons.*

Église moderne, mais qui contenait une intéressante peinture du XVIIe siècle un « Couronnement de la Vierge » avec la famille des donateurs. Très endommagée.

JUVIGNY. — *Canton de Soissons.*

Petite église remontant à l'époque romane primitive, détruite.

LEURY. — *Canton de Soissons.*

La fort petite église de Leury, peu ancienne, mais conservant un modeste trésor d'objets des vieux âges, a subi ce traitement :

« Leury est au fond d'un vallon. Il serait difficile d'imaginer une position moins stratégique. Si âprement qu'on se soit battu dans tout ce secteur, le petit village qui étalait ses maisons et ses jardins entre la Jorsienne et le ru des Pingevins, avait échappé à tous les désastres de la guerre, épargné par toutes les grêles de la mitraille. Il n'y a pas huit jours (21 mars 1917), ses maisons et ses vergers étaient intacts. Les Allemands, avant de partir, ont massacré tous les arbres et mis le feu à toutes les chaumières et à toutes les fermes. Cela est presque plus infâme que tout le reste, si petit que soit le village. » (M. Joseph Reinach.)

PASLY. — *Canton de Soissons.*

Église détruite.

POMMIERS. — *Canton de Soissons.*

Une petite église des XIIe et XIIIe siècles, bien modeste. Détruite.

VAUREZIS. — *Canton de Soissons.*

L'église était une des bonnes des environs de Soissons. Elle était romane, et l'abside en était belle. De remarquables chapiteaux d'un roman très archaïque subsistaient dans le transept. Un très simple, mais très curieux, porche du XIVe siècle pouvait par son genre rustique se faire pardonner de masquer l'ancien et pur portail roman. De précieuses boiseries du XVIIIe siècle; une chaire et un maître-autel du même temps; un lutrin, bel objet régnant dans le chœur, ajoutaient de la richesse et de la fantaisie au monument grave et austère. Destruction totale.

VAILLY. — *CHEF-LIEU DE CANTON.*

Entre ces victimes obscures, en voici une admirable. Elle est de celles à la pensée desquelles le cœur se serre et l'esprit sent la stupeur et la douleur d'une perte vraiment irréparable. L'église de Vailly était un des joyaux de la région, comme le village lui-même était un des plus prospères, des plus actifs, et, caractère à noter, un de ceux qui étaient le plus intelligents des vieilles traditions et leur était le plus attaché. Tout ce bonheur et tout cet exemple de beauté et de rustique noblesse locale ont été longuement martyrisés et de mille manières. Vailly a connu, après l'invasion, le supplice du reflux et du nouvel afflux des Allemands (après la reprise par eux, en 1915, des positions au nord de Soissons). Écrasée pierre à pierre, la remarquable église n'est plus qu'une ruine dont il est impossible de faire revivre la moindre partie des antiques beautés. C'était un édifice à trois nefs, avec un transept à double croisillon, et un chœur entouré de chapelles latérales. Sur le carré du transept s'élevait un clocher roman. La nef avait été construite au XIIe siècle, ainsi que le portail. Les chapelles étaient des XIIe et XIVe siècles. De cette dernière époque dataient les voûtes des collatéraux. Ce n'était pas seulement l'ancienneté de la construction et les belles proportions de l'église ainsi que son plan intéressant qui faisaient la valeur de ce temple. Le portail était d'une très belle ornementation, avec ses curieuses colonnes annelées aux chapiteaux décorés, et soutenant une brillante et plantureuse archivolte. Les chapiteaux de la nef, où les rinceaux se mêlaient aux scènes et aux figures, étaient, comme ce portail, d'un style roman superbe. Des boiseries du XVIIIe siècle, d'une exécution ravissante, d'une haute valeur, revêtaient les piliers, à la croisée du transept. Non moins belle la grille, en fer forgé, du chœur. Puis des peintures des XVIIe et XVIIIe siècles, avec leurs cadres sculptés de l'époque... Pierres écroulées, cendres dispersées, voilà ce que tout cela est devenu!...

BUCY-LE-LONG. — *Canton de Vailly.*

Pendant la première période de la guerre, l'église, fondée au XVIe siècle et qui avait des restes de verrières de la Renaissance, avait été déjà très endommagée et n'a fait que souffrir depuis.

CHAVONNE. — *Canton de Vailly.*

L'église, des XIIe et XIIIe siècles, avait été remaniée, non sans saveur, au XVIIIe siècle. Détruite.

LAFFAUX. — *Canton de Vailly.*

Ainsi que beaucoup des églises de la région, comme on l'a vu, celle de Laffaux possédait, en boiseries du XVIIIe siècle, lambris du chœur, confessionnal, chaire, banc de chantres, un véritable trésor.

Mais, outre cette grâce, toujours si séduisante, le grand sujet d'intérêt de Laffaux était l'ornementation des chapiteaux et celle de l'abside, du plus beau style roman. Parmi les festons et les entrelacs se nichait tout un petit monde, tour à tour sombre et joyeux, fantastique, toujours étonnant. Les fonts baptismaux, romans aussi, étaient classés comme des plus beaux du genre.

MARGIVAL. — *Canton de Vailly.*

Petite église, d'origine romane, détruite par les Allemands au moment de la retraite.

MISSY-SUR-AISNE. — *Canton de Vailly.*

Un merveilleux portail de la Renaissance relevait la simplicité de cette église romane (XIIe siècle). Le chœur, du temps de Louis XII, éclairé par une fort belle rose, était du plus vif intérêt. En outre, l'église ne manquait point de belles œuvres d'art de la Renaissance, statues, reliquaire, etc. Tout cela est anéanti.

PONT-ARCY. — *Canton de Vailly.*

La première période de la guerre avait fait une ruine lamentable de cette église construite au XIIe siècle, et qui possédait en outre trois autels (dont celui du chœur), d'un pompeux et brillant XVIIe siècle, orné comme une page de Bourdaloue. Que de souvenirs, que de pures joies des temps passés, ainsi évanouis sans autre raison que *la cause,* la cause stupide et féroce !

SOUPIR. — *Canton de Vailly.*

A placer aussi aux destructions de la première période, les dommages par bombardement d'une église des XIIe et XIIIe siècles, et d'un opulent château moderne. Dans l'église était une Vierge en bois sculpté de la Renaissance, d'une grâce modeste et mignonne.

BRAISNE. — *CHEF-LIEU DE CANTON.*

Les destructions, dans ce canton, ainsi que dans une partie de ceux de Craonne et de Vic, datent de la première partie de la guerre. Bombardements ou incendies volon-

taires, elles offrent un caractère de sauvagerie comme le reste, mais occasionnel et non point atrocement systématique comme celles de mars 1917. Elles n'en sont pas moins à porter exactement au même compte, et ont causé des pertes que toujours l'art déplorera.

L'église de Braisne même, construite au XIIIe siècle, et assez restaurée, contenait, dans sa nef aux belles proportions, d'intéressants fragments du Moyen Age. Cet édifice, non sans valeur, a été atteint, mais est demeuré, par exception, à peu près intact.

ACY. — *Canton de Braisne.*

L'église est endommagée.

GLENNES. — *Canton de Braisne.*

L'église, du XIIe siècle, avec un narthex du XIIIe, était remarquable par la décoration de son abside et de ses chapelles absidales, mais surtout par la collection magnifique de ses chapiteaux, qui permettaient d'étudier presque complètement toutes les formes et fantaisies de l'ornementation romane. La destruction ou les dommages des chapiteaux de la nef et du chœur de Glennes est particulièrement regrettable.

SERMOISE. — *Canton de Braisne.*

Datant des tout premiers mois de la guerre, la ruine de la petite église de Sermoise a tué une jolie chose simple où les XIIe, XIIIe et XVe siècles avaient imprimé un caractère harmonieux.

VASSENY. — *Canton de Braisne.*

Affreusement endommagée, l'église de Vasseny avait un portail roman (XIIe) et un chœur, du XIIIe siècle, ainsi que le transept. Les fonts baptismaux, gothiques, étaient monument historique.

VIEL-ARCY. — *Canton de Braisne.*

L'église, très endommagée par les bombardements, offrait une réunion intéressante des styles du XIIe, du XVe et du XVIe siècle.

VILLERS-EN-PRAYÈRES. — *Canton de Braisne.*

L'église, très endommagée par le bombardement, est un édifice du XIIe siècle, restauré au XVIIe siècle.

VIC-SUR-AISNE. — *CHEF-LIEU DE CANTON.*

Dans cette commune, les dommages infligés à l'église par les bombardements et les blessures mortelles du château.

L'église, dont la nef datait du XIe siècle, avait un chœur et un transept du XVIe ainsi que le clocher. Elle est demeurée presque intacte. Mais, œuvre d'art beaucoup plus importante, le château (au comte de Reiset) réunissait un donjon du XIIIe siècle, et le château proprement dit, du XVIIe. Cette demeure, contenant une quantité d'œuvres d'art, et notamment, dans le parc dessiné par Le Nôtre, de belles statues de Coustou, a été bombardée avec la dernière violence par les Allemands après la retraite de la Marne. Le château reçut alors pour sa part plus de cinq cents obus.

AMBLENY. — *Canton de Vic-sur-Aisne.*

L'église, du XIIe siècle, avec une nef et un clocher du XIIIe, un transept et un chœur de la fin du XVe, était riche en détails ornementaux : contreforts, portails, niches et chapiteaux. Elle a gravement souffert.

BAGNEUX. — *Canton de Vic-sur-Aisne.*

Petite église remontant au XVIe siècle, détruite par la retraite de mars 1917.

BIEUXY. — *Canton de Vic-sur-Aisne.*

Modeste église du XIIe siècle; tuée en même temps.

CUISY-EN-ALMONT. — *Canton de Vic-sur-Aisne.*

Autre petite église, demeurée en partie du XIIe siècle, qu'il n'était nullement glorieux de détruire.

CUTRY. — *Canton de Vic-sur-Aisne.*

Église détruite.

ÉPAGNY. — *Canton de Vic-sur-Aisne.*

Église du XVIe siècle, beau type d'église de village, comprise dans la même série d'attentats.

NOUVRON-VINGRÉ. — *Canton de Vic-sur-Aisne.*

Au même chapitre criminel, l'église remarquable par son abside et son clocher romans.

OSLY-COURTIL. — *Canton de Vic-sur-Aisne.*

L'église, romane, pendant de longs mois sur la ligne de feu, a été complètement détruite.

SAINT-CHRISTOPHE-A-BERRY. — *Canton de Vic-sur-Aisne.*

L'église, violemment bombardée lors de la première phase de la guerre, était appréciée pour son chœur du XVIIe siècle, et son portail roman, lui-même surmonté d'une fenêtre du style gothique flamboyant. Elle contenait divers bons objets, notamment des bâtons de confréries.

TARTIERS. — *Canton de Vic-sur-Aisne.*

Humble église de village du XVIIe siècle, faisant partie d'une foule de victimes, dont nulle n'est à omettre pourtant.

VÉZAPONIN. — *Canton de Vic-sur-Aisne.*

De cette foule obscure, mais précieuse, et dont on doit exiger la vengeance, est encore la petite église de cette commune (XVIe siècle).

Avant de poursuivre cette revue et de reprendre l'effrayante succession des chefs d'accusation avec les arrondissements de *Laon* et de *Saint-Quentin*, nous devons faire une remarque. Elle concerne l'arrondissement de CHATEAU-THIERRY. Bien que cet arrondissement et le chef-lieu lui-même aient été relativement très épargnés (encore est-il que les Allemands ont cherché à causer les plus graves dommages à cette petite ville par bombardements aériens, et que le chapitre des pillages et sévices, qui n'est pas de notre domaine, est rempli de détails odieux), il ne faudrait pas penser qu'au point de vue artistique, il n'y ait pas eu de pertes sérieuses.

Nous en citerons deux seulement pour ne pas surcharger un tableau déjà si terrible quand il ne comprend que les points culminants du fléau.

Le *château du Charmel* (époque Louis XIII) dans l'arrondissement de FERE-EN-TARDENOIS, appartenant au comte de Rougé, fut complètement ravagé et très endommagé.

Le *château de Brumetz*, dans l'arrondissement de CHATEAU-THIERRY, canton de Neuilly-Saint-Front, appartenant au comte de Maleissye-Melun, et datant du XVIIe siècle, fut complètement incendié et de façon systématique par les Allemands entre le 1er et le 3 septembre. Avant de commettre ce méfait, les troupes, que l'on a dit être celles d'un des princes impériaux, avaient déménagé par camions automobiles tout le mobilier ancien et moderne, et la riche bibliothèque : le tout d'une très grande valeur. Il est bon de remarquer qu'alors les armées allemandes ne cherchaient pas à couvrir par les prétextes d'Hindenburg, c'est-à-dire par l'obligation de ne rien laisser d'utilisable à l'ennemi, ce qui était à ce moment, et ce qui est demeuré, quoique patronné par ce « grand homme de guerre », du simple brigandage de grands chemins.

ARRONDISSEMENT DE LAON

CRAONNE. — *Chef-lieu de canton.*

Exposée à de continuels bombardements pendant toute la guerre, cette commune est détruite. Son église est irréparable.

Craonnelle. — *Canton de Craonne.*

Le petit château moderne de Craonnelle offre un spécimen complet de l'incendie systématique. L'église a été gravement atteinte par les obus.

Cuiry-lès-Chaudardes. — *Canton de Craonne.*

Une église très simple des XIIe et XIIIe siècles éprouvée par les obus.

Jumigny. — *Canton de Craonne.*

Petite église romane, qui a subi des dommages par le fait de bombardement.

Moussy-sur-Aisne. — *Canton de Craonne.*

L'église a été à demi détruite par les bombardements.

Oulches. — *Canton de Craonne.*

L'église a été atteinte par les bombardements, qui ont durement éprouvé ce petit village.

Pargnan. — *Canton de Craonne.*

La pittoresque petite église a reçu des obus dans le clocher, la nef et les bas côtés.

Vassogne. — *Canton de Craonne.*

Des murs éventrés, une horloge et une cloche précipitées dans un tas de décombres, voilà ce qui restait de l'église.

Verneuil-Courtonne. — *Canton de Craonne.*

La belle église de cette commune, du style des XIIe et XIIIe siècles, a été très gravement touchée par le bombardement dans la première période de la guerre.

1. *Église de Verneuil Courtenne.* — 2. *[illegible]* — 3. *Intérieur de l'église de Gernicourt.*
4. *Église Saint-Martin, à Chauny, [illegible] les Allemands ont fait sauter.*
5. *Intérieur de l'église de Chauny.* — 6. *Église Notre-Dame, à Chauny, dont les Allemands ont fait sauter le clocher.*

[illegible]

1. [illegible] Saint Quentin, photographie prise le 19 août après l'incendie (Neue Leipziger ill. Zeitung). 2. [illegible] — 3. Bray-Saint-Christophe. Ce qui fut une église. — 4. Église de Flavy-le-Martel 5. Intérieur de l'église de Fluquières. — 6. Happencourt. Ce qui reste de l'église et du cimetière.

([illegible] photographique de l'Armée.)

NEUFCHATEL. — *Chef-lieu de canton.*

Situé au nord même de Reims, et comprenant dans ses communes Berry-au-Bac, dont il est si souvent question dans la toute première période de la guerre, ce canton ne pouvait manquer de souffrir particulièrement. De nombreux villages sont en ruines, leurs églises plus ou moins détruites.

Berry-au-Bac. — *Canton de Neufchâtel.*

Ce que les bombardements ont laissé de la belle église moderne de Berry-au-Bac : quelques arceaux et des fragments de murailles branlantes.

Gernicourt. — *Canton de Neufchâtel.*

L'église de ce village présente un aspect encore plus lamentable, plus informe, plus tragique. A peine, çà et là, un reste de nervure, la moulure d'un pilier, laissent deviner qu'il y avait là un temple, et non une grange dévastée par un brutal ouragan.

Pontavert. — *Canton de Neufchâtel.*

Église très ravagée par les bombardements.

CHAUNY. — *Chef-lieu de canton.*

Ici va recommencer, jusqu'à la fin du chapitre, l'inimaginable série des petites villes, des bourgs et des villages où les Allemands, dans cette retraite que leurs écrivains avaient qualifiée de géniale, poussèrent en effet le génie du mal jusqu'à des limites qu'eux-mêmes seraient désormais incapables de franchir.

Le tableau, maintenant, commune par commune, tel que nous l'avons détaillé jusqu'ici, serait inutilement et affreusement monotone. Cette inhumaine monotonie de prospères régions devenues désertes, ravinées, veuves de leurs parures de forêts, de vergers, marquées çà et là de tumulus qui ont été des groupes de demeures humaines ; ces agglomérations qui étaient l'œuvre du travail, de l'amour, de la nature, et organisées pour faire de plus en plus fructifier cette nature, et produire encore plus d'amour et de labeur, mais qui ne sont plus maintenant que les monuments funèbres de tout cela ; oui, cette impression d'horreur révoltante et d'épouvante, sans effet comme sans but, est l'œuvre à laquelle le nom allemand demeurera attaché. Elle résultera tout aussi accusatrice d'une liste toute simple. La destruction, quels que soient les moyens employés, dynamite, pétrole, pastilles incendiaires, n'a qu'un aspect. La création en a en nombre infini. Les régions anéanties le prouveront en ressuscitant un jour. Loin de diminuer le crime des Allemands, cette résurrection ne fera qu'en accentuer l'absurdité criminelle.

Chauny, on le sait, a été totalement détruite, et dans des conditions que d'autres

enquêtes ont montrées méthodiquement barbares. Cette industrieuse ville, de 10.000 habitants, était riche en usines, fonderies, tissages, fabriques de glaces, etc. ; mais elle n'était pas dépourvue de monuments artistiques, de beaux souvenirs, de demeures anciennes. Quelques-unes de ces demeures avaient vu quatre siècles, d'autres deux. Il y avait deux belles églises : Saint-Martin, du XVIe siècle, avec un chœur intéressant, également de la Renaissance ; Notre-Dame, de la même époque. L'Hôtel de Ville enfin était un bel édifice moderne. Il a fallu beaucoup de dynamite et peu d'intelligence pour venir à bout de ces œuvres d'art, qui auraient évidemment été de plus grande ressource à nos armes afin de repousser l'ennemi, qu'à nos croyants afin de prier, à nos artistes pour stimuler leur talent, à tout Français voué à la France vivante pour réparer la France mutilée.

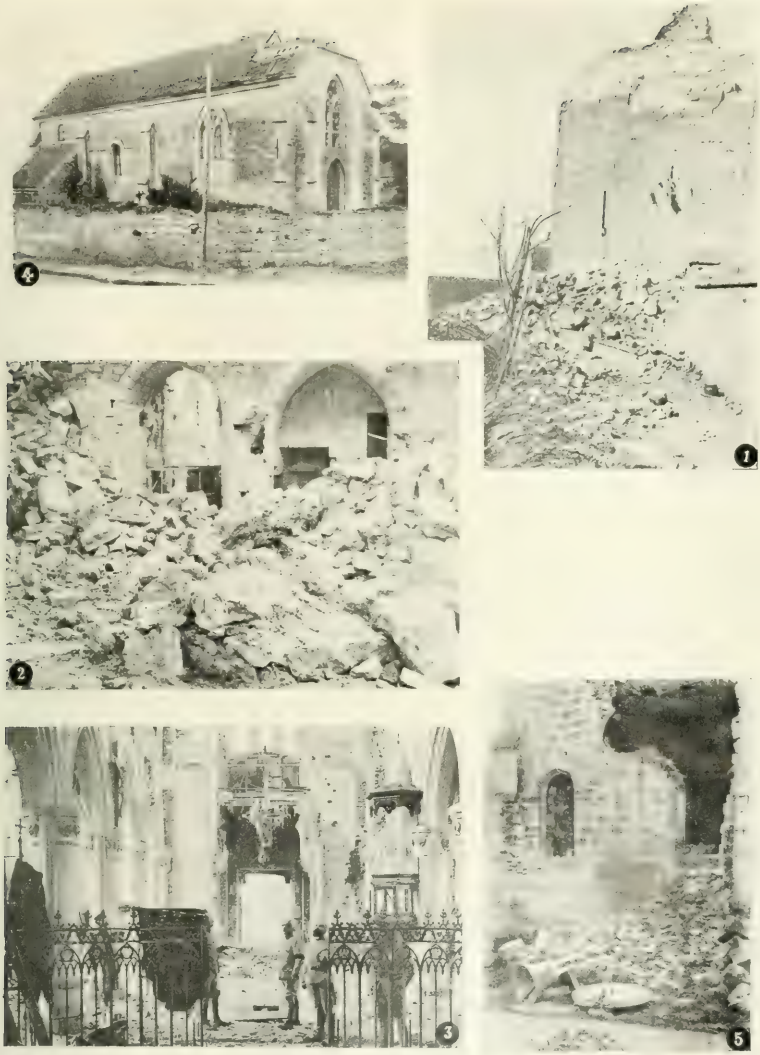
Au nombre des principales localités du canton de Chauny détruites de la même manière et pour un aussi glorieux résultat, nous avons à nommer : ABBÉCOURT, AUTREVILLE, BÉTHANCOURT-EN-VAUX, CAILLOUËL-CRÉPIGNY, CAUMONT, COMMENCHON, FRIÈRES-FAILLOUEL, GUIVRY, MAREST-DAMPCOURT, NEUFLIEUX, LA NEUVILLE-EN-BEINE, OGNES, UGNY-LE-GAY, VILLEQUIER-AUMONT et VIRY-NOUREUIL.

COUCY. — *CHEF-LIEU DE CANTON.*

En faisant sauter, en mars 1917, les ruines historiques du château féodal de Coucy, sous prétexte de nécessités militaires qui se sont prouvées sans efficacité, les Allemands porteront la gloire infamante d'avoir en pure perte détruit un des plus beaux documents des temps anciens, et un de ceux qui parlaient le plus vivement à l'imagination. Ce n'est pas un attentat du même ordre, une perte de la même nature que le crime contre Reims, la destruction d'Arras ; c'est un trait démesuré de fureur et de haine. Coucy avait contre lui la beauté que les temps lui avaient donnée, et la rage des ennemis en présence de la destinée plus clairement apparaissante.

Nous ne donnerons pas ici de description détaillée de ces puissantes murailles, de ce donjon, écrivit Viollet-le-Duc, « la plus belle construction militaire du Moyen Age, géant auprès duquel les plus grosses tours connues ne sont que des fuseaux ». Coucy, magnifique illustration de l'architecture féodale du XIIIe siècle, constituait, rien que par son plan, et avec ses puissantes murailles, les quatre tours élevées aux angles de son enceinte, cette enceinte elle-même, avec ses portes de Laon et de Soissons, ce qui subsistait des vastes salles, des couloirs, de l'ornementation encore lisible, un ensemble exceptionnel. Les remparts offraient une vue splendidement évocatrice sur la nature et sur l'histoire.

Les Allemands, en prouvant, sur ces vieilles et majestueuses pierres, la puissance des explosifs modernes, ont substitué à cette évocation-là, une autre qui les flétrit pour de longs siècles à venir. Ils gagnent aussi peu à ce changement qu'ils n'ont fait à leur opération stratégique. Ils ont cependant annoncé cet exploit dans un communiqué conçu en termes victorieux.



1. *Château de Coucy. Le pied [illegible].*
2. *Château de Coucy. Entrée [illegible] l'intérieur.*
3. *Intérieur de l'église de Saint-Simon.* — 4. *Eglise de Cuiry-lès-Chaudardes.*
5. *Ruines [illegible].*

(Gravures [illegible] de l'Armée.)

Dans le canton de Coucy, il nous reste à enregistrer les destructions suivantes :

Blérancourt, qui avait une église avec des statues du xive siècle, et deux pavillons de la Renaissance.

Camelin-et-le-Fresne, dont l'église avait un clocher du xive siècle également.

Puis les églises, maisons de ville ou d'école, châteaux des communes suivantes ou de leurs environs : Audignicourt, Besmé, Bichancourt (église du xiie au xvie siècle), Champs, Crécy-au-Mont, Guny (église du xvie siècle), Lombray, Manicamp, Pierremande, Pont-Saint-Mard, Quierzy, Saint-Aubin ; Selens, avec un château du xvie siècle, et une intéressante église, reste d'un prieuré ; Saint-Paul-aux-Bois, Trosly-Loire, Vasseny.

Combien de belles choses anciennes disparues encore rien que dans ce groupe de victimes !

ARRONDISSEMENT DE SAINT-QUENTIN

De sombres lacunes s'étendent dans toute cette région, à l'heure où nous allons mettre sous presse, entre les parties dont on tremble d'apprendre le sort, et celles sur le sort desquelles on n'est que trop fixé.

La nomenclature, plus qu'histoire, à laquelle nous sommes momentanément contraint, ne donnera donc qu'une idée incomplète d'un fléau plus grand encore que celui qui s'est abattu sur les villes et villages dont nous avons pu déterminer le supplice ou la fin.

Sur cette incomplète esquisse, cependant, Saint-Quentin se détache déjà comme méritant la couronne de victime à l'égal d'Arras, de Soissons et de Reims.

VERMAND. — *Chef-lieu de canton.*

Cette commune, qui avait été le siège d'une célèbre abbaye de Prémontrés, possédait une église conservant de belles parties romanes et de précieuses statues en bois peint du xive siècle, ainsi que de magnifiques fonts baptismaux du xiie en marbre bleu de Tournay.

Dans ce canton, Caulaincourt avait un château du xvie siècle. Le fléau s'est exercé également sur Beauvois, Douchy, Étreillers, Fayet, Fluquières, Foreste, Germaine, Gricourt, Holnon, Lanchy, Marteville, Roupy, Savy, Trefcon, Vaux.

SAINT-SIMON. — *Chef-lieu de canton.*

Dans le canton de Saint-Simon, sans compter les châteaux et autres édifices d'art rasés, les églises sont totalement détruites dans les communes suivantes :

Bray-Saint-Christophe, Castres, Clastres, Contescourt, Cugny, Dallon,

FLAVY-LE-MARTEL, FONTAINE-LES-CLERCS, GAUCHY, GRUGIES, HAPPENCOURT, JUSSY, MONTESCOURT.

SAINT-QUENTIN. — *CHEF-LIEU D'ARRONDISSEMENT.*

Saint-Quentin, ville que les temps et la nature avaient rendue délicieuse, que l'art du Moyen Age et que celui d'un des plus grands maîtres du XVIIIe siècle, La Tour, avaient faite célèbre dans l'univers, celle enfin à qui l'*Année Terrible* (celle d'il y a quarante-huit ans) avait conféré un renom d'héroïsme entre tant de villes héroïques, Saint-Quentin est encore, au moment où nous achevons notre douloureuse enquête, entourée d'un poignant mystère, sur lequel se détache, rougeoyant, l'incendie — un de leurs plus barbares — que les Allemands ont allumé.

Ils se sont vengés sur les petits-fils des défenseurs de 1870 en leur faisant subir vexations et supplices ; — ils ont emporté en otages les grands seigneurs et les belles dames, et les écrivains railleurs, peints par La Tour ; — enfin, ils ont fait sauter, grâce à la science moderne, une merveille du XIIIe siècle, et, *par le fait de leur guerre,* les campagnes riantes, les paisibles jardins, les vieilles demeures familiales le long des grandes avenues ombreuses, les usines et les fermes prospères, tout cela s'est changé en un enfer, auquel un désert succédera.

Malgré l'inconnu qui se dresse encore entre Saint-Quentin et nous, cela, on le sait, cela c'est leur œuvre.

Il y a la part de la férocité ; il y a celle de la vengeance. Nous allons voir qu'il y a aussi celle du mensonge. Nous n'aurons qu'à enregistrer les documents.

De l'état du bel *Hôtel de Ville* (commencé au XIIIe siècle, mais achevé au début de la Renaissance et en portant principalement le caractère) nous ne voulons rien dire ici, les renseignements n'étant pas encore d'une précision suffisante pour les exigences de notre sincérité.

Mais sur les ruines de la *Collégiale*, la lumière est faite, et cette lumière est sinistre.

La *Basilique*, comme on l'appelait d'ordinaire, datait du XIIIe siècle, et, comme l'*Hôtel de Ville* avait eu son achèvement au XVe siècle.

On attribue à Villard de Honnecourt ce qu'elle avait surtout d'imposant et de magnifique, c'est-à-dire la nef et le chœur (milieu du XIIIe siècle), et, comme ce beau vaisseau imitait librement celui de Reims, les destructeurs auront trouvé le moyen d'accomplir trois ruines en une seule. Cette nef avait comme dimensions 133 mètres sur 38 de hauteur ; un double transept y amplifiait l'impression spacieuse de majesté.

Les richesses en œuvres d'art étaient abondantes : la pierre fouillée en dentelle par les vieux ornemanistes, les ferronneries gothiques, les statues et les bas-reliefs du XIVe et du XVe siècle, notamment ceux qui retraçaient la vie de saint Quentin, enfin et surtout les admirables verrières, autant de bijoux de cet écrin vénérable.

Parlent maintenant l'accusation et la défense. L'on verra de quel côté est l'accusé et duquel est l'accusateur.

La logique des événements d'abord.

Dès le 9 juillet 1917, un communiqué officieux fait le tour de la presse allemande. Il annonce « la destruction de Saint-Quentin par l'artillerie française ». En même temps, dans la *Gazette de Cologne,* le conseiller Paul Clemen (nous n'espérions plus le revoir) élucubre un article spécial, où l'on reconnaitra sa manière. Il y parle des *bombardements inouïs* effectués par notre armée. Il est évident que pour cet écrivain *einseitig,* comme disent les Allemands, pour ce penseur et cet historien unilatéral, les bombardements effectués par ses compatriotes depuis quatre ans sur maints territoires de France et d'Europe sont légitimés par le droit de conquête. Celui de défense est « inouï » et révoltant.

A cela, avec une parfaite netteté, avec une précision de détails qui met à néant tout détour et toute chicane, le commandement français répond sans délai dans les termes suivants :

« Des ordres formels ont été donnés pour que l'artillerie de la ...e armée ne tire ni sur la ville, ni, surtout, sur la cathédrale de Saint-Quentin. Notre artillerie prend sous son feu, et seulement pour les neutraliser, les batteries ennemies installées dans la partie nord de la ville et le faubourg d'Isle.

« Tous les jours cependant des observateurs signalent des incendies et des explosions dans Saint-Quentin, et nous savons que la ville a été pillée et saccagée « sous la direction du lieutenant baron de Hadeln, historien d'art, délégué au grand quartier général », assisté du lieutenant Keller, architecte à Berlin.

« Des équipes spéciales ont dépouillé la cathédrale de toutes ses splendeurs, enlevant les vitraux du chœur et du transept, les rosaces gothiques de la chapelle Notre-Dame, les verrières gothiques du chœur et celles du transept, les statues, dont celle de marbre représentant saint Quentin, le patron de la ville, les tableaux. »

Or, le témoignage des plus respectables habitants de Saint-Quentin qui ont pu être libérés confirme point par point la déclaration officielle qu'on vient de lire, et qui retombe de haut sur le procédé habituel d'accusation précédant, préparant ou accompagnant le méfait.

Le percepteur Soret a déclaré que « les Allemands dans leurs communiqués aux neutres et aux envahis, dès le mois de février 1917, affirmaient que les Français tiraient sur la ville, alors qu'eux-mêmes avaient transformé la cathédrale et le beffroi en observatoires et en postes d'artillerie, bombardant sans relâche les troupes françaises, mais que personne n'était dupe de ces communiqués, et les interprétait pour ce qu'ils étaient, c'est-à-dire pour une préface à la destruction ». A cette même époque, et jusqu'en mars, ils pillaient et brûlaient les maisons des habitants qu'ils évacuaient, mettant en pièces ou en flammes, dans les cours, ce qu'ils ne pouvaient ou ne voulaient emporter (1).

(1) De leur côté, du front britannique, les Alliés observaient et annonçaient le travail commençant de Saint-Quentin, dans un *communiqué du 7 avril :* « La destruction de Saint-Quentin par les Allemands se poursuit ; quatre colonnes épaisses de fumée s'élevaient aujourd'hui aux quatre points cardinaux de la ville. Nous avons également observé, au réveil, la disparition d'une rue qui existait encore hier. » (*Havas.*) Devant tant de précision, quelle incohérence dans ces démentis !

Ce système fut appliqué simplement à la cathédrale; cela se déduit tout naturellement de la logique et des habitudes allemandes dans toutes les régions qu'ils ont occupées, et à tous les moments de la guerre.

D'autre part, sur le rôle même du baron de Hadeln, des indications singulières, s'ajoutant à ce faisceau de chefs d'accusations, nous sont transmises par un des meilleurs historiographes de La Tour, M. Henri Lapauze, dans le numéro 163 des *Arts*. C'est un autre notable de Saint-Quentin, ayant subi toutes les vexations et les tortures de l'occupation, M. le sous-préfet Vittini, qui est ce nouveau témoin à charge.

Le baron de Hadeln nous est représenté comme manifestant une sollicitude toute particulière pour les pastels de La Tour, s'empressant à en diriger l'emballage dans des caisses doublées de métal, afin de les descendre de nouveau dans les caves voûtées, d'accord avec le conseil de l'École de dessin, à laquelle ils furent légués. Puis, tout d'un coup, l'historien emballeur se ravise et, malgré les protestations des administrateurs, fait diriger sur Maubeuge, comme on sait, toutes les richesses artistiques du musée Lécuyer. Nul n'ignore maintenant que les La Tour furent exposés, à Maubeuge même, avec quantité d'objets précieux dérobés dans les châteaux et attestant l' « amour », que nous ne saurions leur dénier ainsi compris, des Germains pour l'art français.

Dans de telles conditions, le mensonge final, émis par le commandement ennemi, plusieurs mois après les déménagements, les incendies et les coups de dynamite, ne fait que confirmer l'accusation portée, *non par eux, mais par nous*. Et nous nous garderions bien de ne pas l'enregistrer comme touche finale au tableau du vandalisme allemand.

Le communiqué du 16 août s'exprime ainsi :

« A Saint-Quentin les Français ont déployé, dans l'après-midi, une activité d'artillerie particulièrement grande. *Ils ont réussi,* avec environ trois mille obus, tirés sur l'intérieur de la ville, à incendier le presbytère. De là, le feu s'est communiqué à la cathédrale, qui est en flammes depuis 6h 30 du soir. »

Nous l'avons vu, nos généraux avaient un mois auparavant en même temps réfuté le mensonge préparatoire et prévenu le mensonge à venir.

Ce n'est pas une des moindres fatalités de la sombre page d'histoire qui commença en août 1914, et se clôt pour nous en août 1917, que l'Allemagne militaire et intellectuelle, débute par l'*Es ist nicht war,* le : « Ce n'est pas vrai ! » des quatre-vingt-treize savants, et se termine par l'*Es ist nicht war* des soldats incendiaires qui masquent les opérations des « historiens » et des « architectes », chefs des brigades de pillage.

De la sorte, de Reims bombardée à distance à Saint-Quentin incendiée à bout portant, la conscience humaine, épouvantée, mais éclairée, a tout ce qu'il faut pour prononcer son verdict.

Voilà terminé notre douloureux inventaire. L'histoire ne présente pas de tableau plus capable de soulever la réprobation de la conscience universelle.

Terminé ? Non seulement il n'est pas complet en lui-même, car diverses localités secondaires, en assez grand nombre, n'ont pas été mentionnées, soit par suite de moindres dommages, soit pour que, sur une trop sèche nomenclature, ne se détache pas avec assez de relief cette inimaginable destruction de beautés ; — mais encore, au moment où nous arrêtons cette tâche qui remplira d'angoisse et d'indignation, comme elle nous a fait à nous-même, tout homme digne de ce nom, on *sait* que d'autres et innombrables actes de vandalisme sont déjà accomplis ou doivent l'être quelque jour.

Quel sort est réservé à nos édifices d'art du Nord, des Ardennes, des parties occupées de la Marne, de la Meuse, de Meurthe-et-Moselle ?

Nous avons vu, au cours de ces pages, que les Barbares, — on ne saurait trop répéter ce trop faible mot, — ne refrènent aucune frénésie de ruine et ont *foi dans le mensonge* pour se justifier.

Le mensonge, ils le réservent pour les déclarations officielles. Quant à la joie de ruiner, de désoler, de couper la vie à la racine, elle se trahit, non, elle se proclame et s'exalte dans leurs entretiens affreux, qu'interprètent et encouragent leurs journaux.

Il n'y a rien de plus férocement révélateur qu'un article du *Berliner Tageblatt* de mars 1917, après les opérations de repli. Ces phrases qui sont toutes fumantes d'incendie, de haine et d'ordure (car le fumier, empoisonneur de sources, a été fait collaborateur des guerriers dans cette guerre nouvelle), on ne saurait les trop mettre au pilori, on ne trouverait pas mieux pour résumer et pour prouver tout ce que nous avons échafaudé d'accusations dans ce travail dont pas une ligne n'a été écrite, relue et pesée par nous sans un serrement de cœur. Et quoique cela puisse paraître hors de notre domaine, il faut qu'à la protestation des plus nobles édifices se mêle la plainte vengeresse des chaumières.

La parole est donc au porte-voix des Barbares.

« Tout a été abattu à coups de hache ou bien encore scié ; les arbres et les buissons sont tombés, et *cela a duré des jours et des jours jusqu'à ce que tout ait été rasé.*

« Il ne fallait laisser dans cette zone aucun abri, aucun toit ; il faut que l'ennemi altéré cherche en vain le puits, — tous les puits sont détruits ; il n'y a pas un coin où il lui sera possible de s'installer : tout a été abattu ou brûlé, les villages ne sont plus que des amas de décombres, les clochers sont étendus en travers des routes. La fumée monte de partout et empeste l'air ; dans tous les villages retentissent des explosions ; ce sont les cartouches de dynamite qui accomplissent leur œuvre dernière.

« *Il n'est pas facile de bouleverser de fond en comble toute une localité.* Des centaines de villages ont été exposés au bombardement, mais quelques murs se dressaient encore, parfois un toit s'appuyait sur des pierres. Lorsque les pionniers mettent la main sur un village, tout semble en proie à un tremblement de terre, tout se brise et s'effondre et les débris misérables reçoivent encore le coup de grâce. Sur le sol, pêle-mêle, s'amoncellent les briques et les pierres, tandis que les routes sont consumées par le feu. Pauvre diable d'habitant, cherche ta maison maintenant !

« Il y avait là d'anciennes fermes aux fondations puissantes, aux voûtes résistantes.

On perçait un trou dans le mur, on faisait éclater la cartouche de dynamite et voilà que tout s'effondrait comme on l'avait voulu, la moitié sur la route, qui se trouvait obstruée, et la moitié dans la cave béante.

« Tout ce qui fut le village n'est plus que débris : la ferme importante a disparu avec la maisonnette ; celle-ci flambe facilement et les murs en pisé s'effondrent au premier choc ; les grands bâtiments des fermes résistent mieux, mais l'explosion accomplit son œuvre, les ruines s'ajoutant à la misère du voisin, s'étendent en véritables champs où ne sont que des débris. »

Ainsi ce peuple en est arrivé à admirer son travail comme une œuvre d'art. « *Il n'est pas facile* » de tuer un village !

Et il ne voit pas qu'il avoue par là en même temps la supériorité du principe de création sur celui de destruction.

Il nous reste, avant d'en finir, à cristalliser en quelques chiffres cette œuvre de l'art d'anéantir.

A la fin de mai 1916, il y avait 754 communes atteintes par les destructions *du fait de la guerre allemande*.

A la fin de mai 1917, il y en avait 1.223, soit une augmentation de 469.

Ces 1.223 communes, bombardées ou incendiées systématiquement, savez-vous combien cela, en dehors même des édifices d'art, représente d'habitations humaines détruites, en totalité ou en partie ?

Quarante-six mille deux cent soixante-trois à la date de 1916, et *cent deux mille six cent quatre-vingt-dix-sept* de 1916 à 1917 !

Une maison ! Lorsqu'on songe à ce que cela représente d'effort, de sacrifices, de labeur, d'espoir, d'amour, et que l'on suppute les ruines et les douleurs que suscite cet immense effondrement de toutes les attentes et de tout le travail de familles, de régions prospères et utiles, et que l'on met en regard de tant de confiance, chèrement payée, envers la vie, le triomphal langage meurtrier qu'on vient d'entendre, on ne peut s'empêcher de penser qu'il est, dans le monde, une race humaine ennemie de l'humanité. Rien ne peut justifier ses actions impitoyables. Rien ne peut nous faire désespérer du jugement définitif que l'avenir — et peut-être un jour dans l'avenir l'Allemagne elle-même — portera sur les systèmes qui ont préparé de tels attentats et sur les hommes qui les ont perpétrés.

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Pages

PLANCHE 1. — 1. Notre-Dame de Paris. Dégâts d'une bombe d'avion allemand, 13 octobre 1914. — 2. Église de Barcy (Seine-et-Marne). — 3. Église de Champcenest (Seine-et-Marne). — 4. Intérieur de l'église de Barcy. — 5. Église d'Augers (Seine-et-Marne). — 6. Intérieur d'une chapelle à Montceaux-lès-Provins (Seine-et-Marne). 40

PLANCHE 2. — 1. Église de Suippes, décembre 1914. — 2. Église de Gourgançon. — 3 et 6. Église de Charleville, Marne. — 4. Église de Mondement. — 5. Église de Saint-Hilaire-le-Grand 41

PLANCHE 3. — *Cathédrale de Reims :* 1. Vue générale de l'abside. — 2. Bas côté nord. — 3. Bas côté sud. Les voûtes ne retiennent plus la pluie, juillet 1916. — 4. Chœur. . . 48

PLANCHE 4. — *Cathédrale de Reims :* 1, 2, 5. Aspects des destructions des voûtes à l'angle du transept, en avril 1917. — 3. Un contrefort côté nord après les premiers bombardements. — 4. Ravages des tours. 48

PLANCHE 5. — *Cathédrale de Reims :* 1. Sculptures de l'ébrasement d'un des portails de la façade avant la guerre. — 3. Sculptures de l'ébrasement d'un des portails de la façade, après le 19 septembre 1914. — 2 et 4. Détail du même portail montrant la mutilation des statues par le feu. — 5. Tête de la reine de Saba. — 6 et 7. L'ange dit le « Sourire de Reims », après réassemblage des fragments 49

PLANCHE 6. — *Reims :* 1. Archevêché. Salle du Tau avant la guerre. — 2. Vue générale de l'Archevêché avec la même salle après le 19 septembre 1914 49

PLANCHE 7. — 1. Reims. Archevêché. — 2. Église Saint-Remi de Reims après réparations provisoires de l'abside. — 3. Hôtel de Ville. Vue prise de la rue Colbert après l'incendie de mai 1917. — 4. Église de Prunay. — 5 et 6. Église de Cauroy-lès-Hermonville. 56

PLANCHE 8. — 1. Église de Reuves. — 2. Église de Cormicy. — 3. Clocher de l'église de Saint-Thierry. — 4. Église de Thil. — 5. Église de Villers-Franqueux. — 6. Église de Bétheny. 57

PLANCHE 9. — 1. Église de Bétheny. — 2. Église d'Hermonville. — 3. Tour du château de Sillery. — 4. Intérieur de l'église de Sillrey. — 5. Village de Hurlus. — 6. Église de Mesnil-lès-Hurlus 80

PLANCHE 10. — 1. Ruines de Perthes. — 2. Intérieur de l'église de Virginy. — 3. Église de Souain. — 4. Église de Dompremy. — 5. Église de Saint-Thomas. — 6. Église et cimetière de Heiltz-le-Maurupt. — 7. La même. Vue intérieure. 81

PLANCHE 11. — 1. Église de Favresse. — 2. Église d'Écriennes. — 3. Église de Maurupt. — 4. Église de Pargny-sur-Saulx. — 5. Église de Sermaize. 88

Pages

PLANCHE 12. — 1. Église de Sommesous. — 2. Intérieur de l'église de Huiron. — 3. Intérieur de l'église de Lisse. — 4. Église d'Auve 89

PLANCHE 13. — 1. Église de Laimont. — 2. Église de Nettancourt. — 3. Église de Revigny. 96

PLANCHE 14. — 1. Église de Beauzée sur-Aire. — 2. La même. Vue intérieure. — 3. Église de Villers-aux-Vents. — 4. Intérieur de l'église de Pretz-en-Argonne. — 5. Église de Louppy-le-Château. — 6. Intérieur de l'église de Vaubecourt. 97

PLANCHE 15. — 1. Église de Rembercourt-aux-Pots avant la guerre. — 2. Église et cimetière de Vassincourt. — 3. Intérieur de l'église de Vassincourt. — 4. Église de Rembercourt-aux-Pots, état actuel. — 5. Le cloître d'Hattonchâtel. — 6. Hattonchâtel. 104

PLANCHE 16. — 1. Église de Woinville. — 2. Intérieur de l'église d'Haumont. — 3. Intérieur de l'église de Béthincourt. — 4. Église de Forges. — 5. Intérieur de l'église de Beaumont. — 6. Église de Samogneux. Vue vers le chœur. 104

PLANCHE 17. — 1. Clermont-en-Argonne. — 2. Intérieur de l'église de Clermont-en-Argonne. — 3. Fresnes-en-Woëvre. Vue intérieure de l'église. — 4. Fresnes-en-Woëvre. Place de l'Hôtel-de-Ville et statue du général Margueritte. — 5. Ruines du village de Riaville. — 6. Pintheville. Ruines du village. 105

PLANCHE 18. — *Verdun :* 1. Le cloître attenant à la cathédrale (galerie sud) avant la guerre. — 2. État actuel de l'une des galeries de ce cloître. — 3. Intérieur d'une galerie du cloître de l'évêché. — 4. Cour du cloître. — 5. Les ruines d'un cloître rue de la Belle-Vierge. — 6. Intérieur de l'église du faubourg Pavé. Vue prise de l'extérieur. Au premier plan, en dehors de l'église, trou d'obus de 380. 105

PLANCHE 19. — *Verdun :* 1. La cour de l'évêché et la cathédrale. — 2. Cour intérieure de l'évêché. — 3. La cathédrale. Soldats déblayant le chœur. — 4. Intérieur de la cathédrale avant la guerre. Nef prise de l'entrée. — 5. Cathédrale. Chapelle de la Vierge. — 6. Cour de l'évêché. 112

PLANCHE 20. — 1. Pont-à-Mousson. Bibliothèque de l'Hôpital. — 2. Pont-à-Mousson. Hospice du Saint-Sacrement. — 3. Église de Nomeny avant la guerre. Côté nord. — 4 et 5. La même. État actuel. — 6. Église de Haraucourt 113

PLANCHE 21. — 1. Grande-rue et pilier de l'église de Fey-en-Haye. — 2. Église de Flirey. — 3. Lunéville. La sous-préfecture incendiée par les obus. — 4. L'église et les ruines de Bernécourt. — 5. Intérieur de l'église de Maixe. — 6. Maixe. 120

PLANCHE 22. — 1. L'église de Gerbéviller avant la guerre. — 2. La même. État actuel. — 3. Gerbéviller. Le château. — 4. Église de Gerbéviller. Le clocher bombardé. — 5 et 6. Ruines du château de Gerbéviller. 121

PLANCHE 23. — 1. Intérieur de l'église d'Ancerviller. — 2. Église de Neuviller. — 3. Église de Sainte-Pôle. — 4. Intérieur de l'église de Rehainviller. — 5. Baccarat. L'église et la ville. — 6. Arracourt. Le château. — 7. Le même. État actuel. 128

PLANCHE 24. — L'Hôtel de Ville d'Arras avant la guerre 129

PLANCHE 25. — Hôtel de Ville d'Arras. Quelques aspects de la destruction de l'édifice après le 7 octobre 1914. 136

PLANCHE 26. — *Arras :* 1 et 2. Intérieur de l'Hôtel de Ville. — 3. Escalier de l'Hôtel de Ville. — 4. Maisons de la Grand'Place. — 5. Façade de l'Hôtel de Ville en novembre 1914. — 6. La ville en ruines autour de l'Hôtel de Ville. 137

Pages

PLANCHE 27. — *Arras :* 1. La cathédrale. Vue générale après les bombardements de juillet 1915. — 2. Le chœur de la cathédrale avant la guerre. — 3. Palais Saint-Vaast, galerie du musée, ancien évêché. — 4. Le chœur de la cathédrale. Etatactuel. — 5. Cour d'honneur du palais Saint-Vaast. — 6. Palais Saint-Vaast. Grande cour 144

PLANCHE 28. — 1. Église de Bapaume. — 2. Bapaume. Ce qui reste de la place où s'élevait l'Hôtel de Ville. Le piédestal est celui de la statue de Faidherbe, emportée par les Allemands. 145

PLANCHE 29. — 1. Ruines des ruines de l'abbaye de Mont-Saint-Éloi. — 2. Ce qui reste de l'église de Carency. — 3. Calais. Intérieur de l'église (bombardement du 2 avril 1915). — 4. Église d'Ablain-Saint-Nazaire avant la guerre. — 5. La même. État actuel. . . . 152

PLANCHE 30. — 1. Église de Clézentaine. — 2. La même. Vue intérieure. — 3. Église de Doncières. — 4. La même. Vue intérieure prise du château. — 5. Cimetière de Doncières. — 6. Intérieur de l'église de Doncières 152

PLANCHE 31. — 1. Château de Villé, près Doncières. — 2. Église et cimetière de Ménil. — 3. Église de Saint-Benoît. — 4. Église de Sainte-Barbe. — 5. Rue de l'Église à Saint-Pierremont. — 6. Église de Saint-Michel-sur-Meurthe 153

PLANCHE 32. — 1. Château de Nervaise. — 2. Raon-l'Étape. Vue intérieure de l'église. — 3. Église et cimetière de Nompatelize. — 4. Intérieur de l'église de Nompatelize. — 5. Église et cimetière de Saint-Remy, par Raon-l'Étape. — 6. Église et cimetière de Mandray. 153

PLANCHE 33. — *Dunkerque :* Église Saint-Éloi. 160

PLANCHE 34. — *Roye :* 1 et 2. Intérieur de l'église. — 3. Le buffet d'orgue dont les Allemands ont emporté les tuyaux. — 4. Ruines de l'Hôtel de Ville 161

PLANCHE 35. — 1. Église de Tilloloy (côté sud-ouest) avant la guerre. — 2. Façade sud. Au premier plan, ancien boyau de cheminement 168

PLANCHE 36. — *Tilloloy :* 1. Façade de l'église. — 2. Façade nord de l'église. — 3. Cimetière et façade nord de la chapelle. — 4 et 5. Façade nord du château 168

PLANCHE 37. — 1. Église de Dreslincourt. Vue prise du parc du château. — 2. Chœur de l'église de Réthonvillers. — 3. Intérieur de l'église de Liancourt. Vue prise du chœur sur la nef. — 4. Église de L'Échelle-Saint-Aurin. — 5. Église de Laucourt. — 6. Église de Popincourt. 169

PLANCHE 38. — *Péronne :* 1. L'église. — 2. Façade de l'église. — 3 et 4. Intérieur de l'église. — 5. Façade de l'Hôtel de Ville. 169

PLANCHE 39. — 1. Ham. La destruction du château. — 2. Église de Marquivillers. Le Christ. — 3. Albert. La basilique. 176

PLANCHE 40. — 1. Effets des ravages au clocher de Senlis. — 2, 3 et 4. Église de Tracy-le-Val. — 5. La même, avant la guerre 177

PLANCHE 41. — 1. Église de Bailly. — 2. Intérieur de l'église de Bailly. — 3. Château de Carlepont. — 4. Amy. Les arbres coupés le long de la route. A droite, l'église. — 5. Intérieur de l'église de Canny. — 6. Crapeaumesnil. Ce qui reste de l'église 184

PLANCHE 42. — 1. Château de Plessis-de-Roye. — 2. Église de Plessis-de-Roye. — 3. Cuy. Ce qui reste de l'église dynamitée par les Allemands. — 4. Église de Thies-

Pages

court. — 5. Noyon. Ancienne cathédrale. Le buffet d'orgue dont les tuyaux ont été enlevés par les Allemands. — 6. Suzoy. L'église et le cimetière que les Allemands ont fait sauter 185

PLANCHE 43. — *Soissons :* 1. La cathédrale avant la guerre. Nef prise du chœur. — 2. La même. État actuel. — 3. La chapelle des œuvres. — 4. Le Grand Séminaire. 192

PLANCHE 44. — 1. Vailly-sur-Aisne, d'après une photographie allemande. — 2. Intérieur de l'église de Vailly. — 3. Intérieur de l'église de Pont-Arcy. — 4. Le grand château de Craonnelle. — 5. Église et cimetière de Pargnan. — 6. Chapelle de la Vierge, à Craonnelle 193

PLANCHE 45. — 1. Église de Verneuil-Courtonne. — 2. Église de Moussy. — 3. Intérieur de l'église de Gernicourt. — 4. Église Saint-Martin, à Chauny, que les Allemands ont fait sauter. — 5. Intérieur de l'église de Chauny. — 6. Église Notre-Dame, à Chauny, dont les Allemands ont fait sauter le clocher 200

PLANCHE 46. — 1. La Collégiale de Saint-Quentin, photographie prise le 19 août après l'incendie (*Neue Leipziger ill. Zeitung*). — 2. Église de Berry-au-Bac. — 3. Bray-Saint-Christophe. Ce qui fut une église. — 4. Église de Flavy-le-Martel. — 5. Intérieur de l'église de Fluquières. — 6. Happencourt. Ce qui reste de l'église et du cimetière. . . 201

PLANCHE 47. — 1. Château de Coucy. Le pied de la tour. — 2. Château de Coucy. Entrée de l'enceinte, vue prise de l'intérieur. — 3. Intérieur de l'église de Saint-Simon. — 4. Église de Cuiry-lès-Chaudardes. — 5. Ruines de l'église de Vassogne 202

TABLE DES MATIÈRES ET INDEX

On pourra aisément, en consultant les noms des édifices donnés en légende de chaque planche, retrouver ces édifices dans les listes suivantes, classées alphabétiquement par département. De cette façon l'on pourra recourir aussitôt aux détails donnés sur eux dans le texte.

PREMIÈRE PARTIE

LES AVOCATS DE LA DESTRUCTION — RÉFUTATION DE LEURS SOPHISMES LES RESPONSABILITÉS DE L'ALLEMAGNE

Pages

Les idées allemandes et les faits réduits à leur plus simple expression 2
La théorie de la force et sa valeur . . . 4
Premières contradictions 5
Autres contradictions. 7
Prétendus « faits de guerre » et véritable fait de la guerre 8
Les protestations de la « Kultur » . . . 10
Les agréments de la « Kultur » 13
Suite et détail des arguments 14
Badinage allemand 16
Comme quoi les « barbares » sont les Français 18
Définition de la « guerre allemande ». . 22
La véritable pensée allemande démasquée. 25
L'accusation définitive 30
L' « égale conduite de la guerre ». . . 32
La responsabilité 33

DEUXIÈME PARTIE

INVENTAIRE ET HISTORIQUE DES DESTRUCTIONS

DÉPARTEMENTS DE SEINE-ET-MARNE, DE LA SEINE ET DE LA MARNE

Aigny, 39.
Augers, 37.
Aulnizeux, 45.
Auve, 91, 92.
Barcy, 37.
Bannes, 44.
Baye, 45.
Berru, 72.
Berzieux, 80.
Bétheny, 76, 77.
Bignicourt-sur-Saulx, 86.
Blesmes, 86.
Brimont, 73.
Braussy-le-Grand, 44.
Buisson (Le), 86, 87.
Bussy-le-Château, 43.
Cauroy-lès-Hermonville, 74.
Cernay-en-Dormois, 80.
Cernay-lès-Reims, 72.
Champcenest, 37.
Chapelaine, 44.
Charleville, 44.
Coizard, 45.
Corfélix, 44.
Cormicy, 74 à 76.
Damery, 45.
Dompremy, 87.

Écriennes, 87.
Étrepy, 87.
Favresse, 88.
Frignicourt, 90.
Gourgançon, 44.
Heiltz-le-Maurupt, 85.
Hermonville, 77.
Huiron, 90, 91.
Hurlus, 80.
Igny-le-Jard, 45.
Joches, 45.
Jonchery-sur-Suippes, 43.
Lenharrée, 44.
Lisse, 91.
Luxémont, 91.
Mailly-le-Camp (Aube), 37.
Marets (Les), 37.
Marfaux, 78.
Marson, 40.
Massiges, 81.
Matougues, 40.
Maurupt-le-Montois, 88.
Merfy, 76.
Mesnil-lès-Hurlus (Le), 81.
Moiremont, 78.
Mondement, 45.
Montceaux-lès-Provins, 37.
Montmort, 45.
Morains, 43.
Neuville-au-Pont (La), 78.
Neuvillette (La), 77.
Nogent-l'Abbesse, 72.
Pargny-sur-Saulx, 89.
Perthes-lès-Hurlus, 81.
Pogny, 40.
Pouillon, 76.
Prosnes, 73.
Prunay, 73.
Reims, 46 à 71.
Reuves, 46.
Saint-Hilaire-le-Grand, 43.
Saint-Prix, 45.
Saint-Thierry, 76.
Saint-Thomas, 81.
Sainte-Marie-à-Py, 82.
Sancy-lès-Provins, 37.
Sermaize, 89.
Servon, 82.
Sillery, 77.
Soigny, 45.
Sommepy, 82, 83.
Sommesous, 90.
Sompuis, 90.
Souain, 83, 84.
Suippes, 40 à 43.
Tahure, 84.
Thiéblemont, 86.
Thil, 76.
Thuisy, 78.
Vassimont, 44.
Vauclerc, 90.
Vienne-la-Ville, 84.
Vienne-le-Château, 84, 85.
Villeneuve-lès-Charleville, 44.
Villers-Franqueux, 76.
Ville-sur-Tourbe, 79.
Virginy, 85.
Vraux, 39.

DÉPARTEMENT DE LA MEUSE

Andernay, 94.
Auzécourt, 99.
Avocourt, 107.
Beaumont, 104.
Beauzée, 97.
Béthincourt, 104.
Chalade (La), 107.
Chauvoncourt, 101.
Clermont-en-Argonne, 104 à 106.
Couvonges, 94.
Deuxnouds-devant-Beauzée, 98.
Érize-la-Grande, 99.
Étain, 106.
Forges, 103.
Fresnes-en-Woëvre, 106, 107.
Girauvoisin, 101.
Gironville, 101.
Han-sur-Meuse, 101.
Hattonchâtel, 102.
Hattonville, 103.
Haumont-près-Samogneux, 103.
Hennemont, 106.
Ippécourt, 98.
Juvigny-sur-Loison, 103.
Kœur-la-Petite, 101.
Lacroix-sur-Meuse, 102.
Laheycourt, 99.
Laimont, 94.
Lion-devant-Dun, 103.
Liouville, 102.
Louppy-le-Château, 99.
Malancourt, 107.
Marville, 103.
Milly-devant-Dun, 103.
Mognéville, 94, 95.
Mont-devant-Sassey, 103.
Montigny-devant-Sassey, 103.
Nettancourt, 95.
Neuville-sur-Orne, 95.
Neuvilly, 106.
Noyers, 100.
Ornes, 104.
Pintheville, 106.
Pretz, 98.
Rembercourt-aux-Pots, 100.
Remennecourt, 95.
Revigny, 93, 94.
Riaville, 106.
Saint-Agnant, 102.
Samogneux, 104.
Sampigny, 101.
Sassey, 103.
Sommeilles, 100, 101.
Triaucourt, 97.
Varennes, 107.
Vassincourt, 95 à 97.
Vaubecourt, 99.
Vauquois, 107.
Verdun, 107 à 112.
Villers-aux-Vents, 97.
Villotte-devant-Louppy, 101.
Woinville, 102.

Département de Meurthe-et-Moselle

Amance, 116.
Anthelupt, 124.
Arracourt, 127.
Baccarat, 127.
Badonviller, 125.
Beaumont, 123.
Bernécourt, 123.
Bienville, 124.
Bonviller, 124.
Champenoux, 116.
Cirey, 125.
Crévic, 124.
Deneuvre, 127.
Fey-en-Haye, 123.
Flirey, 123.
Gerbéviller, 125 à 127.
Haraucourt, 121.
Hudiviller, 124, 125.
Jarny, 122.
Jolivet, 125.
Laitre-sous-Amance, 116.
Longuyon, 121.
Longwy, 122.
Lunéville, 123, 124.
Magnières, 127.
Maixe, 124.
Mandres-aux-Quatre-Tours, 123.
Manonviller, 125.
Marainviller, 125.
Mignéville, 127.
Moncel, 125.
Mousson, 119.
Nancy, 113 à 116.
Neuveville (La), 125.
Nomeny, 119, 120.
Norroy, 119.
Parux, 125.
Pont-à-Mousson, 116 à 119.
Port-sur-Seille, 119.
Rehainviller, 127.
Réméréville, 121.
Serres, 124.
Toul, 122.
Varangéville, 121.
Vitrimont, 124.

Département du Pas-de-Calais

Ablain-Saint-Nazaire, 142.
Achicourt, 139.
Achiet-le-Grand, 150.
Agny, 139.
Aix-Noulette, 148.
Angres, 148.
Annequin, 145.
Anzin-Saint-Aubin, 138.
Arras, 129 à 138.
Auchy-lès-Labassée, 145.
Avesnes-lès-Bapaume, 150.
Bailleulmont, 140.
Bailleul-sir-Berthoult, 144.
Bapaume, 149.
Beaumetz-lès-Loges, 140.
Berles-aux-Bois, 141.
Béthune, 144.
Beugnâtre, 150.
Beuvry, 145.
Biefvillers, 150.
Bienvillers-au-Bois, 141.
Bouvigny-Boyeffles, 147.
Bully, 148.
Calais, 140.
Cambrin, 145.
Carency, 142, 143.
Courcelles-le-Comte, 144.
Couture (La), 144.
Croisilles, 144.
Cuinchy, 145.
Dainville, 139.
Écurie, 139.
Favreuil, 150.
Festubert, 145.
Fleurbaix, 147.
Foncquevillers, 141.
Frémicourt, 150.
Givenchy-lès-Labassée, 145, 146.
Grenay, 148.
Grévillers, 150.
Hannescamps, 141.
Hébuterne, 141.
Hulluch, 148.
Laventie, 146.
Lens, 148.
Lestrem, 147.
Loos, 148.
Marœuil, 139.
Martinpuich, 150.
Mont-Saint-Éloi, 139.
Neuve-Chapelle, 147.
Neuville-Saint-Vaast, 143.
Notre-Dame-de-Lorette, 144.
Noyelles-lès-Vermelles, 146.
Richebourg-l'Avoué, 146.
Richebourg-Saint-Vaast, 146.
Rivière, 141.
Roclincourt, 139.
Sailly-sur-la-Lys, 147.
Saint-Laurent-Blangy, 139.
Saint-Nicolas, 139.
Saint-Omer, 140.
Sainte-Catherine, 139.
Sapignies, 150.
Sars (Le), 150.
Souchez, 143, 144.
Thélus, 144.
Transloy (Le), 150.
Vaulx-Vrancourt, 144.
Vermelles, 146.
Vieille-Chapelle, 144.
Villers-au-Bois, 144.
Vimy, 142.
Violaines, 146.
Wailly-lès-Arras, 140.

Département des Vosges

Bertrimoutier, 153.
Bru, 151.
Celles, 153.
Clézentaine, 152.
Deinvillers, 152.
Doncières, 152.
Étival, 154.
Fraize, 154.
Jeanménil, 152.
Mandray, 154.
Ménil-sur-Belvitte, 152.
Nompatelize, 154.
Nossoncourt, 152.
Rambervillers, 151.
Raon-l'Étape, 153.
Saint-Benoît, 152.
Saint-Dié, 153.
Saint-Michel-sur-Meurthe, 153.
Saint-Pierremont, 152.
Saint-Remy, 154.
Sainte-Barbe, 152.
Saulcy-sur-Meurthe, 153.
Xaffévillers, 153.

Département du Nord

Armentières, 156.
Bailleul, 156.
Borre, 157.
Cateau (Le), 156.
Dunkerque, 157.
Gorgue (La), 157.
Houplines, 156.
Lille, 156.
Merris, 157.
Merville, 157.
Neuf-Berquin, 157.
Orchies, 156.
Solesmes, 156.
Solre-le-Château, 156.
Steenwerck, 157.
Vieux-Berquin, 157.

Département de la Somme

Aizecourt, 179.
Albert, 170, 171.
Allaines, 169.
Andechy, 166.
Armancourt, 162.
Arvillers, 166.
Athies, 178.
Auchonvillers, 171.
Authuille, 171.
Aveluy, 171.
Balâtre, 162.
Bayencourt, 180.
Beaufort-en-Santerre, 165.
Beaumont, 171.
Beaussart, 180.
Bécordel, 171.
Becquincourt, 174.
Bernes, 179.
Berny-en-Santerre, 175.
Bertrancourt, 180.
Béthencourt, 176.
Beuvraignes, 162.
Billancourt, 162.
Boisselle (La), 172.
Bouchoir, 165.
Bouzincourt, 171.
Bray-sur-Somme, 173, 174.
Brouchy, 178.
Bus, 167.
Buverchy, 176.
Cappy, 174.
Carnoy, 172.
Cartigny, 169.
Champien, 162, 163.
Chaulnes, 174.
Chilly, 165.
Chipilly, 174.
Chuignolles, 174.
Cléry, 169.
Coigneux, 180.
Colincamps, 179.
Combles, 172.
Contalmaison, 171.
Croix-Molignaux, 178.
Curlu, 172, 173.
Damery, 163.
Dancourt, 163.
Devise, 178.
Dompierre, 174.
Douilly, 179.
Driencourt, 179.
Échelle-Saint-Aurin (L'), 163.
Éclusier (L'), 174.
Englebelmer, 180.
Ennemain, 178.
Épehy, 179.
Épénancourt, 176.
Eppeville, 178.
Erches, 167.
Esmery-Hallon, 178.
Estrées-Déniécourt, 175.
Étinehem, 174.
Étricourt, 173.
Falvy, 177.
Fay, 175.
Feuillères, 170.
Fins, 179.
Flaucourt, 170.
Folies, 166.
Fontaine-lès-Cappy, 174.
Foucaucourt, 175.
Fouquescourt, 166.

Framerville, 175.
Fransart, 166.
Fresnoy-lès-Roye, 163.
Fricourt, 171.
Frise, 174.
Grandcourt, 171.
Grivillers, 167.
Guerbigny, 167.
Guillemont, 173.
Guyencourt, 179.
Ham, 177, 178.
Hancourt, 179.
Hardecourt-aux-Bois, 173.
Hattencourt, 163.
Herbécourt, 174.
Herleville, 175, 176.
Hervilly, 179.
Hesbécourt, 179.
Heudicourt, 179.
Laucourt, 163.
Liancourt-Fosse, 163.
Liéramont, 179.
Lignières-lès-Roye, 162.
Lihons-en-Santerre, 176.
Longavesnes, 179.
Mailly-Maillet, 180.
Mametz, 171.
Manancourt, 173.
Maricourt, 173.
Marquaix, 179.
Marquivillers, 167.
Martinsart, 172.
Matigny, 179.
Maucourt, 166.
Méaulte, 172.
Méharicourt, 166.
Méricourt-sur-Somme, 174.
Miraumont, 172.
Misery, 177.
Moislains, 170.
Monchy-Lagache, 179.
Mons-en-Chaussée, 170.
Montauban, 173.
Morchain, 177.
Morlancourt, 174.
Nesle, 176.
Nurlu, 179.
Offoy, 179.
Ovillers, 172.
Parvillers, 166.
Péronne, 167 à 169.
Popincourt, 163.
Pozières, 172.
Proyart, 176.
Quesnoy-en-Santerre (Le), 166.
Quivières, 179.
Réthonvillers, 164.
Roiglise, 162.
Roisel, 179.
Ronssoy, 179.
Rosières, 165.
Rouvroy-en-Santerre, 166.
Rouy-le-Petit, 177.
Roye, 161, 162.
Sailly-Laurette, 174.
Sailly-Saillisel, 173.
Saint-Christ, 177.
Sainte-Radegonde, 170.
Sancourt, 179.
Sorel, 179.
Suzanne, 174.
Templeux-la-Fosse, 179.
Tertry, 179.
Thiepval, 172.
Tilloloy, 164, 165.
Tincourt, 179.
Verpillières, 165.
Villers-Carbonnel, 170.
Villers-Faucon, 179.
Villers-lès-Roye, 165.
Vitermont, 180.
Voyennes, 177.
Vraignes, 179.

Département de l'Oise

Amy, 184.
Attichy, 188.
Autrèches, 188.
Avricourt, 184.
Babœuf, 186.
Bailly, 182.
Baron, 182.
Beaulieu-les-Fontaines, 184.
Beaurains, 186.
Caisnes, 186.
Campagne, 185.
Candor, 184.
Cannectancourt, 184.
Carlepont, 182.
Catigny, 185.
Compiègne, 181.
Crapeaumesnil, 184.
Crisolles, 185.
Cuts, 186.
Cuy, 184.
Dives, 185.
Écuvilly, 185.
Étavigny, 182.
Évricourt, 185.
Fresnières, 185.
Frétoy-le-Château, 186.
Grandru, 187.
Lagny, 185.
Larbroye, 187.
Lassigny, 184.
Machemont, 183.
Margny-aux-Cerises, 185.
Maucourt, 186.
Moulin-sous-Touvent, 188.
Muirancourt, 186.
Nampcel, 188.
Noyon, 186.
Passel, 187.
Pimprez, 183.
Pont-l'Évêque, 187.
Pontoise-lès-Noyon, 187.
Porquéricourt, 187.
Quesmy, 186.
Rhuis, 182.
Ribécourt, 182.

Salency, 187.
Senlis, 181.
Solente, 186.
Suzoy, 187.
Thiescourt, 185.
Tracy-le-Val, 183, 184.
Tracy-le-Mont, 188.
Varesnes, 187.
Ville, 187.

DÉPARTEMENT DE L'AISNE

Abbécourt, 202.
Acy, 197.
Ambleny, 198.
Audignicourt, 203.
Autreville, 202.
Bagneux, 198.
Beauvois, 203.
Berry-au-Bac, 201.
Besmé, 203.
Béthancourt-en-Vaux, 202.
Bichancourt, 203.
Bieuxy, 198.
Blérancourt, 203.
Braisne, 196, 197.
Bray-Saint-Christophe, 203.
Brumetz, 199.
Bucy-le-Long, 195.
Caillouël-Crépigny, 202.
Camelin-et-le-Fresne, 203.
Castres, 203.
Caulaincourt, 203.
Caumont, 202.
Champs, 203.
Charmel, 199.
Chauny, 201.
Chavigny, 194.
Chavonne, 196.
Clastres, 203.
Commenchon, 202.
Contescourt, 203.
Coucy, 202.
Craonne, 200.
Craonnelle, 200.
Crécy-au-Mont, 203.
Crouy, 194.
Cuffies, 194.
Cugny, 203.
Cuiry-lès-Chaudardes, 200.
Cuisy-en-Almont, 198.
Cutry, 198.
Dallon, 203.
Douchy, 203.
Épagny, 198.
Étreillers, 203.
Fayet, 203.
Flavy-le-Martel, 204.
Fluquières, 203.
Fontaine-les-Clercs, 204.
Foreste, 203.
Frières-Faillouël, 202.
Gauchy, 204.
Germaine, 203.
Gernicourt, 201.
Glennes, 197.
Gricourt, 203.
Grugies, 204.
Guivry, 202
Guny, 203.
Happencourt, 204.
Holnon, 203.
Jumigny, 200.
Jussy, 204.
Juvigny, 194.
Laffaux, 196.
Lanchy, 203.
Leury, 194.
Lombray, 203.
Manicamp, 203.
Marest-Dampcourt, 202.
Margival, 196.
Marteville, 203.
Missy-sur-Aisne, 196.
Montescourt, 204.
Moussy-sur-Aisne, 200.
Neufchâtel, 201.
Neuflieux, 202.
Neuville-en-Beine (La), 202.
Nouvron-Vingré, 198.
Ognes, 202.
Osly-Courtil, 198.
Oulches, 200.
Pargnan, 200.
Pasly, 194.
Pierremande, 203.
Pommiers, 195.
Pont-Arcy, 196.
Pontavert, 201.
Pont-Saint-Mard, 203.
Quierzy, 203.
Roupy, 203.
Saint-Aubin, 203.
Saint-Christophe-à-Berry, 199.
Saint-Paul-aux-Bois, 203.
Saint-Quentin, 204 à 206.
Saint-Simon, 203.
Savy, 203.
Selens, 203.
Sermoise, 197.
Soissons, 189 à 194.
Soupir, 196.
Tartiers, 199.
Trefcon, 203.
Trosly-Loire, 203.
Ugny-le-Gay, 202.
Vailly, 195.
Vasseny, 197.
Vassogne, 200.
Vauresis, 195.
Vaux, 203.
Vermand, 203.
Verneuil-Courtonne, 200.
Vézaponin, 199.
Vic-sur-Aisne, 197, 198.
Vieil-Arcy, 197.
Villequier-Aumont, 202.
Villers-en-Prayères, 197.
Viry-Noureuil, 202.

Nous devons exprimer une particulière gratitude aux personnes qui ont bien voulu nous aider dans notre enquête, soit de leur érudition, soit des renseignements recueillis par eux sur place. De ce nombre sont MM. Briens, préfet du Pas-de-Calais ; Mirman, préfet de Meurthe-et-Moselle ; Andrieu, sous-préfet de Soissons ; Régnier, sous-préfet de Reims ; Pizot, secrétaire général de la préfecture de la Marne ; Mgrs les évêques de Châlons-sur-Marne et de Soissons ; M. l'abbé Hurault, vicaire général de Châlons-sur-Marne ; M. Octave Beuve, conservateur du musée de la même ville ; M. G. Durand, archiviste de la Somme ; d'Arbois de Jubainville, archiviste de la Meuse ; Max Sainsaulieu, architecte de la cathédrale de Reims ; Lavoine, chef de bureau aux archives départementales, et Roger Rodière, secrétaire de la Commission des monuments historiques, département du Pas-de-Calais ; Basinet, aumônier militaire ; l'abbé E. Leroux, vicaire du chapitre de Noyon ; E. Martin, archiviste départemental de Verdun ; Grégoire, de Verdun également, actuellement commissaire de police à Chamonix ; Roussel, archiviste de l'Oise ; Bastien, éditeur à Lunéville ; etc., etc.

IMPRIME

PAR BERGER-LEVRAULT

A NANCY

APRÈS LE SEIZIÈME BOMBARDEMENT DE LA VILLE

PAR PIÈCES A LONGUE PORTÉE

ET LE CENT VINGTIÈME PAR AVIONS

DC 387 A5
Alexandre, Arsène
Les monuments français détruits par l'Allemagne

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 16 14 21 10 001 2